



HAL
open science

Les métropolitains à la Martinique. Une migration de confort.

Olivier Pulvar, Patrick Bruneteaux

► **To cite this version:**

Olivier Pulvar, Patrick Bruneteaux. Les métropolitains à la Martinique. Une migration de confort.. K éditions, 2022, 978-2-38347-007-6. hal-04667379

HAL Id: hal-04667379

<https://hal.science/hal-04667379v1>

Submitted on 6 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VERSION AUTEUR
(avant corrections et mises en forme éditeur)

Patrick Bruneteaux & Olivier Pulvar

Les Métropolitains à la Martinique.

Une migration de confort ou la réactivation de l'habitus colonial

Table des matières

Avertissement

Avant-propos

Introduction

Chapitre 1 : Les « Métros » : derrière le masque du formalisme administratif, une catégorie révélatrice du cadre impérial néocolonial.

Chapitre 2 : Le sens d'une catégorie nouvelle pour les arrivants : des « métros » qui se pensent en France

Chapitre 3 : La spécificité des métros par rapport aux autres groupes de migrants étudiés : une migration expérientielle

Chapitre 4 : Les stratégies de capitalisation

1/ Profiter de l'institutionnalisation de la mutation : les périodistes

2/ Le pari de transporter son activité au soleil ou le pari d'améliorer sa vie professionnelle : transporter une compétence en étant au chômage

3/ une mutation professionnelle dans une disposition au déracinement pour faire son affaire

4/ Les réseaux installés

Venir avec son partenaire métropolitain aux origines antillaises

L'entreprise familiale

5/ Changer de vie : les aventuriers

6/ Faire ou refaire sa vie : effets d'opportunité et logiques de conversion

Chapitre 5 : Les frontières de l'éloignement : les stratégies de l'hypoinsularité

1/ La métropolité en situation insulaire : le maintien des attaches dans une dynamique d'allers-retours

2/ Une logique de déplacement durable sans ancrage : la métropole comme seule finalité existentielle

3/ Les circulations sur les fronts tropicaux

Chapitre 6 : L'imaginaire de colonialité entre proximités et distances

1/ La vision de l'authenticité

2/ L'unanimité autour de la bonne vie aux tropiques : Les plaisanciers

La nature et la vie à l'extérieur comme des vacances

Rechercher une vie moins stressée

Acheter une maison donnant sur la mer : une privatisation de la beauté

3/ Le paradoxe du missionnaire

4/ La supériorité du Blanc : les vestiges du sentiment d'arriération

Chapitre 7 : Les effets de brouillage dans les frontières « ethniques » : les couples mixtes et les registres travaillés de la proximité/distance

1/ Etre marié avec une antillaise et devenir notable social missionnaire : un instituteur de pointe savane au Robert

2/ Un couple mixte qui se sent métró

3/ Les enfants de couples métis et le rejet par l'enfant de sa créolité

Chapitre 8 : Des Métropolitains contre des Métropolitains : les néo-martiniquais de rupture où l'épreuve de la modestie

1/ Les enracinés par la longévité

2/ Les enracinés par les codes de conduite

3/ Un exemple « d'enfant » créolisé à l'âge adulte

Chapitre 9 : Distances, épreuves, ruptures et retours vers la métropole

- 1/ Périodistes et anciens : l'expérience de l'altérité dans la plainte
- 2/ Une minorité d'anciens métros enracinés mais frustrés : usures et décalages
- 3/ L'effet 2009 : une propension à dramatiser le sentiment d'un rejet des métros

Chapitre 10 : Les Métropolitains comme indicateur majeur du néocolonialisme

Conclusion : L'acteur métropolitain et le système impérial français

Références bibliographiques

Annexe 1 : Méthodologie d'intervention

- 1/Préparation du guide d'entretien
- 2/Phase de test sur un groupe de 10 personnes
- 3/Finalisation du guide et pratique de l'enquête
- 4/ Modalités concrètes de la recherche et profils des répondants
- 5/ Les grandes logiques de la démonstration : plan et cadre logique de la démonstration

Annexe 2 : Une typologie des Métropolitains entre colonialité et désir d'intégration

Avertissement au lecteur

Les tensions sociales outre-mer en réaction à la gestion par les autorités publiques françaises de la crise sanitaire causée par la pandémie de Covid-19 ont réactualisé une interrogation récurrente dans ces territoires : de quelle manière les acteurs, s'identifiant à tel ou tel groupe en présence, se pensent comme proches ou distants des autres formations sociales avec lesquelles ils cohabitent ? Depuis l'arrivée massive de touristes métropolitains pour les fêtes de fin d'année 2020, la montée manifeste sur cette période de confrontations entre certains métropolitains touristes, voire résidents, et populations locales, sans compter le déroulement populaire d'un Carnaval 2021 interdit par les préfets de région, la controverse ne cesse d'alimenter la problématique de ces migrations métropolitaines¹. Avec le mouvement social né du refus de l'obligation vaccinale pour les soignants et pompiers, qui a embrasé la Martinique comme la Guadeloupe à la mi-novembre 2021, qui s'est étendu à des revendications politiques et sociales (notamment contre la vie chère), ces territoires sont entrés dans un climat insurrectionnel.

En effet, la part individuelle/personnelle indiscutable dans le désir migratoire des métropolitains vers ces terres d'outre-mer efface-t-elle celle d'un « système » (dispositifs politique et institutionnel, législatif et administratif, économique, social et culturel) qui soutient des vagues migratoires aux représentations transnationales ? Dans une missive du 19 juillet 1972 à son secrétaire d'Etat aux DOM-TOM, Pierre Messmer, 1^{er} ministre du gouvernement Georges Pompidou développe clairement le concept de « colonie de peuplement » qu'il applique alors à la Nouvelle-Calédonie. Le 13 novembre 1977, lors des débats sur le budget à l'Assemblée nationale, Aimé Césaire, député de la circonscription Centre de la Martinique, dénonce les migrations croisées organisées² depuis le début des années soixante, d'Antillais émigrant vers la Métropole pour occuper des emplois dans le secteur secondaire et tertiaire, et l'arrivée de fonctionnaires métropolitains aux Antilles à des postes de responsabilités ; il s'agit selon lui, d'un « génocide par substitution », une expression régulièrement reprise depuis.

Aussi, questionner le rôle d'une politique migratoire de la France dans les parcours et expériences migratoires des métropolitains vers les territoires français d'outre-mer apparaît pertinent. Observer les discussions relatives aux thèmes en rapport avec la

¹ Médias locaux et réseaux socio-numériques se font largement l'écho des nombreux faits d'agressions physiques et/ou verbales en Martinique, Guadeloupe, Désirade, aux Saintes, etc., entre métropolitains et populations locales sur ladite période. L'envoi sur place par le gouvernement de « renforts sanitaires » mais aussi forces de l'ordre supplémentaires depuis la métropole, n'a pas réduit les tensions bien au contraire.

² BUMIDOM, Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer (1963-1981) ; ANT, Agence nationale pour l'insertion et la promotion des travailleurs d'outre-mer (1982-2006) ; ADOM, Agence de l'outre-mer pour la mobilité (depuis 2006).

migration des métropolitains outre-mer, autorise une lecture objective de phénomènes sociopolitiques sur place. C'est la proposition que nous faisons au lecteur.

Introduction

Cet ouvrage portant sur les Métropolitains à la Martinique trouve son origine dans une recherche collective initiée par le Centre de Recherches sur les Pouvoirs Locaux à la Caraïbe (CRPLC), laquelle fut financée par l'Etat dans le cadre des « ANR » ; ces programmes de recherches qui sont imposés par l'Etat mais laissent aussi, avec les « ANR blanches », la possibilité d'initiatives locales de la part des chercheurs de terrain. Cette investigation dénommée PRODISDOM, « constructions des frontières ethniques ou raciales », rassembla trois laboratoires de « l'Outre-mer » et plus d'une vingtaine de chercheurs. Les événements de 2009 en Guadeloupe puis à la Martinique, qui en sont à l'origine, ont suscité une vaste interrogation sur la manière dont les personnes, s'identifiant à tel ou tel groupe présent dans le périmètre géographique étudié (Martinique, Guadeloupe, Guyane et Réunion), se pensent comme proches ou distant des autres groupes avec lesquels elles cohabitent et qu'elles construisent comme « ami » ou « ennemi »³. Pour ce faire, il aurait fallu prendre tous les espaces « ultra-marins » et comparer la manière dont, pour chacun, les « Métropolitains », les « Zoreils » de la Réunion (ou les « M'zungus » de Mayotte), se vivent (lieu de vie, travail, école et enfants, actions associatives, loisirs, religion, politique...) en tant qu'agents sociaux catégorisés de cette manière, par eux-mêmes ou par les autres. Un groupe de chercheurs avait déjà travaillé sur cette question à la Réunion⁴ mais, hélas, il n'a pas été possible de mener de concert cette approche comparée⁵.

C'est donc une monographie centrée sur la Martinique qui est proposée, sans que ce choix ne soit épistémologiquement le plus pertinent. D'une part, toute autre île ou territoire aurait pu être sélectionné comme objet étant donné que la création même de l'Outre-mer est une notion coloniale et que les populations qui ont migré dans l'un de ces espaces ont souvent formulé plusieurs vœux depuis la métropole (pour les fonctionnaires) ou ont circulé d'un lieu à un autre. D'autre part, la comparaison aiderait sans nul doute à mieux cerner les spécificités de chaque espace colonisé (y compris en prenant l'Algérie de la période coloniale). Dans cette optique, à chaque fois que cela est possible, des comparaisons seront proposées avec d'autres recherches ayant eu lieu sur d'autres territoires « d'outre-mer ». Il apparaît, en effet,

³ Sur la construction de l'autre comme ami ou ennemi, I. Sommier, *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Rennes, PUR, 1998.

⁴ J. Andoche, L. Hoarau, J.F. Rebeyrotte, E. Souffrin, *Immigrations réunionnaises : des populations en provenance et en devenir*, Rapport ACSE, Etudes Ethnosociologiques de l'Océan Indien & Patrimoine et Musée, avril 2008.

⁵ L'idéal est bien, dans le temps, de parvenir à mener cette comparaison qui permettra de mieux mettre en valeur les spécificités locales ainsi que les effets structuraux tenant aux logiques communes du cadre « post-colonial » français.

que depuis quelques années, plusieurs publications significatives rendent possible cette démarche comparative⁶.

Cette recherche, qui semble prendre appui sur une dimension politiste de l'investigation (les perceptions de soi dans un contexte de mobilisation sociale et de crispation identitaire déséctorisée⁷), se concentre en fait exclusivement sur une approche sociologique des représentations d'acteurs qui se perçoivent comme plus ou moins touchés par la nébuleuse sémantique autour du terme « métropolitain »⁸. S'il est douteux de prétendre postuler l'existence d'une « identité métro » se référant à une « communauté métro », c'est que l'on a affaire à un objet fuyant. Symptomatiquement, une synthèse récente sur les *postcolonial studies* n'aborde jamais la question des Blancs migrants. Et quand un auteur s'en approche, de par l'évocation du phénomène des diasporas, il est question « d'immigrant, de réfugiés, exilés, travailleurs invités, touristes », jamais de migrants venant du Nord pour aller au Sud⁹. L'enjeu de cette recherche n'a pas été de tester la consistance de l'objet au regard d'identité stabilisées, de représentations renvoyant à l'existence d'un groupe avec ses lieux de vie, ses territoires de fonctionnement, ses pratiques repérables. Il se déploie autour d'une mise en relation entre la multiplicité des déclinaisons possibles de l'étiquette « Métropolitain », et la mise en perspective structurale d'une migration qui a ses déterminations précises. Certes, pour exister, un « Métro » doit venir aux Antilles. C'est cette énergie migratoire qui le rend repérable, et pour tout dire comparable à d'autres exilés ou expatriés qui procèdent de la même manière. Une fois sur l'île, l'acteur social semble se dissoudre dans une myriade de combinaisons possibles, sauf que, au-delà des entretiens, un espace des possibles peut tout de même être objectivé, ce qui constitue finalement l'ossature de la démonstration : de la monographie à une esquisse théorique autour du néocolonialisme dans un impérialisme toujours actuel.

Pour autant, nous nous sommes laissé nous perdre dans la fluidité d'un objet sans frontières fortes, sans repères culturels jaillissant distinctement à l'observation. Presque toutes les classes sociales sont représentées, les secteurs d'activités sont multiples, les modes de vie aussi. Alors, comment penser un agglomérat de profils qui se sentent poussés à se positionner comme « métropolitain » ou « en partie

⁶ Bruneaud, Jean-François. « Le “métro” martiniquais : une impossible “désethnicisation” ». *Hommes et migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, n° 1289 (1 janvier 2011): 92-104. doi:10.4000/hommesmigrations.803 ; Caminade, Pierre. *Comores-Mayotte : une histoire néocoloniale*. Survie, éditions Agone. Dossier noir n°19, édition actualisée, 2010 ; Denis, Isabelle. *Intérêts de la France dans l'océan Indien : présence militaire à Mayotte, 1841-1945*. Paris 4, 2012. <http://www.theses.fr/2012PA040288> ; M. Edenz, « Vers l'État post-colonial : enseignants créoles et pouvoir local en Guyane (années 1950-1960) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1, n° 61 (2014): 147-72 ; M. Thurmes, *Les Métropolitains en Guyane : une intégration entre individu et groupe culturel*, Université de Montpellier 3, 2006. <http://www.theses.fr/2006MON30002> ; B.Trépiéd, et S. Guyon (dir.), « Outre-mers indigènes », *Genèses* n° 91, n°2, novembre 2013 ; C. Lehuger, *L'État « expatrié »*. *Les enseignants métropolitains à Mayotte, ambassadeurs de la modernité postcoloniale*, Mémoire de Master 2, Université Paris1, juin 2016.

⁷ P. Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, Les Editions de Minuit, 1984 ; M. Dobry, *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de la FNSP, 1986.

⁸ Avant tout entretien, il a été demandé à la personne si elle se sentait personnellement concernée par l'identité nominale « métropolitain ».

⁹ M.C. Smouts, « Le postcolonial, pour quoi faire ? », in M. C. Smouts (dir.), *La situation postcoloniale*, Paris, Presses de Science-Po, 2007, pp. 25-66 (p. 54)

métropolitain » ou « plus vraiment métropolitain » ou « je le suis indirectement par mes parents » ? Quelle est l'unité de l'objet ?

En partant d'une vision assez fixiste et pour tout dire proche du sens commun, nous sommes arrivés à conclure par un paradoxe. La dispersion des profils est en fait un indicateur de l'éventail des capacités mêmes des Métros à se réaliser dans un cadre impérial. Alors que les migrants de l'Afrique sont cantonnés aux métiers manuels sans qualification dans le but d'extraire de cette main-d'œuvre uni-versée dans les travaux pénibles le maximum de profits¹⁰, les migrants de confort français peuvent déployer une palette de stratégies au regard du profil de leurs ressources et de leurs aspirations. Le dernier chapitre recentre ainsi la thématique presque sans intérêt d'une monographie d'une population « isolée » en un indicateur majeur d'un mode opératoire de l'impérialisme occidental.

Partir au départ avec l'acception phénotypique et géocentrée (le Français blanc de la France hexagonale qui se rend à la Martinique) était un biais inévitable, corrigé par l'enquête de terrain. En effet, une multitude de profils s'est présentée au fur et à mesure de l'enquête. Cette fluidité de l'objet se décline sous deux grandes tendances.

La première affecte le même individu. En fonction de la trajectoire (pratiques professionnelles, résidentielles, syndicales...), de son ancienneté/longévité, des relations nouées sur le territoire avec les habitants, des logiques matrimoniales, des enfants nées ici ou là-bas, des enfants qui ont plus ou moins longuement vécu sur place, le migrant blanc n'ayant pas d'attache avec la Martinique ou faiblement va connaître un processus de créolisation plus ou moins accentué. Le même individu peut changer en étant *exposé* à un ensemble de contextes ou d'agents qui vont variablement l'affecter ou le transformer : pratiques professionnelles, religieuses ou sportives, partages avec des habitants qui sont des collègues ou des voisins, conversions culturelles suite à des logiques matrimoniales, effets dans la famille d'enfants apprenant le créole et vivant deux cultures, expériences fortes autour d'événements.

La seconde affecte un individu saisi de manière *réticulaire* (couple, famille, enfants, parentèle, réseaux d'amis). Seront étudiés les effets communs de la migration : avec un partenaire créole retrouvant sa famille locale, ou avec un conjoint localement trouvé une fois arrivé ; lorsque la famille s'implante durablement au sein d'un réseau local ; lorsque, quand la migration devient une implantation, l'enfant vient affecter profondément le rapport à une culture hybride qui est désormais entrée dans la famille ; quand un Blanc¹¹ retrouve des amis de vacances ou de la famille installés et décide finalement de « passer quelque temps » sur place. En fait, ces liens sociaux s'activent dès l'arrivée sur place. Ils sont d'abord circonscrits aux « réseaux d'expats » (sauf quand la famille antillaise reçoit l'un des membres du couple

¹⁰ J.P. Dozon, *Frères et sujets. La France et l'Afrique en perspective*, Paris, Flammarion, 2003, p. 271.

¹¹ L'évidence avec laquelle de trop nombreux chercheurs reprennent les étiquettes en vigueur (les « Noirs », les « Beurs », « l'underclass » aux USA, les « migrants de l'Afrique ») tout en adoptant en toute bonne conscience le schéma békérien de la labellisation, nous pousse à faire de même avec ceux qui ne sont justement jamais catégorisés comme tels, sauf par les populations visées, mais rarement par le monde académique. Sans véritable portée heuristique, la reprise de tels termes (les « Blancs », les « migrants ») aide surtout à faire sentir la violence inscrite dans le vocabulaire en mettant à égalité les uns et les autres. Il a suffi de poser la question à nos interlocuteurs (« Est-ce que vous êtes un migrant ? ») pour déclencher le sourire, voire même le rire.

« domino »). C'est ce que relève clairement C. Lehuger pour les Métros à Mayotte, avant même pourrait-on dire, que ne se vivent réellement les relations sociales. Ce partage commun du sentiment d'éloignement entraîne des formes de solidarité très fortes entre les membres reconnus de cet « entre-soi » communautaire :

« Le sentiment d'appartenance qui vient sceller la communauté métropolitaine est entretenu via des 'rituels spécifiques' qui marquent le parcours d'intégration du Métropolitain. La première étape de ce parcours, se constitue par la « prise de contact virtuelle » avec sa future communauté via la lecture et ou la participation aux « forums d'expats ». Ensuite, la prise en charge du « néo-arrivant » est organisée par les membres du réseau dans lequel il s'est inséré par cette première prise de contact - de fait ou de droit. De fait lorsqu'elle est le résultat du hasard des opportunités rencontrées sur ces plateformes virtuelles, ou de droit lorsqu'elle est forgée par l'ethos professionnel. La deuxième étape du parcours d'intégration se déroule à l'aéroport qui marque la prise en charge physique du néo-arrivant par sa communauté ».

La phase d'installation est un moment où s'exprime matériellement cette réaffiliation :

« Solidarité communautaire (...) La fabrique de l'entre-soi se traduit principalement par l'image extrêmement resserrée que véhicule ce groupe, où tout le monde semble se connaître. Cette interconnexion microcosmique est notamment permise par la mise en réseau que permet le mode de vie largement répandue chez la communauté métropolitaine : la colocation »¹².

Il en est de même à la Martinique pour les fonctionnaires en général. Parfois la prise en charge est « totale », comme en témoigne cet extrait d'un entretien avec un jeune expatrié devenu un directeur d'un institut agricole, lequel évoque son arrivée dans les années 1980 :

Quels souvenirs vous avez de votre arrivée à la Martinique ?

On est venu en avion ; c'était les Boeings 707. On s'est retrouvé dans l'avion avec plusieurs VAT (service militaire dans la coopération) ; on est arrivé à l'aéroport on a été accueilli par des agents de la préfecture, très, très bien accueilli d'ailleurs. J'ai été logé par la préfecture ; je me suis retrouvé dans une ambiance très fermée métropolitain. Il y avait le secrétaire général de la préfecture qui était en vacances, on était logé dans sa villa qui était route de Didier, qui appartient maintenant au conseil général, où habite la directrice de service. On a été logé là plusieurs semaines. Je voyais la population à travers les fenêtres de la villa ou au travers de vitres de voiture quand on circulait.

Dans quel état d'esprit vous étiez dans cette ambiance métro ?

Ça c'était les premières semaines. Quand on voyage comme ça et qu'on arrive dans un pays inconnu, c'était si vs voulez, cette population de couleur ; donc j'étais pas du tout habitué et donc on plonge dans cette population, on se sent un petit peu perdu. On est à la recherche du blanc (petit rire). On recherche partout et on n'en voit pas ; on est entouré de personnes de couleur, ça fait une impression bizarre. On était content de se retrouver ensemble VAT, métros, plutôt que d'aller vers les autres.

Et comment était l'accueil ?

Vraiment excellent ; j'étais à un moment donné accueilli à la direction de l'agriculture ; c'était vraiment un accueil chaleureux, vraiment très chaleureux ; et les gens étaient contents de me voir arriver. Je pense que c'était général de toute façon quand quelqu'un arrivait.

¹² *L'Etat expatrié*, Les enseignants Métropolitains à Mayotte, *op. cit.*, p. 64 et 66-67.

Cette prise en charge, très forte pour les personnels de l'armée et de la police, est aussi relativement organisée pour les autres corps de l'Etat, notamment les enseignants. Ceux-ci sont peut-être moins pris en charge au niveau du logement. En revanche, ils reçoivent un accueil serré de la part de leur hiérarchie qui leur explique les « coutumes locales » et la façon de se comporter devant les familles antillaises. Les formes de salutation, les règles à l'égard des enfants, le poids du religieux, sont présentés et facilitent une arrivée en douceur.

Penser les Métros à la Martinique suppose de tenir compte de cette tension entre les logiques personnelles de la migration (ou de couple) et les effets d'encastrement dans des dispositifs, des lieux, des réseaux qui sont proposés, et par la suite acceptés ou rejetés. Toutefois, notamment pour les plus « aventuriers », il arrive que l'arrivée dans l'espace domien se réalise sans ces formes de sas.

En fonction de la plus ou moins grande distance avec ces passerelles ou de la plus ou moins forte exposition à tel ou tel groupe, les personnes rencontrées ont trouvé banal ou étonnant d'être pris dans cette catégorisation. Certaines se sont senties habitées immédiatement par cette définition avant même de migrer quand d'autres ont découvert puis endossé les appellations. Certaines se sont peu à peu dissociées de l'identité nominale quand d'autres ont fait varier les intensités (un peu métro quand, plus vraiment métro, à nouveau métro). Les développements qui suivent tentent ainsi de mettre en valeur ces cheminements d'identification.

Prenons un exemple de frontière classique. Les préjugés s'organisent notamment autour de l'idée que les Français de là-bas arrivent à l'heure et que les Français d'ici n'aiment pas travailler :

Ici on a des gens qui sont Antillais qui ont vécu longtemps en France, qui reviennent aux Antilles et pour moi se sont des Métros. Parce qu'ils sont formatés métro ; on va leur donner un rendez-vous, ils vont arriver à l'heure. Aujourd'hui, quand j'arrive à l'heure à des rendez-vous y a des Antillais qui vont me regarder ; parce que j'ai gardé des habitudes de métropole de la petite Métro qui aime bien arriver 10 mn avant mes rendez-vous.

Les propos de cette chef d'agence immobilière d'une ville du Sud dans la quarantaine ne sont pas intéressants en ce qu'ils traduisent le vernaculaire du « Métro » dénonciateur. Ils sont porteurs d'une véritable interrogation au travers de l'idée que le Noir qui vit en France, qu'il soit « Africain » ou « Caribéen », épouse les manières de penser et de sentir des « Européens » s'il a vécu longtemps en France ou si il y est né. Ces constats ont été faits dans d'autres entretiens, auprès de couples mixtes venant de l'Hexagone. Le mari « noir » ou « antillais » va avoir du mal à supporter le rythme professionnel avec certains collègues. La question n'est pas de savoir si cela est vrai ou faux. C'est le ressenti du mari « noir » venant de métropole à l'égard des Antillais « noirs » de Martinique qui est à soulever. Or, non seulement cette « Métropolitaine », anciennement « mariée à un Africain », nous enseigne qu'elle s'est confondue avec le paysage local au fil des années mais elle précise que des « Noirs » venus de France auront les mêmes habitudes qu'elle au départ. La frontière transcende ici le colorisme pour marquer la différence au travers de pratiques culturelles globales : être façonné comme être social identique en venant de métropole, versus « l'être antillais ». Ce type de vision dualisée « ami/ennemi », non raciste formellement, crée pourtant une forte différence entre ceux qui travaillent, y

compris les « bons Noirs » formés en France, et les Antillais demeurés dans leur jus, cette insularité étroite qui sera rappelée fréquemment dans les entretiens, cette morgue déplacée d'un nationalisme exacerbé (Ils ne parlent que de leur île et ne dansent que le zouk) qui n'est pas vu dans l'autre sens par les zélés du « travail » et du « respect des horaires ».

La question des frontières ethniques ne renvoie pas seulement à des traits, à des goûts, à des appartenances ou à des territoires de vie distincts mais bien à des constructions symboliques *locales* multiples adossées à des histoires objectives et des contextes. Le passé incorporé agit au sein de cadres institutionnels mais aussi au travers de la « dureté » des contextes de co-présence entre « groupes »¹³.

Que l'on nous autorise d'emprunter un exemple ailleurs. Les « Noirs américains » dits « afro-américains » sont considérés comme fainéants par les Blancs et quand ils sont chômeurs, ils sont catalogués comme « *l'underclass* »¹⁴. Cette expression leur est réservée et elle sert de comparaison avec les Asiatiques qui seraient plus travailleurs. La construction, par les partis conservateurs - alors que les Libéraux s'échinent à tenter de démontrer le contraire comme s'est employé à le détricoter L. Wacquant dans un article cinglant et très polémique - de cette étiquette disqualifiante est à la fois vraie (en tant que construction symbolique) et fautive (en tant qu'elle masque l'histoire objective). En effet, cette production de savoir pouvoir est une double peine en ceci que les mêmes conservateurs qui stigmatisent les classes dominées noires omettent de penser les effets de l'esclavage, puis ceux du système ségrégationniste dénommé Jim Crow, puis la ghettoïsation dans les grandes villes, enfin l'hyperghetto depuis l'arrivée du néo-libéralisme. Par ailleurs, de larges fractions de la classe ouvrière blanche, des années 1870 aux mouvements des droits civiques, ont refusé aux affranchis le libre accès au marché du travail, notamment tout le travail vers l'Ouest accaparé par les ouvriers « blancs » itinérants dénommés Hobo/Tramps¹⁵. Il serait naïf de croire que les constructions symboliques sont purement « constructivistes » et ne s'appuient sur aucun mécanisme social qui à la fois les rend possibles et simultanément peuvent se lire sous les traits de

¹³ « Thus the 'environment' of any one ethnic group is not only defined by natural conditions, but also by the presence and activities of the other ethnic groups on which it depends. Each group exploits only a section of the total environment, and leaves large parts of it open for other groups to exploit. This interdependence is analogous to that of the different ». F. Barth, « Ecologic Relationships of Ethnic Groups in Swat, North Pakistan », *American Anthropologist*, Vol. 58, n° 6, Dec., 1956, pp. 1079-1089.

¹⁴ Pour une déconstruction magistrale des cadres de la déviance par les élites américaines, H. Ganz, *The War against the Poors, The Unerclass and Anti-Poverty Policy*, New York, Basic Books, 1995.

¹⁵ Sur le débat autour des sociologues libéraux voulant montrer que les Noirs veulent travailler, L. Wacquant « Scrutinizing the Street : Poverty, Morality, and the Pitfalls of Urban Ethnography », *American Journal of Sociology*, 107-6, mai 2002, pp. 1468-1532. Et la réponse de l'un des sociologues « libéraux » : M. Duneier, « Garder sa tête sur le ring ? Sur la négligence théorique et autres écueils de l'ethnographie », in *Revue Française de Sociologie*, 47-1, 2006, pp. 143-157. Sur la ségrégation des descendants d'esclaves jusqu'à aujourd'hui, W.E.B Dubois, *The Philadelphia Negro. A Social Study*, [1899], Philadelphia University of Pennsylvania Press, [1896] (reed.) 1995 ; E. Liebow, *Tally's Corner, les Noirs du coin de la rue*, Rennes, PUR, [1967] 2011 ; E. Anderson, *A Place on the Corner*, Chicago, University of Chicago Press, 1976 ; E. Anderson, *Codes of the Street. Decency, Violence and the Moral Life of the Inner City*. New York, Norton & Compagny, 1999 ; W.J. Wilson, *When Work Disappears. The World of the New Urban Poor*, New York, Vintage Books, 1996 ; T. Depastino, *Citizen Hobo*, Chicago, University of Chicago Press, 2003 ; P. Bourgois & J. Schoenberg, *Righteous Dopefiend*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 2009.

dénonciations et de plaintes « individuelles ». Si le social a horreur du vide, il affectionne le remplissage par des jugements de valeur. Si le chercheur ne peut se faire juge et dire qui est Métropolitain et qui est Martiniquais, en revanche, il peut tracer des liens logiques entre les représentations des acteurs et les structures sociales du moment qui sont plus ou moins traversées par des états antérieurs de celles-ci. Ce ne sont donc pas des « gens » qui s’amusent à imaginer à leur guise des attributs qu’ils vont coller à tel ou tel groupe. Sans pouvoir retracer ici des filiations, on pourra tout de même mettre en perspective un espace de représentations ethniques en le rapportant à des données crédibles relatives aux relations entre la métropole et sa colonie assimilée en département depuis 1946. Si le recours à des entretiens a pour effet de tropisme de pousser l’interprétation vers le subjectivisme des représentations, les résultats agrégés permettent de dégager des similarités, lesquelles sont par ailleurs comparables aux données récoltées sur d’autres territoires. Pour ne prendre qu’un exemple, les discours nombreux autour de la sexualité débridée (des Métros ou des Locaux) peuvent être mis en perspective par les travaux de C. Lehuger sur les enseignants métropolitains à Mayotte qui recourent de manière compulsive aux échanges sexuels, à la prostitution ou même à la pédophilie liée à la misère des Mahorais et des Malgaches. C’est dire que, sans être équivalentes dans leur texture matérielle, les pratiques sont très proches sociologiquement et renseignent, comme indicateur parmi d’autres, sur les pratiques exotiques en situation néocoloniale.

Il ne faut donc pas croire que l’objet serait réductible à un jeu d’identités sociales liées à des trajectoires spécifiques. Il s’inscrit dans une culture et des faits, des cadres et des situations, des logiques ordinaires et des crises, des mots et des logiques structurales affectant fortement les habitus, une fois sur place. 2009 a été, comme toute crise, un temps fort de requalification. Cependant, dans la trame de la vie quotidienne, ces mouvements existent de manière souvent invisible, au sein des cadres dans lesquels les agents évoluent.

Ceci étant dit, s’il ne fait pas de doute qu’un grand nombre de personnes tombent « dans la trappe » sémantique d’une qualification proche du cela va de soi (avec pour image traditionnelle, le fonctionnaire d’Etat qui vient passer quelques années en Outre-mer), la réalité du terrain nous a permis de découvrir des scénarii complexes de nébuleuses, des logiques d’à peu près, des postures d’entre deux (couple mixte notamment), des attitudes de clivage, des mobilisations de valeurs identitaires en tant que « Métros » ou « Martiniquais » en fonction des dimensions de la vie quotidienne, de l’évolution des sentiments d’appartenance dans le temps. Il y a eu aussi des sortes de plaidoiries tentant de justifier des réversibilités, des revirements (ce qu’on appellera la frustration des Anciens après 2009). Autrement dit, contre l’idée de « communautés » homogènes ou d’identités stables, il y a place pour de nombreux sous-groupes et des circulations de positionnement, au sein d’un vaste ensemble de « Métropolitains » qui partagent aussi des propriétés communes, notamment la disposition à se nourrir de l’autre ou ce qu’on appellera les stratégies de capitalisation.

Contre le dualisme de l’être et du non-être - autrement dit, être Métropolitain ou pas, se sentir Métropolitain ou Martiniquais - les matériaux recueillis plaident pour des logiques plus historicisées d’accrochages et de décrochages, comme si il existait en fin de compte du « jeu » dans les habitus, entre les identités fondamentales

des acteurs (en termes de probabilités et de statistiques, le genre, la classe sociale¹⁶, l'attachement à une culture régionale, les convictions religieuses, et pour certains les appartenances politiques) et les identités plus négociables : la profilisation de soi comme Ancien, les transformations de soi associées au tourisme culturel, les expériences sexuelles, les évolutions des goûts en matière de consommation, etc.

« Métropolitain » fait partie de ces identités modulables parce que c'est une étiquette secondarisée¹⁷ dans le temps mais aussi dans la mesure où elle fait l'objet de tensions personnelles et interactionnelles incessantes dans un cadre sociétal « problématique » où les questions d'appartenance et d'identité sont exacerbées en contexte post ou néocolonial.

Étiquette secondarisée, disions-nous. Dans plusieurs sens. D'abord parce que des adultes vont la découvrir, déjà socialisés dans un monde symbolique, alors qu'ils se rendent à la Martinique. Ce ne sont pas des Haïtiens ou des Comoriens transplantés, migrants, qui étaient déjà pris dans les identités nationales, mêmes sous d'autres formes (par exemple, l'importance de la provenance de tel ou tel village plutôt que celle d'appartenir à une nation¹⁸). Ensuite parce que les migrants venus à la Martinique vont vivre un décalage entre plusieurs régimes de représentations, ce que Margaret Mead appelle la « cofiguration », terme applicable aux migrations mais en fait plus largement à toute sociologie de disjonction entre les habitus et les structures mettant en scène des parents, des enfants et des structures doubles, celles d'avant (pour les parents) et celles d'après (pour les parents et les enfants) :

« Quand il y a cofiguration, l'expérience de la jeune génération est radicalement différente de celle de ses parents, grands-parents [elle parle alors de post-figuration]. Que ces jeunes soit la première génération indigène née d'un groupe d'immigrants, les premiers individus appartenant dès leur naissance à un nouveau culte religieux ou la première génération ayant grandi sous un pouvoir révolutionnaire, ils ne peuvent trouver chez leurs ascendants des modèles vivants adaptés à leur âge. Ils doivent développer eux-mêmes des styles nouveaux fondés sur leur propre expérience. Les innovations réalisées par des enfants de pionniers -de ceux qui sont entrés les premiers dans un pays ou un type de société nouveaux- présentent un caractère d'adaptation que leurs aînés, conscients de leur propre inexpérience dans le nouveau monde religieux ou post-révolutionnaire, peuvent considérer comme la continuation de leurs propres activités. Les aînés ont vraiment immigré pour que leurs enfants y trouvent, en grandissant, de nouvelles possibilités de développement. Et ces adultes peuvent se réjouir de ce que leurs enfants s'acclimatent mieux qu'eux-mêmes au pays où ils ont choisi de vivre (...) Cependant, la situation est très différente lorsque le

¹⁶ Par exemple, que ce soit dans les années 1960 ou les années 2000, plus de 60 % des Français déclarent appartenir à une « classe sociale ». M. Thibault, *Ouvriers malgré tout. Enquête sur les ateliers de maintenance des trains de la Régie autonome des transports parisiens*, Paris, Raisons d'agir, 2013.

¹⁷ L'enquête a aussi parfois joué le rôle d'un révélateur (il y a toujours ce risque avec, in fine, la création d'un artefact, d'une imposition de problématique) pour certaines personnes qui glissaient d'un « statut » à un autre sans vraiment en prendre conscience. L'enquête surdétermine aussi la conscientisation de ce que l'on est, dans la logique d'une psychothérapie et ce, d'autant plus que les questions touchent la personnalité et la culture. C'est un des points aveugles de l'enquête. On présuppose que ce terme fait sens et que la personne va décliner les significations qui font sens. Mais elle peut avoir joué le jeu formellement et avoir structuré sa pensée autour des questions qui font surgir des opinions qu'elles n'avaient jamais formulé sur elle-même. Plusieurs interlocuteurs nous ont ainsi « remercié » de leur avoir apporté cette discussion et les réflexions qui se sont fait jour pour eux.

¹⁸ P. Bruneteaux & N. Benarrosh, *Intégrer les Rroms ? Travail militant et mobilisation sociale auprès des familles Rroms de Saint-Maur*, Paris, L'harmattan, 2012.

groupe parental doit affronter chez ses enfants un changement qui les oriente vers un type de comportement qu'incarnent déjà les membres d'un autre groupe – une société conquérante, un groupe religieux ou politique dominant, ou les habitants d'une nation où ils sont venus en immigrants. Dans cette situation, ils sont contraints, par une force extérieure ou par l'intensité de leurs propres désirs, d'encourager leurs enfants à faire partie du nouvel ordre -à se détourner d'eux- en apprenant une nouvelle langue, les nouvelles coutumes, les nouvelles habitudes qui, de leur point de vue, peut prendre l'aspect d'une nouvelle échelle de valeurs. Le nouvel héritage est alors transmis aux enfants par des aînés qui ne sont ni leurs parents, ni les membres de leur propre société, transplantée. Souvent, ces enfants n'ont pas accès entièrement à l'existence caractéristique de la culture à laquelle on leur demande de s'adapter, et leurs parents peuvent n'y avoir pas accès du tout. Mais à l'école, dans le travail ou à l'armée, ils entrent en contact avec des pairs auxquels ils peuvent se comparer »¹⁹.

La richesse des analyses de l'anthropologue des transmissions culturelles peut être reprise ici. Force est de constater que de nombreux exemples empruntés aux situations des enfants de couples de « métros » nés à la Martinique pourraient ressortir d'une catégorie ou d'un principe évoqués par la chercheuse américaine dans ce paragraphe très dense. La volonté très fréquemment affichée d'une intégration locale des enfants (mis dans l'école locale, gardés par des nounous locales, vivant dans un appartement et un quartier avec des Antillais, etc) de la part des parents interviewés (avec de rares exceptions sur ce plan) va de paire avec la recherche d'une expérience marquante pour leur progéniture. Alors même que ces parents seront subsumés sous des logiques continuistes de conservation de soi à la Martinique, une attitude parallèle d'immersion mesurée, expérientielle, au contact des locaux, sera recherchée, valorisée, pour le couple comme pour les enfants. Pour le dire plus simplement, les couples rencontrés ont été très heureux de pouvoir faire vivre à leurs enfants une expérience nouvelle, au contact d'enfants différents, dans un pays nouveau, ce qui leur paraît très enrichissant et de nature à ouvrir la « mentalité » de leur descendance. Ce type de co-figuration stratégique, au cœur de laquelle les parents en migration acceptent et même recherchent un lâcher prise sur leur descendance, est assez général dans les entretiens, même pour des fonctionnaires d'autorité, dont on aurait plutôt présumé à leur égard une attitude de retrait, pour ne pas dire de méfiance. Ce n'est pas le cas et la grande tolérance affichée par certains de ces fonctionnaires, heureux d'habiter dans des quartiers métissés, heureux de voir leur enfants évoluer au milieu d'enfants créoles, n'est pas la moindre des surprises sociologiques de cette enquête. Comme quoi, dans le pays des syncrétismes, on peut voir cohabiter dans le même homme un fonctionnaire tapant sur la table pour affirmer qu'il vit sur le sol français (et que le métier de gendarme est dur ici) avec un habitant ordinaire manifestant une grande empathie pour la culture locale et les effets de changements positifs qu'ils peuvent induire sur les enfants, au point de demander à demeurer 7 années au lieu des 4 années légales. C'est dire que les mêmes acteurs affichant des attitudes profrançaises, critiquant de nombreux aspects de la vie martiniquaise, notamment la survalorisation de la négritude jusque dans les concours de miss beauté noire, vont simultanément trouver très enrichissant de s'ouvrir à « d'autres cultures » et de faire vivre cette « ouverture culturelle » à leurs enfants.

¹⁹ *Culture and Commitment. A Study of the Generation Gap* [1970], traduction française, *Le fossé des générations*, Paris, Denoël, 1971, pp. 71-74.

Tensions personnelles ajouts-nous. Dans l'attente de statistiques, il est possible d'affirmer que les estimations actuelles avancent le chiffre de 4 à 5 % de Métropolitains à la Martinique²⁰. Dans un contexte « colonial » comme celui de l'Afrique du Sud où une minorité de Blancs dispose de l'ensemble des richesses, selon un mode ségrégationniste, le risque de haines socio-raciales est plus que probable. A un degré « largement » inférieur, la présence de Métropolitains jouissant de situations faciles (fonctionnaire avec 40 % de vie chère, postes de cadres dans des entreprises passant des contrats depuis la métropole, etc...) alors que tous les indicateurs de la pauvreté, dans un système de mono-culture et de déficit structurel d'emploi, sont supérieurs à ceux de la métropole avec des aides sociales inférieures²¹, n'est pas sans susciter des frustrations et des dénonciations contre la « profitation ».

Ces trois dimensions de la fluidité (projets personnels des migrants et possibilité de négociation des identités ; co-figuration ; instabilités socio-raciales liées aux perceptions des distributions des pouvoirs) expliquent que nous aurons affaire, dans cette recherche, à une vectorisation de l'identité : non pas un donné mais tout un ensemble de forces, de courants, de vagues, d'influences, qui font mouvoir les jeux d'accrochage et de décrochage, quand bien même la plaque tectonique de la migration massive des Métropolitains en situation sécurisée néocoloniale²² fonde ce qu'on appellera un peu plus loin les logiques de sécurisation, et, partant, de transfert analogique de schèmes, autrement dit, de capacité à rebondir ailleurs car cet ailleurs a des parfums de « même ».

Grâce au terrain, nous avons été happés par ces fluidités et ces fabrications temporaires. Certaines personnes que nous aurions a priori exclues de l'objet vont y entrer à leur demande quand d'autres, a priori parfaitement dans le moule du profil attendu, s'en distendent. Sans s'abandonner pour autant à un constructivisme bien fait pour renoncer à comprendre la liaison entre les décisions individuelles et les cadres sociaux qui permettent d'en rendre compte et de les rapprocher ou de les distinguer en types construits (les Néo-martiniquais et les Néo-colonialistes²³), prendre au sérieux les logiques de parcours des interviewés (entretiens biographiques) nous a permis de nous plonger dans les processus individués, phénoménologiquement très riches et diversifiés, des vécus, des pratiques, des préférences, des positionnements de soi en soi et de soi par rapport aux autres. Ces constructions de proximités et de frontières entre le « nous » et le « eux » ont été restitués au travers de récits de parcours migratoires. Pour autant, il n'a pas été question de se pencher uniquement sur des trajectoires, comme n'importe quelle

²⁰ M. Chambon, *Les 'Métropolitains' dans la société martiniquaise d'aujourd'hui. Des processus complexes d'adaptations*, mémoire master, sous la direction de J.L. Bonniol, Aix/Marseille, septembre 2003, p. 23.

²¹ P. Bruneteaux, J. Daniel et V. Rochais, « Les pauvretés en Martinique. Approche quantitative et qualitative », in G.G. Marion, E. Paulin, P. Saint-Cyr, *Mémorial Michel Louis*, SCEREN/CRDP Martinique, 2010, pp. 63-91 ; P. Bruneteaux & Joëlle Kabile, « L'innovation dans l'insertion », rapport pour le Ministère de l'Outre-mer, CRPLC, 300 p., janvier 2012 ; P. Bruneteaux & Joëlle Kabile, « 'Il faut inventer !' Innovation et insertion en Région d'Outre- Mer. Paroles d'opérateurs, paroles de jeunes à la Martinique », in « L'insertion professionnelle des jeunes entre choix des possibles et impasses, *Revue internationale d'Ethnographie*, n°2, mai 2013, pp. 99-117. <http://riethno.org/numero-2/#more-36>

²² Pour une analyse du concept, se reporter au chapitre 10.

²³ Se reporter à l'annexe 2.

analyse de trajectoire d'un acteur social dans un espace temps donné ; ni non plus de postuler une sociologie endogène de la migration où une perspective unilinéaire en termes d'acculturation et d'altérité aurait été posée d'emblée comme incontournable. Notre hypothèse centrale consiste à rapporter cette population appréhendée de manière microsociologique (et donc dispersée) au cadre « post-colonial » ou « néo-colonial » qui rend intelligible l'existence de ce groupe, sa configuration morphologique et ses histoires locales ; cela parce que, d'abord et avant tout, la recherche a permis de révéler des trajectoires presque « continues » entre un territoire et un autre (les deux espaces sont alors noyés dans une sociologie des acteurs ou des agents). Rapporter la trajectoire au cadre invite à plaider pour une hypothèse continuiste par laquelle les dispositions mentales favorables à une posture en termes de « migration » sont elles-mêmes traversées par des schèmes inclinant les acteurs à rechercher une migration de confort.

Dans cet ouvrage, nous avons tenté de tenir ensemble l'approche continuiste et l'analyse en termes de dispersions (Anciens transformés, Métros en clivage, couples mixtes et compositions des identités, enfants de couples de métro ou de couples mixtes qui sont en configuration meadienne). L'approche en termes de fluidité, dans son pôle extrême, doit aussi mettre en valeur les échecs, les mauvaises appréciations, les retours après un déclassement. Voilà comment une professionnelle de la location voit le changement de la condition des Métros aujourd'hui et la variation des situations entre l'expat sécurisé et l'aventurier mal informé :

Ce qui est le plus difficile c'est l'adaptation ; ici y a beaucoup de gens qui arrivent et moi je le ressens parce qu'aujourd'hui je fais de la location et ça marche autant parce que les gens se plaisent pas à la Martinique. Les métros arrivent en Martinique ils croient qu'ils vont trouver la poule aux œufs d'or et aujourd'hui la Martinique y a beaucoup de difficultés ; y a beaucoup de Métros qui ont un petit pactole et qui grignotent tout et se retrouvent dans des conditions précaires. J'ai vu des descentes aux enfers, 6 mois un an et des gens qui d'année en année galèrent ; des gens sont passés d'une villa au départ, puis après au T3 et qui se sont retrouvés dans un studio ; le problème de la vie aux Antilles c'est que ça coûte très cher.

Qu'est ce qui a joué dans cette précarisation des gens ?

La personne qui arrive en mutation payée par sa boîte, c'est le véritable expatrié qui a plein d'avantages, son loyer payé, eau électricité téléphone payés, assurance maison et jardinier payés qui arrive par exemple du groupe Total ; le mec qu'est ce qu'il a à faire à part travailler et profiter de la vie ici. Son salaire c'est de l'argent de poche pour lui. Il en met la moitié de côté et l'autre moitié avec lequel il vit ; mais le mec qui arrive ici en cherchant du boulot, ça va être dur du point de vue du logement ; nous les agences immobilières on ne loge plus les gens qui arrivent comme ça. Il nous faut les derniers mois de salaire, des attestations, on a trop de gens qui n'ont pas payé leur loyer et qui sont partis. Le problème ici c'est qu'il n'y a pas de boulot, pas de boulot. Les Métros qui arrivent avec une expérience, on va les payer, 1500 euros, donc forcément ça va pas être intéressant vu le coût de la vie ici, c'est ridicule ; c'est très dur de trouver de l'emploi ici, il faut s'accrocher ; et puis y avait de la défiscalisation, elle a apporté beaucoup de choses, beaucoup d'emplois, mais y a plus de défiscalisation, plus de construction ; du jour au lendemain tiens je vais me mettre pisciniste et je vais faire ceci, c'est comme si je m'improvise coiffeuse. Moi j'étais dans le management c'était pas agence immobilière. Ici ça se passe comme ça ; j'ai une expérience de commerce, dans ma vie j'ai vendu aussi bien de l'alimentaire, que du vêtement que du parfum, aujourd'hui il faut savoir s'adapter.

On pourrait lister ce qui fait « barrage », « frontière », pour les migrants venant de l'Hexagone. Il y a des retours, des impossibilités de « supporter » la vie locale. Le lecteur parcourra les plaintes de nombreuses personnes de l'échantillon qui perçoivent l'île comme moins performante que chez elle. La « lenteur », la « fainéantise », la « mauvaise volonté » voire le « racisme » fleurissent sur les pages des « sites d'expat » (comme le constate étonné cet ingénieur travaillant à Bellefontaine sur la centrale électrique : « *Sur les forums, on nous parlait du racisme. Ça fait 6 mois qu'on est là, on n'a pas du tout ce sentiment-là* »), à côté des commentaires sur la tropicalité heureuse et le bon lien social avec des voisins ou des collègues. On peut noter, par exemple, ces embûches que connaît ce couple de classe moyenne (Kiné vivant à Tartane) désirant se marier dans leur nouveau lieu de vie. La conjointe est canadienne.

Y a pas d'événements particuliers ?

Lui : j'ai pas eu de souci avec ça, j'ai pas eu de rejet. Dans ma patientèle j'ai tout de suite eu beaucoup d'Antillais, j'ai une moitié d'Antillais, ¼ de Békés, ¼ de Métros. Pas de souci, pas de difficultés...

Elle : si ! On veut se marier mais on n'arrive pas à se marier. Problème d'administration de la mairie de Trinité. On est mal tombé, j'aime pas dire ça mais c'est une forme de discrimination, de racisme. D'entrée de jeu quand j'ai été pour juste récupérer le formulaire, on m'a dit : « Vous n'avez pas le droit de vous marier ici ». En me regardant bien de la tête au pied, sans me dire bonjour. J'ai bien compris. J'ai dit houla ! Et ensuite, comme je suis Canadienne là ça a été le bordel, maintenant c'est chez le procureur...

Lui : en fait on n'arrive pas à se marier à cause de la mauvaise volonté

Elle : ça a été au sous-préfet, maintenant le procureur. Y a des raisons techniques spécifiques. Ils demandent un certificat de coutumes étrangères, pas d'excision au Canada, pas de polygamie. Je dis, écoutez, j'ai une carte de séjour de 10 ans, je suis soumise aux lois françaises, et non plus aux lois canadiennes (histoire avec Canada et administration). À chaque fois à la mairie ils me disent c'est pas à moi de le faire ; ils me donnent des raisons farfelues, ça passe pas. Le sous préfet nous a fait comprendre qu'il y avait un petit problème de susceptibilité que le maire ne peut pas avec cette personne de l'état civil. Ils ont même été jusqu'à nous refuser l'attestation d'hébergement ; on ira se marier en France, ce sera plus simple.

Sans oublier cette dimension de l'appauvrissement, de la marginalisation dans la drogue, du sentiment de rejet (conduisant des milliers de Métropolitains à rentrer, ce qui constitue aussi un bon indice des frontières ethniques), on voudrait pourtant pointer la réflexion sur ce qui ressort le plus de nos entretiens, à savoir les lignes de convergence. Ils sont sans doute partiels, au vu de l'échantillon. Ils nous ont peut-être induits en erreur si une enquête ultérieure, statistique, venait à être réalisée. Mais pourtant, ils nous semblent pertinents et ouvrir au moins une direction solide : celle de la congruence entre les cadres sociétaux globaux, visant à favoriser la migration des Métropolitains, et le vécu des personnes rencontrées dont le projet migratoire et le vécu sur l'île semblent leur être isomorphes.

L'approche continuiste, c'est celle qui met en valeur que ce que sont les gens venant de métropole n'est pas très différent de qu'ils sont ou sont devenus pris à un moment donné dans le prisme de la *métropolité locale* (le transfert analogique de schèmes). Car il s'agissait d'abord de poser un cadre général d'intelligibilité avant de travailler dans le détail l'empire des variations de profils et des constructions autour

du label. Et ce cadre général d'intelligibilité, c'est celui qui met en relation les représentations des acteurs saisis dans leur projet migratoire depuis la France hexagonale avec des logiques culturelles cohérentes liées aux dimensions structurales néocoloniales.

L'hypothèse continuiste, largement étayée dans le cadre des développements qui suivent, s'adosse aussi au cadre d'analyse des variations identitaires et des compositions incertaines et partielles. Les premières données exploitées, il faut le reconnaître²⁴ nous ont porté à fonder un cadre d'analyse central. Celui-ci est donc provisoire au sens où il doit laisser toute sa place aux nuances et aux complexités. Il faudra ultérieurement comparer plusieurs îles des Outre-mer et aussi rencontrer des Métropolitains en France métropolitaine afin de comprendre les raisons du retour, quand celui-ci n'est pas imposé par l'administration, la loi ou le corps de rattachement de la personne. Il s'agit donc d'une esquisse, et ce d'autant plus qu'il aurait été préférable de disposer de centaines d'entretiens !

Le plan obéit à une logique de temporalité. On commence par les projets de départ de la métropole et on finit par les perceptions du bilan de cette expérience de migration avec des questions autour d'un éventuel retour dans l'Hexagone. En effet, dans l'enquête inaugurale menée par J. Andoche et ses collègues à la réunion, il ressortait de leur recherche qu'une grande partie des « zoreils » se projetait dans une vie locale jusqu'à leur mort. Cette vision irénique des choses doit être fortement relativisée pour ce qui a trait à la Martinique, et sans doute aussi pour la Réunion, la faiblesse de son échantillon étant préjudiciable à l'enquête. On peut dire à titre d'hypothèse que plus la personne a des ressources *cumulées* (titres scolaires, mariage mixte avec une personne des classes supérieures, ancrage familial, absence d'incidents qui remette en cause le projet dans la phase incertaine d'installation²⁵,

²⁴ Se reporter à l'annexe 1 pour la présentation des matériaux.

²⁵ Pour un exemple édifiant touchant un couple des cadres supérieurs :

Vous n'avez jamais eu d'épisode traumatique direct ? Sale blanche ou autre...

J'ai eu un épisode traumatique extrême puisqu'on s'est fait agressés mon mari et moi. En 2010. Physiquement. On allait promener notre chienne au Diamant, c'était au mois d'aout et en fait il était environ 17h30, on rentrait chez nous, on était en train de faire construire une maison au Diamant. Y a un gars qui nous a doublé, on a failli lui rentrer dedans. On ne l'avait pas vu, il était passé sur la gauche et par réflexe on lui a fait un appel de phare ; il l'a très, très mal pris. Il s'est mis sur le côté et nous a laissé passer et d'un seul coup il nous a foncé dedans sur l'arrière de la bagnole pour nous faire arrêter. Mon mari s'est arrêté sur le côté il s'est mis pour nous bloquer et nous empêcher de repartir ; sa bonne femme a ouvert les deux portes, moi j'ai juste eu le temps de sauter sur la banquette arrière, j'avais la chienne qui était dans le coffre. Le gars n'a pas attendu que mon mari retire sa ceinture, 3 coups de poings dans la figure, ko, et il m'a dit c'est à ton tour, « je vais m'occuper de toi, sale blonde, sale parisienne, vous allez arrêter de me traiter comme ça », je sais plus exactement, un propos raciste. J'ai pas répondu, il faut savoir que j'ai vécu 17 ans avec un africain et que j'ai une enfant métisse. Heureusement les enfants n'étaient pas avec nous ils étaient partis en vacances en métropole. Personnellement me traiter de raciste alors que j'ai vécu avec un sénégalais pendant 17 ans et que ma fille est à moitié noire, bon voilà. Pendant l'agression j'ai réussi à prendre la plaque d'immatriculation en photo puisque mon ex mari était gendarme. Il a pris la fuite et c'était la seule chose qui nous permis de le retrouver, la gendarmerie l'a retrouvé c'était une voiture empruntée et en fait il a reconnu les faits envers mon mari mais pas envers moi. Quand il y a une agression comme ça, on vous dit de rester chez vous et puis un médecin légal vient calculer les bleus, il m'a tiré par les jambes, donné des coups de poings dans les oreilles, par les bras mais n'a jamais réussi à me sortir du véhicule. C'était un antillais qui était en vacances ici et on lui a dit c'est pas la peine de prendre la fuite puisque tu seras bloqué à l'aéroport et tu ne pourras pas repartir à Paris. Le passeport est bloqué et il ne pouvait plus

solidité du couple et de la famille, capacités à voyager, liens sociaux locaux, ressenti quant à sa capacité à trouver une place sociale légitime au-delà de la profession) et plus la perception de l'insularité est positive. Il suffit pourtant que l'un de ces indicateurs fasse défaut et c'est la vision du monde qui s'effondre. On a ainsi pu rencontrer un célibataire relativement riche, dont la carrière est ascendante, reconnu localement par les habitants, souffrir pourtant fortement de son incapacité à accéder à des positions de notabilités qui lui semblaient légitime et, par voie de conséquence, se dire prêt à quitter l'île au moment opportun.

La dynamique d'ensemble de l'ouvrage procède d'une démarche abstraite temporelle, de l'analyse des désirs de migration (voyage, désir, migration, projet, envie de rupture, découverte inopinée) jusqu'aux ressentis du moment en termes d'envie de « retour » (usure, peur, suivi des enfants pour les études, hypoinsularité protéiforme). Dans ce cadre dynamique d'ensemble, le chapitre 1 repositionne le terme « Métropolitain » dans des stratégies de groupes pris dans le schéma colonial. Le chapitre 2 entend renforcer la force de ces cloisonnements symboliques en montrant que l'immense majorité des enquêtés développent un schéma continuiste. Tout se passe comme si les personnes rencontrées nous avaient toutes dit en cœur : « On est en France et on vient là parce que ça ressemble à la France par rapport à d'autres perspectives migratoires. C'est la France tout en étant l'exotisme qu'on recherche ». Le chapitre suivant poursuit cette investigation autour de la légitimité à venir en développement l'idée d'une recherche commune d'expériences existentielles fortes. Cela va des professions aux loisirs, au sein d'une sociologie du bonheur et de la réalisation de soi. Une fois posé ce cadre de légitimation de l'exotisme, le chapitre 4 entend détailler les figures de cette capitalisation systématique, perceptibles autant dans les projets migratoires que dans les réalisations concrètes qui sont détaillées par les acteurs dans leur parcours insulaire. Le chapitre 5 spécifie le rapport à la migration des Métropolitains heureux et riches sous l'angle des stratégies continuistes vis-à-vis de la métropole (famille, amis). Rares sont les interviewés qui demeurent sur place sans entretenir des relations régulières avec leur famille ou leurs amis. Ces liens sont avancés comme favorisant un ressourcement quotidien. De même, pendant les fêtes de Noël et les grandes

sortir du territoire. Soit tu te présentes à la gendarmerie soit tu es en délit de fuite. Il s'est présenté, a fait deux heures de garde à vue et est ressorti ; mon mari a eu un arrêt de travail d'un mois, le 5^{ème} métastase du pied cassé ; à un moment donné j'ai cru qu'il était mort parce que je ne le voyais plus bougé parce qu'il l'a sorti de la voiture et a continué à lui taper dessus et à lui donner des coups de pieds, enfin c'était quelqu'un qui a l'habitude de se battre et nous on n'est pas dans la violence. En plus mon mari avait la dengue à ce moment là, donc il était un peu diminué, on a jamais fait des sports de combat. Le pire de l'histoire c'est que c'était un Antillais qui venait en congé bonifié et donc il travaille en métropole et en centre hospitalier ; il a été condamné, il ne s'est jamais présenté au tribunal ; on sait à quoi il a été condamné, on attend les dommages et intérêts, mais le problème c'est qu'il a un revenu modeste et il y a eu quand même beaucoup de frais médicaux et aujourd'hui la sécu sociale se retourne contre lui. Il doit 10 000 euros à la sécu donc nous on passera après, on n'est pas prêt d'avoir les indemnités. Après l'agression y a eu 3 à 4 semaines où on ne savait pas si on allait quitter la Martinique comme on construisait une maison on s'est dit bon, et puis on s'est dit les agressions y en a partout, aujourd'hui c'est là mais on aurait pu se faire agresser sur Paris. Ce mec-là il avait besoin de taper sur quelqu'un on était là au mauvais moment.

vacances, les personnes repartent, ce qui confirme les représentations communes et les autres enquêtes, notamment celle de Michel Desse²⁶.

Le chapitre 6, à l'inverse, accentue la recherche locale de cet exotisme, en mettant en scène les portraits de ceux qui sont les plus typiques d'un imaginaire de colonialité ; concept qui insiste sur les attitudes et pratiques de ceux qui se « donnent à fond » dans les postures qui prolongent le plus les pratiques de domination coloniale, sous des aspects renouvelés qui constituent un résultat majeur de cette recherche. Tous les Métropolitains sans exception, même si des variations opèrent bien évidemment dans les intensités, sont pris dans un habitus de « colonialité ». Ce concept, repris à Jim Cohen²⁷, désigne les effets durables de l'ancien monde colonial dans les esprits et pratiques des gens venant de métropole. Trois grandes dispositions sont à l'œuvre : l'authenticité, l'exotisme climatique et la posture du missionnaire. Tout se passe comme si, non activées dans la métropole, ces dispositions s'actualisaient à l'étranger, au contact direct des « populations à problème »²⁸. On finira l'examen avec une sorte de contre point, en détaillant quelques informations relatives à ceux qui finissent par échouer, au sens d'échec et d'épaves sociales.

Le chapitre 7 apportera des nuances dans ce schéma binaire « métros/locaux » en évoquant quelques profils de créolisation (couples mixtes, enfants nés et vivant au pays). Cette logique de nuances et de différenciation sera encore accentuée dans le chapitre 8 avec l'analyse des « vieux métros » et l'étude de quelques portraits contrastés. Le dernier chapitre empirique visera à pointer les désirs de retour, en balayant les principaux « soucis » évoqués dans les entretiens. Les logiques du retour sont souvent programmées. C'est l'immense majorité des périodistes chez les fonctionnaires. Mais une minorité d'entre eux prolongent leur séjour. Il est beaucoup plus intéressant de tenter de comprendre les logiques sociales du retour de ceux qui ont fait le pari de vivre localement. Il y a plusieurs motivations, dont la frustration de ne pas trouver sa place. Les personnes qui vivent à la Martinique depuis plusieurs années, découvrent des effets émergents non maîtrisables, notamment au travers du vécu des mobilisations sociales.

Le chapitre 10 propose, au terme de cette sociologie des profils possibles de « Métros », une montée en généralité dont l'enjeu est de rapporter cette monographie au champ théorique du post/néo colonial. Cette démarche proprement objectiviste permet de se confronter aux classements sociaux et aux légitimités étudiées précédemment. C'est un point de vue sur les points de vue des acteurs sociaux. On y défend un modèle inspiré des études socio-historiques sur les colonialismes européens et les effets de colonialité tels qu'ils sont étudiés dans l'ensemble des pays anciennement « colonisés », même quand ils ont accédé à l'indépendance. L'enjeu de cet ouvrage est bien de dresser des passerelles logiques entre la sociologie des migrations blanches ou occidentales et celle du néocolonialisme dans les mondes impériaux pérennes. De la même manière que le chômeur ou le zonard ne peut pas

²⁶ « Du désir d'île à l'installation. Les circulations migratoires des Métropolitains à la Martinique », *Etudes caribéennes*, op. cit.

²⁷ J. Cohen, *A la poursuite des illégaux. Politiques et mouvements anti-immigrés aux USA*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2012, p. 148 et s.

²⁸ C'est sans doute du fait de l'existence de ces dispositions latentes que certaines populations de villages français « épargnées » par la présence de population immigrée votent tout de même Front national.

structurellement être pensé hors du monde capitaliste²⁹, le migrant européen ne peut échapper à un cadrage théorique « enveloppant » dans le sillage de ce que George Balandier, évoquant la « situation coloniale », invitait à penser. Une même continuité théorique est proposée, du point de vue de la « situation néocoloniale ».

²⁹ P. Bruneteaux & D. Terrolle, *L'arrière-cour de la mondialisation. Ethnographie des paupérisés*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2011.

Chapitre 1

« Les Métros » : derrière le masque du formalisme administratif, une catégorie révélatrice du cadre impérial néocolonial.

Etudier les « Métropolitains », c'est d'entrée de jeu avoir un problème avec un terme qui n'est pas satisfaisant sur le plan scientifique, sauf à demeurer dans le constructivisme subjectiviste des représentations. Souvent utilisé en raccourcis, « Métropolitain » (le plus souvent « les Métros ») est une notion qui fait entrer dans le champ scientifique une catégorie ordinaire comme « Français », « Martiniquais », « Béké », « Mulâtre » ou « Négropolitains ». Par ailleurs, si on élargit la focale, la catégorie relève de tout un ensemble de désignations négatives³⁰ explicitées par les « locaux » : les « Zoreils », les « M'zungus », sont des appellations retournées de l'autre qui coexistent avec le répertoire des Blancs sur eux-mêmes³¹. Seule une socio-histoire des désignations des « communautés » blanches dans l'espace impérial français (« *Blanc-France, Métros, Zoreil, M'zungus, Toubab, Vazaha* » et, de façon plus intégrée, le « *Nègre blanc* », le « *Chabin* »...), en relation avec leur contexte d'énonciation (repères sur l'apparition, notamment dans la presse ou la littérature, périodes de fréquence, localisation territoriale, liens à des événements marquants) pourrait pleinement satisfaire un regard proprement relationnel, structural, des occurrences³². Dans le cadre de cette monographie, il n'est pas possible d'offrir ce

³⁰ Le dualisme négatif/positif est souvent inexact. L'intériorisation de l'Autre détesté/aimé, au cœur de l'analyse fanonienne *Peau noire masque blanc*, reprise par H. Babbha et la mimicry, est remarquablement illustrée par la recherche de G. Fabbiano sur le lycée français à Alger, ouvert après la guerre civile des années 1990. L'auteure montre que les enseignants « binationaux », au patronyme maghrébin, sont l'objet de vexations racistes de la part des expatriés de « souche ». Or, au lieu d'être dénoncés, et invalidés, ces derniers peuvent bénéficier du soutien des familles riches d'Alger qui mettent leurs enfants dans ce lycée « prestigieux », lesquelles soutiennent l'idée que la qualité des enseignants français d'origine algérienne est inférieure à celle des Français de souche et dévaluent la valeur de l'établissement. Alors que le mépris à l'égard des Français est, en Algérie à ce point prégnant que l'histoire coloniale et l'histoire des lycées en Algérie sont soigneusement occultées, les intérêts scolaires des familles de l'élite algéroise, fréquentant d'ailleurs ces expatriés lors de diverses soirées, vont dans le sens d'une stigmatisation des enseignants d'origine algérienne. Ce néocolonialisme culturel au cœur de l'indépendance d'un Etat ayant durement conquis sa séparation avec son bourreau, indique une fois plus la faiblesse des recherches accentuant le poids des indépendances et des historicités des habitus des élites « libérées ». « Une cage dorée en situation postcoloniale. Institution scolaire et présence française dans l'Algérie contemporaine », in M. Péraldi et L. Terrazoni (dir.), « Mobilités et migrations européennes en (post)colonies », *Cahiers d'Etudes africaines*, op. cit., pp. 175-197.

³¹ Le mot « Métros » à cette particularité sur les autres appellations vernaculaires qu'il participe autant d'une auto-qualification descriptive par les personnes concernées que d'une attribution disqualifiante par la population locale.

³² La plus pénétrante des déconstructions, à propos de *l'underclass*, est proposée par H. Ganz, déjà cité. Il montre que la disqualification des Noirs est inséparable de l'histoire néocoloniale et néolibérale des USA.

regard systémique. On tentera toutefois de le faire exister autant que possible sur la base des données disponibles. On l'aura compris, ce terme est un mot qui piège le travail scientifique (dénonciation, usage émique, polysémie, etc) tout en pouvant être pris comme objet (manière dont les personnes le dotent de sens, catégorisation d'un groupe aux propriétés sociales comparables). Au risque de la surinterprétation, on tentera de le rapporter aux cadres d'une société (entièrement ?) traversée par des catégories socio-raciales issues du monde colonial.

Comme toutes les catégories de sens commun, c'est une invention sociale, une construction symbolique qui fait sens mais qui n'est pas logique. Elle est largement utilisée et fait réalité, tant pour désigner les « Blancs » venus de France européenne que pour dénoncer leur présence, notamment au travers des luttes pour la préférence locale, ou pour dénoncer leurs privilèges, ce qui est le cas à Mayotte, une île nouvellement départementalisée où presque 90 % de la population vit sous le seuil de pauvreté métropolitain (960 euros).

Ce qui est difficile à analyser, à la Martinique, c'est à la fois la dispersion extrême des modes d'être et de vivre de ces personnes réunies sous ce label d'une part, et, d'autre part, la forte concentration symbolique, négative, du Métro comme un transplanté en trop pour de larges fractions de la population locale. Le « Métro » est donc la source de multiples définitions croisées, tant de la part des natifs que des expatriés, dans un cadre social atypique où ces Blancs sont minoritaires tout en ayant de grands pouvoirs sociaux. Objectiver ces luttes de classement définit encore, d'un point de vue « socio-racial symbolisé », une situation coloniale ou néo-coloniale³³, un colonialisme classique sans indépendance mais sans les violences coloniales de jadis. Dans l'espace des productions symboliques, il est utile de tenter de situer cette catégorie qui, dans un premier regard, rappelle aveuglément le rapport colonial métropole/colonie, les métropolitains étant les agents du centre du pouvoir colonial se déplaçant vers « l'outre-mer » ou les « territoires ultra-marin ».

Un premier constat est à faire. Il s'agit d'une catégorie molle, hors des assignations statutaires ayant des effets juridiques. Il ne s'agit pas d'une catégorie d'action publique dont les productions sont assez facilement justiciables d'une sociologie historique : par exemple celle de « chômeurs » par Christian Topalov, ou

³³ F.J. Hollister, « Skin Color and Life Chances Of Puerto Ricans », *Caribbean Studies*, Vol. 9, N°3, 1969, pp 87-94 ; I.J. Baksh, « Stereotypes of Negroes and East Indians in Trinidad-: A Re-Examination », *Caribbean Quarterly*, Vol. 25, N° 1/2, 1979, pp. 52-71 ; A. Layne, « Race, Class and Development in Barbados », *Caribbean Quarterly*, Vol. 25, N° 1/2, 1979, pp. 40-51 ; O. Patterson, *Slavery and Social Death. A Comparative Study*, Cambridge, London, Harvard University Press, 1982 ; Keith V.W. & C. Herring, « Skin Tone and Stratification in the Black Community », *American Journal of Sociology*, Vol. 97, N°3, 1991, pp. 760-778 ; E. Anderson, « The Emerging Philadelphia African American Black Class Structure », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Vol. 568, 2000, pp. 54-77 ; K.R. Dungy, « Live and Let Live-: Native and Immigrant Free People of Color in Early Nineteenth Century Puerto Rico », *Caribbean studies*, Vol. 33, N°1, pp. 79-111 ; H. Bodenhorn, « Colorism, Complexion Homogamy and Household Wealth-: Some Historical Evidence », *The American Economic review*, Vol. 96, N°2, 2006, pp. 256-260 ; D. Chancé, « De l'anticolonialisme à la créolisation : les écrivains postcoloniaux des Antilles françaises », in M. Bernardot & P. Bruneteaux, « Quel colonialisme dans la France d'Outre-mer ? », *Asylon(s)*, TERRA, n°11, Mai 2013.

celle « d'inemployable » par Serge Ebersold³⁴. Etre métro ne donne pas de droit ou en enlève, comme c'est le cas des termes précédents.

Le substantif « Métropolitain » ne procède pas plus de catégories d'actions collectives, comme celle de « cadre » dont Luc Boltanski a rédigé la socio-genèse³⁵. Les Métros ne se mobilisent pas en tant que tels à la Martinique, sous un étendard qui servirait à dénoncer une situation, à accroître une reconnaissance identitaire ou à devenir à terme un mot reconnu dans les conventions collectives. Ces expatriés ressembleraient au sac de pomme de terre de Marx évoquant les paysans émiettés du milieu du XIX^e siècle réunis autour d'un mot valise favorisant la mobilisation d'une mémoire victorieuse associée à Napoléon. Tout se passe comme si la personne tombait dedans en arrivant à la Martinique en s'y accrochant comme le seul statut disponible faisant sens pour elle.

On ne peut pas non plus parler d'un vernaculaire, comme ces termes qui servent à s'autodésigner (les « *Tramps* et *Hobos* » étudiés par Todd Depastino, les « *Black Kings* » étudiés par Shudir Venkatesh³⁶). On l'a vu, « Méto » est une catégorie prise dans les désignations circulaires entre « Noirs » et « Blancs » tandis que les expressions « Zoreil » et « Mzungus » expriment plus distinctement le vernaculaire local vis-à-vis des migrants français. Les Métros qui viennent à la Martinique ne savaient d'ailleurs pas qu'ils seraient étiquetés comme tels en arrivant, ce qui renforce encore le poids des attributions par « l'extérieur ». Ou bien ils le découvrent peu avant en parcourant les sites d'expatriés ou en échangeant avec des amis ou de la famille résidant dans l'espace domien. C'est dire, en passant, que la rapidité à endosser ce label est révélateur de la forte partition objective entre les groupes et de leur non moins forte visibilité sociale et territoriale. En particulier, aucun Blanc ne vit dans la ceinture des quartiers de sous-prolétaires et de petites couches populaires qui entourent Fort de France.

Il semblerait en conséquence que ce terme se rapproche, sans en épuiser la diversité sémantique, d'un processus de labellisation des autres dans la veine de l'interactionnisme symbolique, notamment les « *Red Necks* » (petits blancs américains racistes) ou les « vagabonds » (personnes errantes dangereuses), les « Juifs » (profiteurs économiques) ou les « métèques » (tout étranger à la communauté), couplé avec une reprise « communautaire » plus ou moins bien vécue. D'où d'ailleurs, une mise à distance systématique de ce terme par les « vieux » métros qui semblent vexés d'être comparés aux jeunes entrants. Ces migrants sont de fait des étrangers qui, bien que pris dans la familiarité du rapport colonial en général, ne partagent pas l'histoire locale. Ils sont des migrants, certes d'un type particulier, mais ce sont des agents « *pris dans un processus d'ethnisation* » car « *le méto contemporain n'est pas un descendant direct de cette histoire* »³⁷. A la fois Blanc à rapporter aux colons ou à l'Etat colonial d'une part et, d'autre part, nouvel arrivé catégorisé comme Autre, il tient sa complexité de ce rapport de proximité/distance

³⁴ C. Topalov, *Naissance du chômeur. 1880-1910*, Paris, Albin Michel, 1994 ; S. Ebersold, *La naissance de l'inemployable ou l'insertion au risque de l'exclusion*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001.

³⁵ *Les cadres*, Paris, Editions de Minuit, 1982.

³⁶ T. Depastino, *Citizen Hobo. How a Century of Homelessness Shaped America*, Chicago & London, University of Chicago Press, 2003 ; S. Venkatesh, *Gang Leader for a Day : A Rogue Sociologist Takes to the Streets*, New York & London, Penguin Press, 2008.

³⁷ J.F. Bruneaud, « Le 'Méto' martiniquais : une impossible 'désethnicisation'. L'exemple des sports, des loisirs et de la culture », *Hommes et migrations*, n°1289, 2011, pp. 92-104.

qui renvoie au rapport entre le colonialisme global et le colonialisme *local*. Sous ce dernier rapport, il est un migrant ne partageant ni la langue, ni l'histoire/mémoire, ni la culture locales.

Pour autant, cette appellation demeure diffuse puisqu'elle existe depuis des dizaines d'années, probablement depuis les années 1970, en remplaçant « Blancs-France »³⁸, et elle renvoie d'abord à un sentiment d'extériorité dans une configuration sociale où, malgré tout, ces expatriés mobilisent des ressources très importantes, validées et défendues par l'Etat lui-même. Les Métros n'existent que nommés négativement par l'autre tout en endossant une étiquette qui renvoie à une image de soi finalement acceptée parce que endossée provisoirement. Aucun des répondants ne se sent agressé par ce label et ne dénonce une injustice. Chaque enquêté accepte facilement de se dire « de là-bas », « de la métropole », donc en quelque sorte étranger, mais un étranger qui a le pouvoir de venir et de rester en ayant des positions sociales dominantes tout en pouvant s'extraire de la situation « à tout moment » (à l'opposé du migrant sans papier qui s'accroche à son emploi et aspire à régulariser sa situation). Mais comme simultanément, ces personnes sont juridiquement françaises comme les Antillais, elles ne peuvent être nommées « Françaises » sans que cette appellation ne conduise automatiquement vers un positionnement indépendantiste qui les pousserait hors de l'espace domien. « Métro » est une sorte « d'insulte entre-deux », à la fois une mise en extériorité ou en compartimentage d'une communauté externe mais aussi une mise à l'index faiblement dénonciatrice et qui laisse toute latitude à la « victime » de se complaire dans une assignation incertaine révélant l'inconfort des offenseurs, bien en peine de reléguer l'autre à une franche nationalité étrangère (le Français). Cette extériorité d'une dénonciation faible, attribuée par les autochtones, est bien rendue dans les analyses de Mylène Chambon :

« L'emploi de cet appellatif fait référence à trois éléments qui se conjuguent. Il précise le lieu géographique d'où est originaire la personne. Par Métropolitains, les Martiniquais désignent une personne qui arrive de la métropole française, centre politique, économique, ainsi que par le rattachement par assimilation, éloignée de la Martinique par environ 7000 km. L'emploi de ce terme sous entend que la personne possède certaines caractéristiques physiques. Pour les Martiniquais, toutes personnes qui viennent de la métropole, sont des personnes de type européen, c'est-à-dire à la peau blanche et aux traits du visage plus fins que les gens de couleur. Le mot métropolitain souligne le rapport spécifique qu'entretiennent ces deux populations. Métropolitains et Martiniquais sont français, concitoyens, soumis aux mêmes lois, or la population martiniquaise en se servant d'un mot singulier pour désigner un autre français, veut marquer sa différence avec ces personnes. Ces trois éléments mettent en exergue la différence entre les Martiniquais et les Autres »³⁹.

« Métro » est à cheval entre le même et l'autre, entre le national et le local, tout en demeurant foncièrement, pour les habitants, un être à part. Celui qui vient est donc un « Métro » parce qu'on ne peut pas lui dire de ne pas venir (pouvoir colonial) mais on peut lui dire qu'il n'est pas le bienvenu (résistance à la colonisation), que sa présence n'est pas invisible, banale tout en ne pouvant faire grand-chose pour changer la situation. Il est « repéré », comme greffe incertaine, comme « outsider »,

³⁸ Expression que l'on retrouve dans la littérature créoliste et dans les écrits autobiographiques.

³⁹ M. Chambon, *Les 'Métropolitains' dans la société martiniquaise d'aujourd'hui. Des processus complexes d'adaptations*, op. cit., p. 7.

comme personne à problème, pas franchement à sa place, mais ayant une place dans la colonie. Dans le contexte local, la disqualification n'opère pas puissamment puisque les « Métros » ont avec eux « leur » Etat, largement représenté par des Blancs - mais cela change beaucoup, notamment dans les corps de la police municipale, de la police nationale à un moindre niveau et, dans une proportion encore moindre, au sein des brigades de gendarmerie - dans les postes supérieurs de la fonction publique nationale et des entreprises. C'est une disqualification molle, au sein d'un rapport de force dans les « luttes de places » : ceux qui sont ainsi désignés ne sont pas constitués en groupe ni ne revendiquent rien. La pression sociale est telle que le profil des Métros est celui de la discrétion, du profil bas. Sans doute, ce profil bas ne s'exprime pas partout (l'entreprise, les hôpitaux, l'école) mais il est largement palpable dans l'espace public et les centres commerciaux. Un « commissaire » de police (nous n'en dirons pas plus pour l'anonymiser mais il s'agissait d'un dirigeant policier) nous a largement évoqué la fragilité de sa position d'autorité face à des « troupes noires » qu'il ne peut commander comme en métropole. Son prédécesseur est demeuré deux mois à la Martinique avouera-t-il comme pour soulever sa performance d'être resté plus d'une année. Lors des repas à la préfecture, il notait que *« tous les cadres supérieurs de l'Etat étaient blancs tandis que le personnel de service était entièrement noir avec des gants blancs »*, ce qui le mettait mal à l'aise : *« Là oui, j'ai le sentiment d'être dans un vieux schéma colonial »*. Il dit avoir pris presque une année pour s'acclimater et faire passer certaines règles de travail (un service public avec les mêmes effectifs même le week end), tout en sentant fortement sa vulnérabilité, isolé et sur un fil du rasoir. L'ambivalence entre la position de pouvoir et la fragilité des personnes qui l'occupent indique la subtilité avec laquelle il faut penser le néocolonialisme. Structuralement, la présence économique de l'Etat français, secondé par les prébendes de l'Europe, définit une des dimensions majeures de la continuité de ce schéma impérial. Extérieurement, dans les institutions, rien ne semble avoir changé, surtout avec une départementalisation qui a poussé les élites, nous dit Edouard Glissant, à troquer la liberté (l'indépendance) pour l'égalité (citoyenne).

Cette réflexion abstraite autour de ce terme a peu de valeur tant qu'elle n'est pas testée par une enquête auprès des différentes catégories de Martiniquais. Ces premiers développements indiquent que les termes sont pris dans des rapports de force socio-raciaux bien plus criants en Outre-mer qu'en métropole. Le Français qui se rend à la Martinique devient un « Métropolitain », positionné comme le sont les « Békés », les « Mulâtres », les « Nègres » ou encore, les « Chabins », les « Bountis » ou les « Négropolitains ». Les catégorisations raciales sont avant tout un indicateur d'un passé colonial qui ne passe pas, un rappel cristallisant des différences qui sont autant d'oppositions latentes ou officielles. C'est ainsi que, dans cette lutte des places socio-raciales, presque aucun Blanc ne travaille dans la fonction publique territoriale tandis que presque tous les postes de direction des administrations déconcentrées sont aux mains des Blancs venant de « France », ce qui fait l'objet, parfois, de photographies édifiantes. Les migrants de confort sont donc pris dans des distributions « communautaires » des places, les enseignants et les forces répressives d'abord, des modes d'être et de vivre localement ensuite, ce que les chapitres suivants détailleront en montrant comment ces acteurs investissent, au sens fort, l'île et ses biens matériels et symboliques.

Mettre la photo de joelle de la réunion de directeurs d'administration centrale tous blancs

Cette vision antillaise, locale, nativiste, ne suffit donc pas. Elle serait culturaliste. Car c'est dans l'espace des relations entre les forces en présence que ce terme prend son sens. Il est avant tout une autodésignation administrative des Métropolitains quand l'Etat pense ses fonctionnaires qui se rendent en Outre-mer alors même que « les dominés » s'approprient aussi des termes ou en créent d'autres (« Zoreil », « Mzungus »), parfois pour montrer une intégration réussie (« Nègre blanc », « Chabine »...). Par excellence, les fonctionnaires sont les agents de l'Etat qui, de là-bas, viennent ici dans l'espace domien. D'ailleurs, tous les fonctionnaires rencontrés sont en phase avec leur patron. Ils n'ont aucun souci avec la formule. Le terme « Métro » prend sa place dans ce jeu entre l'Etat impérial qui fait fonctionner la machine administrative outre-mer et les populations noires majoritaires qui voient affluer régulièrement des cohortes de personnes occupant automatiquement ou presque les postes dévolus à la bonne marche de l'Etat « *en pays dominé* » pour reprendre la formule à P. Chamoiseau. A ce rapport de force vient s'en ajouter un second : l'histoire des flux de Métropolitains. Car il semble que depuis les années 1990, d'autres groupes de Métros soient arrivés sur l'île et inquiètent aussi les habitants⁴⁰. Les acteurs du privé « débarquent », cadres, ouvriers, commerçants, professions libérales. Des élus s'inquiètent du poids à venir de cette population électorale. La « préférence locale » pour les fonctionnaires locaux et le « génocide par substitution » formulé par Aimé Césaire, porte drapeau de la construction des « Noirs » et de la « négritude »⁴¹, ont depuis des décennies marqué cette volonté de contrôle d'un flux qui doit demeurer minoritaire.

Ces grands cadres cognitifs servent à planter le décor et à situer structurellement le groupe nominal dans un espace traversé par la problématique impériale et néocoloniale. Le migrant de confort est l'agent de la métropole qui se déplace en colonie sous certaines conditions. Mais cette définition objectiviste ne rend pas compte de la manière dont les acteurs concrets s'approprient ou non ce terme, construisent des identités locales en s'en inspirant ou en le dénonçant à leur tour. En tous les cas, un tropisme est intéressant : dans l'ensemble, à part quelques exceptions, plus on est temporellement résident de l'île, et plus on tend à se dissocier de cette appellation. Non seulement parce que ceux qui se revendiquent natifs vont alors recourir à d'autres labels (« Nègre blanc, Chabin, Martiniquais »), dont les porteurs sont fiers quand ils en parlent dans les entretiens. Ils se sentent désormais intégrés. Il est donc intéressant de noter, a contrario, que ceux qui demeurent des « Métros » sont perçus par les « Anciens » comme n'étant pas intégrés au « pays ». Ce qui nous conduit au second point. Les « anciens » métros vont trouver des tares comportementales aux « novices ». Ils ne vivent pas à l'heure locale, ils se plaignent tout le temps des lenteurs ou retards, ils ne comprennent pas les usages locaux, ils

⁴⁰ Se reporter au chapitre 10.

⁴¹ Même F. Fanon, pourtant très critique à l'égard du politicien poète au regard de sa soumission à l'Etat colonial français, lui reconnaît une portée révolutionnaire quand il renversa en 1939 l'ordre des légitimités raciales.

déplorent, sans se remettre en question, l'absence de liens avec des Antillais. Pour les premiers, deux constats sont à faire. « Métro » devient une insulte - où à tout le moins un substantif dépréciatif - qu'on ne peut plaquer sur ceux qui sont devenus proche du « nous ». Par ailleurs, ce terme renvoie à quelqu'un qui demeure étranger à la vie locale, laquelle est appréciée uniquement à l'aune de la culture noire, jamais en relation avec la culture juive, syrano-libanaise ou chinoise. Du fait de l'existence de ces mots analyseurs locaux (« nègres blanc, chabins, martiniquais »), de ces productions cognitives alternatives, on est renseigné sur les connotations implicites qui chargent l'expression « Métropolitain » d'attributs négatifs.

Il reste que seuls ceux qui demeurent dans le « pays » le savent et font tout pour ne pas être catalogués comme ceux qui ont débarqué comme eux, des années avant. Les nouveaux entrants, l'enquête le montre, ne s'en rendent pas compte et endossent le terme qui leur apparaît formellement juste, peu offensant. « Oui nous venons bien de là-bas et nous sommes Blancs mais nous sommes quand même en France ». Les deux groupes ne se fréquentent guère, les Anciens fuyant aussi bien les lieux touristiques que les soirées entre « Métros »⁴².

Dès lors, une question surgit : Entre les « Blancs-France » évoqués par Frantz Fanon qui débarquent au port de Fort de France en voyant une foule aliénée les aduler, et les Métropolitains actuels qui arrivent par avion, observe-t-on un glissement entre, auparavant, une vision relativement positive à l'égard de fonctionnaires peu nombreux et, actuellement, une vision négative du Métropolitain venant en masse ? Le vécu des événements de 2009 est instructif à cet égard, indiquant une sorte de raz le bol à l'égard de la présence des migrants blancs. C'est en tous les cas ce qui ressort fortement des entretiens.

Le détour par l'histoire sociale et l'analyse structurale vient montrer l'évidence de l'inscription de cette population flottante dans la construction même du pays. Les Métros sont d'abord les Blancs qui sont devenus les Blancs planteurs, se dissociant d'eux culturellement par la créolisation qui s'est réalisée sur plusieurs générations. A l'origine, il s'agissait bien de Métropolitains au sens de colons qui venaient s'installer sur une autre terre depuis la métropole. Sauf que ces acteurs-là ont été appelés ou s'appellent « Blancs-pays » ou « Blancs-créoles »⁴³. Et aujourd'hui, les deux groupes semblent séparés, bien que les mariages entre Békés et Métros existent et sont présents dans l'échantillon. Les expatriés blancs viennent de cette métropole qui a été jadis la terre de l'exil de colonisateurs, de populations allant vivre sur le territoire lointain. Seulement aujourd'hui, ce terme sert à qualifier ceux qui forment « la seconde vague d'arrivée ». La question qui se pose alors est non pas celle de l'existence des Métropolitains, qui est attestée dès l'origine (colons, engagés) et qui s'est poursuivie au travers des postes de fonctionnement de l'Etat colonial local (gouverneur et son administration, armée, personnel sanitaire, puis à partir de 1870 le personnel enseignant) jusqu'en 1946, mais plutôt celle-ci : Pourquoi y'a-t-il *plus* de Métropolitains à venir depuis les années 1970/1980 ? Quelles sont les logiques à l'œuvre ? Quelles sont leurs stratégies, notamment pour ceux qui travaillent hors des appareils d'Etat ? S'agit-il de processus uniquement politiques,

⁴² Lire le chapitre 8.

⁴³ E. Beaudoux-Kovats, *Les Blancs créoles de la Martinique. Une minorité dominante*, [1967] Paris. L'Harmattan, 2002.

avec les effets de la départementalisation selon Mylène Chambon⁴⁴ puis, plus récemment, les avantages financiers (40 %, lois de défiscalisation) touchant principalement les fonctionnaires et les entrepreneurs, ainsi que toute personne désireux de placer de l'argent pour une plus-value rapide ? Ou bien assiste-t-on aussi à l'arrivée de nouveaux types d'acteurs sociaux ? Lesquels seraient des individus très différents, travaillant souvent dans le privé, et recherchant une seconde chance sous les tropiques ? Voit-on aussi arriver des couches de retraités qui, comme en Floride ou d'autres paradis terrestres, viennent chercher le soleil et la vie paisible hors du bruit et de la pollution ? Sans pouvoir répondre quantitativement, nous pouvons en revanche identifier des profils de migrants de confort très proches des migrants européens qui tentent leur chance en Afrique⁴⁵. Il y a bien de multiples stratégies d'usages, de capitalisation, d'entrepreneuriat, qui se déploient actuellement. Les publics rencontrés sont diversifiés mais unis autour de stratégies de professionnalisation. Cette sorte de pré-enquête auprès de quelques dizaines d'enquêtés montre que, au-delà des fonctionnaires, toutes sortes de sous-groupes *investissent* l'espace domien : des cadres des entreprises privées, des lanceurs d'affaire⁴⁶, des chômeurs des couches populaires et des petites classes moyennes, des professions libérales achetant leur charge ou leur clientèle, des couples mixtes de retour en « métropolitains » avec un projet professionnel commun, des aventuriers qui entendent se fixer, etc. Est-ce à dire que ces profils différenciés renvoient à une augmentation quantitative des publics, au-delà des fonctionnaires traditionnels ? En tous les cas, nous n'avons pas rencontré de couples de Métros retraités qui viennent s'installer à la Martinique pour finir leurs jours. C'est dans l'espace de la population active que nous avons rencontré notre échantillon de Métros.

Tous nos acteurs ont avancé des rêves, des plaisirs, des préférences, des investissements, des bénéfices, plutôt que des contraintes, des obligations, des pertes. Même ceux qui sont déçus (sentiment de racisme, divorce, blocages relationnels, absence de responsabilités possibles dans le domaine politique, associatif, culturel) et envisagent de repartir ont eu un parcours de capitalisation, notamment financier (commerce ou affaire grandissante, placements financiers, professions qui rapportent plus qu'en métropole, achat d'une maison). Ceux qui se trouvent en situation de précarité professionnelle mettent en avant le cadre de vie et les loisirs. Ceux qui rejettent en bloc le principe de leur venue sont inexistant dans l'échantillon. Les métros profitent en quelque sorte. L'effet de masse et la profitation peuvent conjuguer leurs effets. Ce sont des affirmations en pointillé qui nécessitent une autre enquête. Ce qui se profile, c'est le constat de migrants qui viennent trouver leur bonheur, faire fortune, gagner plus d'argent, mieux vivre, avoir de belles maisons sur le front de mer, se défoncer dans un sport, profiter du climat. Dans un contexte de

⁴⁴ *Les 'Métropolitains' dans la société martiniquaise d'aujourd'hui. Des processus complexes d'adaptations*, op. cit.

⁴⁵ M. Péraldi et L. Terrazoni (dir.), « Mobilités et migrations européennes en (post) colonies », *Cahiers d'Etudes africaines*, LVI (1-2), n° 221-222, Editions de l'EHESS, 2016.

⁴⁶ L'ensemble des contributeurs du Cahier spécial sur les européens migrant en Afrique insiste sur la capitalisation et l'entrepreneuriat. Du petit commerce à l'exploitation minière en passant par un cabinet d'affaires ou le fonctionnariat au service de l'administration locale, l'installation des Blancs n'est jamais associée à un emploi dominé. En revanche, à la Martinique, il y a place pour une véritable enquête ethnographique dans la ville du Marin. La concentration d'ouvriers et techniciens oeuvrant sur le port est toute à fait particulière au regard des logiques de migration.

pauvreté plus forte qu'en métropole, de précarité, de difficulté d'accès au travail, de dénonciation des conditions de travail et de vie dans les entreprises, ce hiatus est hautement révélateur. Cette seconde vague de migrants associe le néocolonialisme avec la contestation individuée d'un néolibéralisme. Tout se passe comme si les migrants prenaient l'un en rejetant autant que possible l'autre, c'est-à-dire en diminuant les risques d'une concurrence maximale en privilégiant un contexte plus avantageux pour eux. Ils prennent le plus sécurisant dans l'entrepreneuriat, un capitalisme au soleil. Une double hypothèse continuiste arrime tout ce travail au cadre d'une sociologie renouvelée de l'impérialisme néocolonial : d'une part le lien fort entre le cadre structural et les mobilités individuelles ; d'autre part le transfert de schèmes de la métropole du « Blanc légitime à migrer » vers la colonie terre d'aventures profitables.

Chapitre 2

Le sens d'une catégorie nouvelle pour les arrivants : des « Métros » qui se pensent en France

Jamais, à Paris ou à Marseille, un Français de se présentera comme un Métropolitain. Devant un étranger, il se dira Français ou Breton, Lillois ou compagnon du devoir. Et aussi bizarre que cela puisse paraître, aucun Français se rendant aux Antilles ne sera pourtant étonné d'être catalogué comme « Métropolitain » dès son arrivée à la Martinique ou en Guadeloupe, ou même en Guyane, même s'il se distancie de l'appellation par la suite, au terme de nombreuses années de domiciliation. Comment un cerveau qui d'ordinaire vit « hors » de la pensée, ou de la représentation « métro », peut-il basculer aussi facilement dans les schèmes de pensée locaux des « Outre-mers » ? N'y a-t-il pas là une continuité à interroger ? Alors que les élites européennes parlent de « continuité territoriale » entre la France (hexagonale) et les Antilles (françaises), cette production symbolique de la proximité et du lien officiel ne se retrouverait-elle pas dans une ligne souterraine, au sein des dispositions des acteurs sociaux pris dans le « post-colonial », au sein des congruences entre la légitimité à venir et les légalités qui en rendent la prétention presque naturelle ? Si les Français endossent aussi aisément l'étiquette « métropolitain » alors même qu'ils ne la connaissent même pas avant d'être de la partie, cela ne signifie-t-il pas qu'ils le sont quand même de part l'histoire sociale et les logiques d'incorporation du passé et du présent de leur pays ? Et qu'est-ce que cela signifierait alors ? Peut-on isoler une manière d'être métro quand on aborde l'espace domien ? Comment les « métros » endossent-ils cette marque de fabrique en arrivant sur le sol tropical ? Sont-ils tous identiquement pris par l'évidence de cette catégorisation ? Qui l'accepte et qui s'en démarque ? De quelle manière les logiques locales de la circulation de la « métropole » vers les anciennes colonies viennent-elles happer l'individu ou les familles « migrantes » ? Autrement dit, être vu comme « métro », correspond t-il à une manière de penser son déplacement de la métropole vers les Outre-mer ? Existe-t-il des logiques migratoires qui formeraient en fait la population « métro » comme dotée de caractéristiques distinctives ? Une population repérable, du fait de ses attentes, de ses modes de fonctionnement locaux, de ses valeurs, de ses perceptions des « autres », des locaux rencontrés sur un autre territoire, des supports qui les aident à se fabriquer leur projet migratoire ?

Avant de spécifier les sous-groupes de Métros, il est nécessaire de préciser une donnée importante. Comme l'a observé C. Lehuger, les différentes catégories professionnelles de fonctionnaires - et plus largement l'ensemble des expatriés - vont se fréquenter là où en France, les compartimentages sont très forts. Par exemple, sur l'Hexagone, il est rare que des militaires fréquentent des enseignants. De même, dans

une même profession donnée, il est rare qu'un commissaire de quartier entretienne des relations avec un préfet ou un directeur de cabinet. Dans l'Outre-mer, le clan expat, la « communauté métro » va avoir tendance à se croiser plus fortement, soit dans le quartier, soit dans des réunions professionnelles, soit lors de commémorations, de fêtes publiques ou privées. Dans un extrait savoureux de son étude, la jeune chercheuse évoque l'attraction inattendue d'un enseignant pour un légionnaire raciste qu'il comprend parfaitement. Dans l'entretien qui suit (un homme habitant depuis plus de 40 ans sur l'île et étant parvenu à un poste de direction au sein de l'administration de l'agriculture), le même type de rapprochement est constaté. Et de manière générale, dans presque tous les entretiens de fonctionnaires ou de Métros ne résidant que depuis quelques mois ou quelques années, la proximité relationnelle est de règle.

Le fait que vous ayez passé toute votre vie ici, est ce que ça vous donne une perception décalée par rapport à d'autres types de Métropolitains qui viennent s'installer ici ?

J'ai tellement dépassé ça ; je suis tellement incorporé au pays que la question ne se pose absolument pas. Je ne me suis jamais posé ce genre de question par rapport aux autres ; même tout au début du fait d'avoir été très, très bien accueilli au pays, d'avoir eu une carrière très intéressante, je n'avais aucune raison de me poser ce genre de question par rapport aux Métropolitains parce que on a fréquenté toutes sortes de Métropolitains ; depuis les gendarmes, jusqu'aux enseignants. Tous les gens qui passaient ; on en a vu de toutes les couleurs. Il y en avait qui ne s'adaptaient pas du tout, vraiment c'était la déprime jusqu'à la fin ; d'autres qui au contraire se sont énormément plus ; toutes sortes de cas de figure. Ça ne m'a pas influencé du tout. Quand j'habitais au Gros Morne, j'ai fréquenté les gendarmes, on jouait aux boules ensemble et les femmes de gendarmes. On allait chez les uns chez les autres, c'était très sympathique ; il y en avait qui déprimaient toute la journée et d'autres qui étaient comme des poissons dans l'eau. J'ai été un petit peu dans le milieu béké, le milieu des gens de couleur, commerçants du Gros Morne. J'ai vraiment pénétré tous les milieux en quelque sorte. Et surtout les dix dernières années quand j'étais gérant de tutelle, j'ai été responsable de familles békés ; ça m'a permis de les connaître particulièrement bien.

L'enquête a permis d'identifier deux grands pôles de façons de se vivre comme « Métro », sur un spectre qui va des Métropolitains durs (ou néocoloniaux) aux Métropolitains mous (les convertis ou néo-Martiniquais), ces derniers érodant parfois totalement l'identité nominale de Métro. Mais avant de présenter tous les profils découverts dans l'espace domien, il faut d'abord insister sur cette idée force. Toutes les personnes interrogées, soit près d'une centaine d'individus, se considèrent en France. Même les Anciens ! Ces derniers diront le plus souvent qu'il faut respecter les usages locaux, demeurer à sa place et ne pas en faire trop (le métro qui sait tout). Mais ces postures ne portent en elles aucune interrogation politique sur la légitimité à être présent sur le sol antillais.

La migration des Français aux Antilles demeure un impensé d'autant plus fort que toutes les personnes de l'échantillon, quelles que soient leurs préférences politiques, ne remettent aucunement en cause l'idée d'une terre française à 7000 km de la mère patrie. Si, à Mayotte, les Métros « se sentent en France sans être en France » compte tenu de la dimension traditionnelle d'un « monde tiermondiste »⁴⁷

⁴⁷ L'altérité est plus forte à tous points de vue : la religion dominante est l'islam, le taux de pauvreté est de 90 % contre 25 % à la Martinique, les infrastructures comme l'économie en général apparaissent plus conformes à la vision « moderne » de l'Occidental.

selon l'expression de C. Lehuger, en revanche, à la Martinique, la coupure est presque inexistante. Pour eux, parler de migration serait hors sujet ou, à tout le moins, beaucoup moins évident. C'est simplement un voyage un peu plus lointain en France. Et d'ailleurs ne sont-ils pas venus ici justement parce que c'est la France ? C'est la France juridiquement, dans la duplication des institutions et des modes de vie, finalement dans une migration « sans prises de risque » comme l'affirme un couple où l'homme est gendarme et son épouse une salariée précaire dans le commerce. Ils vivent à Sainte-Marie, hors caserne, dans un village mixant les deux populations. Pour ce couple de fonctionnaires, la venue en Martinique est simplement consécutive à une demande de mutation. Fils d'un gendarme ayant aussi « bougé », il ne pense sa présence qu'en termes juridiques, en fonction du règlement interne de la gendarmerie :

Lui : Moi j'ai toujours voulu aller en Outre-mer, je connaissais déjà. Ma première femme n'a jamais voulu. Quand on s'est rencontré (avec sa nouvelle femme), ça faisait même pas un mois qu'on était ensemble qu'on en parlait déjà et on était d'accord. J'avais déjà été en Guyane et en Nouvelle Calédonie. Dès les 15 premiers jours en Bourgogne. Je suis parti en Guyane et quand je suis revenu de Guyane, j'avais 12 ans. J'ai jamais été habitué à une région particulière. Mon père voulait toujours bouger. Il faisait entre 2, 3 ou 4 ans. D'ailleurs il est venu ici mon père. On est même venu ensemble ici avec mon père en vacances il y a presque 40 ans. Ce qui l'a frappé, ce sont les supermarchés partout. Et après en mobile j'ai beaucoup voyagé. J'ai toujours voulu voyager. Avec mon père j'avais déjà été en Guyane et en Nouvelle-Calédonie avec mon père. Et j'ai eu des expériences positives.

Elle : Et moi aussi, j'ai été dans beaucoup de pays d'Europe. J'ai voulu voyagé et ici, on ne prend pas beaucoup de risques !

Lui : On demande tout l'Outre-mer et on a eu la Martinique, c'est de qu'on voulait parce que la Guadeloupe on connaissait. On peut aussi demander une deuxième mutation en Outre-mer, jusqu'à 7 ans en même endroit. Pour le moment on a demandé à faire la 4ème année à la Martinique. Après on va demander le 2ème séjour. C'est depuis 2012. Avant on avait maxi 4 ans et on demandait un séjour ailleurs, par ex le pacifique. Ça double presque et ça fait des économies pour l'Etat aussi en restant sur place, avec le cout du transport, les primes pour un séjour. Quand on vient comme ça, on ne prend pas de risque parce qu'on va être logé, on aura quelqu'un pour nous accueillir. On reste dans un département français, même si c'est un dépaysement. C'est comme un changement en métropole.

Aucune personne interrogée, quelque soit son affiliation idéologique, même à l'extrême gauche, ne considère qu'elle doit se poser la question de sa pertinence à être présente sur l'île. La presque centaine d'enquêtés rencontrés, seul(e)s ou en couple, affirment tou(te)s se trouver en France, à la fois en termes de droit et en termes de légitimité à venir dans cette terre française. La légitimité à exister en terre antillaise est donc évidente, fondée sur le droit de nationalité et elle est unanimement partagée. Le premier constat de cette enquête est l'assurance avec laquelle, en dépit des leçons de l'histoire (par exemple l'Algérie ou même la Nouvelle-Calédonie plus récemment), les gens de métropole endossent l'étiquette de Métropolitains vivant chez eux, en France, sans aucune discussion sur les comparaisons possibles à faire avec d'autres territoires colonisés qui ont gagné dans la guerre et le sang leur indépendance. « On est en France ici, alors où est le problème ? » pourrait être l'impensé de tout projet migratoire aux Antilles, le plus petit commun dénominateur à tous les ressortissants français venus dans les « départements français

d'Amérique ». Cette attitude est d'autant plus déconcertante que les Français blancs ne représentent qu'une infime minorité de personnes au pays de la négritude.

Le déni de l'histoire coloniale est total et il se pourrait bien que la spécificité de ces migrants, au regard de la population française dans son ensemble, se niche dans cette évidence du droit à venir dans les Antilles. C'est seulement en découvrant que les Blancs sont ultraminoritaires, que les Métropolitains font le constat des différences entre « la métropole » et « ici ». C'est bien la force de frappe du phénotype, ainsi que la barrière de la langue, ainsi que la réalité de luttes sérielles qui affleurent dans les interactions quotidiennes⁴⁸, qui interrogent ce non pensé originel. Il l'interroge dans le sens de la plainte (ils ne sont pas...) ou dans le sens d'une adaptation nécessaire pour respecter la culture locale (les « Anciens » lesquels sont souvent néo-Martiniquais). Même une femme blanche vivant en couple mixte, évoquant le passé colonial et les réparations nécessaires, notamment en promouvant de nouveaux programmes scolaires, s'affichera résolument française. Elle dit vivre sur une terre française alors qu'elle est parfaitement créolisée : elle est une enfant de deux parents métros, née au pays, parlant parfaitement créole, vivant avec un Martiniquais indépendantiste.

Cette posture, empreinte de déni ou d'ignorance, cohabite pourtant avec un profil sensiblement différent, même si ce dernier groupe n'est pas exempt de logiques impériales. Il s'agit en fait de « vieux », « d'anciens », qui ont appris à vivre localement, qui ont découvert l'altérité, qui ont été à la rencontre des « locaux ». Que ce soit en couple mixte ou en demeurant à part matrimoniale, ces migrants ont subi, souvent par eux-mêmes, un processus d'acculturation les mettant dans toute une série de liens sociaux de proximité avec la population locale. Ils sortent largement de la « communauté des Métros », groupe de « périodistes » ou de « Métros entre eux » par rapport auxquels ils prennent leurs distances. Ces habitus hybridés sont donc passionnants à inventorier puisque les mécanismes de bifurcation, les logiques de changement ou de maintien de soi, les positionnements affectifs (déçus et heureux) les différencient aussi. Les longs résidents, on le verra, peuvent aussi bien avoir étanchéifié leur zones de vie que s'être jetés à corps perdus dans le mimétisme et la conversion. On trouve aussi bien des couples de métros que des couples mixtes dans ce groupe des anciens convertis. Souvent, ces Anciens n'aiment plus s'identifier à des Métros. Mais ils s'affichent comme étant en France. Pas forcément Français mais « Français martiniquais » ou « un peu martiniquais ». Et, on le verra, ils jouissent d'un prestige personnel quand ils reçoivent la consécration locale, celle de se voir décerner des titres qui les font sortir du groupe banal et disqualifié des « Métros ». Ils seront alors happés par des désignations syncrétiques (« Nègre blanc ») ou socio-raciales locales (« Chabin »). Nous le verrons tout au long des développements qui suivent.

Pour autant, on l'aura compris, ces deux grands profils d'acteurs se fondent dans une représentation locale continuiste qui, quels que soient les ancrages locaux et les appellations autochtones, maintient le fil rouge avec l'habitus d'avant. Cette linéarité est financière (avantages divers), culturelle (langue), juridique (droit français légèrement amendé, administrations et institutions d'Etat identiques à celles de la métropole, infrastructures). Dans l'extrait qui suit, une jeune interne issue du

⁴⁸ Se reporter au chapitre 10.

monde enseignant compare la Guyane à la Martinique, révélant de son point de vue des différences majeures entre deux formations sociales. Une comparaison entre Mayotte et la Martinique accentuerait sans doute encore les différences :

Quelle comparaison faites-vous entre la Guyane et la Martinique ?

La Guyane ça fait un peu peur. J'avais des appréhensions ; je savais que ça me plairait mais c'est tellement mitigé. Quand je suis arrivée déjà c'était le choc parce que il faisait chaud, c'était en novembre et je me suis pris l'humidité comme ça ; et je ne savais pas trop où on allait. A Saint-Laurent les gens ne parlent pas français donc on est projeté dans un monde totalement différent. Il y a un super U, un Conforama, zéro autre magasin super marché. On est au bout du monde. Quand je suis arrivée ici j'ai eu froid parce que l'humidité c'est pas du tout la même chose. En Guyane les routes sont défoncées, ici cette rocade quand je suis sortie de l'aéroport avec toutes ces lumières, je me suis dit : « Mon dieu (rire) dans quelle ville j'arrive ». Je me suis dit : « Mince quand même ». Bon on m'avait dit que c'est très développé, mais j'ai eu un petit choc en arrivant. J'ai trouvé que c'était vraiment comme en métropole en fait (rire). A la limite la Guyane je m'y attendais plus que là quand je suis arrivée de nuit où j'ai été très surprise par ces routes. Ça m'a marqué.

Du point de vue des gens que vous avez vu là bas et ici quelle est votre comparaison ?

C'est pas la même chose. Ils ne parlent pas notre langue donc j'ai dû apprendre leur langue en Guyane. A l'hôpital 80 % des patients ne parlent pas français donc si on ne parle pas leur langue, on ne trouvera pas ce qu'ils ont et on ne pourra pas leur expliquer leur traitement. En plus ce sont des gens qui sont très timides ; si on parle leur langue ils vont se mettre à sourire mais ce n'est pas la même approche qu'ici où les gens ont étudié. C'est pas du tout le même contexte social ; ils parlent tous français ici et c'est vraiment pas la même chose.

En termes d'adaptation, d'être acceptée, est ce que vous avez l'impression que c'était plus difficile en Martinique ?

Non en Guyane, on peut dire qu'il n'y a pas de racisme, mais les gens vivent les uns à côté des autres sans s'adresser la parole. Chacun vit dans son monde, c'est assez impressionnant. C'est assez désagréable d'ailleurs. Les gens vivent ensemble sans rien partager. Chaque communauté est à part. En Martinique, vu qu'on parle la même langue et qu'on a le même niveau de salaire, le même niveau socio éducatif, c'est pas du tout la même chose. C'est le même rapport pour moi qu'en métropole. Alors qu'en Guyane ce sont des gens qui n'ont pas d'eau, pas d'électricité. C'est pas du tout la même chose.

La ligne continuiste est aussi culturalo-symbolique. Prenons l'exemple des loges maçonniques. Un grand nombre de personnes interviewées, appartenant aux classes supérieures s'est inscrit dans l'une des 50 loges présentes en Martinique. C'est dire qu'un maillage étroit de structures politico-associatives invisibles raccorde ces élites entre elles, mulâtres et blanches. Les règles du jeu local changent, compte tenu de certains rapports de force entre les « Noirs » et les « Blancs », mais la mise en lien « de coulisse » aide aussi à comprendre ces logiques continuistes d'importation des structures « métropolitaines ».

Ce kinésithérapeute d'une cinquantaine d'années, épuisé depuis un surmenage qui a débouché sur un AVC, arrivé depuis une année à Tartane, travaille au Robert avec un collègue martiniquais. Il a acheté la clientèle de son prédécesseur, s'occupe de patients qui sont pour chaque tiers des Békés, des Mulâtres et des Métros. Il se dit intégré dans les classes moyennes locales, tout en sachant demeurer à sa place :

Moi je parle, et en plus de par mon boulot je connais peu de la Martinique, mais ce que je connais c'est par les gens qui sont sur ma table. En plus je suis franc-maçon, ça m'a pas aidé,

mais j'ai eu une sécurité morale de savoir que si j'avais un souci je serais pas seul. Mais j'en ai pas profité, j'en ai pas eu besoin.

La loge est-ce que tu l'as sollicité ici ?

Y a ici une maçonnerie affichée, après y a différentes obédiences ; moi je fais parti d'une obédience mixte, le droit humain. Je les visitées et j'ai choisi celle qui me convenait le mieux ? Y a 4 loges du « droit humain » en Martinique. y a un respect ici comme il n'y a pas en métropole. Ils s'habillent, costume, nœud papillon, ça va loin dans la réflexion, ils sont pas idiots. On trouve de tout, y a des enseignants, des professions libérales ;

Y a des hommes politiques ?

J'en ai pas vu, je suis pas dans une loge, le droit humain c'est plus philosophique moins sociétal. C'est plus symbolique. Ça m'a fait drôle, je me suis retrouvé le seul Blanc, c'était rigolo, enfin à vivre. T'as 50 hommes et femmes et t'es le seul Blanc. C'est rigolo, c'est une position qu'on ne connaît pas.

Comment tu l'as vécu ?

Super, c'était génial. C'est dans le registre du ressenti. D'habitude quand tu as un Noir, on regarde le Noir ; là t'es le Blanc ; d'habitude si tu vois un seul Noir avec des gants blancs, bon ben, mais là c'était pareil, inversé. Ça m'a pas dérangé. J'y vais régulièrement.

C'est important car dans l'enquête on veut voir si les Métros sont investis dans des structures, des associations. On voit que le Blanc peut pas avoir de responsabilité, à l'UAG ya aucun blanc qui a des responsabilités à la fac. Sauf s'il est de l'état colonial, préfet... comment tu vis ça dans la loge ?

J'ai un statut particulier. Dans la maçonnerie, soit tu es initié dans une loge, soit tu es membre fondateur, soit tu es affilié. J'ai été initié en France, j'ai aussi été membre fondateur, mais ici je suis affilié, mais c'est une affiliation forcée. C'est une adoption forcée, t'es un peu la pierre rapportée. Logiquement la différence devrait enrichir, mais là on m'a demandé d'abord de bien m'intégrer avant de m'enrichir. C'était un peu paradoxal. Si je suis différent, c'est pas quand je serai comme vous que je pourrai vous apporter quelque chose. J'ai senti avec un vieil instituteur. Mais quand je serai un copier coller de toi je serai moins intéressant à mon avis. Ça je l'ai senti.

T'as eu des conversations dans la loge autour des questions raciales

Y a pas eu de conversation parce que c'est difficile par contre j'ai assisté à une tenue inter obédienciaire pour fêter l'abolition de l'esclavage. Pas de discours, ils nous ont exploités, une analyse précise, neutre avec les responsabilités de chacun. Vraiment j'étais très respectueux. En plus une loge s'appelle marronnage ; j'ai été subjugué je craignais cette fête de la libération de l'esclavage avec des relents de racisme d'après ce que me disent les gens dans la société civile. Je me suis pourtant retrouvé dans une ambiance limite africaine, avec de la fumée, des tambours, mais alors un discours, putain, respect, vraiment. En plus l'Antillais comme l'Africain quand ils parlent le français, ils ont un autre langage que le notre ; Ils ont un langage précis, chaque mot est pesé, a son importance ; c'est un langage que je n'ai pas retrouvé ni dans notre politique, ni....

Est ce qu'il y a des responsables d'atelier en terme de réflexion et qui après produit un rapport ? est ce qui y a un statut, des hiérarchies ?

Je pense que c'est une association hiérarchisée : y a un président, un secrétaire, un trésorier, un orateur, mais tous les 3 ans y a un changement ; je pense que pour rentrer dans les officiers de la loge, il faut avoir de l'ancienneté ; mais par contre je vais aller dans des ateliers de haut grade parce que je suis un vieux maçon. Y a pas de discrimination, je pense pas pour le moment. Y en a une grosse, c'est la mixité, les hommes ont vraiment beaucoup de mal à accepter les femmes, une partie car ceux qui sont dans un engagement mixte, ils ne l'ont pas.

Est ce qu'une partie des gens de la loge sont devenus des copains ?

Non, oui y a une copine qu'est venue, mais basculer entre la relation maçonnique et amicale il faut qu'il y ait un lien qui se crée ; c'est comme le milieu professionnel, il y a une barrière

entre professionnel et amical, entre frères et sœurs et c'est pas pour autant qu'on devient amis.

Si la plupart des patrons appartiennent à des loges, beaucoup de cadres et de professions libérales semblent s'y être inscrites aussi. Un dirigeant d'un cabinet d'huissiers rencontré sur le Nord nous a évoqué le fait que ce lien social permet de raffermir aussi les réseaux informels entre Métros au sens de se donner des coups de main pour dégeler une situation administrative bloquée ou apaiser un conflit quelconque. Le réseau de coulisse permet de toucher la classe politique locale ou les élites locales pour régler des problèmes sans que ces liens ne s'affichent au grand jour.

D'autres institutions se greffent sur ce maillage de coulisse (loges, amicales sportives autour du golf des Trois-Ilets, haut lieu des rencontres entre bourgeois noirs et blancs, Békés et Métros, Mulâtres et Békés, Mulâtres et Métros). Prenons le cas de cette cadre dans une grande entreprise d'assurance dont elle dirigeait le service de communication interne. Elle a connu son mari martiniquais en Métropole lors d'un conseil d'administration d'une ONG et il lui a proposé de venir vivre avec lui dans l'espace domien. Son couple ne marchera pas à cause, dit-elle, des tromperies de son mari. Mais, pendant les 6 années où elle a vécu à la Martinique, elle a développé un réseau dans un Rotary où, avec son mari, elle a pu mener des actions humanitaires ou d'insertion avec des cadres locaux :

Pendant un an, nous avons été dans le même conseil d'administration de la jeune chambre économique. C'est une association française qui fait partie de la jeune chambre internationale, une ONG qui est présente dans 116 pays, créée en France par Yvon Chautard. En fait le crédo c'est d'œuvrer pour la paix dans le monde. Ce n'est pas seulement récolter des fonds de type humanitaire. Je suis aussi du Rotary Club donc je vois bien la différence. C'est plutôt faire des actions qui sont civiques. Au lieu d'acheter du riz, on aide les gens à le faire pousser par eux-mêmes. J'ai été élue vice-présidente du CA au niveau national et mon mari était un ancien président. Les sections locales sont en Martinique, en Guadeloupe, dans les Bouches du Rhône, partout en France, et le siège est à Paris. On s'est rencontré à Marseille lors d'un congrès national.

En fait vous faites un peu de la pédagogie économique à la Martinique...

Tout à fait. Et mon mari lui était issu de l'organisation locale de la Martinique. Il y a en une à Basse-Terre comme il y en a une à Pointe à Pitre, il y en a deux en fait en Guadeloupe, deux en Guyane, à Tahiti, à la Réunion. Il y en a dans tous les départements ultra-marins de la France. On est tous bénévoles. Mon travail consistait à faire de la com dans une grande entreprise d'assurance

Donc vous avez quitté votre poste pour suivre votre mari à la Martinique ?

Oui. J'avais eu un drame personnel l'année d'avant qui m'a fait relativiser beaucoup de choses et qui a fait de cette rencontre, pour moi, une chance, un cadeau de la vie. La vie était courte, il fallait en profiter. Et la Martinique c'est pas Moscou. J'y avais été plusieurs fois, il fait chaud, j'avais 38 ans, je me suis dit allez tente. C'était en 2000. Comme je gagnais bien ma vie, je faisais des allers retours le week end pour aller le retrouver dans les premiers mois. On allait à l'hôtel, on faisait la fête. Il faisait beau. Je venais de Paris tout gris. On a été en Guyane. Il y avait un côté aventurière. Pendant que les autres allaient à Deauville, moi j'allais à Fort de France. Et là-bas, j'ai travaillé dans la même entreprise que lui, il avait un bureau d'études techniques dans le bâtiment. Il avait une cellule à la Martinique et en Guadeloupe. J'ai créé celle de Guyane. De 2004 à 2006. Je vivais dans sa famille. Je me suis inscrite au Rotary club. Ça m'a permis de rencontrer des gens. C'était plutôt des Martiniquais blancs et des Métropolitains. Sur 24, nous étions trois Blancs, un Métros là

depuis 30 ans, une autre depuis 3 ans et moi, tropicalisée. Les autres étaient des Martiniquais pur souche et des Négropolitains rentrés au pays. Des chefs d'entreprise, des chômeurs aussi ! Des gens très tolérants, ouverts. J'ai pas vécu de racisme à la Martinique. Je fréquentais des Martiniquais noirs qui parlaient créoles mais qui avaient voyagé. Au Rotary, il n'y avait que 2 Métropolitains. Il y a 7 Rotary à la Martinique. Au Lamentin, ce sont que des chefs d'entreprise. C'est le club riche de Blancs et de Békés. Un autre est avec des hommes vieux, professions libérales, des Martiniquais noirs dans ce club-là. Nous à Schoelcher, il a été créé par des gens qui ne trouvaient pas leur place dans les autres Rotary, qui venaient d'une association qui est l'anti-chambre du Rotary, le Rotarak, ils étaient 7. Du coup, ils ont créé leur club à Schoelcher en faisant venir leurs copains. Ils n'avaient pas pignon sur rue, pas de professions libérales. On avait quelques directeurs. Mais on n'avait aucun Chinois ou Syrien. Ils voulaient vraiment faire de l'humanitaire à Schoelcher. Et la cotisation n'était pas aussi élevée qu'au Lamentin. Et on ne dînait pas entre nous une fois par semaine. On faisait des actions, on collectait tous ensemble. On s'échappait aussi du quotidien. J'avais envie de connaître d'autres personnes. Et je pouvais apporter mon savoir-faire et mon expérience et c'est pour cela qu'ils m'ont acceptée.

Une autre logique continuiste dont il faut tenir compte est celle des circulations horizontales des minorités. Les Bretons, les Africains du Nord, les Corses, et plus généralement les Français des Outre-mer, peuvent se sentir légitimes à venir à la Martinique, selon un postulat d'homologie de situation. C'est une autre manière de se sentir en France, comme Français de l'extérieur :

Directeur maritime à la retraite

Mes parents sont des Corses qui ont émigré en Algérie. Mon père et moi, on est né en Algérie. Le fait qu'il y ait eu cette migration dans la famille, c'est très clair, ça a joué dans le fait de me retrouver ici. On ne s'est jamais senti, à part la Corse où on a notre base, on s'est toujours sentis étrangers partout, même à Marseille. On était là sans y être. On n'avait aucune implantation dans la vie locale. On s'est toujours senti immigré. Pas immigrant, comme le migrant qui devient américain. Il va découvrir une nouvelle vie et abandonner l'ancienne. L'immigré ne cherche pas à s'installer définitivement. La Martinique, c'est l'Outre-mer d'une certaine manière comme mes grands parents avaient émigré de Corse vers l'Algérie mais ils avaient conservé des racines en Corse.

Est-ce que vous avez le sentiment d'un déracinement depuis le départ de l'Algérie ?

Oui, oui, tout à fait. On était pas mal politisés, ma mère institutrice était au PC. Elle l'a quitté en 58. On était très anti-français de France. Voilà, les Français de France. On s'est toujours sentis Français, mais Français d'ailleurs, détenteurs d'une France qui n'existaient pas en France. Ici, on s'est senti très très bien. On a eu la sensation de trouver le pays où on voulait être sans jamais y avoir vraiment pensé. Mais ma femme est vendéenne, métropolitaine. Mais avec elle, on parle très peu de politique et mes enfants sont très peu politisés. Il n'y a plus rien à dire. Il n'y a plus d'Algérie française. On n'a rien à faire ici. Mais ici à la Martinique, on ne s'est jamais posé la question du pourquoi on est là.

On peut dire qu'il existe, sur la base de cette configuration juridique, linguistique et infrastructurelle continuiste⁴⁹, quatre grandes sources continuistes

⁴⁹ Une comparaison avec le Maroc est tout à fait possible et révèle d'ailleurs de nombreuses similitudes dans les stratégies de migration : les opportunités économiques, les places de fonctionnaires, l'usage courant de la langue française, la connaissance intuitive des Marocains. C. Pellegrini, « Parcours de petits entrepreneurs français à Marrakech », in M. Péraldi et L. Terrazoni (dir.), « Mobilités et migrations européennes en (post) colonies », *Cahiers d'Etudes africaines*, LVI (1-2), n° 221-222, Editions de l'EHESS, 2016, pp. 81-100.

d'inspiration du côté des acteurs, précédant le projet de migration vers la Martinique. Il y a la continuité du fonctionnaire (ou des assimilés, comme ceux qui sont venus faire leur service militaire en coopération et sont restés) qui endosse son statut « sous les tropiques » ; il y a l'ancrage préalable d'un réseau préparatoire (la famille, les amis ou l'entreprise) qui « pousse » le futur migrant à franchir le pas ; il y a le déclassement territorial et la possibilité de se refaire à moindre coût dans l'espace impérial français ; enfin il y a les aventuriers utilisant le territoire impérial selon une nouvelle représentation de la « conquête ». Quatre grands cheminements de facilitation de la venue se dessinent et, du coup, quatre prédispositions à bien vivre l'expérience insulaire⁵⁰.

Avant d'aborder cette dimension de l'enquête, il apparaît nécessaire d'identifier l'état d'esprit commun dans lequel les enquêtés ont débarqué sur Madinina. On y reviendra longuement aussi dans le dernier chapitre puisque l'approche comparée des migrations d'Européens⁵¹ indique que, dans l'ensemble, la migration de confort est partagée par tous. C'est, sans avoir lu préalablement les recherches de chercheurs polarisées sur les Européens en Afrique, une sorte de preuve empirique tant les points de convergence sont forts, y compris dans les termes employés⁵².

⁵⁰ Un raisonnement par l'absurde aide à saisir clairement l'espace du possible migratoire des migrants de confort. Aucun répondant n'a envisagé son déplacement afin de lutter contre l'ordre établi. Aucun n'a formulé le souhait de s'installer dans les quartiers populaires. Aucun n'a désiré prendre à bras le corps les problèmes sociaux de l'île. Aucun n'a cherché à investir l'espace politique local dans une logique de service public ou de patriotisme local pour le « pays Martinique ». L'économie politique de la migration se cale sur les profits à retirer d'une expérience personnelle dans un cadre protecteur et même facilitateur.

⁵¹ M. Péraldi et L. Terrazoni (dir.), « Mobilités et migrations européennes en (post) colonies », *Cahiers d'Etudes africaines*, *op. cit.*

⁵² Nous avons recouru au terme « aventurier » pour qualifier les acteurs sociaux recherchant le frisson par le cadre environnemental ou les activités touristiques. Ce terme est aussi largement utilisé par les chercheurs rendant compte de leurs résultats au sein des *Cahiers*.

Chapitre 3

La spécificité des métros par rapport aux autres groupes de migrants étudiés : une migration expérientielle

Un des résultats majeurs de cette recherche tient au fait que, sur le fil de cette hypothèse centrale de la continuité, on observe une certaine dispersion des profils de « métros ». Qu'entendons-nous par forte dispersion ? N'est-ce pas contradictoire avec ce que nous venons d'affirmer en termes d'homogénéité des conditions sociales du parcours et des profilisations sociales des attentes ? Par cette expression, nous avons mis en valeur les jeux autour des définitions identitaires « ethniques », les constructions d'une relative plasticité des aspirations locales.

Certains d'ailleurs refusent cette étiquette. Mais tous les répondants partagent l'idée d'une expérience singulière, d'un projet migratoire de plus ou moins longue durée mais qui s'active dans une logique individuelle ou familiale d'ouverture à la nouveauté sécurisée. Cette notion d'aventure sécurisée est le creuset dans lequel se mirent les projets familiaux ou individuels. Elle vient tarir à la source les rêves des anthropologues les plus engagés pour qui « *il est plus que temps d'en finir avec la dérive qui, en entretenant une sorte de fascination pour l'Altérité, tend à faire de l'anthropologie une banque du rêve* »⁵³. Le spécialiste de la Nouvelle-Calédonie sera déçu : plus que jamais, le regard exotique est vivace et il s'enracine dans un rapport social néocolonial, bien avant que de se fixer dans le champ scientifique, même si les circulations entre les deux univers sont bien plus que des circulations⁵⁴.

Les Antilles, pour les répondants, c'est la France qui se continue sous un nouveau climat. C'est la même langue, les mêmes administrations, le même appareil

⁵³ A. Bensa, *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Paris, Anarchasis, 2006, p. 17.

⁵⁴ L'anthropologie comme la sociologie sont, dès leur apparition, définis par la problématique de la race, de la civilisation et de l'infériorité, tout en constituant une aventure humaine en direction du sauvage. L. Mucchielli, *La découverte du social : naissance de la sociologie en France, 1870-1914*, Paris, La Découverte, 1998. Le lien entre science sociale et pouvoir impérialiste a été largement documenté dans les années 1970. Lire notamment J. Copans, *Anthropologie et impérialisme*, Paris, F. Maspero, 1975. Science sociale et néocolonialisme sont à ce point imbriqués qu'il faudrait sans doute faire la sociologie des institutions de recherches (comme l'IRD ex-orstom, les relations internationales à Science-po) comme des laboratoires, notamment tous ceux qui sont de près ou de loin chevillés au projet de penser les terres de la France impériale. Il faudrait notamment identifier les liens personnels des chercheurs avec des chefs d'Etat africains ou avec des dignitaires français et en faire la sociologie. Beaucoup de choses dites en coulisse révèlent que le tapis rouge ou la limousine -sans image- sont sortis pour certains « grands » chercheurs. Ils se reconnaîtront discrètement, en l'absence d'une socio-analyse pourtant réclamée dans les manuels. Est-ce que les manuels font état de cette faible sociologie des sociologues, du faible retournement des outils de la pratique scientifique sur nous-mêmes ? Parlent-ils de cet « effet expat » en vertu duquel des « petits » chercheurs deviennent des « grands personnages », dimension d'un phénomène bien exploré par les contributeurs du numéro sur les migrants européens en Afrique. *Cahiers d'Etudes africaines*, op. cit.

législatif. Presque tout l'échantillon soutient cette vision d'une « aventure avec un parapluie ». C'est la raison pour laquelle on constate une si forte présence de familles. Les aventuriers des classes moyennes⁵⁵, les voyageurs de milieu populaire⁵⁶ prétendent être des migrants solitaires. Mais peu d'enquêtés vivent seuls dans l'espace domien. Que ce soient des réseaux antérieurs à la migration ou des liens sociaux noués pendant l'expérience « ultra-marine », une même routinisation est à l'œuvre. Ceux qui se rendent en Caraïbe ou au Maroc s'opposent en ce sens à ceux qui partent dans les pays à risque⁵⁷.

La dissémination des Métropolitains sur le sol martiniquais est une illustration « géographique » de ce regroupement par affinités sur un sol « étranger » où les DOM révèlent une économie politique du désir⁵⁸, un marché de l'emploi spécifique sans organisation publique des implantations. Si les grandes zones touristiques sont bien identifiées du fait de leur visibilité (les plages et les lieux d'hébergement de Sainte-Luce, du Diamant, de Sainte-Anne, des Trois-Ilets), en revanche l'implantation des travailleurs migrants de confort est presque méconnue. Il a fallu arpenter les zones pressenties, déambuler dans les quartiers de classes moyennes, pour repérer et confirmer, avec le déchiffrement des noms sur les boîtes aux lettres, l'observation le week end des allers et venues des résidents, et les demandes expresses auprès des habitants, ce que le sens commun diffuse sous la forme de rumeurs : Le lotissement Caraïbe à Case Pilote, l'Anse à l'Ane et la Pointe du bout autour des Trois Ilets, la Pointe savane au Robert, des lotissements à Trinité et à Tartane, Didier, Terreville et Schoelcher autour de Fort de France, Le Marin,

⁵⁵ F. Michel, *Routes, éloge de l'autonomie. Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009.

⁵⁶ T. Pimor, *Zonard, une famille de rue*, PUF, Prix le Monde, 2013.

⁵⁷ C. Pellegrini, « Parcours de petits entrepreneurs français à Marrakech », M. Péraldi et L. Terrazoni (dir.), « Mobilités et migrations européennes en (post) colonies », *Cahiers d'Etudes africaines*, op. cit., p. 89.

⁵⁸ Les philosophes tels qu'A. Mbembe soutiennent que le projet colonial est une recherche de destruction de l'autre, un « transfert sur l'autre de la haine de soi ». « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », in *Esprit*, Décembre 2006, pp. 117-133. En reprenant le concept psychanalytique de la pulsion de mort et celui, plus philosophique de l'homme sans dieu, il défend l'idée d'une propriété mortifère de l'activité coloniale. Tout au contraire, nous soutenons que l'aventure coloniale s'inscrit dans une économie politique de la vivification de soi. En particulier, la sécularisation des Etats occidentaux va de pair avec une recherche de transcendance de la part d'individus constitués comme tels par des formations sociales individuées. C'est N. Elias, qui, le mieux, a mis en relation l'individuation avec la recherche de signes d'éternisation. P. Bruneteaux, « Norbert Elias et la question du génocide : hypothèses explicites et hypothèses implicites du dédoublement », in Yves Bonny, Jean-Manuel de Queiroz, Erik Neveu, *Elias et la théorie de la civilisation*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003, pp. 97-123. Bien sûr, il n'est pas possible de dire que le colonialisme se réduit à cette quête de facture religieuse. En revanche, il est nécessaire de penser ensemble l'essor de l'économie capitaliste/colonialiste, les processus de sécularisation, et les recherches individuées de sens. Cette quête de soi transite souvent par une découverte sexuelle. Le numéro spécial des *Cahiers* y consacre de nombreux articles. Deux formats sont nettement identifiables : la recherche d'un partenaire local auprès duquel la Blanche est souvent prise dans une culpabilité au regard de ses ressources, et la domination sexuelle du Blanc sur des femmes rabattues pour son plaisir solitaire par des intermédiaires.

Plus récemment, A. Mbembe semble choisir une autre option. Sa *Critique de la raison nègre* fourmille de propos mettant l'accent sur les plaisirs retirés de la consommation de l'autre, notamment ce qu'il appelle « le puits aux fantasmes ». Chapitre 2, et notamment p. 109. Pour autant, dans le chapitre 4, il réitère son point de vue sur la dialectique mortifère qui unit l'esclave torturé à son maître qui « recherche sans réserve l'expérience de la mort, la consommation de la vie » (p. 158).

figurent parmi les zones où la concentration des expatriés semble la plus importante. Le Carbet et le Vauclin sont aussi des destinations choisies. Tous ces bourgs ont pour propriété commune de se situer en bordure de mer.

Le plaisir est indissociablement accolé à la recherche matérielle d'une autre vie ou vie professionnelle et vie privée s'imbriquent ; la migration de confort interroge un espace géopolitique local de réalisation de soi. Tout se passe comme si, en ce cas, le collectif se dissolvait pour laisser la place à un individu qui évolue en fonction de son projet de vie, de son « *désir d'île* »⁵⁹, des opportunités de rencontre (matrimoniales, familiales, de quartier, associatives et confessionnelles, professionnelles, sportives), et des effets d'agrégations non intentionnels (effets de l'enfant scolarisé dans l'acculturation parentale). Pour forcer le trait, on pourrait dire que cet objet est un non objet, ce qui en fait sa saveur : si l'objectivisme vient cimenter les expériences autour de modèles de comportements et de cadres facilitateurs, la démarche compréhensive dilue l'objet tant la fabrication individuée de soi comme métropolitain ou non métropolitain, au cœur d'un effet d'aubaine qui demeure invisible, éparpille les figures concrètes, les modalités d'investissement, les expériences des lieux et des produits. Le colonialisme est visible, l'impérialisme fonctionne beaucoup plus, comme l'a bien analysé Fernando Coronil à propos des USA dans les Amériques, sur l'implicite et l'influence, le contrôle à distance et la dissémination des pressions, alors que la présence et l'intervention armée deviennent des « *cas de force majeure* »⁶⁰. De même, à la Martinique, l'enquête oscille entre l'évidence d'une réplique incessante du Même (le colon) et la multitude de ses concrétisations, comme si le tropisme de l'aventure affectait par définition l'éventail de l'espace des possibles. Visibilités et invisibilités introduisent cette tension dans l'objet, comme une ambivalence nichée au cœur du néocolonialisme, forme moderne et paradoxale d'une domination qui se vit comme disponibilité à l'Autre ou affairisme sans scrupule.

L'enquête se focalise ainsi sur l'expérience locale « transformiste » ou « duplicatrice » des personnes vivant à la Martinique. Même si le regard que ces acteurs portent sur leur pays d'origine et si leurs rattachements pratiques constituent une part de l'objet (surtout pour ceux que l'on désignera sous l'expression de néocoloniaux), cet ouvrage n'aborde pas directement les liens entre les deux populations, celles en partance de métropole et celles des « Métropolitains » arrivés (donc aux Antilles), dans la lignée des travaux de l'École de Chicago⁶¹, ceux d'A. Sayad relatifs à la « *faute rapportée au départ* »⁶² ou ceux portant sur le transnationalisme⁶³. Dans le cadre de cette migration sur une terre coloniale profilée sur le modèle de la métropole, il n'est que peu pertinent de mettre en rapport les deux sociétés. D'une part à cause de la similitude des formats rendant possible un déplacement « en terrain

⁵⁹ M. Desse, « Du désir d'île à l'installation, les circulations migratoires des Métropolitains à la Martinique », *Etudes caribéennes*, n°8, décembre 2007. URL : <http://etudescaribennes.revues.org/932>

⁶⁰ « After Empire. Reflexions on Imperialism from the Americas », in A.L. Stoler and al., *Imperial formations*, Santa Fe, School for Advanced Research Press, 2007, pp. 241-271.

⁶¹ La première enquête empirique portait justement sur la migration des Polonais aux USA et les chercheurs américains firent une longue incursion ethnographique en Pologne. W.I Thomas & F. Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America. Monograph of an immigrant Group*, op. cit.

⁶² A. Sayad, *La double absence*, Paris, Seuil, 1999.

⁶³ J.M. Lafleur, « La participation politique transnationale des Belges expatriés : un cas d'importation des divisions ethniques ? », in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29, n°2, 2013, pp. 115-135

conquis ». D'autre part dans la mesure où l'acculturation n'est jamais imposée au titre de l'intégration de l'immigré et où il n'y a pas souffrance mais plutôt une aseptisation émotionnelle due au balisage de pistes favorisant la réalisation de soi (d'où aussi la multiplicité des profils, comme si un nouveau colonialisme apparaissait, et qu'il était culturel et diffus, multiple et dynamique, dans la logique du post-modernisme, sans centralité). Ainsi, cette migration est intéressante à étudier en ce sens qu'elle convoque les extrêmes de la légitimité de la prise : certains changent parce qu'ils aspirent à se fondre dans leur nouvelle vie, souvent auprès de Martiniquais avec lesquels ils vont vivre intimement ; d'autres ne souhaitent pas changer et demeurent pratiquement tels qu'ils sont en tant que périodistes, « expat » ou Métros anciens vivant dans un monde clanique.

L'expérience du migrant métro se situe ainsi dans un spectre des préférences s'adossant au socle structural néo-colonial qui donne à voir des autoroutes de prérequis (baisse des coûts du transport, langue française, droit et procédures français, aides fiscales substantielles, concurrence inégale sur de nombreux postes, etc) qui balisent cette expérience, dès lors libre, libérée des contraintes d'altérité, libre finalement aussi de laisser l'acteur construire son « transport » essentiellement « individuel » au sens où il n'existe pas de pression de la société d'accueil pour transformer des pratiques (langage, culture, habillement, fréquentations, éducation des enfants...). C'est une migration existentielle, avec toute une palette de possibilités de réalisations, ce qui n'interdit pas les échecs ou les sentiments de frustration compte tenu des spécificités néocoloniales évoquées, à commencer par l'effet de mise en minorité induite par l'immense majorité de « Noirs » vivant sur l'île.

Inversement, cette migration existentielle peut prendre appui sur un projet positif de réalisation de soi ou sur un projet négatif de fuite, de mise à distance. On fuit la famille ou certains de ces membres, on fuit la police, on fuit les impôts, on fuit des populations à problèmes, on fuit la crise et le chômage, on fuit la morosité, le froid et la pollution. Finalement, on peut fuir son pays, la Martinique devenant un sas temporaire avant de quitter la France. C'est un cas extrême mais il mérite d'être présenté, puisque nous obéissons aussi à la logique de la dispersion des profils. Il s'agit d'un ancien patron de société, ayant fait faillite, se disant accablé d'impôts. Au fur et à mesure de l'entretien, ce chef de famille, monopolisant la parole, en vient à rejeter en bloc la France et son mode de fonctionnement. Au sein de celui-ci, la critique porte sur les assistés et les étrangers. Venant d'une famille de commerçants, cette personne a le profil de l'anarchiste de droite, de l'aventurier des self made men. Son énergie de création n'a pas été récompensée. Il est parti comme ingénieur en Finlande et, avant de trouver le moyen de s'implanter aux USA, la Martinique lui offre une situation d'intérim idyllique contre la « chienlit » en France :

Et la religion ?

J'exècre la religion mais je ne veux pas qu'on m'emmerde. Souvent un Haïtien dit « Si Dieu le veut ». Bon, je ne vais pas relever, que chacun fasse ce qu'il veut. Les Musulmans veulent convertir tout le monde, et la France, ça devient malheureusement...Que mes gosses bouffent de l'Hallal, ça me fait chier. Et en France le gouvernement cette compromission à l'égard de la religion islamique, la France c'est laïque, ne venez pas me faire chier, c'est laïc.

Donc il y a plein de conflits de valeur, vous fuyez la France...

Oui c'est un exil volontaire, on ne se retrouve plus en France. Oui on fuit la France. On ne se retrouve plus. Je vois les musulmans en train de prier dans la rue et nous interdire le passage

dans la rue ! Et si on dit ça en France, c'est passer pour un raciste. Je suis désolé je ne suis pas raciste. J'ai le même sujet sur les Gays, chacun fait ce qu'il veut de son cul.

Quand je vois l'assistanat en France, les gens qui gueulent en plus. En plus les chômeurs qui manifestent pour des primes de Noël, des chômeurs qui défilent dans la rue !! J'étais chef d'entreprise, je cherchais du monde, on ne trouvait personne ; j'allais voir les ASSEDICS je trouvais personne. Trouver quelqu'un qui veuille bosser c'est la croix et la bannière. Il y a 3 millions de chômeurs en France et je n'étais pas seul, avec les autres chefs d'entreprise, on cherchait du monde. On ne trouve personne. On payait les qualifications, tout était pris en charge. On voulait quelqu'un qui veuille bosser. Personne. Personne. Au Havre. En deux ans, j'ai eu 5 licenciements pour fautes graves sur 12 salariés. Alors en France quand vous embauchez vous vous mariez avec lui. Mais lui il peut se barrer quand il veut ! J'en ai marre je me casse. Il donne son préavis il se casse. Vous, en tant que chef d'entreprise, faut... pffff.

Vos parents faisaient quoi ?

Ils tenaient un restaurant. Il est décédé à 49 ans. J'en ai 47. Mon père s'est tué à la tâche. Mon père a pleuré quand Mitterrand est passé car on était plutôt à gauche à la maison. Je ne suis pas dans la gauche, il faut arrêter... Ils étaient du Havre (...)

Ici, je suis ingénieur qualité sur Bellefontaine avec la deuxième centrale thermique. Je suis un mercenaire, je vends mes compétences au plus offrant. Le fait que ça soit un département, ça nous faisait chier. Ici, je ne m'attendais à rien de particulier. Ici tout est pris en charge par l'entreprise, le pognon que je gagne, c'est pour nous. Ici, je gagne 5 fois plus. Cet été on ira à Miami.

En revanche, on retiendra le concept de migration européenne pour penser ces Métropolitains dans la mesure où il s'agit bien de migrants et de migration au sens où un effet d'altérité est en jeu compte tenu des logiques socio-raciales globales qui se déploient à tous les niveaux de l'existence : dans le travail, dans la vie de quartier, dans les relations sociales, dans les relations aux administrations, dans les relations au politique, dans les loisirs, dans les relations affectives. De même, il y a aussi des effets d'irréversibilité qui définissent l'exilé comme inévitablement changé : « *tout migrant sait qu'il ne pourra jamais retrouver le monde quitté qui, lui-même, a été affecté par le temps qui passe* »⁶⁴. C'est donc le territoire d'arrivée qui fait essentiellement sens dans cette enquête, même si la métropole existe aussi bien là-bas qu'ici aux niveaux objectifs et subjectifs.

Enfin, par l'expérience du déracinement géographique, par l'exposition variable à la société d'accueil, l'enquête invite à restituer toute une palette de profils se croisant sur plusieurs registres : néo-martiniquais ou néo-colonial ; clanique ou mimétique ; ancien ou nouvel arrivant ; créolisé ou clivé (le principe de coupure chez Bastide comme l'a bien expliqué D. Cuche), heureux ou déçu, installé ou pensant un jour repartir⁶⁵. C'est cette ouverture de l'habitus, ce changement, ces hybridations, ces créations, ces interrogations, ces tiraillements, ces logiques de choix et de possibles qui renseignent le mieux les indicateurs du concept « migrant », même quand, dans la figure du clanique, le métro se pense encore en décalage en tant que groupe minoritaire sur la défensive. La sociologie de la migration invite à creuser cette logique d'entre-deux, même si simultanément, il ne faut pas oublier les tremplins du passage à l'acte « structural » que nous nommons « néo-colonialisme » et hypothèse continuiste. Les métros profitent logiquement du système mis en place

⁶⁴ M. Breviglieri, « De la cohésion de vie du migrant : déplacement migratoire et orientation existentielle », in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 26, n°2, 2010, pp. 57-76.

⁶⁵ Se reporter à l'annexe 2 pour une présentation détaillée des figures du Métro.

pour eux mais, en venant, ils ouvrent la boîte de pandore. C'est cet effet de dispersion des conduites qui a retenu toute notre attention, comme si une sorte d'aventure néocoloniale prenait place depuis les années de développement économique tertiaire de la Martinique dans les années 1990.

C'est peut-être dans ce couplage de la logique du tourisme (tropicalité, relâchement du rapport au travail, aventure, rencontre de l'autre dans ses « racines », exotisme, aspiration à une vie moderne mais hors consommation trop ostensible...) et de la logique migratoire (capitalisation, dépassement de soi dans une carrière « ailleurs », malaise à vivre dans son propre pays dévalorisé que l'on a retrouvé chez ceux qui ne supportent plus « une France livrée aux Arabes » ou une « France qui à une fiscalité étouffante ») qu'il faudrait chercher cette propension à la fois intéressée et symbolique à venir à la Martinique.

La sociologie des Métropolitains ouvre sur une sociologie encore rare des productions sociales du plaisir, une *Ethnologie des gens heureux*⁶⁶. Le cumul des vacances, du tourisme, de l'exotisme, du rêve du paradis, de la réalisation de soi, de la possibilité de faire des affaires (défiscalisation, 40% en plus pour les salariés du public, carrières plus faciles, postes locaux ouverts par manque de concurrence sur le marché local du travail, niches protégées avec les business déjà tenus par la famille ou des amis...), de quitter la grisaille, de fuir le ressenti d'une surprésence d'Arabes, doit nous pousser à être attentifs à une interprétation spécifique de la migration des Métropolitains. On peut identifier *une sorte de migration d'élite protégée*, à côté de la migration ouverte de recommencement (colonisation de peuplement dans les nouveaux mondes, dont les USA, l'Australie ou l'Algérie) placée dans une sorte de situation moyenne et, tout en bas, la migration économique des paysans sans terre devenus des prolétaires sans papier dans les pays du Nord⁶⁷. La migration des Français à la Martinique a cette spécificité sur la migration des Français en Australie que la première s'impose en circuit fermée, presque sans prise de risques. Certes, l'étude a sans doute sous-estimé le poids social peut-être important des chômeurs et ouvriers ne trouvant pas de débouchés et qui finissent au RSA. Pour autant, dans un pays où les administrations tolèrent sans trop d'enquêtes et d'inspections⁶⁸ le cumul des aides sociales (minimas sociaux notamment) et des djobs (ou travail au noir), les possibilités de la débrouille conjuguées aux douceurs du climat peuvent malgré tout conduire les publics relativement marginalisés à se sentir mieux qu'en métropole. L'entretien réalisé par un vendeur de chichi sur une plage du Sud va dans ce sens.

⁶⁶ S. Berthon, S. Chatelain, M.N. Ottavi & O. Wathelet (dir.), *Ethnologie des gens heureux*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, cahier 23, 2009.

⁶⁷ Par exemple, les paysans portoricains déracinés par les multinationales agricoles américaines dans les années 1920 échouent par la suite dans les usines de la côte Est. P. Bourgois, *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Seuil, 2001 ; Par exemple les paysans mexicains déracinés à la suite de la colonisation du Mexique, par la suite instrumentalisés par les entreprises américaines pour briser la solidarité des Tramps/hobo ; et qui génération après génération, comme les Afro-américains, sont devenus exploitables à merci. T. Depastino, *Citizen Hobo. How a Century of Homelessness Shaped America*, op. cit ; D. Dohan, *The Price of Poverty, Money, Work, and Culture in the Mexican American Barrio*, University of California Press, 2003 ; S. Chauvin, *Les agences de la précarité. Journaliers à Chicago*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 2010.

⁶⁸ Résultats des focus groupes et des discussions informelles avec des responsables de l'action sociale. J. Daniel (dir.), P. Bruneteaux, J. Kabile, Nadine Lefaucheur, V. Rochais, « Pauvreté, précarité et formes d'exclusion en Martinique : une approche qualitative », Rapport pour le *Ministère de l'Outre Mer*, CRPLC, janvier 2007.

Cette sociologie des gens heureux, celle des gens qui veulent être encore plus heureux ou celle des gens malheureux qui veulent devenir heureux (fuir un problème de famille, fuir le chômage, fuir le climat, fuir les « Arabes », fuir la fiscalité de la Métropole), a été ressentie dans les modalités mêmes de l'enquête, les entretiens sur des terrasses avec les bruits de la nature, la vue sur la mer, le visage heureux et le sens de l'humour. Nous l'avons noté dans les profits accumulés (bonne place, carrière, situation sans un travail harassant, évaluation positive de sa condition) et dans le cadre de vie.

C'est au minimum fuir un plus mauvais travail, ce que le chapitre suivant détaillera dans toutes ses modalités. C'est le cas de ce technicien hyper tendu dans une profession décalée de commercial par rapport à sa qualification et qui se voyait finir avec des problèmes de santé. Il travaille désormais sur une plantation et, malgré la difficulté des relations professionnelles, il mène une vie très simple et relativement heureuse :

Mon travail je commençais à me morfondre, bien que c'était un bon travail. Mais j'avais pas trop d'évolution à part l'évolution qu'il y avait déjà là. Mon patron et le mec qui était supérieur par rapport à moi. Je ne me voyais pas grandir dans cette entreprise là. Du coup l'opportunité est venue et voilà.

C'était où ?

En Charente maritime, mais je suis originaire du Lot et Garonne. Je travaillais sur Saintes près de la Rochelle. Moi ça allait plus très bien avec mon amie donc du coup, voilà tu n'as pas l'air très bien ; le travail c'est personne mais le gars qui m'a formé et qui est décédé d'une crise cardiaque dans le travail ; je me suis dit le travail ça te rend un peu nerveux, c'est une activité commerciale donc c'est beaucoup de responsabilités. Surtout il faut que l'argent il rentre, on est avec le patron pour faire rentrer l'argent. Donc l'argent ne rentre pas, les premiers à prendre, c'est les commerciaux. C'était assez stressant bien qu'il n'y avait pas non plus une grosse pression, mais y en avait une quand même. Alors je me suis dit pourquoi pas la Martinique, mais j'avais dans l'esprit de partir. J'avais fait une formation sur l'eau pour ça aussi, pour être libre de bouger. J'avoue que l'irrigation c'était un moyen de pouvoir partir. Je travaille désormais sur une plantation.

Ou de cette cadre dans le commerce reconvertie dans l'immobilier :

Avant j'étais beaucoup plus rigide, maintenant je dirais que j'ai vu tellement de choses ici aux Antilles que je suis plus cool. On n'est pas non plus dans un environnement de stress. Quand j'allais travailler à Paris je me payais des fois une heure 1h 30 de bouchon aller et pareil retour. Ici je suis chez moi en 10 mn, ça va vite. On est beaucoup moins stressé, plus de maux de ventre avant d'aller au travail, des objectifs, des réunions avec le directeur ; je n'ai plus toute cette pression, aujourd'hui je suis là, si ça ne me plaît pas demain, je m'en vais. C'est plus eux qui ont besoin de moi que moi qui ais besoin d'eux ; aujourd'hui je leur ramène un chiffre d'affaire, je ne leur coûte rien. J'ai un grand luxe c'est de travailler à mon domicile, le second luxe c'est que mes horaires c'est moi qui les fais ; arrivée à 38 ans et se dire qu'aujourd'hui je ne travaille pas. Que si un client m'appelle pour un rdv samedi je dis ah non je suis à un anniversaire, le samedi suivant à un autre truc ; c'est vrai que je me suis tropicalisée. Avant j'étais les dents sorties ; et à la rigueur plus j'en ai rien à foutre et plus ça marche.

C'est au maximum déployer les plaisirs dans plusieurs secteurs d'activité. Prenons par exemple cet huissier qui va s'installer dans le Nord atlantique. En France hexagonale, un huissier est un cadre moyen, relativement peu payé, avec des

missions strictes, souvent contraignantes. Dans le cas de cet homme, nous découvrons qu'il avait une bonne situation en Sologne mais que celle-ci ne lui permettait pas d'acheter une charge dans le Sud de la France hexagonale. La Martinique était dans ses prix pour une « *qualité de vie* » identique et une place « *pleine de promesses* », sans parler de la « *certaine excitation d'un nouveau départ dans la vie* ». Par ailleurs, compte tenu d'un relâchement dans les normes, il peut étendre ses missions dans le domaine des commissaires priseurs. Les commissions sont substantielles. Par ailleurs, compte tenu du système local, des milices de gros bras armés noirs servent aux actions coups de poing pour aller récupérer les biens saisis dans les quartiers pauvres où ne se rendent jamais les Métros. Enfin, cet homme a divorcé et vit désormais avec une « *très belle femme* » aux dires de son entourage. Nous ne nous étendrons pas sur cet aspect des choses qui mériterait à lui seul une recherche. La migration des célibataires ou même des couples (qui semblent souvent divorcer selon nos interlocuteurs) peut être rapprochée du tourisme sexuel et des tentations liées à l'exotisme :

Donc c'est aussi l'attrance pour les femmes d'ici ?

Oui alors les femmes je les trouve magnifiques ; partout ailleurs je ne les trouve pas aussi belles qu'ici. Franchement, je vis avec une antillaise d'ailleurs qui est très jolie ; je dois dire que pour moi, le charme il est antillais. Il n'existe plus autrement. Je ne trouve le charme qu'aux femmes noires tout simplement. C'est assez frappant en métropole, si je me trouve au milieu d'une foule, une noire au milieu est quelque chose de rayonnant, d'attirant, de charmant ; je m'en étonne un peu parfois.

C'est venu comment cette attrance, vous êtes arrivés ici avec votre épouse ?

Ouais qui est jolie aussi qui est blonde ; mais bon y'a quelque chose peut être aussi de chaleureux chez eux qui me plaît ; en fait j'aime les gens chaleureux, j'aime pas la froideur des rapports.

Enfin, il fréquente la notabilité locale, ce qui est une donnée spécifique des Outre-mer et plus généralement des migrations d'expatriés, déjà relevée lors d'entretiens auprès de commissaires ou de commerçants. Il dit connaître l'élite locale blanche et les bons réseaux pour débloquer ses affaires.

Si dans l'ensemble, le parti de cheminer vers la Martinique est associé à la recherche d'une expérience personnelle, il arrive que les deux « variables » soient dissociées. La vendeuse ambulante de bijoux de Tartane va bien venir à la Martinique pour tenter sa chance hors du monde de la publicité, mais son expérience propre se dessine peu à peu vers un ailleurs moins violent pour elle. Le territoire devient un moyen, en vue de réaliser une fin qui se trouve désormais sur un autre territoire. La Martinique est au départ un voyage global qui va se dissocier entre deux compartiments de vie. Elle crée un business propre sur Tartane. Elle s'accomplit au travers de voyages réguliers en Inde. Ce positionnement ne s'est pas pensé à Paris, avant de prendre l'avion. Il s'est édifié peu à peu lorsque les choix professionnels se sont peaufinés. C'est après l'arrivée, lorsqu'apparaissent des déconvenues que de nouvelles stratégies de travail se développent en situation. Si une disjonction s'opère entre le mode de capitalisation et les bénéfices existentiels attendus, cela est du à une vie « sauvage » en free lance consécutive à des rapports sociaux qui s'étiolent avec la population locale. La quête de sens se redéploie alors en Inde. En s'adossant au tourisme, en créant son business, dans un cadre tropical tout de même recherché, l'enquêtée peut alors voyager en Asie où se situe un univers culturel plus valorisé.

Symptomatiquement, son décrochage relationnel s'apparente à une sorte d'état sauvage, où la « Blanche » harcelée se « créolise » au travers d'affrontements réguliers. En dépit de ces tensions « raciales » vécues au quotidien, elle se sent parfaitement légitime à vivre à la Martinique et se sent même martiniquaise. En revanche, il lui faut partir souvent pour se ressourcer dans son univers de prédilection : l'Inde et l'Indonésie.

Comment t'explique ce désir migratoire ? Ce grand saut ?

Pour moi c'est pas un grand saut parce que c'est quand même la France ; je suis venue en Martinique j'avais 30 ans et je bossais bien j'étais dans la pub, j'avais un bon salaire, ça me plaisait, je bossais pour Ségéla, c'est un homme super, y avait des moyens c'était passionnant. Mais comme je n'évoluais pas, je voulais aller dans une agence indépendante et là j'avais plein de boulot, de la fabrication, de recevoir les médias, m'occuper des budgets donc je bossais énormément et le salaire ne suivait pas, j'étais fatiguée j'avais envie de vivre autre chose je n'avais que 30 ans. Je me sentais encore jeune je n'avais pas envie de travailler dans un bureau 14h/jour pour gagner 12000 francs brut, j'avais pas envie de ça. Pas à cet âge là ; j'ai dit à mon boss que je bossais beaucoup et que j'avais envie de soleil, j'ai froid, j'en ai marre, j'ai envie de changer ma vie, d'aller voir ailleurs. Je lui dis je vais envoyer des cv en Martinique, je vais voir si je peux trouver du boulot. J'ai cherché les agences de pub, j'ai relevé Martinique, Guyane, Réunion et je me suis dit le premier qui répond j'y vais. J'ai envoyé un cv avec un mot candidature spontanée et je suis tombée chez des Békés au France-Antilles. Ils m'ont payé mon billet, j'étais jeune, pas d'enfant j'avais la santé, il faut essayer. J'ai bien galéré pendant trois ans en Martinique, j'avais pas de thunes j'ai mangé des pâtes tous les jours.

Mais pourquoi t'as galéré en venant bosser dans la pub ici après avoir envoyé ton CV ?

Ils me donnaient un fixe de 2000 francs alors que je payais 2600 francs de loyer et je gagnais 30% sur les pages de pub que je vendais. Mais le problème c'est qu'il y avait déjà deux commerciaux en place et en fait je ne vendais pas grand-chose, ce n'était que des promesses ; j'ai vite vu que je n'allais pas gagner ma vie et l'ambiance ne m'éclatait pas trop, on ne s'intéressait pas à moi, c'était pas sympa à part madame de Reynal était la boss ; et puis travailler avec les Antillais c'est pas trop mon truc, y en a toujours un qui est raciste sur les 12 et 2 super paresseux ; ça c'est spécial aussi ; franchement t'est blanc c'est pas facile, il vaut mieux travailler pour soi. Tu peux envoyer chier les gens, si ils sont un pas très sympas et tu le vois tout de suite, tu coupes court à la conversation et je parle créole tout de suite. Je suis une femme créole maintenant, quand on m'envoie chier j'hésite pas à faire pareil, parce que j'en ai marre. Les gens sont souvent surpris de ma réaction, on ne m'incrimine pas et comme ils voient que j'ose et ben respect pour ça. Mais moi je suis à part dans les Métros. Je ne me laisse pas faire par les réflexions, la méchanceté ; il faut être très fort ici, une putain de force.

On te renvoie à la figure que t'es métro.

Voilà, voilà. Tu prends ça en permanence. Des fois je craque, ça fait 19 ans que j'habite ici que je paie mon loyer et une fois y a le jardinier qui vient hyper tôt le matin j'étais à poil dans mon lit et il m'a maté par la fenêtre ; j'étais furieuse, il sait que je suis une femme seule qu'il n'y a pas de vis à vis là ; j'ai appelé le proprio, je lui ai dit y en a marre, je suis une blanche on me prend pour une conne, j'exige que la prochaine fois vous m'appeliez quand il vient. La vie est dure matériellement mais j'arrive quand même à bien gagner ma vie avec les bijoux ; j'ai quand même des sous pour vivre, pour pouvoir sortir de l'île, c'est cool, je suis en scooter, il fait beau ; c'est une vie vachement agréable, tu vas à la plage ; en France c'est pas facile avec l'euro ; tant que j'arrive à m'en sortir je trouve ça cool et si un jour j'y arrive plus ok. Et puis je suis marginalisée. Mais surtout c'est que je gagne bien ma vie, je suis organisée, c'est pas loin de chez moi, tout le monde est cool, tout le monde me fait la

bise en passant ; je vends mes bijoux, ça plait ils sont originaux ; je ne m'énerve pas, c'est cool.

Tu disais je cherche à me construire moi-même donc à quel moment t'as ressenti ça ? Depuis la France ou seulement depuis un moment de ta vie ?

Ben connaître le monde, c'est important ; j'ai toujours aimé voyager, j'adore le soleil et j'ai toujours été attirée par les pays ensoleillés ; je suis attirée par voir autre chose dans le monde, l'Inde, voir la terre rouge, même Dubaï ; les gens vivent différemment, cherchent l'eau au puit ; c'est génial de voir comment les gens vivent à travers le monde ; et ça t'évite de te plaindre, on a des aides et tout ; ça te donne du courage au quotidien ; quand je bosse des fois je pense aux gens de Bali qui galèrent. Au Vénézuéla c'est pareil, les gens sont pauvres, ils ont faim et c'est chaud là bas, attention, et toi t'es là en Martinique, c'est à côté tu peux pas te plaindre, c'est la France t'es au soleil ; des fois je leur dis ça aux Antillais « la vie an bel » ; mais en même temps ils sont chiants parce qu'ils se plaignent, ils aiment bien les belles marques, les belles voitures, moi ça m'énerve tout ça ; j'ai pas envie de ça dans ma vie, c'est pas ça qui l'intéresse. Je cherche la gentillesse la simplicité comme à Bali, la dame qui va te montrer le veau qui vient de naître et qui te fait un pancake avec les œufs frais de ses poules. J'aime pas trop le monde trop moderne des gens qui étalent leur argent ; j'admire en Inde les saddhu, ils ont des galères, maladie, infirme, ils n'ont pas d'argent et ils ont le sourire. Si tu veux moi je veux pouvoir sortir de l'île tous les 6 mois donc pour ça faut bosser pour payer le voyage. Des fois je rentre fâchée et je dis ils sont tous racistes ; c'est vrai qu'ils sont chiants aussi quelque fois. C'est vrai que je préfère les Indonésiens, ils sont moins racistes. Quand même l'Antillais il a un problème par rapport aux Blancs. Ceux qui vivent ici pas ceux qui sont en France.

T'es tu posée la question est ce que c'est légitime que je sois là dans un pays de Martiniquais, même si tu te penses culture du monde.

Pour moi c'est vachement légitime.

Par rapport au fait que cette île est issue de l'esclavage, du colonialisme et que l'état français continue.

ça ne me gêne pas du tout y a...

Donc le métro qui vient est positionné, mais tu es prise dans ce regard là, alors comment tu le gères ?

Justement dans ta façon d'être t'es pas en pays conquis, tu es aux Antilles, si tu peux rendre un petit service t'es là, faut être gentil, moi je suis gentille. Je dis bonjour, je respecte ; mais y a plus d'Antillais qui vivent en France qu'en Martinique. Donc faut pas qu'après non plus ils utilisent l'histoire pour être raciste ; y a des jeunes qui en profitent, « ouaih moi je descends des esclaves » ; ok mais les Antillais de maintenant profitent de l'économie du Béké, qui c'est qui en profite, c'est les Antillais, les Métros, tout le monde puisque c'est l'économie du pays. Bon quelque part heureusement qu'il y en a qui ont de l'argent pour nourrir ceux qui n'en n'ont pas. Pour créer des postes. Tu ne peux pas changer l'économie du jour au lendemain non plus. Mais y a plus d'Antillais qui vient en France que de Blancs qui vivent en Martinique. Et puis le peuple antillais d'origine c'est un peuple métissé, même une personne très noire elle a du blanc dans ses veines.

Les gens me connaissent depuis 20 ans quand même. Non, je fais partie du pays, je me sens martiniquaise ; quand on dit « Tu vas rentrer chez toi », ça me fait bizarre, je suis chez moi ici. Je me sens chez moi ici mais en même temps j'ai pas de chez moi sur la terre ; elle est à tout le monde la terre, rien ne t'appartient.

je sais pas les années ; ça veut dire que les Antilles c'est plus cool que la France ; de par les lois c'est la France mais en même temps c'est la France cool ; tu as le côté créole qu'est sympa, le folklore qui est rigolo, le carnaval ; les Antillais sont chiants mais en même temps je les aime bien parce qu'ils aiment bien faire la fête ; leur fête est limitée aussi. Mon temps est investi sur Bali. Ce que je regrette ici c'est que tu ne construis pas des amitiés à longue durée.

Y a une énigme quand tu disais que t'avais pas peur des crackmen. Où t'as été trouvée la capacité à être en relation ?

Quand tu voyages tu rencontres plein de gens comme ça. Les voyages ça te montre qu'un jour quelqu'un peut être très bien et à la rue le lendemain ; c'est la vie, tu sais pas. Les Antillais sont chiants, ils sont racistes. Un jour une dame s'est fâchée, et elle m'a dit « ah vous êtes venue pour prendre l'argent des nègres ». J'ai dit madame bonne journée et j'ai traversé la route. Il faut être fort ici, moi j'ai pas peur, je dis ce que j'ai à dire. Mais y a des côtés que j'aime bien quand même que le Français, le Blanc eux n'ont pas, il est coincé quand même. Le Black aime bien rigoler, il a toujours un mot pour déconner ; il va prendre le temps de te dire une parole pour te détendre. C'est ça que j'aime bien, ils ont compris la vie quelque part. C'est une bonne leçon ; mais c'est cette histoire de racisme qui est quand même intrinsèque ; tu les vois faire la fête t'es pas invitée. Mais les Blancs aussi ils font des fêtes et je ne suis pas invitée. C'est pour ça que je m'en vais-je passer toujours les fêtes seule, j'en ai marre. Je passe Noël à Bali en Indonésie ; je trouve ça triste ici, je ne suis jamais invitée, mon fils n'est pas là. Les gens sont gentils, mais profondément pff, j'ai des copines mais si je suis dans la merde c'est pas une Antillaise qui va m'aider. J'adore voyager ; je ne cherche pas trop à avoir des amis dans la vie, je cherche plus à me construire moi-même. Ici tout est éphémère, l'amour, l'amitié, l'argent, la belle voiture, tout est éphémère.

Ce court récit nous a permis de nous introduire dans le monde rêvé de cette aventurière qui a choisi d'aller travailler au soleil, dans le même secteur, puis en décrochant radicalement au travers d'un djob touristique qui en fait la rémunère très bien. Bien que très critique sur l'île sur laquelle elle se considère chez elle, « martiniquaise » sur une terre « française », elle accumule des fonds et elle profite de la tropicalité (voir plus avant le chapitre 6). Mais ce cadre est partiel car son oxygène social se situe sur une autre carte de la planète. Il n'empêche, elle est aussi dans une stratégie proprement personnelle de capitalisation.

Chapitre 4

Les stratégies de capitalisation

Nous allons désormais approfondir cette notion d'expérience individuelle ou en famille dans le cadre de cette migration hors de la France métropolitaine et dans « la France d'outre-mer ». Si les développements ultérieurs mettront en valeur des différences dans la manière de se sentir proche ou lointain de la population locale, autrement dit, permettra d'initier des analyses en termes *d'oppositions*, nous poursuivons pour le moment l'analyse en montrant les *variations* dans les conduites continuistes de capitalisation, variations qui s'inscrivent dans un cadre symbolique unitaire de migration de Français cherchant à améliorer leur vie, dans tous les horizons possibles. Pour tous ces publics, les projets échafaudés ont été pensés sans souci d'obstacles avec la population locale. C'est l'activité qui prime, qu'elle soit une réalisation dans le secteur professionnel ou dans une passion que le cadre insulaire offre. La proximité est celle de l'attraction pour des investissements, des carrières, des plaisirs, perspective renforcée par les « facilitateurs » relationnels que sont les trajectoires familiales des parents, les implantations locales, les cultures de migration, les agents de transition, notamment dans les administrations, mais aussi dans les agences d'intérim.

Il y a presque toujours des pontons, des passerelles, des gatekeepers ou des middlemen métros qui facilitent la transition et l'accès à la vie locale. Ces liens entre les métros déjà là et les impétrants renforcent, de manière étanche, la conviction d'une facilité d'implantation. La Francité revendiquée par tous constitue l'arrière-plan sur la base duquel les acteurs vont légitimer leur migration dans une autre France, avec leurs attaches relationnelles « métros ». A ce stade de l'analyse, pour ces acteurs, la notion de frontière n'a pas de sens. Autrement dit, la présence de proches déjà implantée élimine tout sentiment de dualisme « entre eux chez eux » et « nous chez eux ».

Précisons que cette légitimité à exister sur le sol domien et à bien y vivre, n'est pas accompagnée, dans notre échantillon, par le développement d'un fort sentiment de culpabilité envers la population locale. A Mayotte, le taux de pauvreté extrême est tel (presque 90 %) que A. Lehuger identifie un double phénomène de culpabilité des enseignants qu'elle a étudié, et aussi, du côté des dominés, une « *instrumentalisation affective* » là où comme elle dit, il y a « *débordement du social* ». On verra dans les développements qui suivent que la position du missionnaire n'est pas exempte d'une telle analyse. Le bénévolat envers les enfants pauvres existe aussi. Mais, pour l'essentiel, il n'y a pas de mobilisation militante directe auprès de la population, tandis qu'à Mayotte, où un tiers de la population est comorienne en situation « illégale », où les enfants des rues existent, avec la faim et de graves soucis de santé, les M'zoungus sont davantage impliqués dans le social auprès de la population locale. A la Martinique, lors de précédentes enquêtes, nous n'avons pas identifié de Blancs investis dans les associations religieuses caritatives. Il existe des professionnels de l'action sociale, mais essentiellement dans les administrations d'Etat ou assimilées (prison, hôpitaux), peu dans les associations

mandatées par les collectivités locales. Dans les discours enregistrés, la part des énonciations d'intérêt domine largement celle qui correspondrait à ce que A. Lehuger nomme le débordement du social.

Dans cet aveuglement relatif où les intérêts des Martiniquais n'a aucune valeur aux yeux des répondants, la migration est légitime en soi sans que la question du marché de l'emploi local ne soit soulevé dans les échanges. Seul le désir personnel, le projet individuel sont développés. Or, sans que l'on puisse prouver quoi que ce soit à ce niveau là, il y a de fortes probabilités pour que les entreprises locales préfèrent embaucher des Métros fraîchement débarqués plutôt que des Antillais. Les migrants recherchent de l'emploi et peuvent moins se défendre. Ils cherchent un premier « pied à terre » matériel et un boulot, même précaire, rassure sur ses possibilités à concrétiser le projet ultra marin. C'est ce qui apparaît nettement dans le cas de ce jeune serveur qui, à peine arrivé depuis un mois (il est présent depuis 5 mois au moment de l'entretien), reçoit proposition sur proposition pour être recruté. A la mort de son père, il migre avec sa mère. Ses parents venaient en vacances tous les ans depuis une vingtaine d'années. Lui a quitté un précédent emploi dans le commerce et in vient de se séparer de sa copine. Il semble rechercher un nouveau départ. Originaire d'Antibes, il est fasciné par la mer et la plage tout en se proclamant anti-consommation. Il aspire à une vie simple, non carriériste, proche de la plage, sa référence permanente qui traverse tout l'entretien. Mais ce qu'il ne voit pas, c'est qu'il apparaît subitement sur l'île et capte un emploi de serveur. A terme, il dit avoir « envie dans la vie de tenir un snack en bord de plage mais quand on dit ça aux gens, c'est un fantasme, un rêve ». En attendant de s'installer, il noue des relations sur le pôle des Trois-Ilets dans la « communauté » des Métros. Il existe une sorte de réseau informel pour défendre l'emploi des migrants de France :

Comment vous avez fait pour trouver le job ?

En fait un mois avant de partir j'ai envoyé entre 100/150 lettres et à l'hôtel mon drh a pris mon cv parmi tant d'autres, l'a donné à pôle emploi qui m'a appelé, j'ai dû aller m'inscrire et là bas ils ont accéléré mon dossier. Ils m'ont fait faire une formation, un test que j'ai réussi et à l'entretien ça s'est vraiment bien passé alors que je leur avais dit que je n'avais jamais fait de service. J'étais tellement festif que pour moi tout allait bien marcher ; donc pôle emploi m'a payé une formation d'un mois et après ils m'ont fait un contrat sur 6 mois ; le Bakoua m'a appelé, j'ai dû y aller tout de suite, mais j'ai travaillé au corsaire, le restaurant, j'ai eu encore 3 autres appels et j'ai dit c'est pas possible j'ai trouvé un emploi. Sur la Pointe j'ai eu 4 propositions sur une centaine de cv.

Pour le moment votre vie est en pleine incertitude car vous voulez vivre avec elle, en même temps y a la précarité professionnelle, comment vous ressentez tout ça ?

La précarité me faire peur car une fois le cdd fini, moi ce qui me rend anxieux c'est la paperasse ; après l'histoire de trouver un boulot, je sais que ici j'aurai aucun problème ; au niveau sentimental, un mois c'est trop court, je peux pas faire de projet mais je sais que je m'engage avec une personne qui a les mêmes ambitions.

Qu'est ce qui vous permet de dire que vous retrouverez du boulot ?

Le bouche à oreille, du taf à la Pointe y en a tout le temps ; et c'est pas tout le monde qui veut faire ce métier, mais c'est toujours le même métier, serveur, serveur. Après il faut juste ne pas tomber dans le piège de savoir comment il vous paye. Je suis au smic aux 39 heures, ce qui me convient tout à fait, j'ai assez pour vivre. Je sais qu'en une journée avec les relations que j'aie, je peux trouver.

Les relations avec qui ?

Les gens de partout, ceux du Malibu je l'ai connaît, là aussi je les connais, la fille qui était là, sans la connaître je lui ai parlé une ou deux fois et je sais que si je veux trouver du boulot, je connais le patron ici. Là bas je connais le patron et même si eux mêmes ne cherchent pas ils savent que moi je suis en train de chercher et que si ils entendent quelqu'un autre, ça va très, très vite.

C'est une communauté de Métros ?

Exactement, je trouve pas ça très top, mais pour survivre, on est tous venus dans la même intention, c'est ça le truc, on est des centaines et on arrive à se comprendre. On a tous besoin de taf et on commence tous à s'apprécier et si on n'a pas de boulot, le gars va rentrer. Et on ne veut pas de ça. Mais c'est assez communautaire, mais le week end on sait que beaucoup de martiniquais locaux qui viennent ici, ça se passe très bien.

C'est moins individuel ici, c'est plus soutenu. Après je suis là depuis 5 mois. Là je parlais plus au niveau du travail. Le truc c'est que je voyais plein de monde en métropole et que je connaissais beaucoup de monde, mais pour moi ça m'avait l'air d'être faux. Les gens se font la bise pour un oui pour un non ; dès que y a un mauvais moment à passer y a plus grand monde. Ici je peux appeler n'importe qui. Par exemple j'ai pas de voiture ça pourrait être chiant par exemple une bouteille de gaz, ici faut aller vachement loin pour la trouver. L'entraide est courante. Les expat s'entraident vachement quand ils sont très loin de chez eux. On ressent plus ça quand on est loin et je pense que ça y joue beaucoup.

Les périodistes/fonctionnaires savent à l'avance pourquoi ils partent, et pour combien de temps. Ils sont policiers ou militaires, hauts fonctionnaires ou enseignants. Ils savent qu'ils ont leur emploi assurés, des filières d'arrivée et de prise en charge, des financements pour les aider, des collègues pour les recevoir. Il ne manque plus que le soleil. Pour cette institutrice du Gers de 25 ans, le projet migratoire découvre la même facilité que pour les autres fonctionnaires. Il y a une volonté de quitter la France suite à des déboires sentimentaux et familiaux, « *pour couper radicalement avec la France* ».

« Quand on décidé de partir, pour couper radicalement ma vie, avec Cécile, on était deux célibataires, on a vu les DOM ou la Louisiane et ça a été les DOM. J'avais voyagé avant, surtout au Pérou. Mais c'est grâce à ma profession de prof des écoles. J'ai rencontré une collègue avec qui on a décidé de partir et puis ça s'est fait. On a fait les démarches ensemble. On a appris en mars 2012 qu'on avait été prise. On a fait le déménagement en juillet aout. On a fait venir nos voitures. On a dit au revoir à la famille. Ça a été très vite aussi. On est arrivée le 9 aout. On a juste loué 15 jours dans une location saisonnière. On a fait en avril une dernière fête avec les copains et puis le 9 l'avion et l'arrivée ».

Pour les autres, dans le privé, c'est une toute autre affaire. Le projet engage plus de choses, c'est une prise de risque d'autant plus importante qu'il s'agit d'une famille. Entre les célibataires et les familles avec enfant, la lourdeur de la migration s'accroît. Globalement, il faut se débrouiller tout seul, sans l'appui d'une institution qui est déjà rôdée pour ses fonctionnaires. Si, pour ceux-ci, le départ s'apparente à une sorte de parenthèse assurantialisée, une sorte de congé vacance, pour les isolés, il s'agit d'une véritable aventure. D'ailleurs, la période de l'installation procède souvent du folklore que les entretiens révèlent dans une sorte de frayeur amusée rétrospective. Néanmoins, de nombreux parapluies existent pour eux : des amis dans l'entreprise qui aident à obtenir une première place, des réseaux pour monter son affaire, de la famille déjà présente qui peut diversifier avec l'impétrant, des économies pour permettre de se poser et d'étudier la situation, des

placements juteux pour des rentiers, des achats de charges dans les professions libérales, des qualifications recherchées. Si le marché de l'emploi se rétrécit aujourd'hui, cela n'était pas le cas dans les années 1990, années qui voyaient l'ouverture de l'espace domien à l'investissement, au décollage de la société de consommation, au tourisme de masse. Un effet d'aubaine a existé, que nos interlocuteurs ont développé, chacun à leur façon dans leur secteur professionnel (professions libérales, PME informatique, professions du tourisme, banques et assurances, automobiles). Nous allons balayer les principaux enjeux de la migration pour des acteurs rarement démunis mais qui ont trouvé sur l'île de quoi améliorer ou planter leur cadre de vie.

1/ Profiter de l'institutionnalisation de la mutation : les périodistes dans leur nouveau monde de métros

Le cas le plus simple est celui des fonctionnaires affectés pour une période déterminée. Dans un système rodé où la chance de partir est presque calculable (police/gendarmerie, enseignement, fonctionnaires dans la santé), les personnes peuvent organiser leur rêve en fonction de leurs points. L'envie se dessine progressivement dans le mouvement de vacances passées chez des collègues ou dans le cadre d'initiatives personnelles. Le projet est porté sur des années parfois. C'est une motivation émotionnelle et bureaucratique à la fois. Pour chaque profession et, en son sein, pour chaque corps (par exemple la direction des affaires maritimes relève de l'armée avec une réglementation spécifique), il y a un ensemble rigide de critères de notation en fonction du rang de sortie, des années d'ancienneté, des lieux porteurs d'un nombre déterminé de points. Dans le cas suivant, la personne se retrouve à la Martinique tout en ayant visé la Guyane. Jeune interne en médecine générale de 23 ans, elle tente de suivre son mari enseignant du second degré. La mutation est toujours possible, mais il faut savoir jongler :

Quelles sont les raisons, les causes de votre choix de résidence à la Martinique ?

Je suis interne des Antilles-Guyane. Dans le cadre de nos études on passe un examen national qui nous donne un classement selon lequel on choisit la ville où on va faire son internat. J'ai toujours voulu faire de la médecine générale ; c'était pas forcément les Antilles-Guyane que je voulais, j'ai mon conjoint qui est professeur qui a été muté dans la région parisienne. Il était hors de question que je fasse mes études de médecine générale à Paris ; du coup on a regardé quelles étaient les mutations possibles pour lui et où est ce que j'avais des bons stages pour que tous les deux on se retrouvent. Ce fut la Guyane ; donc il s'est fait muter en Guyane, j'ai fait mon premier semestre d'internat en Guyane ; seulement selon la maquette de médecine générale je dois valider un CHU et donc je suis venue ici valider mon CHU pour 6 mois. Je retourne en Guyane après.

Qu'est ce qui fait que votre conjoint à l'obligation, expliquez moi un petit peu ?

Les professeurs, les enseignants fonctionnent par un système de points, plus on a d'âge d'enseignement derrière soi, plus on a de points. Et une mutation s'obtient avec un certain nombre de points. Pour aller à Paris le minimum est de 20 points. Tout le monde est envoyé en région parisienne. Après pour revenir dans notre région, je suis de Nantes, il faut 180 sachant qu'on gagne 10 point par an. Bref c'est un système de points compliqué qui fait qu'on aurait dû rester environ 8 ans sur Paris pour pouvoir revenir dans notre région. Hors les Antilles-Guyane est une région délaissée pour laquelle on peut aussi aller avec un minimum de points. C'est Paris ou la Guyane, en physique-chimie. Entre les deux nous

avons choisi la Guyane. Je n'aime pas la grande ville, je ne suis pas citadine donc le choix n'a pas été difficile à faire. On n'a pas hésité au niveau rapprochement et travail car la Guyane est connue pour bien se passer et ça tenait la route pour moi, les stages étant bons. On n'a pas hésité. Après le problème vient qu'une fois que l'on a choisi Antilles-Guyane, on a un classement pour ceux qui ont choisi médecine générale ; le choix du stage se fait selon l'ordre du classement et ce lui qui est plutôt à la fin de promo n'a pas forcément le choix de l'île où il veut aller. J'étais deuxième de ma promo donc je pouvais tout choisir.

Quand vous êtes arrivée en Guyane quels ont été vos premiers ressentis ? Vous êtes parvenue à partir en couple au même moment ?

Les mutations d'un prof se demandent en novembre de l'année d'avant. Il savait en mars qu'il allait être muté en Guyane et il fallait faire le choix de la ville et en juillet il a su dans quelle ville il serait muté. Quant à moi j'ai passé le concours d'internat en mai ; il a su qu'il était muté en Guyane avant même que moi je passe le concours. Mais comme le classement pour la Guyane ne comptait pas j'étais à peu près sûre de pouvoir partir. Il est parti pour le début septembre et moi le choix d'internat se faisait début septembre. Donc début octobre j'ai choisi la Guyane. ça faisait deux mois qu'il était là bas.

Ce système rigide de circulation des fonctionnaires croise ainsi les attentes de l'Etat (on vient de le voir pour aller en Guyane) et les préférences personnelles. Cette forte organisation des conditions de la migration, des modalités d'accueil, des prises en charge corporatistes et des retours, explique largement l'effet de communautarisme. Une sorte d'assistanat institutionnel se prolonge sur place, la migration vers l'inconnue étant en fait alignée sur des boulevards empruntés par des générations de fonctionnaires. Dans l'ensemble, ces fonctionnaires d'Etat demeurent entre eux, ce que révèle de manière exemplaire l'enquête menée par A. Lehuger à Mayotte.

« Si comme nous l'avons évoqué la supériorité du pouvoir d'achat des Métropolitains s'exprime matériellement par l'acquisition de certains biens, son exercice se trouve cependant limité par un marché extrêmement restreint. En effet, tous les biens de consommation agissant comme des marqueurs sociaux à Mayotte -les voitures, les bateaux, les motos etc.- sont issus de l'importation et sont caractérisés par la cherté et la rareté. Ainsi, l'aisance financière des Métropolitains s'exprime principalement dans une consommation de loisir exacerbée dont l'aspect frénétique s'explique là encore par la perception du caractère exotique d'un territoire dont « on ne va pas pouvoir profiter longtemps ». Notons à ce propos, que cette caractéristique d'une « figure de passage » participe du marquage identitaire formulé par la population locale et construit l'extériorité du groupe des Métropolitains »⁶⁹.

Commissaire de police

« Mais vraiment, vraiment, vraiment. Pourtant j'adore mon métier, mais les embouteillages, le stress, le climat. Je m'occupais de la répression du banditisme et je passais ma vie entre Montreuil et Vitry sur seine. Y avait un moment où (il souffle) on change de vie, tout simplement. On s'est dit si on ne le fait pas maintenant, on aura des regrets. On a tenté le coup (...) Nous sommes arrivés le 25 juin 2010. La condition d'accueil c'est très bien passée parce que quoi qu'on en dise nos administrations nous encadrent bien en ce qui concerne le déménagement. On a la chance d'avoir des amis habitant ici pour nous trouver une maison tout de suite. Je suis chef de service donc j'avais le directeur de service qui m'attendait, mon directeur qui était là qui m'a pris en main rapidement (...)

⁶⁹ *L'Etat expatrié*, op. cit., p. 78.

Formatrice dans la police

Je suis fonctionnaire de police ; je fais partie du personnel d'encadrement ; je suis officier. J'étais affectée précédemment en sécurité publique, c'est-à-dire dans un commissariat où j'avais un certain niveau hiérarchique ; j'étais arrivée à un niveau où je ne pouvais pas espérer grand chose à moins de partir travailler sur Paris ; je ne le voulais pas. Par ailleurs, mes enfants étaient sortis d'affaires, ils étaient adultes et j'ai eu une envie tout simplement de changer de vie. Il y a un poste qui a été proposé à grade équivalent en Martinique dans une direction que je ne connaissais pas, la formation. C'est comme ça que j'ai postulé complètement au hasard parce que je ne connaissais pas du tout la Martinique, je n'avais jamais mis les pieds aux Antilles. Je n'avais aucun a priori sur ce que j'allais découvrir. Quand j'étais plus jeune, j'avais fait un séjour de quelques mois à la Réunion et je m'y étais bien plu. Donc je me suis dit pourquoi pas découvrir autre chose ; changer de milieu professionnel et de cadre de vie.

Est ce que les gens dans votre lotissement à Sainte-Luce savent que vous êtes fonctionnaire de police ?

Oui on se connaît tous dans le lotissement ; on est tous métropolitains, il y en a qui vivent là depuis 10 ans ; après on est proche de petites maisonnettes occupées par des martiniquais de souche, c'est-à-dire qui sont nés là. Les gens savent tout à fait ce qu'on fait puisque dans ce secteur on est 3 fonctionnaires de police. N'empêche qu'on a des rapports tout à fait cordiaux. Il y a une petite dame qui amène paître ses biquettes dans le champ en face de chez nous ; à chaque fois qu'elle passe on se dit bonjour, on lui donne des pots vides pour qu'elle fasse ses confitures, elle nous ramène des confitures, de temps en temps elle fait des bricoles qu'on lui achète. On a des bons rapports, ça se passe bien.

Vous disiez que vous vouliez aller vers l'autre. Pour vous c'est quoi la représentation du vrai Antillais ?

Non, non c'est pas une question ; c'est-à-dire que les Métros ne font qu'aller et venir ici. C'est pas représentatif évidemment de la population locale pour moi. La Martinique c'est un pays qui a grandi différemment de nous, qui a grandi dans la souffrance et on le sent. Ils ont des coutumes complètement différentes, même par rapport à certaines régions de France ; c'est pour ça que c'est intéressant. C'est toujours étonnant de découvrir ça. Un exemple tout bête, j'ai une collègue qui vient de perdre son père ; il y aura les obsèques demain. Je vais y aller bien sur mais je me demande comment il faut que je me comporte. C'est tout bête mais il faut que j'apprenne. La veillée je n'y serais pas parce que je n'ai pas suffisamment de liens avec cette collègue. Pour les obsèques, j'ai remarqué dans la rue que les gens s'habillaient plutôt en blanc. Je me dis qu'il va falloir que je me renseigne avant pour avoir l'attitude qu'il faut ; je ne veux pas la vexer, l'offenser ou déparer.

Ce n'est pourtant pas le cas de tous les fonctionnaires. Certains ont déjà voyagé, acceptent l'altérité, concèdent que les Français qui viennent peuvent être méprisants à l'égard des locaux. Dans cet extrait, ce couple témoigne une ouverture à la population locale qui croise le thème du lien social avec le profil des néo-coloniaux d'ouverture. Tout en se déclarant avec évidence en France, ces fonctionnaires en mutation provisoire recherchent la proximité avec les locaux et admettent même que l'Etat peut les maltraiter. Mettre ses enfants au milieu des Martiniquais, sortir les week end avec certains d'entre eux, entrer dans les codes de la courtoisie, reconnaître la langue créole, soutenir la mémoire locale de l'esclavage constituent autant de signes d'une bonne volonté culturelle, d'une disposition à l'altérité et au lien social sans aucune pensée de la domination. Le métro se pense foncièrement chez lui, gentil et modeste, se faisant le défenseur de certaines causes.

Lui : On a de la chance, on est logé à l'extérieur de la caserne. On peut voir les voisines, on peut recevoir. La majorité ce sont les gendarmes. Mais tous les WE sont prévus jusqu'au mois de mars !! Il y a des sorties, des bivouacs sur la plage. Il n'y a pas que des gendarmes. On a des voisins qu'on invite. On est facile 20 ou 30. On a un couple mixte, un autre couple antillais et un autre une famille de gendarmes. Nous on est logé dans du privé, ce sont des habitants qui louent à la Martinique. Ici, on est dans un petit lotissement de 15 maisons. C'est très mixte ici. La famille antillaise a coté, ils ont aussi un petit bébé comme la notre. Et puis ici, tout le monde vient parler à l'enfant.

Elle : Moi j'ai réappris à dire merci monsieur, bonjour. Avant on était dans une maison à côté d'un HLM, même là, je n'ai pas eu de problème avec ma petite qui était en crèche en plein milieu. Même les petits jeunes savaient que j'étais femme de gendarme.

Lui : Il y a une politesse. Des parents comme des enfants. Et même un des jeunes qu'on a arrêté, il n'y a pas eu de rejet. Je les ai revus dehors. Ils font la part des choses entre le boulot et la vie privée. Ils disent bonjour. Tous ceux que je peux connaître, Il n'y a aucun a priori. Il y a le travail et après c'est autre chose.

Donc vous ne subissez aucun rejet, de sale blanc...

Lui : Non. Dans le Sud oui, mais pas dans le Nord ou le centre.

Elle : Ma mère, sa belle-sœur est antillaise, et son mari militaire. Ils sont venus ici faire un séjour, avec un enfant métissé. Ils ont vécu un séjour horrible les enfants. Les enfants n'ont pas voulu rester. Ils sont partis. Ils étaient dans le Sud. Un couple mixte avec des enfants. Les enfants se font insulter. Ils ont abrégé leur séjour à cause de ça. Ma mère ne voulait pas que je vienne ici. Ouh la la, tout ce qu'elle a enduré l'autre !!

Lui : Il y a vraiment des différences entre le Nord et le Sud quand on fait des interventions. Quand vous en discutez entre collègues, qu'est-ce qui se joue dans cette opposition selon vous ?

Lui : Quand on va à Sainte-Anne, il y a des ronds points, il y a des drapeaux indépendantistes ! Dans tous ces endroits-là, il y a beaucoup de Métros ou d'Européens qui viennent en vacances. Et ils commencent à dire : Oh vous cartes, elles sont mal expliquées, et ci et ça. Une fois je vais me rendre dans un office de tourisme et j'entends. Ils arrivent en terrain conquis. Ils ne vont pas essayer de savoir pourquoi les panneaux n'ont pas été mis. Ils vont dire : « Nous dans notre village, tout est bien fait hein... Ici, c'est l'anarchie complète... ». Le français, il n'y a que son pays qui est bien. Il vient avec ses idées, sa vision des choses. Et je comprends que dans une zone touristique de la Martinique, ils en aient un petit peu raz le bol des gens un peu trop hautains qui se croient les rois du pétrole.

Lui : C'est quand même à nous à nous adapter quand on arrive ici. C'est pas à eux de s'adapter. On vient ici, on a demandé à venir ici, alors on fait l'effort ! C'est à nous de faire les efforts, on n'est pas en terrain conquis. Et les taties, elles parlent en créole.

Mais la culture créole ne rentre pas dans l'école...

Elle : Ce n'est pas normal. Moi j'ai appris beaucoup de choses en arrivant ici. On est en France ici. Mais l'esclavagisme, ça fait partie de l'histoire de la France aussi. Ils ne sont pas acceptés en tant que Français mais ils sont acceptés en tant que Martiniquais et on leur demande d'être Français. Nous en France on parle tout le temps de la seconde guerre mondiale donc ici c'est normal de parler c'est le devoir de mémoire ! Maintenant il ne faut pas mettre tous les Blancs dans le même sac ! Mais il ne faut pas attiser la haine.

La capitalisation est prioritairement sociale et culturelle. L'expérience, le voyage, la découverte, l'ouverture à l'autre, vont ensemble et se trament dans un discours de l'enrichissement personnel dans le respect des autres et la curiosité pour leur mode de vie.

2/ Le pari de transporter son activité au soleil ou le pari d'améliorer sa vie professionnelle : transporter une compétence en étant au chômage

La venue à la Martinique est souvent, pour les fonctionnaires, une coupure, dans une carrière linéaire. On a pu dénombrer un petit nombre d'enseignants qui demeurent plus de 10 ans. Mais ces derniers, au terme de cette décennie d'aventure, aspire à regagner la métropole, ressentant toujours une étrangeté et une impossibilité de vivre définitivement sur le sol domien. Ils sont comme usés, ressentant une fatigue, un épuisement à sembler combattre pour se faire leur place. Dans le privé, il s'agit surtout d'une bifurcation dans une vie professionnelle compliquée en Hexagone. Il s'agit d'une sorte de va tout pour trouver du travail, la personne étant diplômée ou non.

Pour ce couple au chômage, la venue à la Martinique est tout simplement un pari sur le travail, sans filet de sauvetage, en étant dans le privé. Dans l'exemple suivant, la personne parvient à s'intégrer dans le monde du travail, au milieu des Martiniquais, du fait d'une socialisation antérieure à la différence ethnique. Sans le bouclier du public, pris entre les Békés entrepreneurs et les Antillais salariés, ce cadre moyen va « tenir » du fait de son expérience antérieure de mixité des « ethnies » et du fait aussi de son ouverture relationnelle, propriété qui est appréciée. Plus d'une dizaine de conducteurs de travaux se sont succédé en 5 ans et lui seul est demeuré sur place. Il y gagne un emploi dans un contexte de fort chômage en métropole.

Cadre moyen dans le bâtiment au chômage, elle comptable en congé maternité

Quels sont les projets qui vous ont conduit à passer à l'acte ?

Lui : J'étais au chômage en métropole, mon frère est en Martinique depuis environ 8-9 ans ; à l'époque on avait été en vacances deux fois

Elle : moi j'étais en congé maternité.

Lui : j'avais à l'époque 27 ans. Je me suis dit, c'est peut être le moment de changer de vie, Martinique ou ailleurs. Qu'importe l'opportunité qui se présentait. Il m'a dit si tu viens ici, tu cherches du travail, tu peux en trouver ; qui ne risque rien n'a rien ; et on avait déjà deux enfants ; on était en location en métropole. Et donc il me dit tu ne risques rien, tu viens et trouves tant mieux, tu trouves pas tu repars. Je suis parti tout seul.

Elle : voilà c'était un choix. Il est parti en me disant que tu viennes ou que tu ne viennes pas , je pars en M et il est parti.

Lui : je suis parti déjà pour voir si c'était jouable ou pas. Au bout de deux mois j'ai trouvé du travail chez Lagarrigues. Donc voilà CDD de 6 mois. C'était sous contrat pôle emploi, pris en charge pendant 6 mois par pôle emploi. C'était la condition pour qu'ils me prennent, eux ça ne leur coûtait rien. Au bout de deux mois que j'aie trouvé, j'avais un contrat et ma femme est venue. On a trouvé une location ici et voilà, on a fait notre petit bonhomme de chemin tout doucement (...)

Donc un très bon ressenti quand vous êtes arrivés ici ?

Lui : oui et j'ai pourtant l'habitude de travailler avec des étrangers dans le bâtiment. Des syriens, des libanais, des gens d'Europe de l'est, mais aussi des chinois. Moi je m'entends très bien avec tout le monde. Mais c'est vrai que c'est toujours la communauté, les marocains entre eux. Y a que le vendredi où tout le monde est d'accord sur le repas de chantier (...) J'ai pas eu ce problème-là parce que je suis habitué à travailler avec beaucoup de gens étrangers donc je m'assimile, je me fonds dans la masse ; la barrière du créole je ne la connaissait pas ; j'étais responsable d'un atelier où il n'y avait que des martiniquais ; ils parlaient tous en créole. J'y ai eu droit, toutes les bonnes blagues sans que je comprenne au

début. Mais bon, on ne m'a pas comme ça ; ça roulait, je fais mon boulot, ils font le leur. Ça s'est fait comme ça. Pour vous donner une idée, j'étais le douzième conducteur de travaux dans l'entreprise en 5 ans. Alors quand je suis arrivé ils se sont dits, il ne va pas rester non plus. Il y a la façon de travailler qui est différente, la façon de négocier les choses qui est différente.

Donc vous n'avez pas été surpris ?

Non, non ; je ne fais pas de barrière, je suis très ouvert. Je dis moi je vois ça comme ça, qu'est ce que tu en penses ? et voilà... ».

Quand Claude, ouvrier au chômage, décide de suivre sa petite amie antillaise à la Martinique, il est non seulement sans attache mais aussi au chômage. Depuis bientôt une quinzaine d'années, ouvrier qualifié, il met au point une stratégie pour devenir crédible sur un marché du travail qui fonctionne au réseau. La volonté de mimétisme s'inscrit dans un rapport de communication. La transformation de soi opère d'une manière « idéaliste », au travers d'une langue apprise, échangée. Dans une dialectique entre la langue et le parler, entre la maîtrise formelle et l'usage dans des rapports sociaux, les indigènes vont le plus souvent se lancer dans un rapport stratégique au créole. Son apprentissage est avancé comme une nécessité dans le processus d'intégration professionnelle qui passe par le travail informel, les coups de main et les soirées arrosées à la maison. Cependant, ce système d'alliance ne semble pas avoir porté ses fruits dans la durée puisque, au moment de l'entretien, il travaille désormais pour un Blanc dont le père a migré de France hexagonale pour se lancer dans un commerce de produits touristiques. Le fils lui a ouvert un commerce identique à la Martinique. Nous les avons rencontrés tous les deux au bar qui jouxte leur lieu de travail, sur un site touristique.

J'ai vite compris que tu n'as pas le choix. Je suis venu comme ouvrier électromécanicien. J'avais connu une fille antillaise et je l'ai retrouvée ici. J'ai travaillé quelque temps pour une entreprise béké mais comme ça s'est mal passé, j'ai découvert qu'avant de t'embaucher, ils prennent le temps d'appeler autour d'eux pour savoir si t'es acceptable, si t'es pas blacklisté. Visiblement c'était mon cas. Je me suis retrouvé sans rien. Là, soit je rentrais, soit tu t'immerge pour survivre. Parler créole, c'est la porte pour que les gars te reconnaissent et donc qu'ils te donnent du boulot. J'ai eu comme ça du taf dans le bâtiment. Je vis à Rivière pilote, j'ai des amis qui viennent à la maison, surtout pour mon whisky. Je suis le Blanc, je m'en fous, je parle normalement créole et j'ai toujours eu du boulot avec mon réseau de potes ».

Dans le cas de ce jeune homme, titulaire d'un BTS dans la vinification, le problème est pour lui de trouver du travail dans le privé tandis que sa compagne bénéficie de l'affectation en Martinique dans l'enseignement. Le projet de couple est de voir du pays, mais aussi de profiter d'une période de chômage pour utiliser les Assedics sans pression. Il trouve de temps en temps des missions mais peut se targuer de jeter dans les cordes un patron béké qui ne répond pas à ses exigences de revenus. Il semble culturellement dans le code alternant usage des plaisirs et tolérance dans la drague tout en signalant une différence genrée importante dans l'étude des Métros : les femmes peuvent être convoitées tandis que les hommes sont des concurrents inutiles :

Pourquoi t'es venu à la Martinique ?

C'est ma copine qui vient de passer son capes et c'est sa première mutation ici. Je l'ai suivie. Je viens de finir mes études, professionnellement c'était pas la meilleure optique de venir ici mais je l'ai suivie quand même pour faire le test. Au fur et à mesure j'ai trouvé des projets ici. Je suis arrivé en 2006.

Donc c'était un projet qui venait plutôt d'elle.

Oui, elle voulait éviter au maximum la banlieue parisienne pour sa première mut. Donc elle a fait des demandes un peu partout, Guyane, Guadeloupe, réunion, Martinique ; c'est tombé sur la Martinique, mais c'était un hasard au départ.

Donc vous n'aviez jamais mis les pieds auparavant ?

Moi j'étais venu en 99.

Et est ce que ça a joué dans ses choix ?

Pas dans ses choix et pas forcément dans mes choix ; parce que quand je suis venu j'avais seulement 17 ans ; j'étais intéressé par l'exotisme, le dépaysement mais je connaissais mal la destination.

Et comment ça s'est décidé ensemble ça, parce que vous étiez en couple ?

J'étais au courant que s'il n'y avait pas d'ouverture en province, ça pouvait être l'outremer. Y eu un moment d'hésitation parce que je venais de finir une licence pro, j'avais fait un BTS agricole viticulture – œnologie, commercialisation des spiritueux ; et l'arrivée en Martinique n'était pas forcément un grand emballement.

Sauf à travailler

Ben sauf à travailler comme un commercial en voiture 60 heures par semaine. J'allais pas faire 8000 km pour faire de la route pendant 50 ans.

C'est pourtant ce que ton BTS de destinait ?

La licence pro pas forcément, c'est très, très large comme possibilité. Et ça peut aller du commercial pur et dur au rôle de développer une gamme pour un petit producteur ; on peut travailler pour l'interprofession viticole et s'occuper de plans de communication pour une région. Donc c'est très vaste et le travail de commercial pur ne m'intéresse pas. Je cherchais plus à donner une suite à ma formation que d'avoir un boulot commercial. Ici, même avec le peu d'expérience que j'avais j'aurais pu trouver mais ce n'était pas le genre de métier qui m'intéressait.

Donc quand vous êtes arrivés ici pour ta copine ça ne posait pas de problème parce que elle était enseignante, mais toi qu'est ce que tu avais à l'esprit ? Parce que tu devais gamberger par rapport à ce que tu pouvais faire ici

Je ne gambergeais pas trop parce que j'avais ouvert des droits assedics pour 8 mois et j'avais un revenu de 950 euros d'assurés / mois.

Pourquoi ?

Parce que j'avais travaillé avant. En fait elle est arrivée en septembre et je suis arrivé en janvier. J'avais un travail de vinification à faire de septembre à décembre.

C'est elle qui s'est débrouillée toute seule pour trouver son logement ?

Au départ on était en colocation sur Trinité.

Elle a eu son poste sur Trinité ?

Elle était remplaçante là-bas les 3 premières années sur Trinité/Basse Pointe la première année ; la deuxième année sur Rivière Pilote et ensuite elle a eu sa mutation pour Morne rouge. Là elle est en poste fixe.

Elle bossait à Rivière Pilote alors que vous logiez à Trinité ?

Non on avait déménagé, on était sur Sainte Luce. On a habité un an sur Trinité, deux ans sur Sainte Luce, un an au Morne rouge et maintenant on est au Carbet.

Comment ça se passait les premier temps à partir de janvier quand tu retrouves ta chérie après 4 mois d'absence ? y a une léger décalage, elle a déjà vécu ici et toi tu arrives, alors comment ça se passe ?

J'ai pas vu le clivage tout de suite parce que j'arrive dans une colocation. C'est déjà un microcosme en soi qui protège d'une certaine manière. J'arrive dans une certaine dynamique de groupe qui fait qu'on ne se pose pas tout de suite des questions d'intégration ni au niveau

culturel, ni au niveau social. Ces questions là je ne me les suis pas trop posé la première année ; c'est plutôt l'année d'après lorsque je me suis retrouvé tout seul dans le couple, que j'ai commencé à réfléchir à mon intégration autrement.

En colocation vous étiez 4 ?

Oui et l'un des coloc s'est retrouvé au chômage trois mois après mon arrivée avec qui j'en ai profité pour faire du tourisme tranquille. Rando, pêche sous marine, plongée ; donc je me suis occupé tranquillement les six premiers mois en Martinique.

Avec l'argent des assedic tu pouvais « respirer un peu » ?

Oui. Je pouvais pas faire des folies ni partir en voyage tous les deux mois, mais ça permettait de payer le loyer, de remplir le frigo et de sortir un petit peu.

Comment tu as vécu ce passage entre le fait de voyager à 17 ans très touriste (15 jours) et quand tu reviens en te disant : ma copine est là pour au moins 3-4 ans donc comment t'as vécu cette arrivée là ?

La première année était vraiment à part parce que c'est comme si j'avais été en vacances. Je ne me suis pas posé de question sur l'intégration, sur la durabilité du séjour. C'était vraiment le laisser aller, laisser couler. La deuxième année, on était rentré les deux mois d'été, j'avais refait une vinification jusqu'au mois de novembre et j'avais enchaîné jusqu'au mois de juin chez un caviste à Ducos. Donc là j'avais retrouvé un peu mon corps de métier, mais ça s'est pas super bien passé. Je travaillais pour un patron, l'archétype du patron antillais, un bon béké de famille ; famille Hugues Despointe.

Et alors ça se passait comment ? C'est quoi la particularité de ce type de patron ?

C'est que ce ne sont pas des entrepreneurs, ce sont vraiment des patrons avec ce qu'il y a de plus stupide. Ça hérite d'un patrimoine qui est un peu un ensemble de jouets économiques et que ça place ses billes, ça essaie des choses sans forcément voir la viabilité et ça veut avant tout être patron. Ça embauche quelques pions pour mettre en place mais c'est pas pour ça que ça écoute les gens qui connaissent la filière, qui connaissent le métier. C'est un peu fatigant, surtout quelqu'un qui pleure à chaque fin de mois qu'il n'a pas d'argent, qu'on lui coupe de l'argent. Et j'étais quand même diplômé à bac + trois, j'avais fait 8 mois au smic pour lui et au moment de parler d'intéressement, de prime sur les ventes il me dit : on est malheureux, on perd de l'argent, c'est pas facile la vie en Martinique. Je dis : bien écoutez, on est en juin, j'ai la possibilité de commencer une vinification en septembre. Je peux gagner 3500/4000 euros en deux mois. En faisant ce qui me plaît ici, il me faut 4 mois pour les gagner ; donc je pars et on en reparle après. Ce qui ne lui a pas plu forcément. Donc j'ai pas rattaché. C'était intéressant, c'était vraiment mon cœur de métier. J'ai eu un peu l'occasion des développer des trucs que je vais reprendre prochainement. Mettre en place des soirées dégustation ; j'aime la communication autour du vin. C'est pas du commerce de n'importe quel produit, ce n'est pas vendre des machines à laver. C'est vendre des saveurs, vendre du plaisir, c'est particulier.

Mais quand vous êtes en couple, le soir après le travail généralement on passe son temps à discuter comme avec ma femme ; on se raconte ce qu'on a fait dans la journée, comment était tes collègues à l'hôpital, à la fac ? Comment vous appréciez votre présence ici en positif ou en négatif avec votre femme ? En fait cette complicité du couple.

C'était plutôt positif parce qu'on était ensemble depuis deux ans, mais on n'avait jamais vécu ensemble. C'était notre première expérience de vie commune, c'était assez positif. Moi ce que j'ai ressenti c'est que l'homme métropolitain, la femme métropolitaine n'ont pas la même place en Martinique. Il y a une acceptation beaucoup plus facile de la femme blanche aux Antilles, qui est plus ou moins un mythe pour toute une génération des 15-35 ans ici. Alors que l'homme blanc est plutôt vu comme un intrus. Ce que j'ai ressenti au départ c'est que le lien ne se fait pas tout de suite parce que les Antillais ont l'habitude de voir des gens de passage. Donc ils ne vont pas donner leur confiance tout de suite. Ça peut très bien se passer mais ils savent très bien que ce n'est pas toujours une relation sur la durabilité. Ce

sera une bulle, une parenthèse. J'ai constaté que le lien, l'intégration se ferait vraiment sur le durée.

Mais vous avez eu tous les deux des expériences particulières autour du fait que sur la plage ta femme se fasse draguer, dans le centre ville être abordée ?

Ah oui c'est dans ce sens là que je dis qu'il y a une différence entre la femme et l'homme métropolitain. Moi dans ce cadre là, mon rôle était de me mettre un petit peu en retrait, de laisser faire le ménage autour d'elle et de ne pas entrer dans la virilité basse, parce que je n'étais déjà pas là-dessus en France : donc je n'avais aucune raison de me braquer parce que je me frottais à une culture différente. Je vais pas pisser tout autour de ma femme pour marquer un territoire ; je l'ai laissé faire le ménage tout en ayant un œil dessus forcément ; même sans être possessif on est quand même amoureux et on garde quand même un œil dessus et au cas où ça tournerait mal et que les gars seraient moins compréhensifs.

3/ Une mutation professionnelle dans une disposition au déracinement pour faire son affaire

Dans cette troisième configuration, la personne est dotée de ressources importantes et pourrait travailler où bon lui semble. C'est l'opportunité du moment, souvent la jeunesse et la recherche d'un marché plus ouvert pour s'implanter, qui crée la décision de migration. Prothésistes, médecins, huissiers, avocats sont des professions qui bénéficiaient d'un effet d'aubaine dans les années 1990. Les entretiens biographiques retracent un parcours de montée en puissance.

Dans la situation présentée, l'homme est un prothésiste qui a préparé son arrivée en prospectant puis en se formant en France avant de revenir à la Martinique. Il n'a pas trouvé de travail à la Réunion, n'a pas voulu demeurer en Guadeloupe à cause du manque de développement dans son secteur, mais trouva ses bases sur la Martinique grâce à son estimation de la fortune des gens. Dans un secteur faiblement remboursé, ou remboursé pour ceux qui ont des bonnes mutuelles, venir dans cette île est un moyen rationnel, dument pensé, de se faire de l'argent. De classe moyenne supérieure d'origine, sa disposition envers l'entreprise fut bien perçue par les élites locales. Il se maria avec une femme de la « communauté békée » à la fin des années 1980. Il est totalement intégré économiquement, tout en ayant essentiellement une clientèle blanche, békée et métro. Lui-même se sent métro. Le clivage est tel que même les enfants, pourtant créolisés, ne parlent jamais créoles à la maison. Mais l'appartenance à la bourgeoisie rend possible une proximité dans les milieux d'affaires et de ce fait des rencontres ou même des liens familiaux avec des mulâtres. Tout se monde entretient des liens intenses et son mariage a pour effet majeur de rendre impensable tout retour en métropole.

Le projet pour vous d'être venu à la Martinique...

Je suis marseillais d'origine. Je suis parti à 24 ans à la Réunion où j'ai essayé de trouver du travail pendant un an. Je n'ai pas trouvé de travail et je me suis balladé à Maurice et Madagascar. J'avais l'alloc chômage... Je suis retourné à Marseille. Pendant 2 ans. J'étais en colloc avec un copain psychiatre et qui avait été en Martinique. Il m'a dit, si tu veux pendant tes vacances, viens, je t'héberge et tu te ballade. J'avais aussi un copain en Guadeloupe. J'ai démarché, j'ai essayé de comprendre comment fonctionnaient les îles. En Guadeloupe, il y a une communauté de métro plus importante, tournée vers le tourisme. En Martinique, l'économie est plus développée et pour moi c'était plus intéressant. J'ai commencé à voir des dentistes et des prothésistes. Beaucoup m'ont dit qu'ils préféreraient donner du travail à des

locaux. Un dentiste avait son propre labo et il y avait un prothésiste que j'avais vu à la Réunion. On a élaboré un projet de création d'un laboratoire à la Martinique. Je suis rentré à Marseille, j'ai travaillé un peu et j'ai pris mes cliques et mes claques et je suis venu à la Martinique. C'était un Métro qui avait travaillé à la Réunion et qui est venu travailler à la Martinique.

Guadeloupe, je n'ai pas démarché en fait. Car c'était tourné sur le tourisme. Mon contact en Guadeloupe m'a dit qu'il y avait plus d'argent à la Martinique. Je n'ai pas cherché à comprendre. Donc ma venue, c'est le hasard de la rencontre avec ce gars de la Réunion.

Mais pendant votre passage en vacances, vous avez fait votre diagnostic assez négatif quand même car on aidait pas trop les métros...

Oui mais il y a des cons partout. Ce n'était pas une tendance établie.

Quel cursus ?

C'est un CAP qui peut se faire soit en 3ème, pour des gens qui sentent que ne vont pas aller jusqu'au BAC. Moi je l'ai passé après le BAC. Ça dure Trois ans, à l'époque. Je l'ai passé en candidat libre. Il n'y a pas de formation sur les îles de prothésiste.

Comment ça s'est décidé à Marseille ?

Je suis Marseillais par mon père et grec par ma mère. J'ai fait beaucoup de bateau dans les îles, en Corse, en Sardaigne. L'idée d'être sur une île semblait sympa. Ado, on partait en bateau avec les parents de mes amis. Avec mes parents, c'était pendant les vacances. Mon père était assureur, ma mère au foyer.

Pourquoi cette bougeote ? La Réunion, peut-être pour couper le cordon ombilical, pour s'affirmer, de partir à l'aventure, c'est très personnel. Quand je suis rentré de la Réunion, mon père est mort après. Je me sentais peut-être plus libre. Pas de charge familiale.

Et la Martinique, vous partiez pour partir ou pour quelques temps ?

Non pour partir. J'ai deux grands frères. L'un vivait à Tours, l'autre à Paris. Je n'avais aucune retenue particulière.

Vous avez une périodisation sur ces 25 ans ?

Au début j'étais seul et célibataire. J'étais salarié mais à mi-temps. Je voyais des copains, je faisais du sport. J'ai rencontré mon épouse, qui est une béké. Au bout de deux ans. Et c'est là où je me suis installé. Et j'ai beaucoup travaillé, j'ai eu des enfants. Les enfants font leurs études à Bordeaux. J'ai embauché plus de monde, donc je lève un peu le pied. Mais ça n'a rien à voir avec le fait d'être à la Martinique. J'avais du boulot. Je me suis fait une réputation donc on est content, on se sent bien...On vous respecte, on gagne de l'argent, vous avez du boulot. Ça va c'est super, vous épousez quelqu'un ça se passe bien...On reste là. Cela aurait été différent...j'embauche moi, j'ai des salariés qui viennent de métropole et qui viennent travailler et qui craquent, qui ne se sentent pas bien, ou l'épouse craque, elle se sent seule, elle ne se sent pas bien.

Et votre épouse ?

J'ai rencontré mon épouse. J'avais un copain de cassis qui crée des maillots de bain, qui étaient surfeur. Après la saison de métropole, il avait du stock et il est venu ici pour dealer son stock. Je l'ai emmené faire la tournée des boîtes et j'ai vu une fille qui me plaisait bien et après l'avoir revue dans une soirée mixte, elle était là.

Votre intégration avec les békés...

Très facile, très facile. Je corresponds peut-être aussi à ce qu'ils recherchaient. C'est une békée de bonne famille. Ils sont contents de renouveler le sang. Se marier avec un métro qui a une bonne stature, qui n'est pas babacool, qui bosse, au contraire. Ils poussent. Ici, ils se connaissent tous depuis qu'ils sont enfants. La fille a envie de se tourner vers un métro, c'est nouveau, c'est exotique. Comme le Béké qui n'a pas fait des études en métropole. J'étais rassurant parce que je n'étais pas un petit fonctionnaire ou un plouc, pas un babacool. Je n'étais pas fils d'ouvrier, mais petit dirigeant d'assurance, avec une certaine éducation. Je rentrais dans ce créneau là. Il n'y a pas trop de différence entre les bourgeois marseillais et les Békés qui sont les bourgeois locaux, comme les Mulâtres sont les bourgeois locaux aussi.

Votre père avait donc une grosse société d'assurance qu'il avait eu de son père. Mais mon père aussi a perdu une partie de l'affaire parce qu'il y a eu des problèmes dans la famille et avec un cousin qui avait des parts. Il y a eu aussi des conflits de redistributions de capitaux et c'est peut-être aussi que je n'avais pas un grand avenir dans Marseille. Mieux valait partir, voilà.

Comment vous percevez-vous aujourd'hui par rapport au français marseillais d'origine ?

Je me sens métro, voilà. Je serais en Russie, je me sentirais aussi métropolitain. Je ne me sens pas entièrement intégré en Martinique. Je ne parle pas le créole, je fréquente très peu d'Antillais, très très peu.

Et vos enfants ?

Mes enfants parlent créoles, ils ont fait toute leur scolarité ici.

Mais à la maison, ils ne se moquent pas de vous du fait de ne pas parler créole ?

Mais à la maison, ils ne parlent pas créole. Pourquoi voudriez-vous qu'ils parlent créoles à la maison ? Et puis les amis qui viennent à la maison, ce sont des élèves métro. Ah si, mon fils à un copain antillais dont le père est agriculteur et la mère infirmière. Mais que les gens soient blancs ou noirs, je m'entends très bien avec tout le monde...

Ça vous ait arrivé de fréquenter cette bourgeoisie noire ?

Dans la famille. Parce que la grand-mère de mon épouse, c'est une Claire (nom) et elle doit être un peu mulâtresse quand même. Et son frère, la famille Clair qui avait chamflor, a épousé une mulâtresse. Ça m'arrive de voir ses enfants. On s'entend très bien. Je m'entends très bien avec un Lodéon. Steeve est Mulâtre, son père a la clinique Saint Marcel. Lui est prothésiste, il a épousé une métropolitaine. Lodéon est un peu mulâtre je pense. Les Lodéon c'est une grande famille mulâtre à la Martinique. Ils sont dans la médecine. L'émission de France Culture où il y a un Lodéon, c'est la même famille. Dans un des mariages où j'ai été, il y avait autant de Mulâtres que de Békés, c'était sur le château Depaz. On retrouve une sorte d'aristocratie, une grosse bourgeoisie. Les grands Mulâtres sont plus grand bourgeois que les Békés. Ils sont presque plus classe à la limite. Il y a des grands békés classe mais le béké moyen est agriculteur, un peu paysan. Il est grosso modo comme on dit ici. Dans ces familles, il y a beaucoup de monde ! Impossible de se garer. Même dans les funérailles, le monde pour saluer une défunte. Les liens familiaux sont forts ici. Je sais que si j'avais dit à mon épouse de venir avec moi ailleurs parce que mon affaire n'aurait pas marché, elle ne serait jamais venue. Certes mes enfants sont partis depuis une année faire leurs études en métropole mais ils pensent revenir travailler ici.

Mais vous ne souffrez pas de l'insularité ?

Non. On voyage. Il faut le faire ! Mais ça aussi c'est mon côté d'aller voir ailleurs. Ce n'est pas une fuite, c'est pour le plaisir. On le fait en famille. Quand je vais en métropole, je suis content de rentrer en Martinique. Alors que j'ai des copains métros veulent partir, qui sont installés de longue date ici. Ils retournent parce qu'il y a un éloignement. Ils ne sont pas mariés avec une martiniquaise ou un local. Même quand les enfants sont nés ici. A cause des études des enfants ou de l'éloignement. Ils en ont marre. Ou alors ils disent qu'ils vont faire 6 mois 6 mois. Ce que je vais faire aussi, en voyageant, avec mon épouse aussi parce qu'elle adore la France, elle a très envie, comme ses parents qui ont un appartement à Paris et ils y vont 3 fois par an.

Vous êtes bien dans votre quartier ?

Oui j'ai acheté il y a 20 ans. Et je suis dans cette maison depuis. On est dans des lotissements, parce qu'il n'y a pas de construction sauvages.

Dans cette autre situation, une femme d'une quarantaine d'années s'est remariée sur l'île à un métro installé depuis longtemps. Cette ancienne cadre dans des grandes entreprises se montre toujours entreprenante, « battante », pour se reconverter dans l'immobilier. Elle mobilise sa disposition au commerce, à

l'entregent, au management, sur un nouveau territoire où elle met en avant sa conception de la « culture locale ». Elle fait du porte à porte dans l'immobilier en montrant son corps. Très bimbo avec une distinction corporelle plus marquée, « blonde pulpeuse », elle mobilise un capital culturel et un capital de diplomatie commerciale afin de pousser de futurs clients à louer une partie de leur maison à des particuliers (le plus souvent à des Métros). Elle met tout en œuvre afin d'opérationnaliser économiquement la reconstruction affective de sa vie privée avec un Métro. Il n'y a aucunement une recherche d'exotisation culturelle. En revanche, elle déploie des capacités impressionnantes, tant dans le relationnel (nombre de contacts) que dans la stratégie (analyse des postures à adopter) et parvient à doubler ses revenus. Au moment de l'enquête, elle se dit prête à demeurer à la Martinique, ce qui est rare pour les couples de Métros. Il est à noter que, comme beaucoup d'autres enquêtés, il y a un lien fort entre la migration et l'entourage familial⁷⁰ :

De l'extérieur votre sœur qui était déjà partie en Guadeloupe, votre ouverture culturelle et cérémoniale avec un mari sénégalais, est-ce que ça joue pas quelque part dans votre choix de bouger ?

Je suis d'une famille de globe trotter, j'ai tous mes oncles et tantes qui sont partis canada, US ; grosse famille mais bien étalée partout dans le monde et aujourd'hui s'il fallait le refaire je le referais même si c'était plus loin. Ce qui est le plus difficile c'est l'adaptation ; ici y a beaucoup de gens qui arrivent et moi je le ressens parce qu'aujourd'hui je fais de la location et ça marche autant parce que les gens se plaisent pas à la Martinique. Les métros arrivent en Martinique ils croient qu'ils vont trouver la poule aux œufs d'or et aujourd'hui la Martinique y a beaucoup de difficultés ; y a beaucoup de Métros qui ont un petit pactole et qui grignotent tout et se retrouvent dans des conditions précaires. J'ai vu des descentes aux enfers, 6 mois un an et des gens qui d'année en année galèrent ; des gens sont passés d'une villa au départ, puis après au T3 et qui se sont retrouvés dans un studio ; le problème de la vie aux Antilles c'est que ça coûte très cher.

Qu'est ce qui a joué dans cette précarisation des gens ?

La personne qui arrive en mutation payée par sa boîte, c'est le véritable expatrié qui a plein d'avantages, son loyer payé, eau électricité téléphone payés, assurance maison et jardinier payés qui arrive par exemple du groupe Total ; le mec qu'est ce qu'il a à faire à part travailler et profiter de la vie ici. Son salaire c'est de l'argent de poche pour lui. Il en met la moitié de côté et l'autre moitié avec lequel il vit ; mais le mec qui arrive ici en cherchant du boulot, ça va être dur du point de vue du logement ; nous les agences immobilières on ne loge plus les gens qui arrivent comme ça. Il nous faut les derniers mois de salaire, des attestations, on a trop de gens qui n'ont pas payé leur loyer et qui sont partis. Le problème ici c'est qu'il n'y a pas de boulot, pas de boulot. Les Métros qui arrivent avec une expérience, on va les payer, 1500 euros, donc forcément ça va pas être intéressant vu le coût de la vie ici, c'est ridicule ; c'est très dur de trouver de l'emploi ici, il faut s'accrocher ; et puis y avait de la défiscalisation, elle a apporté beaucoup de choses, beaucoup d'emplois, mais y a plus de défiscalisation, plus de construction ; du jour au lendemain tiens je vais me mettre pisciniste et je vais faire ceci, c'est comme si je m'improvise coiffeuse. Moi j'étais dans le management c'était pas agence immobilière. Ici ça se passe comme ça ; j'avais une copine qui avait une agence immobilière, elle avait vraiment besoin d'un coup de main et du jour au lendemain où je suis rentrée chez elle ça marché, il faut avoir un peu la fibre commerciale et puis ici celui qui travaille un peu il y arrive ; on travaille toujours plus que les Antillais. J'ai

⁷⁰ En passant, elle offre une interprétation des conditions d'installation des Métros qui ne seraient pas autant dans la capitalisation que cela. La face exotique aurait son revers, la dépense consumériste et le coût de la vie. Dans notre échantillon, nous n'avons pas eu la chance de rencontrer un individu appauvri ou qui aurait « perdu la tête ».

une expérience de commerce, dans ma vie j'ai vendu aussi bien de l'alimentaire, que du vêtement que du parfum, aujourd'hui il faut savoir s'adapter ; mais quand j'ai commencé à la Martinique la première année j'ai commencé dans l'immobilier par le porte à porte pendant un an ; je ne connaissais pas les rues, je connaissais rien à la Martinique : « Bonjour est ce que vous ne connaissiez pas un logement à louer ? » Il faut le faire ici ; mon patron il me voyait partir hop, décolleté, mini jupe, il faut y aller dans ce sens là ici, faut pas chercher à cacher, au contraire. Je me suis retrouvée des fois dans des situations où j'allais chez des propriétaires : « Isabelle si vous étiez arrivée deux minutes avant j'étais à poil ». Des médecins, des professions comme ça ; bon ici c'est chaud, si j'avais voulu.

Vous souvenez vous d l'état d'esprit dans lequel vous étiez en arrivant ici ? Qu'est ce qui vous a plu et déplu avec votre regard naïf quand on débarque ?

Je sais pas. La nourriture ne m'a pas plu, la musique forte je déteste tout ce qui est musique antillaise, les traditions comme la course des yoles, tout ça c'est pesant entre Métros, quand on en parle entre Métros, c'est pfff, ils en font tout un patacasse mais quand on y va y'a trois bateaux ; c'est vraiment des journées pour picoler et quand on ne picole pas on ne participe pas à la fête parce qu'on est pas dans leurs tripes. Ce qui m'a moins plu c'est tout ce côté traditions antillaises qui ne m'attire pas du tout. Les Antillais ne m'attirent pas du tout, du tout ; j'ai vécu avec un africain, je ne dis pas que l'Africain se rapproche de l'Antillais mais bon, si, sur beaucoup de choses il se rapproche. Bon j'ai des propriétaires très charmants avec des grosses bagnoles qui me draguent sans arrêt pour eux je suis la fille idéale, qui travaille, qui est autonome, qui n'est pas trop mal ; mais aujourd'hui, pas du tout, sincèrement je ne referai pas ma vie en métissage (...) Moi je reste aux Antilles parce qu'il est là (son nouveau conjoint). Aujourd'hui aux Antilles je n'ai pas plus d'attache que ça ; J'ai développé une activité assez singulière parce qu'au début j'avais un bon salaire, j'avais dans mon boulot Claire Chazal, la femme de Pernaut, l'ancienne miss France, j'avais une clientèle, je sevrerais des femmes de politiciens ; mon dernier boulot c'est que j'étais directrice dans un grand centre commercial de luxe d'un magasin G. Darel. C'est à Versailles avec une clientèle de journalistes, tous ces gens-là qui vient dans le 78. Quand j'ai rencontré mon conjoint, il pensait que je ne quitterais jamais mon travail, j'avais une situation bien établie ; quand j'ai dit à mon patron que je partais vivre en Martinique, personne ne me croyait ; les gens se sont dit elle est tombée sur la tête et 2 ou 3 ans après on me rappelait pour savoir si je voulais revenir. Mais bon je pense qu'en France on ne nous attend pas avec la crise, le manque de boulot. Ici j'ai développé une petite activité ; je ne suis pas propriétaire, je suis indépendante. On a des patrons qui possèdent des agences immobilières ; on a un contrat d'exclusivité avec eux et on leur donne une partie de notre chiffre d'affaires. Je viens à l'agence deux ou trois fois / semaine sinon je travaille de chez moi. Quand les gens viennent chez moi, j'ai une baraque de 300m², j'ai un bureau, si j'ai envie de me dire ce matin je ne travaille pas je vais voir une copine, bon ben voilà ; j'ai un boulot très relationnel je ne peux pas non plus, cette année j'ai bossé 7j/7 avec le projet de piscine c'est beaucoup d'argent ; si c'était à refaire je le referai parce que pécuniairement. Mon mari ça fait plus de 20 ans qu'il vit là j'ai un plus gros salaire que lui. J'ai une capacité plus grosse que lui. Il me dit si ça va pas je vais me reconvertir dans l'immobilier. Je construis ma vie tous les mois, je peux avoir des mois à 15000 euros comme des mois à 2000 euros. Je ne fais pas de vente c'est uniquement de la location. C'est très saisonnier, la vague d'arrivée est mai, juin, juillet, en août les agences ferment (...) Dans mes boulots j'ai évolué, je suis restée à peu près 3 ans dans toutes les enseignes où j'ai été ; j'ai évolué en salaire, j'ai eu des postes très jeune ; c'est une indépendance ; j'ai été habituée à me refaire par exemple en métropole j'ai été muté à Amiens et je me disais pff putain faut que je me refasse des amis, donc j'ai été habituée, j'ai été globe trotteuse j'ai fait plusieurs villes. À 17 ans j'ai eu mon bac, après j'ai fait 3 années d'anglais, je suis bilingue en fait, je voulais faire prof d'anglais, puis j'ai arrêté la fac ça ne correspondait pas à ce que j'attendais apprendre l'histoire de l'Angleterre, faire de la phonétique ; après je me suis dirigée vers le commerce ma mère était commerçante ; j'ai fait un BTS action commerciale en alternance dans un magasin ; et quand j'ai eu mon

BTS on m'a donné la direction d'un magasin et j'ai été recruté par Quick, j'ai donc quitté Reims d'où je suis, pour aller à Amiens, après j'ai été sur Troyes, après j'ai été pour le groupe carrefour où on était deux femmes, c'était des allusions tout le temps machistes ; c'était des boulots durs, j'ai été très polyvalente très tôt ; après j'ai été dans les parfums, j'ai été ambassadrice de Dior, Cerrucci, c'était autre chose. Quand j'étais sur Paris j'ai été chassée par des chasseurs de tête ; j'ai eu des boulots où j'ai beaucoup bougé, j'étais là pour redresser les chiffres d'affaire, les gens me haïssaient. J'ai eu des procès, j'ai viré beaucoup de personnes, les gens avaient peur de moi. J'étais pas forcément aimée dans mon travail. Ma mère était cadre dans un groupe américain, je la voyais peu elle partait tôt le matin, rentrait tard le soir, j'ai plus été élevée par mon père. Il était technicien chez Arthur Martin toute sa vie (...) Il faut savoir agir avec leur faiblesse ; un jour je loue un appartement à une mamie antillaise de 80 ans qui sortait de l'hôpital. Y a avait pas d'eau et comme c'était le week end ils ne voulaient pas se déplacer, j'ai dit je préviens sa famille et j'appelle France – Antilles pour dire que vous refusez de mettre de l'eau à vieille dame martiniquaise, et dans l'heure, ils sont venus mettre l'eau. Il ne faut pas menacer les gens, il faut jouer sur les points faibles.

Vous avez appris localement ou c'est votre savoir faire de là bas, de management ?

Ici j'ai appris localement ; il faut être plus malin qu'eux et ne pas se les mettre à dos. Une fois on était un dimanche au moment des élections municipales, y a le téléphone qui sonne, comment ça se fait que vous n'êtes pas encore venus voter ? « Ben on se reposait » ; « vous venez dans combien de temps ? vous voulez qu'on vous fasse venir une voiture ? Si vous votez pour monsieur untel on est prêt à vous donner 100 euros chacun ».

Vous disposez avec votre profession d'une carte relationnelle, carte sociale

Ici c'est beaucoup de relationnel qu'en France je n'ai jamais connu ça. Je connais le directeur de la DDE, EDF... ici si vous n'avez pas de relationnel, vous ne faites rien ; mon mari ne connaît personne, il est informaticien, il n'est pas dans le relationnel ; il n'a pas d'amis ; aujourd'hui tous les gens qu'on connaît c'est que le relationnel à moi. Moi je pars d'un côté et de l'autre, je discute avec telle personne ;

Vous n'envisagez pas de repartir en métropole avant votre retraite, pour les études de votre fille par exemple ? Elle part, mais vous n'envisagez pas de partir ?

Ah non pour retrouver un boulot comme le mien, non. Quand j'étais cadre je gagnais environ 3000 euros par mois, maintenant je gagne 6 à 7000 euros/mois qu'est ce que vous voulez que je foute en métropole ?

4/ Les réseaux installés et l'incitation au « regroupement familial »

Une des découvertes majeures de cette enquête tient au fait qu'elle confirme la recherche de M. Desse sur un point précis. Les Métros ne viennent pas au hasard. L'hypothèse continuiste s'affirme encore, non plus seulement au travers de paramètres institutionnels (fiscalité, hypoinsularité, effets d'aubaine professionnels) mais aussi sous l'influence de réseaux divers qui jouent le rôle de sas. Il ne s'agit pas à proprement parler de phases de test. Il s'agit de passerelles, de filières, d'incitations, de réseaux, amicaux ou familiaux. Même quand les personnes interviewées nous parlent de leurs vacances, lesquelles ont précédé le projet de migration, très souvent ces vacances sont associées à des retrouvailles familiales, à un pied à terre dans une famille, à des amis qui accueillent. Les vacances peuvent représenter des périodes transitionnelles assumées comme une période non intentionnelle de découverte et de bifurcation des choix de vie après des expériences locales positives.

On peut identifier d'une part l'effet d'aubaine familiale. Il joue à deux niveaux : par la présence de la famille locale ; par le jeu de la famille métropolitaine

qui s'est installée professionnellement avant le déplacement de l'interviewé. On en reste ici aux liens réels qui sont mobilisés par la personne. Une dimension mémorielle joue aussi, que l'on mentionnera en attendant de l'exploiter plus avant dans les analyses ultérieures. Dans le guide d'entretien, nous avons à l'esprit les transferts familiaux, les habitudes qui se transmettent par exposition (avoir une grand-mère voyageuse pour cette interne juive rencontrée à l'hôpital La Meynard, éprise de la Guyane mais qui voulait quand même faire un stage pour voir la Martinique, qu'elle trouve en fin de compte trop urbanisée), par familiarisation (les enfants qui ont voyagé avec leurs parents pendant leur enfance) ou par excitation libidinale (avoir eu des récits de voyage ou des sorties culturelles spécifiquement orientées vers la découverte des autres ou d'autres territoires). Une tendance ressort de ces trois vecteurs de la disposition « imaginaire » de l'adulte à voyager : nos répondants ont dans l'ensemble connu des expériences enfantines favorisant davantage le voyage, l'ouverture culturelle, que la vie casanière. Revenons aux réseaux mobilisés au moment du projet migratoire.

L'entreprise familiale.

Plusieurs enquêtés ont détaillé les raisons de leur venue liée à la famille. Un frère ou une sœur était déjà là (pour l'artisan pâtissière, le couple de libraire, la commerçante des Trois îlets, les cadres moyens à Pointe savane) ou des parents (pour le commerçant à la poterie des Trois Îlets). La migration fonctionne en effet boule de neige. Un membre de la famille tente sa chance. Les autres viennent progressivement pour étendre l'activité. La continuation d'une affaire familiale peut prendre plusieurs formes : la pâtissière rencontrée est la femme d'un homme qui a étendu la société industrielle sanitaire de la Guadeloupe à la Martinique. Mais l'épouse, l'interviewée, quant à elle, a créé sa propre activité. Elle travaillait déjà dans une boulangerie avant de migrer. Et par ricochet, elle a fait venir à son tour son frère depuis Paris pour tenir à deux son entreprise, localisée dans un site touristique à côté des Trois-Îlets.

Moi ça fait 15 ans que je suis là. Sans mon frère. Ce projet dure depuis 3 ans. Ça a mis deux ans pour être construit. Ça fait un an que le salon de thé est ouvert. Il y a plus de 20 ans, j'avais une pâtisserie dans Paris. Quand mon frère a été libre, il est venu. Je ne l'aurais jamais fait sans mon frère. Car il est dans la fabrication et trouver quelqu'un de régulier c'est extrêmement dur. C'est bien, c'est pas bien, ça change régulièrement parce que ça change régulièrement derrière. Chacun notre domaine et c'est très bien comme ça.

Tout a été créé ici. C'est une ancienne habitation. Ça appartient à Mr Marie le village. C'est une location. Il y a 15 ans, j'avais une société avec mon mari. Nous avons vendu. Son frère était déjà installé en Guadeloupe. Lui il est venu en Martinique pour faire le désamiantage. Maintenant ils sont aussi en Guyane. Mes enfants avaient 3 ans. C'était une opportunité de venir. Je connaissais la Guadeloupe par mon beau-frère. Moi j'avais une pâtisserie, lui de son côté il avait une société de désinsectisation, dans l'hygiène. On l'a vendu.

A noter l'existence de la zone commerciale dite de la « poterie des Trois-Îlets » où travaillent essentiellement des petits commerçants blancs, tandis que le loueur est un béké. Ces Métros, fréquentés régulièrement dans le cadre de ce qui apparaît finalement comme la seule observation ethnographique de cette recherche, se retrouvent le soir quand leurs commerces sont fermés. Ils prennent un verre sur les terrasses et écoutent de la musique provenant de France. Ils parlent de leur affaire,

des actualités, de la vie en Caraïbe, et se moquent abondamment des réalités locales. L'obligation de consommer en « tournées » nous a souvent fait « perdre la tête ».

Telle libraire est venue rejoindre sa sœur et est devenue dans un premier temps la salariée de confiance de sa sœur en tenant une boutique supplémentaire. Puis, avec son mari, elle a quitté sa sœur pour lancer sa propre entreprise. Quand celle-ci a périclité, elle est revenue travailler pour sa sœur.

On pourrait citer encore le cas de cette femme sans diplôme qui est venue rejoindre sa sœur et sa mère à Sainte-Anne, puis a pris son envol aux Trois-Ilets dans un commerce de vêtements :

Commerçante aux Trois Ilets

Pouvez-vous nous dire pour quelles raisons vous êtes venue il y a 37 ans ?

J'habitais Paris, j'étais déléguée médicale pour un labo pharmaceutique et ma famille était installée déjà depuis 2 ans à Ste Anne. Quand ils st arrivés à Ste Anne en 73 ; ma mère est arrivée en 74, elle faisait une dépression donc elle est venue rejoindre ma sœur. Il y avait ma sœur, mon beau frère et ma mère et Poï qui tenait le restaurant en face le magasin s'appelait Poï et Virginie. Poï était un ancien chef de village du club med, maintenant il est mort, qui avait épousé une martiniquaise et avait monté un restaurant. Donc à Ste Anne, il y avait 4 blancs. Ma sœur et mon beau frère avaient monté un magasin juste sur la place de l'église qui marchait du feu de dieu, souvenir, vêtements et au mois de juin 75, j'avais mon billet d'avion pour venir en vacances au mois de juillet ; mon beau frère arrive à Orly et me dit : « tiens il y a une lettre de ta sœur ». J'étais en train de me séparer de mon compagnon et ma sœur me dit : « j'ai acheté une nouvelle boutique », c'est-à-dire celle-ci, et elle me dit : « est ce que tu veux venir avec » ? Je me dis après tout pourquoi pas. Je vais voir mon directeur de laboratoire qui me dit : écoutez martine, je garde pendant 6 mois votre poste. « Donc si ça ne va pas vous revenez et je vous reprends ». Donc quand je suis arrivée en juillet 75 le magasin n'était pas fini de construire, donc je suis allée à Ste Anne; je faisais la navette avec ici, l'aménagement et tout ; mais je travaillais au magasin de Ste Anne. Alors c'était une vie rêvée, on ne travaillait pas en maillot de bain mais presque ; comme il y avait le club med, tous les chefs de village et les géos venaient au magasin, ns invitaient au club med ; on avait porte ouverte au club. Ils venaient diner chez nous. Si vous voulez c'était très convivial.

Pourquoi une partie de votre famille est venue avant vous ?

Mon beau frère essayait de divorcer, mais c'était l'époque où si la femme ne voulait pas divorcer on ne divorçait pas. Il a voulu mettre de la distance, et comme ils étaient venus deux fois en Martinique au club med et qu'ils avaient été emballés par Ste Anne, ils ont cherché un local.

Il fallait du capital, ils faisaient quoi en France ?

Il avait des salons de coiffure.

Venir avec son partenaire métropolitain aux origines antillaises

Pour cette infirmière libérale habitant à Sainte Luce et y travaillant, les pratiques sociales sont dans l'ensemble proche des Métros. Elle vient seule pour le soleil, les plages et la plongée, sa passion. Elle rencontre son futur mari pendant son séjour, lui-même étant en vacances. Il ne s'agit donc pas d'un Martiniquais vivant à la Martinique mais d'un fils lui-même métis d'un couple d'infirmiers ayant vécu en grande partie en France. On pourrait dire ici que la créolisation s'arrête à la légitimité/banalisation du métissage phénotypique, sans véritable immersion dans la culture locale. Mais, dans les représentations, les affrontements idéologiques en 2009 vont faire ressortir son identification à la vie martiniquaise, notamment par le

truchement des deux leviers de la « naturalisation », le mari martiniquais, l'enfant métis né au pays, sans oublier, variable supplémentaire, l'ancienneté de la résidence. Du fait de cette légitimité sociale, cette infirmière a combattu les points de vue des opposants l'enjoignant à ne pas s'impliquer dans la vie politique locale.

« Quand y a eu le référendum j'ai voté et donc en en discutant avec beaucoup de patients, ils m'ont dit : tu n'aurais pas dû voter. Certains m'ont dit, j'ai quand même 5 ou 6 patients qui m'ont dit : 'Comment ? Tu votes ? Mais t'es pas d'ici pourquoi tu votes ?' Je dis : je vis ici, mes enfants sont nés ici, mon mari est d'ici. J'ai le droit de vote, je vote ».

Pour autant, cette personne se sent un peu martiniquaise sans s'immerger dans la culture créole comme le fait la femme de l'agence de location de voiture épris de passion pour la vie locale en tant que telle. Le droit de présence et de vie, la légitimité d'être là ne signifie pas pour elle une entrée dans la « culture », notamment du fait des décalages dans les représentations de la famille et du profil identitaire des femmes, qu'ils concernent le fonctionnement des femmes/mères ou celui de sa propre famille happée par le « rythme local » qu'elle n'apprécie guère. Il reste que le couple mixte, sa disposition à aimer « la région » et son ancrage dans le temps, ainsi que le profil local de son fils né ici, lui donnent le sentiment d'être chez elle, de « faire partie d'ici » :

Voilà c'est ça. Pour certains, bon je suis pas antillaise mais je fais partie d'ici.

Au niveau de l'intégration locale pour vous c'est quoi être d'ici ? votre mari et vos enfants sont d'ici, mais y a quoi votre mari et vos enfants sont d'ici, mais y a quoi d'autre dans votre adéquation personnelle ?

Ce sont les gens qui disent tu fais partie d'ici. Moi, je ne dis pas je suis d'ici mais j'habite ici. J'y suis bien, mais je ne suis pas antillaise. J'aime vivre avec les Antillais mais je ne suis pas antillaise.

Pourquoi vous dites antillaise et pas martiniquaise ?

Je ne sais pas. Pour moi c'est la même chose. J'habite en Martinique donc quelque part je suis un peu martiniquaise, parce que j'aime cette région, j'aime y vivre, mais culturellement j'adhère pas à toute leurs valeurs, je n'ai pas le même mode de penser. On va pas faire de généralités mais y a quand même, euh...

Par exemple en quoi vous sentez que vous n'avez pas le même mode de pensée ?

Par exemple, rien que la femme antillaise. Moi je ne pourrais pas, la femme martiniquaise si vous voulez (petit rire). Elles ont un côté très indépendants, très dur. Moi je le vois, finalement c'est elles qui mènent la baraque. On dit des potomitans, mais c'est ce qu'elles sont. Par exemple, elles ont des enfants mais, mais souvent toutes seules ou alors le papa est là, mais il pourrait ne pas être là. Y a quand même, la structure familiale ici n'est pas la mienne.

Mais est ce que ça joue dans les relations quotidiennes dans la manière de parler, d'être ? Vous n'avez pas de copines martiniquaises ?

Si si, qu'on a rencontré. Ce sont des petites filles de patients. La grand mère est décédée mais par contre on est devenu avec l'une des deux sœurs, je suis devenue vraiment amie. Sa soeur à cette amie fait partie du modèle ; elle a son enfant toute seule, elle est dure de caractère, enfin forte de caractère. Par contre mon amie est plus avec une famille, elle a vécu en métropole ; elle est plus dans le modèle familial qui est le mien. (...)

C'est pas une question d'intégration, mais bon si on s'intègre quelque part... On se met au rythme, non pas au rythme de la vie locale, pas moi en tout cas, je suis toujours aussi speed. Mon mari s'y est fait malheureusement, mon fils a l'air de s'y faire.

Il est né ici lui donc ça fait sens et peut être décalage entre la maman et le fiston.

Je pense, je pense qu'à l'avenir ça pourra devenir ; quand je lui dis de se dépêcher il se dépêche à la mode antillaise. Il traîne un peu les pieds quoi. Des fois je me dis que j'ai pas envie que mon fils devienne comme ça. Même dans sa façon de me parler. Il me parle avec l'accent antillais, très traînant. Mon fils il est vraiment d'ici (rire).

En dépit de ces différences et de ses propres ambivalences entre l'intégration et le rejet de modes de fonctionnement qui sont trop proches, selon elle, du laisser-aller, la vie au jour le jour s'inscrit dans une proximité molle avec la famille du mari, ce qui signale tout de même une sorte de routinisation du lien familial. L'intégration semble réalisée dans l'ensemble, ce qui suppose chez elle de mettre en sourdine ses aversions pour les comportements « martiniquais » en se laissant glisser dans la vie familiale. D'ailleurs, c'est par le rire qu'elle accueille les décalages entre elle et son fils.

Votre mari martiniquais, il a des liens de son côté ? Comme son père ou ses copains des Trois Îlets ?

Oui avec la famille ; sinon les enfants de ces gens là sont en métropole la plupart du temps. Par contre on a des amis martiniquais qui sont souvent des amis du papa, qu'on voit régulièrement. La famille de mon mari, mais c'est pas une famille très unie. C'est une famille martiniquaise, comme certains je dirais. On se voit, y a des cousins mais on se voit rarement.

Y a pas des grandes fêtes familiales ? Des trempages ? Des réunions sur la plage ?

Ça fait longtemps qu'il n'y en a pas eu.

Y en a eu alors ? ça fait 5 ans que vous êtes là.

Y en a eu. Des pique niques ou alors pâques. Ça nous est arrivés quand on s'est pacsé ou à certains événements comme Noël. Quand on est là pour Noël et que tout le monde est là on fête Noël à la plage.

Vous êtes immergée dans les chanté Noël ?

Oui je fais partie, avec mon beau père on a le côté antillais, oui du chanté Noël tous les ans.

On pourrait parler à son égard d'intégration tranquille, laquelle se distingue de l'intégration passion qui est portée par la femme de l'agence de location de voiture. La passion rime avec naturalisation, le quêteur se portant vers les éléments du répertoire qui symbolisent l'appartenance ; ce qui confirme voire réifie certaines dimensions comme plus « martiniquaises » que d'autres. A l'inverse, dans un modèle mou, le couple domino est dans le flou identitaire, posant certains principes, en réfutant d'autres, gérant des assignations comme les Métropolitains. Ainsi, le mari de l'infirmière a du mal à se situer dans un pays où il n'a pas vécu.

Il en fait pas trop mais c'est vrai que. Mais lui aussi, il ne sait pas trop où se situer. Quelque part ici il est beaucoup plus martiniquais qu'il l'était en métropole ; parce qu'il a tjrs eu du mal à se situer. En métropole on lui disait souvent d'où il venait ; il est typé plutôt maghrébin. Par contre quand on a été faire le changement d'adresse à Toulouse on lui a dit : ben vous rentrez chez vs. Ici c'est vrai les Antillais se plaignent souvent que les responsabilités sont tenues par les métros mais quand il a essayé de mettre dans l'entreprise où il travaillait des responsables antillais il a eu du mal. Ils lui disaient ben non moi je veux pas commander les collègues. Entre antillais ils ne veulent pas se commander. Ils ne veulent pas créer des hiérarchies donc il disait : tu veux être chef ou pas, c'est pas une question de commander, c'est une question de responsabilité.

Lui par rapport à ses subordonnés martiniquais ou c'est les martiniquais qui voulaient pas ?

Non si vous voulez, il avait besoin d'un chef de chantier, il a proposé à des ouvriers antillais mais qui ne voulaient pas le poste. Ils ne voulaient pas devenir le chef, le supérieur d'autres antillais.

Il y a d'autre part les réseaux professionnels ou les réseaux d'amis croisant l'espace professionnel. De nombreux entretiens avec des acteurs professionnels diversifiés indiquent l'existence de réseaux par lesquels la migration devient une sorte d'invitation par des amis de promo ou le réseau professionnel (prothésiste, patron dans une chaîne hôtelière, médecin en libéral, l'huissier).

Le médecin d'un quartier de FDF

Après mon service militaire de VAT comme médecin scolaire, des amis antillais qu'on avait connaissaient bien le sénateur Rodolphe désiré, un ancien médecin. Il leur a dit : dites lui qu'il manque un peu de médecins du côté de ce quartier de Fort de France. Donc moi j'ai vu un local, je l'ai pris. Et je me suis installé avec un copain antillais kiné qui était à la fois à l'hôpital et un cabinet à Saint Pierre. Je lui ai dit, si tu veux, on ouvre un cabinet ensemble et on aura la salle d'attente commune. C'est le parrain de mon fils c'est pour vous dire.

Patron et cadre au MEDEF

Ça fait 23 ans que je suis là. Ça a commencé quand j'ai commencé mes études. J'ai fait une école de commerce. Et je suis parti en Polynésie parce que mes parents sont là-bas mais 6 mois après mon arrivée ils sont partis. Je suis restés 5 ans là-bas, je me suis marié, j'ai eu des enfants puis on quitté Tahiti. Elle travaillait dans les bijoux. On est parti au Mexique pendant 1 an. Ma femme ne s'est pas plu là-bas. Mais on a voulu continuer outre-mer, c'était une évidence pour nous. Au départ c'était plutôt la Guadeloupe, lieu de l'activité économique. Pour moi, la Martinique, c'était une station balnéaire. Je ne sais pas où j'ai piqué cette idée là, complètement contraire à la réalité. En fait on visait les Antilles, comme une continuation du rêve outre-mer.

Vous aviez fait quoi comme djob au Mexique ?

Des bancs d'étude pour la maintenance des hélicos. Pour mesurer l'usure des pièces. C'était mon affaire.

Après les bijoux, les hélicos ?

Oui, c'est une démarche opportuniste. Et donc mes clients, c'était la police, les compagnies pétrolières, le gouvernement. Ça marchait plutôt bien. Mais ma femme n'aimait pas. Elle est métro. On s'est rencontré à Tahiti. Elle avait pris un billet open d'un an. Et puis elle est tombée sur moi. Elle rêvait de Polynésie, sa tante était là-bas et elle avait un BTS de tourisme. Elle a assouvi son rêve. Elle trouvé immédiatement du boulot dans le tourisme. Elle avait déjà travaillé en Europe dans l'hôtellerie pendant 3 ans. L'objectif à tous les deux était le même : vivre un peu le rêve... Ses parents à elles étaient là depuis 1981, à cause de l'élection de Mitterrand. Ils avaient fui la France pour la Polynésie !

La fiscalité en polynésie, c'était comment ?

C'était très sympa. Pour la fiscalité directe. Car la fiscalité indirecte, l'octroi de mer, c'est élevé.

Comment vous êtes arrivés au Martinique ?

On visait plutôt la Guadeloupe que la Martinique comme je vous ai dit. Depuis le Mexique, ma femme avait une amie d'enfance dont le mari dirigeait une entreprise sur le bassin... Ma femme m'a dit, tu n'as qu'à envoyer ton CV au mari de mon amie mais c'était sur la Martinique. Assez rapidement, j'ai eu un entretien. Entretien auquel l'employeur ne s'est pas présenté. J'avais quand même fait 5000 bornes !! Je ne l'ai jamais vu. Il avait quitté la Martinique cette semaine là. En racontant à l'amie de ma femme, son frère passe le soir même pour me voir. Je lui raconte ma mésaventure. Le gars me dit qu'il voit Plisseaunot le lendemain et donc il lui donne son CV. Et j'ai été embauché dans la foulée. J'ai pu repartir

une semaine. J'ai eu une chance. J'ai été Directeur administratif de cette société, depuis 23 ans. On s'est d'abord installés à Schoelcher pendant 2 ans, ensuite une villa à Fort de France pendant 5 ans, puis à Case Pilote pendant 13 ans et maintenant à Terre ville. Les enfants sont repartis sur Bordeaux faire leurs études. On avait une très belle maison sur Case Pilote mais la maison faisait 380 mètres carrés, alors qu'on avait deux enfants partis. On a pris un appartement plus petit ici. C'est vrai que l'argument de la sécurité a joué. Mais aussi la gestion, l'entretien. Désormais c'est plus petit. Moi je ne voulais pas mais bon.

5/ Changer de vie : les aventuriers

La recherche de tropicalité s'alimente à une infrastructure mondialisée, à la sécurisation des transports maritimes, à l'essor du tourisme accessible économiquement aux classes moyennes, à l'hypoinsularité offerte par les moyens de communication. Les aventuriers rencontrés ne sont pas forcément des professionnels de la « baroud », endurcis par une vie d'errance et de prises de risques. A. Lehuger explique pour Mayotte que la part des aventuriers est résiduelle. En revanche, une fois que les enseignants précaires arrivent pour obtenir ce poste convoité en situation de relative marginalisation professionnelle, ils déploient un sens de l'aventure locale ; disposition valable pour l'immense majorité des M'zungus. Elle parle d'un « *aspect frénétique d'une consommation de loisir exacerbée* ». A la Martinique, où les migrations de Blancs sont plus anciennes et les possibilités de se réaliser professionnellement plus diversifiées, la part des aventuriers est tout autant résiduelle. On l'a vu, beaucoup tentent de se refaire économiquement à Mayotte, y compris dans la fonction publique, la chercheuse ayant identifié une part non négligeable de précaires qui sont devenus des contractuels de l'éducation nationale, sans provenir de l'enseignement. A la Martinique, il existe plusieurs profils d'aventuriers. Il y a les baroudeurs, qui prennent des risques, entament des traversées d'océan, vivent au jour le jour de petits boulots.

Tel jeune parti pendant 8 ans sur un bateau à 18 ans, à peine formé par un beau-père rencontré à la Martinique en allant voir sa mère, tel éducateur en rupture de ban ayant fui la relégation institutionnelle en faisant un circuit en Amérique latine qui le conduira à terme à la Martinique, tel ouvrier mécanicien sur le port de Marseille ayant retapé un bateau et ayant servi de skipper à deux étrangers pressés de partir vers le continent sud américain, sont des exemples de passage à l'acte qui, s'il est rendu relativement facile par les conditions modernes du voyage, n'en demeure pas moins une prise de risque physique. La Martinique apparaît, sous ce registre, comme une escale qui peut devenir une destination dans un périple un peu herculéen.

D'autres aventuriers fonctionnent avec des parapluies. Il s'agit de personnes qui, sur la base d'un travail plus stable, orientent toute leur vie autour du plaisir. La Martinique peut être le territoire d'un rêve qui a comme nom, la planche à voile ou la plongée, les virées en bateau (propre ou avec un skipper), ou simplement les conditions climatiques.

-Une vie dans le fun

Vivre sa passion pour les « tropiques » s'ancre de deux façons. Les arrivants peuvent trouver un métier quelconque et réaliser leur activité parallèlement à leur

passion. D'autres se lancent professionnellement dans la création d'une affaire en lien avec ce qu'ils aiment, autrement dit, le projet même qui se trouve à la source de leur migration. On a pu rencontrer l'enfant d'un couple de métro ayant monté une société dans le « fun ». Ce fut la première société de plongée à la Martinique, créée aux Trois Ilets par une famille venant de France au début des années 1980. D'autres métros ont lancé une affaire ludique : le tourisme vert (randonnées, canyoning, accrobranche, excursions avec un skipper), les sports associés à la jeunesse (squad)

Grâce à un entretien mené auprès d'une femme adepte du surf, il a été possible d'obtenir des informations sur la culture sportive fermée des Blancs qui viennent en fait « capter » la mer sans rechercher forcément une implantation relationnelle. La jeune femme de 30 ans qui nous a accordé l'entretien provient d'une famille diasporique coloniale, le père ayant été planteur dans une colonie belge en Afrique. Dans cette lignée, elle s'est ancrée elle-même dans une colonie française, aiguillée par une passion pour ce sport nautique. Plus largement, elle est parvenue à devenir une figure locale en ayant convaincu les pêcheurs locaux de la laisser créer son entreprise de portage de touristes. Seule Blanche à être acceptée dans ce commerce, elle a fait l'objet d'articles dans la presse locale.

Les entretiens réalisés avec des gens qui ont connu cette période fin 1970/milieu des années 1980 représentent des pionniers. Ils étaient souvent seuls dans les bourgs où ils vivaient. Leurs enfants étaient les seuls blancs dans les classes. Ceux qui ont plus de 25 ans de résidence ont donc joué un rôle d'explorateurs. Ceux qui ont entre 15 et 25 années de résidence ne sont guère éloignés. Ils ont connu l'installation et la généralisation des centres commerciaux, la finition de la nationale reliant le Sud à Fort de France. Entre ces acteurs et les suivants, qui sont là depuis quelques années, les évaluations des situations ne semblent pas être tout à fait les mêmes. Les premiers ont profité d'une période de vide où la demande pouvait d'ailleurs être forte (notamment les personnels de santé) et où les images à propos des métros n'étaient pas encore prégnantes. De même, les conditions infrastructurelles ont tellement changé que les derniers arrivés peuvent davantage tenir compte de la modernisation économique de l'île tandis que les premiers se remémorent un temps plus roots où les liens sociaux primaient sur la consommation et l'individualisme, ce que déplorent d'ailleurs la quasi-totalité des sociologues martiniquais, de André Lucrèce à Louis Félix Ozier Lafontaine.

Médecin jeune dans les années 1970

Je travaille dans un quartier populaire avec 99,99 % d'Antillais, et je n'ai aucun souci. Quand je suis arrivé en revanche, je me voyais comme un porteur de culture et de connaissance qui me faisait être au dessus du panier si vous voulez. J'ai très vite changé en fait parce que c'était par méconnaissance. Quand je suis parti en avion pour la première fois, je pensais que j'allais aller sur des routes en terre avec une jeep et d'aller de dispensaires en dispensaires vous voyez. J'ai eu une image complètement faussée, je ne sais pas d'ailleurs pourquoi j'ai eu cette image. Et puis à l'époque il n'y avait pas tant de reportage ou d'échange.

-Les voyageurs qui font halte

Le projet de migration s'origine aussi dans la migration déjà réalisée. Plusieurs enquêtés ont évoqué une errance géographique avant de se poser. Plusieurs scénarii ont été présentés. Dans le cas suivant, il s'agit d'un couple connaissant une rupture professionnelle forte (écoeurement, usure) doublée d'une volonté de bifurcation (formateur, voyageur dans l'autres pays, enfin, projet d'installation dans la restauration). Il n'y a pas de projet inaugural transparent mais une formulation qui se dessine progressivement, après plusieurs expériences à l'étranger et plusieurs séjours. En l'occurrence, ce couple va s'installer à la Martinique dans la continuité d'autres voyages qui visiblement n'ont pas débouché sur des opportunités professionnelles

Restaurateur au Carbet

Il y a 21 ans, on est venu avec mon ex femme. Je suis un ancien éduc spécialisé ; je bossais avec des ado assez durs, et j'ai fait ça pendant 7 ans. A cause d'une histoire de pédophilie par un collègue à Versailles et qui a été étouffé, j'ai voulu démissionner. Je n'ai pas accepté et on est parti en Amérique du sud pour faire le point. J'avais à l'époque une petite trentaine d'années. On est parti vivre deux ans en Bolivie. Et en allant en Bolivie on est passé par la Martinique pour des raisons évidentes de voyage. On est passé spécifiquement par le carbet et on a eu un coup de cœur à l'époque. C'était il y a 23-24 ans. Après ces deux années de Bolivie on est revenu en France pour des raisons financières. Je me suis transformé en conférencier dans les collèges et les lycées, sur la Bolivie et les narcotrafiquants ; ensuite j'ai repris le boulot en tant qu'éduc spé avec la DASS où j'ai décidé de changé d'orientation avec mon ex femme ; on s'est dit pourquoi pas monter un projet. J'étais pas mal doué dans la restauration ; pourquoi pas monter un projet de petit snack au carbet. Pourquoi le carbet ? c'était idyllique au niveau du petit village de pêcheurs, le climat, les gens ; c'était un autre monde et puis on avait l'impression de respirer alors que j'étouffais à Paris. Donc on est avec peu de moyen on est venu s'installer il y a 21 ans sur le petit village de Morne vert. Je ne connaissais personne mais on a été tout de suite bien accueilli par les autochtones. Je suis venu par avion mais avec un petit camion tout pourri que j'avais acheté à paris et qui était mon outil de travail. Je m'étais renseigné et je l'avais déposé sur la plage du raisinier, c'était un camion qui ne roulait plus. Quand je suis arrivé ici je l'ai posé ; la plage du raisinier à l'époque était gérée par l'ONF et j'ai trouvé un arrangement ; j'étais le premier à faire ça, j'ai fait du poulet/frites et puis le camion, ça a marché tout de suite ; j'ai commencé à faire les fêtes patronales. Le petit camion est devenu un gros camion, puis deux camions et quand on commence dans ce métier là on a envie de passer à l'étape supérieure donc j'ai acheté un petit fond de commerce au morne rouge, un petit restaurant en faillite et puis ce restaurant est devenu un autre restaurant parce qu'on a voulu s'agrandir. J'ai acheté un autre fond de commerce et la depuis 10 ans je crée des restaurants, enfin tous les 5 ans je créé un autre restaurant, je le vends, je me repose trois ans et je recommence.

L'enquêté est voyageur mais pas anti-travail. Il y a même une sorte d'éthique du travail libre mais dur, à la dure, *roughly* pour reprendre le mot qui qualifie l'existence des SDF en Angleterre. Ce type d'aventurier forme une sorte de prolétariat libre qui refuse les contraintes de l'usine, à vie, mais ne rechigne pas sur le travail en tant que tel. La notion de travail bien fait et d'abattage de travail est même mise en avant pour légitimer sa présence sur l'île. Le voyage est la rencontre des autres, le grand air, sac à dos, dans un esprit de liberté et de vagabondage d'île en île, de pays en pays. La Martinique n'est pas LA destination, c'est une escale dans la vie, une tentative de se poser à un moment donné. Au moment où l'entretien est réalisé, la personne connaît une période de précarité puisqu'elle a perdu son emploi

sur le port de plaisance du Marin. Dans le système de la débrouille, elle se retrouve à vendre des chichis. Mais son profil dépasse de beaucoup cette vente artisanale assez dévaluée socialement. Car il veut « réussir » et garder la tête haute, à l'opposé de ceux qui ne « branlent rien et sont mal habillés ». Mais il aime la vie cool et les rythmes de vie plus tranquille, ayant été hors normes, contre l'usine et « chaud » au point d'avoir eu un éducateur. Pour le moment il tient dans son petit business, se sent bien ici et se sent « martiniquais ». Mais son rêve aurait été de monter un resto, ce qu'il n'a pas fait à cause de son âge et de ses problèmes de santé. Il semble que désormais il soit devenu un résident « ancien ».

Commerçant de Chichi sur une plage

Au départ je voyageais avec mon sac au départ. J'avais pas vraiment de destination tu sais. Parce que moi. Moi je prends mon sac...Bon j'ai quand même un endroit où je veux aller, une direction, si c'est l'Amérique du sud ou l'Asie. Au départ, tu pars et tu t'organises pas. Un voyage tu dois pas l'organiser, tu dois être...Tu dois composer avec les aléas que tu vas rencontrer. Tu ne peux pas savoir ce que tu vas rencontrer. Tu ne peux pas dire je vais faire ci ou ça. Et parfois tu peux être malade, avoir un accident...L'agression, aussi ça t'arrives, autrement tu prends pas de risques...Quand je les aies eu les agressions, je les aies cherchées. Nous on s'est rencontré en France en 1995. Avant j'avais déjà voyagé. On a d'abord été en Guyane...

On est arrivé en bateau ici ! Au Marin...D'abord en Guyane, voilà. Tous mes voyages je les ai fait en bateau. J'ai appris tout seul. J'ai gardé longtemps mon bateau, j'ai fait la méditerranée. Je viens de Montélimar. La France ne me plaisait pas. Je suis de la vallée du Rhône, les usines, quoi, pas gai. Au début je partais et je rentrais. Puis j'ai travaillé pour mon bateau sur la côte d'Azur. J'ai travaillé 5 ans sur le Port du Lavandou. J'entretenais les bateaux pour une société et j'ai acheté le mien en fait. J'ai d'abord fait le sud de l'Espagne, j'avais pas bcp d'argent. Je bossais dans le bâtiment en Espagne. Puis après les Canaries. Et après l'Amérique du Sud. Il y avait deux mecs qui voulaient aller au Brésil, je les ai amenés et après j'ai été en Guyane. Tu peux dire j'ai vu la Guyane si tu restes, pas 5 semaines, ou 2 mois. Moi c'était 5 ans ! La forêt...J'ai pêché. Je vivais sur mon bateau. Et Christine après m'a rejoint. Après on a trouvé un appartement et on faisait du bateau. Et le pouvoir d'achat en Guyane...Les gens ont plus d'argent ici...La consommation est plus grande ici. Et je suis passé plusieurs fois à la Martinique. C'était la plus européanisée, même par rapport à la Guadeloupe. Au début, j'ai travaillé dans la plaisance ici. Puis j'ai perdu mon boulot. J'ai été pris de suite tu sais, et ça a fait des jaloux. Des Antillais. Ils te regardaient tous de travers. Après quand ils voient le boulot que tu fais, ils la ferment. Mais il est vrai qu'on est pas aimé quand on est marin. Il y a beaucoup de mecs qui dégradent l'image. C'est des mecs qui arrivent en bateau comme moi mais ils n'ont pas envie de réussir ou la possibilité parce que dès fois c'est pas l'envie, c'est la possibilité. Tu vas vite paraître clodo. Même pour faire tes papiers à la Sécu, t'es emmerdé. Ils se méfient du métrou qui arrive au Marin...Est-ce que c'est cette image du mec qui branle rien, mal habillé...qui est au bar la Carène au Marin...Tu les as jamais entendus dire ici « touriste sac à dos c'est pas bon » ? ...Mais pour moi, eux, ce sont des paumés, et édentés...et la drogue...La société il n'y a pas de cadeau...Tu vas sur le carénage. Chez Bichic. Ils sortent les bateaux de la grue. Je les connais bien... Mais bon moi, j'ai vendu mon bateau... Ça coute cher la plaisance...Le moindre travail, tu sors 500 euros...Après tu as la démerde... Ici, on a essayé de me faire partir. Je t'explique ce qui m'est arrivé. Quand tu gagnes 3 sous, on t'emmerde pas. Quand tu commences à gagner ta vie, toujours des jaloux. On t'élimine. Quelqu'un avait des amis dans la mairie et il a pris ma place sur la plage. Moi j'ai fait une pétition. En trois jours, j'avais 350 signatures...Elle était là-bas ma place. J'ai été voir les gendarmes. Ils m'ont dit de retourner à ma place. Moi je me retrouve ici en plein soleil. Elle n'a pas pris ma place. Moi j'ai une réputation mortelle dans les chichi, ah ouaih...

Tu as pas eu de vengeance ?

Je fais gaffe. Moi aussi je peux mettre la pression. Petit à petit tu te fais connaître avec tes clients, quand tu fais de la qualité. Quand je fais mes affaires, je les fais bien. C'est la qualité de ton travail qui te fait travailler. C'est elle qui te fait vivre. Perdre un client c'est grave. Moi ici sur cette plage, j'ai mes clients et je travaille 7 jours sur 7.

Je croyais que les métros faisaient profil bas ici ?

Tu sais quoi ? Je m'en bas les couilles. Il n'y a pas de métros, pas de Noirs, pas de Blancs ici. J'avais 6 ou 7 ans d'activité, c'est normal de gueuler pour ma place. C'est pas normal !! Du moment que t'as tes papiers...En plus on a eu des soutiens. Il y a les ennemis du maire qui se sont fait un plaisir de signer ! Il disait qu'il n'y était pour rien ! Il voulait donner la place à un ami mais je ne me suis pas laissé faire. Mais moi je suis bien accueilli ici.

Moi j'étais chaud...mineur, j'avais un éducateur. Et l'envie du bateau, c'est cote d'azur, j'avais une formation de mécanique. J'étais sur un territoire, je pouvais partir par mes propres moyens, et ça m'apprend des choses de voyager.

En quoi ça t'as changé ?

Tu apprends à te démerder, tu apprends à reconnaître un mec qui va te niquer la gueule. Tu sens les choses. Tu te méfies, tu as moins d'amis. Tu sais où tu mets les pieds...Les milieux de la drogue. Si tu prends des précautions, que tu connais les langues. Je le comprends super bien le créole.

Qu'est-ce qui continue à faire frontière ?

Moi je suis devenu martiniquais. Je revendique la mentalité du Martiniquais. Si tu arrives en retard à ton RV, il n'y a pas mort d'homme !! Et puis bon il y a du laisser aller, ils te le disent les employeurs. Ils ont même tendance à prendre des métros, on es d'accord. Mais maintenant, c'est moins. Il y a dix ans tu pouvais te la poser cette question. Moi j'aime arriver à l'heure mais j'ai du mal !!!

Bon des fois j'en ai marre de faire ce boulot, mais je continue parce que je n'ai pas de plan...Tu vas pas abandonner un truc qui te prend pas trop le chou et qui te permet de gagner ta vie, t'es d'accord avec moi hein...Si je fais toujours des chichis, c'est grâce à Christine. Maintenant je ne vais pas te raconter ma vie privée. Tu sais des opportunités dans ta vie, tu n'en pas tout le temps. Un temps, avant les chichis, on avait l'idée d'acheter le container au Vauclin, qui fait des pizzas mais ça marchait pas... Parce qu'avec ça tu fais pas ta retraite hein. On aurait monté une affaire en exploitant bien le truc. Mais j'ai un certain âge et j'ai des problèmes de dos. Mon ressenti, c'est que je ne suis pas sûr de demain. Bon, je gagne des sous, c'est l'essentiel et je ne demande rien à personne. Je me suis mis commerçant, je paie moins de charges sociales que travailleur indépendant ou profession libérale !! Pendant 2 ans, j'ai été dans toutes les administrations, URSAF, et les autres. Je suis parti à la préfecture. J'ai écrit au médiateur de la République ! J'ai un APE commerçant. J'y suis arrivé mais j'y ai mis le temps. Ils te démoralisent ! Il y a la queue, ils emmerdent tout le monde !! Mais c'est pas spécifique à la Martinique, en France c'est pareil.

Parmi les aventuriers, on peut isoler les personnes qui proviennent horizontalement de l'empire français. Plusieurs enseignants blancs de l'Université ont enseigné en Afrique. Il y a ainsi une circulation entre tous ces territoires sans que les individus ne traversent uniquement les « outre-mers ». Il faut raisonner à l'échelle de l'empire colonial français. Il y aurait d'ailleurs une recherche spécifique à mener sur les trajectoires de cette sous-population d'aventuriers. D'une certaine manière, l'Algérie a participé de ce rêve d'aventures pour les colons. On a même pu constater, pour tel directeur maritime, l'effet d'une filiation qui remonte à une migration de la famille corse en Algérie. Cette personne ne se sent pas bien en France et trouve sa terre d'élection à la Martinique.

Enfin, un profil plus insaisissable est à pointer. Il s'agit des cultures familiales. Nous avons rencontré, en démarchant des Métros dans les hôpitaux locaux, une jeune interne en médecine qui provient d'une lignée de femmes aventurières :

Vos parents sont médecins ?

Non enfin ma mère est médecin scolaire et mon père est directeur de collège/lycée. Sur la sécurité, on s'était renseigné. C'est connu ; après ns on voyage bcp ; on sait que la sécurité ça ne peut pas être critère. Mais c'est très subjectif.

Vous avez voyagé où ?

Dans énormément d'endroits, beaucoup l'Asie, l'Amérique du sud. Moi j'ai bien vu que le profil des gens qui étaient c'étaient des personnes qui avaient beaucoup voyagé sinon le choc aurait été peut être trop important (sourire).

Qu'est ce qui fait que vous avez voyagé ? Vos parents voyageaient ? Ou d'autres facteurs explicatifs ?

J'ai une lignée de femmes très indépendantes dans ma famille qui ont toujours voyagé. Mon arrière grand-mère décédée à l'âge de 108 ans était encore en vadrouille à 100 ans. Ma grand-mère voyageait à 85 ans. Mes parents voyagent, bref tout le monde bouge. Mon conjoint n'avait jamais voyagé avant que je ne le connaisse. Mais je l'ai connu à 18 ans du coup je lui ai appris à aimer.

Comment vous expliquez cette lignée de femmes voyageuses ?

Je l'explique parce que ma famille de ce côté-là est juive. Ils ont tous fait des études. J'ai des grandes grandes tantes qui sont médecins, ma grand-mère a une licence de droit ; elles ont fait des études, et parlaient plusieurs langues et à partir de ce moment-là elles ont voyagé. Je pense que c'est du fait qu'elles ont été éduquées, qu'elles ont fait des études supérieures ; et c'est ce qu'il y a souvent dans les familles juives en fait.

Il reste qu'il faudrait expliquer d'où provient cette démangeaison sociale et comment elle se transmet de mère en fille.

6/ Faire ou refaire sa vie : effets d'opportunité et logiques de conversion

Dans les cas qui suivent, la situation est intéressante parce qu'elle montre que l'incertitude du projet initial n'est pas absence de projet. Des gens sans attaches majeures, sans implantation professionnelle ou à un carrefour de leur vie, sont favorablement disposés au hasard et à ce qu'il procure. Les quelques jours de vacances pour rejoindre des amis sont des tests, des mesures informelles des possibilités de remplir une vie avec du sens, quand celui-ci n'a pas encore émergé en métropole. D'autres peuvent être en arrêt maladie où éprouver un sentiment confus de ras le bol. Dans tous ces cas, le temps « vide » est une structure d'opportunité qui favorise l'exposition « pleine » à des rencontres autrement improbables.

Le premier entretien a été réalisé avec une femme d'une quarantaine d'années travaillant dans la location de voiture, comme salariée. Cette jeune femme, sans titre scolaire, est ouverte aux propositions, en attente d'une « découverte ». C'est une aventurière sans projet d'aventure. La rencontre avec le conjoint local ouvre ainsi un monde de sens. A partir du moment où elle quitte ses copains pour son mari martiniquais, elle entre dans un nouveau monde avec une passion telle que l'on peut parler de conversion globale. C'est d'ailleurs la seule métropolitaine rencontrée qui, après 20 ans passés sur l'île, a désormais un accent quand elle parle français. Pour

cette femme venue sans projet professionnel ni même aucun projet du tout, le passage par le conjoint va devenir une invitation à voyager dans toutes les autres dimensions du monde local : les fêtes, la famille et le créole. La langue locale est essentielle socialement et maritalement. C'est un sésame dans le travail, mais c'est surtout le levier majeur pour vivre avec son mari : la vie maritale est une vie avec son groupe de copains qui sortent. Vivre cette vie là, c'est devoir s'immerger rapidement. Comme un anthropologue, elle va écouter, apprendre des « informateurs » et peu à peu parvenir à banaliser ses conversations.

Je suis arrivée en Martinique en octobre 89 et je suis arrivée ici avec une amie ; je travaillais dans la restauration en métropole, ça a fermé et on avait deux amis communs qui étaient en Martinique depuis 3 à 6 mois et qui étaient déjà installés ici. Deux métros. Ils ns ont dit venez voir. On est arrivé, on est venu les voir, on est resté ; on s'est dit on se donne une année, peut être moins en fonction. On a profité de l'île pendant un an à voir, à prospecter, à regarder comment était la vie. J'ai rapidement vu que ça me plaisait beaucoup; j'ai cherché du boulot avant un an ; dans la restauration d'un part, et après dans la location de voitures et j'ai trouvé du boulot. Je suis arrivée fin 89, fin 90 début 91, j'ai trouvé du boulot. On vivait à 4 dans une colocation. Ce qui m'a fait rester là c'est que j'ai rencontré quelqu'un et ce quelqu'un c'était un martiniquais. C'est avec lui que je suis franchement entrée dans la vie locale. L'amie avec laquelle je suis arrivée ici est restée un an, après elle est allée en Guadeloupe ; elle a pris aussi une affaire avec son copain puis pour des raisons de santé elle est partie. Moi je suis restée avec cet ami là. Je travaillais chez hertz location à l'époque ; ce qui m'a fait aussi m'intégrer beaucoup parce que chez hertz j'étais dans la location d'utilitaires exclusivement ; donc uniquement en contact avec la population locale au fin fond de la campagne où ils parlaient pas tjrs le français ; mais avec le contact de mon ami, on sortait beaucoup, j'étais pratiquement que la seule métro, qu'avec des antillais. Donc que du langage créole pratiquement ; donc je me suis intégrée dans ce groupe. Je les ai écoutés parler pendant un an ou deux. Je l'ai compris assez rapidement ; la compréhension est très imagée donc je l'ai compris facilement et puis au fur et à mesure je l'ai parlé ; ça comment avec des petits mots et puis avec le boulot en plus avec les gens de la campagne, maintenant je le parle couramment.

Le créole ne prend sens que dans une logique d'ancrage, de transformation identitaire. On trouve en elle une femme passionnée, totalement positive. Selon elle, les relations entre les Antillais et les Métros sont faciles, sans « cloisonnement ». Immergée immédiatement dans le « milieu martiniquais » avec son mari et les amis de ses amis, c'est une dose de concentré de sociabilité qu'elle inhale à pleins poumons. Cependant, elle s'aligne aussi sur une position de jouissance proche des néo-coloniaux : ce n'est pas forcément les plages et le soleil mais c'est bien le climat et le climat festif, dans une posture où le métro sans argent tente aussi sa chance. Au final, avec le capital de la belle famille, elle s'immergera dans le monde local d'un bourg mais montera aussi un restaurant avec son mari. Le partage culturel avec les habitants, dont les pêcheurs, s'accompagne aussi d'une logique de promotion sociale.

Est ce que c'est un monde cloisonné ? Voyez vous votre copain métro Philippe d'un côté et votre ami de l'autre ?

Ah non, aucun cloisonnement depuis que je suis ici. Aussi bien des antillais que des métros, non, non.

Oui mais à par vous, le cloisonnement fonctionne pas aussi dans fait que Philippe vient aussi avec votre copain martiniquais et les amis martiniquais, dans ce sens là. Le fait

que vous, vous fréquentez les deux milieux sans cloisonnement, mais est ce que vos amis métros peuvent être invités dans le cercle d'amis antillais ?

Oui, oui, pareil. Pas de cloisonnement ni d'un côté ni de l'autre.

Et est ce que ça tient des propriétés (?) particulières de vos amis martiniquais en termes d'ouverture par rapport ?

Moi je ne connais pas d'antillais qui ont cloisonné. Non, je n'ai jamais connu ça.

Les premiers jours ce qui domine c'est le plaisir ? La chaleur ? Il fait beau, c'est ce qui domine.

Oui, oui

Rapidement le contact avec l'ami, c'est le deuxième pilier qui arrime à l'île.

Tout à fait.

Est ce qu'il y a d'autres choses encore qui vs séduisent ?

Au départ, c'est tout ce qui m'a séduite. C'est vraiment l'île en elle-même, le climat, le contact avec l'ami qui ns a fait des contacts un peu partout, de ses amis à lui, après on a été invité à un mariage local de son meilleur ami ; on s'est retrouvé avec plus de 100 personnes qu'on ne connaissait pas ; les mariages ici c'est assez fantastique. C'est-à-dire que je me marie, je vais vous inviter, et vous allez inviter quelqu'un qui à son tour invite quelqu'un et on se retrouve très nombreux. Et après j'allais pas partir, j'ai rencontré quelqu'un qui me plaît. C'est clair que si j'étais pas bien là, je ne serais pas restée. On peut pas arriver quelque part et vous n'êtes pas bien et vous restez, non c'est pas possible. Et pour compléter le fait d'être bien, je dois parler créole, je dois comprendre, pour moi c'est une logique, c'est normal. Et il nous a fait découvrir tous les produits locaux que l'on mange et tout ça. Si on était resté entre nous on ne découvre pas ces produits.

Quand vous dites que vous l'avez rencontré très rapidement, c'était dans la première année où vous avez fait la fête ?

Ah oui, très rapidement.

Et le mariage local, c'est vraiment important ? Les événements marqueurs au sens de ce qui fait plaisir, qui fait du bien et boum on découvre un truc qu'on ne connaissait pas, le mariage local

C'est impressionnant

Y avait d'autres choses comme ça qui ont fait une sorte de point d'appui qui ancre encore ce plaisir de rester là ? Des choses fortes comme ça parce que vous me parliez des réseaux à Bellefontaine.

Ouai, ouai

J'imagine que c'est quelque chose qui...

Alors j'ai commencé à vivre à Rivière pilote, je suis partie à Schœlcher, je suis allée à Bellefontaine et maintenant je suis à Fort de France. J'ai fait plusieurs communes et vraiment le top c'était Bellefontaine. Pour moi c'est là qu'est la Martinique. Tout le monde se connaît, tout le monde est gentil ; maintenant je sais pas, mais je pense que si puisque j'y monte régulièrement. Quand on y va on s'arrête, on traîne dans la rue. Après dès que vous habitez Fort de France, Schoelcher, Lamentin, j'y ai habité aussi, c'est beaucoup plus euh, sauf si vous êtes dans un quartier et que vous êtes intégré dedans. Vous êtes là depuis le départ, vous allez vous créer des liens. J'ai vécu plus de 10 ans à Bellefontaine, après c'était des petits moments, on peut pas se faire de relations ; après y a la personnalité qui joue. Moi je suis quelqu'un qui va vers les autres, et je ne me pose pas de questions ; c'est pas moi qui dicte, qui décide, y a un échange ; les gens sont sympas avec vous si vous êtes sympas avec eux. Après la personnalité joue beaucoup

Est-ce qu'alors on était jeune, on ne se posait pas de question ; on n'était pas là pour venir chercher des problèmes ; on était là pour profiter vraiment de ce qui se passait ici. Et voir comment ça se passait ici. Personnellement si j'ai fait tout ça, j'avais aussi dans le coin de ma tête que si tout va bien je reste. J'ai pris un billet, j'avais pas pris de retour, parce que je ne savais pas combien de temps et j'avais pas beaucoup de sous. Un billet ça coûte moins cher et après on verra.

Quand vous dites on a profité de tout ce qui se passait ici vous veniez d'arriver, vous ne connaissiez pas grand chose.

Oui mais les gars avaient des contacts

Très vite vous avez été

Emmenées avec eux

Dans le milieu martiniquais

Ah oui, oui que dans le milieu martiniquais

C'était quoi avec eux, c'était bien sur le milieu martiniquais, mais c'était quoi la vie locale que vous faisiez avec les deux amis et leur réseau local ?

C'était des soirées chez des amis, des mariages, des plans plages. C'était que des loisirs, aller dans la famille après.

Est ce qu'il y avait des choses plongées en profondeur comme aller dans les pitts, voir un préparateur de yole ? Les pêcheurs, par exemple à Bellefontaine y a aussi tout un tas de rituels avant d'aller pêcher, R Price en a parlé de toute cette vie très particulière des pêcheurs.

Moi j'ai fait des tirages de senne avec eux sur la plage. On était vraiment plus en contact avec les gens de la terre. y a un petit monsieur qui s'appelait monsieur Laplume qui tous les matins, à 4 heures du matin il est debout, il prend son petit déjeuner son petit décollage et il monte à Verrier soit à pied soit avec sa machine (?) tous les matins. Comme à l'époque on avait le restaurant, tous les week end il venait nous apporter des fournitures ; on travaillait avec lui carrément. J'ai fait pour la premier fois ici du bateau, je n'avais jamais fait de bateau ; mon beau père et aussi mon mari, c'est des gens bateau, avion, moto. Ils m'ont fait découvrir ça parce que je ne connaissais pas du tout. Ce qui fait que j'ai été amenée à passer mon permis bateau. Moi j'aime la campagne, la mer pas trop.

Une femme ça participe à la pêche ? on voit toujours des hommes

Oui mais y a plus d'hommes

Vous participiez à donner un coup de main ?

Oui, je connaissais tous les pêcheurs, puis après avec le restaurant on a commencé en 95, ils venaient tous nous voir ; on les faisait bosser. J'ai un très très bon ami pêcheur, il est marié, il est aussi avec une métro ; il est à Bellefontaine. Une métro qui est arrivée aussi ici.

Avec son mari, avec le créole, avec les amis, avec les sorties, avec le partage des activités (pêche à la senne, échanges de produits agricoles, menus services), avec la vie partagée autour des rituels (mariages, enterrements), cette jeune femme va devenir selon elle une « métroantillaise ». Elle sait qu'elle n'est pas née à la Martinique, qu'elle n'y a ni sa famille ni une histoire. Mais elle se dit quand même très proche des locaux, bien acceptée et heureuse d'y vivre, ne cherchant plus que rarement à rentrer en France. Elle se souvient de cette sorte de rituel de passage, de révélateur de son intégration, ce couplage entre le créole maîtrisé et le créole parlé, avec la reconnaissance qui s'instille dans la relation.

Peut être parce que j'arrive à bien intégrer, le fait de parler créole, c'est un avantage énorme. Moi je m'en rappellerai tout ma vie (rire) le premier marché aux poissons que j'ai fait, j'étais toute seule, ça faisait déjà un moment que j'étais là. Avec les dames du marché au départ je leur dis bonjour ça va ? Puis après, moi je m'en rends pas compte, je parle créole mais je ne me rends pas compte à quel moment. Je n'ai pas calculé, donc le créole part (rire) et là les marchandes s'arrêtent net de parler ; elles sont là, elles n'y croient pas ; elles sont : 'mais ma chérie c'est génial tu parles créole'. Et le contact est tout de suite d'une chaleur, c'est fort. Ça n'a absolument rien à voir, j'ai fait les deux ; en parlant français quand je suis arrivée et que tu es prise comme une touriste que l'on ne regarde jamais ; et quand je suis arrivée et que tu parles créole, là c'est comme si j'étais de sa famille. C'est très, très chaleureux.

Donc là c'est un événement fort.

Oui, oui

Au niveau du vécu, il y a eu ce basculement où elles me disent, je suis d'ici

Exact ; moi je sais que je suis pas d'ici. Elles me disent que c'est très très rare d'avoir des métros qui parlent créole et qui sont aussi à l'aise. Ça prend longtemps, ça ne se fait pas du jour au lendemain. Après pour trouver du travail ça aide aussi.

Comment vous avez vécu cette transformation ? Parler créole c'est un aspect culturel, vivre localement aussi. Mais au niveau de la personnalité dans son entier. La définition de vous même, comment vous avez évolué ? Comment vous vous êtes transformée dans votre personnalité, vous étiez la fille d'Angers, la Française peut être avec un régionalisme de l'Anjou. Et là cette identité qui êtes vous.

Hum, qu'est ce que je suis ? Je ne suis plus... Je suis pas née ici, je suis, je sais même pas comment dire, c'est terrible. (longue réflexion) Maintenant je suis plus d'ici que d'où je viens. Mais sans oublier, je sais où je suis née ; mais quand je rentre chez moi, au bout d'une semaine, deux semaines, trois semaines, j'en ai marre. Il faut que je revienne là. Rien est calculé, tout se fait naturellement. Alors qui je suis ? Je suis là en Martinique, je suis née en France et je vis ici, voilà. Je ne me considère pas comme une martiniquaise, ni comme métropolitaine zoreille. Je suis une métroantillaise peut être.

Vous parlez du retour, vous en avez marre d'être en France au bout d'une ou deux semaines. Comment ça s'est géré les retours avec la métropole ?

Au début de mon arrivée ici, je rentrais tous les ans. J'avais quand même ce besoin de rentrer ; après j'ai laissé passer tous les deux ans. Après tous les trois ans et maintenant c'est presque tous les 4 ans.

Même en ayant connu la perte de son restaurant et des déboires avec des locaux, et des crises dans son couple, elle demeure résolument heureuse de vivre à la Martinique, avec son mari, sa fille - dite chabine à cause de sa peau claire - partie faire des études supérieures dans le Sud de la France. Elle est la seule personne rencontrée qui ait pris un accent en parlant le français. Cette démarche positive est symbolisée par ce jeu entre l'objectif et le subjectif, entre la réalité socioraciale et ce qu'elle veut voir dans l'espace vécu :

Comment vous voyez les relations ici, les békés, les métros, les syro-libanais...

Moi je ne sens pas de racisme, de conflits de différence ; comme en métropole où je l'ai vécu. En métropole y a des endroits. À Chôlet, il y a des bâtiments où c'est que des arabes. Moi je ne vois pas ça du tout ici. Tout est mélangé après évidemment...

Y a Cap Est

Y a Cap Est, y a Fort de France...

Puis il y a les 3 îlets

Voilà, oui. Mais moi je ne le vois pas. Je sais que ça existe mais quand je sors, quand je bouge, je ne vois pas ça. Non, non ; même si je vais aux 3 îlets. J'y suis allée y a pas longtemps, on voit tout un tas de touristes, il y a des métros, des antillais. Je vois pas. Non, je ne fais aucune différence. Je vais à Rivière pilote sans problème, c'est pas parce que c'est Marie Jeanne qui est maire et qui est dans le MIM ; je m'en fous. Je prends l'île dans son ensemble comme elle est et je ne fais pas de différence. Tu peux être noir, rouge vert, jaune bleu, on vit ensemble voilà. J'ai jamais rencontré des personnes qui sont racistes et qui pourraient pas me voir ; dans mon travail j'ai des Antillais, j'ai jamais travaillé avec des Métros.

Il est intéressant de savoir que son mari possède des propriétés spécifiques, ce que réclament d'ailleurs souvent une partie des enquêtés aux Martiniquais noirs. Technicien en électricité dans les avions, il a beaucoup voyagé, ainsi que ses sœurs

dont aucune ne vit à la Martinique. C'est ainsi dans la confluence entre l'acculturation de l'une et la large amplitude d'esprit de l'autre que le couple a pu se faire et tenir.

Mon mari il est très ouvert quand même parce qu'il a beaucoup voyagé puisque ses parents travaillaient dans l'aviation civile et ils ont été muté partout, Guyane, Togo, enfin partout. Mais les maris trompent peut être facilement leur femme, mais si les femmes font ça, ça chauffe.

Ah oui pourquoi votre mari ? Pourquoi cet homme là ? Mais en fait c'est un homme qui a beaucoup voyagé, qui est atypique en tant que martiniquais

J'aurais pas pu vivre, enfin je sais pas, avec un martiniquais pur souche, pas pur souche mais quelqu'un qui n'a pas voyagé, non j'aurai pas pu...

Et même c'est un homme d'ouverture même au niveau culturel, il a des références ailleurs

Complètement

Il n'est pas martinico local

Non, du tout, du tout. Il a une culture énorme

Une ouverture

Ouai complètement

Et en plus avec un père enseignant.

Maman enseignante, papa aviation civile ; donc c'est beaucoup de mutations. Et il a 4 sœurs aucune ne vit ici, ah si y en a une qui vient de rentrer.

Elles sont en France ?

Oh la la ça bouge tellement. Y en a une qui est vraiment maintenant sur paris dans la banlieue ; y en a une qui a rencontré un tahitien et qui est à Tahiti. Qui est revenu faire 4 ans et qui est repartie dans les îles Marquises ; elle est sous préfet des îles marquises. Y en a deux qui ont fait des études faramineuses et deux qui se st intégrés plus rapidement, l'une dans le tourisme.

Le second entretien met en scène une femme ayant connu un parcours de vie jalonné par des souffrances familiales. Elle est encore plus déracinée que la personne précédente. Cette retraitée fait partie du groupe des Anciens déçus (voire la typologie générale en fin de texte).

Femme retraitée Sainte Luce ancienne technicienne dans l'installation téléphonique.

J'embraye sur la première info que vous m'avez donné, vous êtes bretonne. Vous avez quitté la Bretagne

Pour venir en vacances, je suis restée.

Vous aviez quel âge ?

26 ans

Et donc vous êtes venue en vacances, vous n'aviez pas le projet de rester ici ?

Non, non, j'avais laissé toutes mes affaires en métropole et j'ai pas voulu repartir ; j'ai vendu mon billet retour et je suis restée.

Vous étiez en vacances pour combien de temps ?

Un mois.

En un mois vous avez pris votre décision ?

Oui

C'est la rencontre d'un homme qui vous a...

Non, non pas du tout ; c'est ras le bol de la métropole, ras le bol de tout. Je venais d'être licenciée donc rien ne me retenait là bas.

Qu'est ce qui vous a fait rester ?

C'est surtout le froid qui m'a fait partir et le chaud qui m'a fait rester. Et puis comme j'ai été licenciée, j'avais pas spécialement d'attaches là-bas. Donc j'ai décidé de rester en M. je me donnais 6 mois quand même. Au bout de 6 mois, ça m'a plu, je suis restée.

Vous avez fait un test de 6 mois ?

Non c'est plus compliqué que ça. En métropole je ne faisais que des déplacements donc j'arrivais à ne plus tenir en place au bout de 3 mois, 4 mois j'ai besoin de repartir, j'étais pas stable du tout. Comme j'étais licenciée par ma boîte, je craignais d'être stable. Je me suis dit si dans 6 mois ça ne va pas je repartirai, mais pour moi ça aurait été un échec parce que je voulais absolument me situer quelque part. Les 6 mois sont passés, j'ai 57 ans, maintenant ça fait 31 ans.

Qu'est ce que vous faisiez quand vous avez été licenciée ?

La téléphonie. Je travaillais pour Alcatel dans les centraux téléphoniques.

C'est quoi ? Qu'est ce que vous faisiez ?

Oh c'est compliqué. J'étais soudeuse frappeuse.

Vous étiez dans la fabrication.

Non pas du tout, j'étais dans les centraux ; j'ai fabriqué rien du tout. On faisait des extensions, on mettait en automatique ; enfin c'est assez compliqué à expliquer. On agrandissait des centraux comme à X dans le jura ; il fallait faire encore par passer par un standard et tout. Les standardistes disparaissaient au profit de notre travail, c'était Alcatel. On faisait de l'automatique, plus du manuel.

Vous étiez technicienne ou ingénieure ?

On était plutôt technicienne.

Quelle était votre formation de base ?

Aucune ; j'avais fait un stage.

Donc sur le tas ?

Oui, oui sur le tas. J'ai fait une formation à la cité Alcatel et ben voilà. 6 semaines après j'étais embauchée et après on ns envoie dans toute la France où ça c'était une vie de rêve.

Pourquoi vous aviez cette bougeotte là ? Cette vie de rêve de bouger tout le temps ?

Parce que j'ai été abandonnée à l'âge de 2 ans et que j'ai toujours été trébuchée de foyer en foyer. J'ai été dans des familles d'accueil. J'ai jamais été stable en fait ; donc quand je suis arrivée aux Antilles, justement j'avais peur ; je me disais, c'est pas possible, il faut que j'arrive à me stabiliser quelque part. Et puis je ne me suis même pas rendue compte que 31 ans sont passés. Ça a passé très, très vite.

Quand vous disiez que vous n'aviez pas d'attache ; même sortie des familles d'accueil à votre majorité, vous n'aviez pas particulièrement de réseaux d'amis ?

Aucune ; non puisqu'on était toujours en déplacement. On se faisait des amies sur des chantiers, des collègues, des bonnes relations. Si j'ai gardé des amies, si j'étais sur Pau, une amie que j'avais rencontrée sur un chantier à Bordeaux, on se rencontrait. Si, si, on avait des amitiés, mais je n'avais ni famille ni euh. C'était une vie assez spéciale quand même.

Vous étiez logée à l'hôtel ?

Oui, on avait un hôtel.

Vous n'aviez pas de famille en Bretagne ?

Non. J'ai pas de famille. A 18 ans j'ai su le pourquoi du comment.

Refaire sa vie a aussi à voir avec l'intention de la prolonger dans le sens de la qualité. La qualité, c'est d'abord la santé.

Les gens stressés de la métropole, ces cadres éreintés comme la femme cadre du privé des Trois Ilets reconvertie dans le coaching bouddhiste, « plaquent » la vie moderne usante pour une vie plus calme, plus apaisée. C'est très clairement le cas de ce kiné vivant à Tartane qui prend conscience de sa santé et de son capital vie après un emploi du temps de « fou » sur Marseille. Il vient d'avoir une petite fille et souhaite vivre le plus longtemps possible pour la voir grandir. Son installation

professionnelle s'est bien passée. Il a repris la clientèle d'un local, travaille moins et peut conjuguer le fruit de ses activités libérales avec les avantages fiscaux locaux :

Kinésithérapeute à Tartane

Parce que d'abord j'avais une petite fille à 54 ans et je ne suis ni Sarkozy ni Yves Montand, je m'étais dit que c'est un engagement pour 20 ans. Dans 20 ans, j'en aurais 73, donc si je voulais faire ni un AVC ni un infarctus, il fallait que j'ai une vie différente. Elle ne pouvait plus être en métropole. Il fallait qu'il y ait un lieu de vie agréable, que je ne sois pas trop dans la panade d'un point de vue professionnel et puis un autre rythme de vie. Ça c'est la motivation principale. En plus s'éloigner des soucis entre guillemets choisis et on s'est demandé si on partait à l'étranger puisqu'on aurait pu partir au Canada. Mais mes diplômes ne sont pas reconnus et puis elle, elle n'avait pas envie d'avoir froid. Et puis ça reste la vie en territoire de la République c'est pas désagréable. Il y en a qui s'en vont en Belgique pour des avantages fiscaux. Il faut reconnaître qu'ici c'est tranquille aussi d'un point de vue de la fiscalité. Il y a un abattement de 30%, y a ces abattements sur la location quand vous avez fait de la location saisonnière

La qualité, c'est la santé au sens plus global d'une impression confuse de trop travailler, de ne pas suffisamment profiter de la vie. Venir à la Martinique ne procède pas d'un projet mais, confronté à cette frustration latente voire lancinante, la personne va plus facilement se laisser happer par des logiques locales de rencontres. C'est le cas de cette femme cadre, stressée sans être dans une remise en question explicite comme le Kiné. Elle va, à la faveur d'un arrêt maladie, rencontrer son futur compagnon. Il n'y a pas là, comme avec la jeune fille qui s'est mariée à un Antillais, une immersion farouche dans l'antillanité. Il y a au contraire une posture continuiste avec la sélection d'un métro avec qui mieux vivre sa vie de classe moyenne déjà installée. De cadre dans de grandes enseignes, elle devient chef d'une agence immobilière.

Moi je suis venue en vacances où je venais voir ma sœur qui habite ici, qui est fonctionnaire ; je suis venue une première fois après une grosse opération pour me reposer avec l'accord de la Sécurité sociale, j'étais en arrêt maladie ; puis je suis revenue une seconde fois parce que j'ai vraiment apprécié le contexte des Antilles ; à l'époque je vivais sur Paris j'avais un peu une vie stressante en tant que responsable de magasin, beaucoup de responsabilités ; ça faisait plus de 10 ans que j'étais cadre en ayant des fonctions de management ; j'ai occupé différents postes de grands groupes comme chef de rayon chez carrefour, et directrice de Séphora chez NMA ; donc j'avais des postes de direction je manageais entre 15 et 60 personnes ; j'avais une activité totalement différente de celle que je peux avoir maintenant. Après une douzaine d'années de management, j'étais peut être au carrefour de ma carrière où on m'offrait d'évoluer encore plus et ma vie personnelle avait des difficultés ; j'ai rencontré quelqu'un qui par hasard m'a fait quitté de but en blanc ma carrière là bas, ma vie en France.

C'était pendant votre arrêt maladie ?

Oui

Est ce que c'est votre sœur qui a fait pression pour que vous veniez passer vos vacances ?

Non pas du tout, ma sœur avait vécu plusieurs années en Guadeloupe, j'avais jamais été la voir ; et après elle est partie en Martinique, j'avais plus envie d'évasion ; quand on sort d'une opération, on aime bien se sortir du quotidien, j'étais restée un mois alité chez moi, je me suis dit je vais aller voir ma sœur ; je ne connaissais pas les Antilles, je ne m'étais pas du tout documenté sur les Antilles, je suis arrivée ici ; c'est vrai que l'ambiance était différente de ce que je connaissais en métropole, tant au niveau travail que sorties. Arriver dans une île où, moi j'étais quand même très artificielle, j'allais plusieurs fois chez le coiffeur, j'étais tout le

temps maquillée, j'étais représentative d'une marque de luxe donc j'avais pas le droit à l'erreur ; et ici, les gens profitent plus de la vie, ils font moins attention à certaines choses, ils se prennent moins la tête. Ici on a l'impression que le temps passe très vite.

Mais comment ça, ça a pu vous à être structurée puisque vous étiez une femme cadre, c'était a priori votre monde, qu'est ce qui fait que cette vie différente a pu vous plaire ?

J'ai connu quelqu'un donc j'ai eu envie de venir rejoindre mon conjoint qui lui a fait 10 ans de Guadeloupe et est depuis 15 ans en Martinique, mais qui est métré. Il est arrivé vers 20 ans aux Antilles et y est resté. Il s'est tropicalisé puisqu'il vit aux Antilles depuis 25 ans. Il n'est pas antillais dans l'âme.

Avant de rencontrer votre compagnon, vous étiez avec votre ex compagnon sénégalais ?

Ouai qui était gendarme. J'ai fait les choses bien, ma décision était prise de quitter mon compagnon sénégalais ; le fait de mettre 6000 km entre nous pour moi c'était important car je savais que je pouvais faire le deuil de cette relation. Je l'ai rencontré ici mon mari, mais je l'aurais rencontré ailleurs c'était pareil.

Chapitre 5

Frontière de l'éloignement : les stratégies de l'hypoinsularité⁷¹

Tous les « Métros » installés à la Martinique font l'expérience d'une coupure territoriale. Même si les 6000 km sont avalés en 8 ou 9 heures d'avion, le ressenti de la coupure est renforcé par l'impossibilité matérielle de fréquenter ses proches. Plusieurs stratégies de « sortie » de la sortie vont se manifester, facilitées par les nouveaux outils technologiques (dont skype ou viber). Cependant, tous les enquêtés ne vont pas souffrir de la distance. Les Anciens, que l'on étudiera plus loin, les couples mixtes retrouvant la parentèle du conjoint, les enfants nés au pays forment un groupe qui n'est pas affecté, dans l'ensemble par la distance. Même si il est utile de rappeler que l'éloignement est le facteur principal qui façonne le groupe des expatriés :

« Le groupe des Métropolitains à Mayotte ne doit pas être envisagé comme un bloc monolithique mais comme un groupe où la multiplicité des logiques de rattachement identitaire conduit à la construction de sous-espaces différenciés. Cependant, une forme de dilution de la différence s'opère par la primauté du critère de l'éloignement. Ainsi, le critère d'objectivation qui conduit à la formation d'une communauté métropolitaine se trouve être celui de l'éloignement »⁷².

Dans notre échantillon, du fait de la longévité de la vie sur l'île, ou encore du fait que l'on affaire à des adultes nés après l'installation d'un couple métro ou domino à la Martinique et ayant passé toute leur existence sur ce territoire, beaucoup de personnes prennent peu à peu de la distance avec leur famille, quand d'autres cherchent même à partir pour la fuir : c'est le cas de la femme travailleuse sociale des Anses d'Arlet qui, en dépit de galères importantes avec le travail et sa belle-famille, était tout de même heureuse d'avoir des milliers de kilomètres entre elle et ses parents.

Les situations sont diverses et il semble que c'est dans la relation entre la trajectoire de migration et la relation entretenue à « ceux qui sont restés » (famille, amis) que se dessine la définition individuée ou en couple de la proximité ou de la distance. Du fait qu'une partie des individus rencontrés sont partis « en projet » (et non pas comme les précaires enseignants étudiés par C. Lehuger qui migrent « par défaut »), ils ne semblent pas manifester de frustration majeure par rapport à leurs amis ou aux manières de vivre en métropole. La consommation, l'offre culturelle héritée, l'étendue des paysages, l'alimentation, sont les manques qui sont les plus souvent évoqués.

⁷¹ Selon le concept de T. Nicolas, « 'L'hypoinsularité', une nouvelle condition insulaire : l'exemple des Antilles françaises », *Espace géographique*, n°4, 2005, pp. 329-342.

⁷² C. Lehuger, *l'Etat expatrié, op. cit.*, p. 63.

Dans les développements qui suivent, on va se concentrer sur ceux qui ressentent un double sentiment de coupure. Les proches leur manquent parce que, aussi, la vie entre Métros les ramène au sentiment de leur exclusion ou à l'affirmation clanique de leur mise à distance volontaire par rapport à une population locale à laquelle ils ne se sont jamais vraiment rapprochés.

La coupure avec la vie locale peut être vécue de deux façons. Nous les avons identifiés sous les concepts suivants : la vie clanique et la circulation tropicalisée. La vie clanique renvoie au mode d'existence étanchéifié de Métropolitains qui établissent des frontières radicales avec le milieu environnant. Seule l'activité professionnelle oblige, d'une certaine manière, de se mettre en relation avec un milieu « impur », « dangereux ». La circulation tropicalisée rend compte de ceux qui vont s'extraire de la Martinique et de son « poids symbolique » en passant du bon temps dans les « meilleures îles » de la Caraïbe ou en circulant par périodes dans les coins chics de la planète. L'idée est d'échapper à l'insularité, à une proximité étouffante en se rendant proche d'autres segments de populations ou plus mobile, plus libre.

1/ La métropolité en situation insulaire : le maintien des attaches dans une dynamique d'allers-retours

La recherche d'exotisme à éclipse

Les périodistes s'arrangent le plus souvent pour que, à défaut d'être à des milliers de km du pays d'origine, les liens soient maintenus. C'est comme si le corps se reposait localement tandis que l'esprit se pensait là-bas. Il y a une sorte de balancier permanent entre ici et là-bas, comme si trop de proximité usait, comme si la distance aux siens minait. Les périodistes savent pourtant qu'ils vont revenir : cela est certain pour les policiers et militaires : policier de Fond Lahaye, commissaire de police, femme policière en formation, gendarmes du Robert. Dans ces cas là, il peut y avoir des retours pendant les fêtes de Noël, les grandes vacances afin de revoir la famille. On ne peut pas parler de crispation à proprement parler puisque le projet migratoire s'épuise à une expérience exotisée de quelques années. Les fonctionnaires, dans leur immense majorité, lient d'autant moins de relations avec des Antillais que ces derniers vivent régulièrement ce jeu d'arrivée et de fuite au bout de quelques années. Ce compartimentage s'observe distinctement dans les lieux publics, les restaurants, les centres commerciaux, les plages ou les cinémas de Madiana. Ce « vide » favorise d'autant plus le raccordage aux liens sociaux Métropolitains.

Commissaire de police

Après on arrive, moi professionnellement je côtoie des gens de différentes administrations. L'éloignement géographique fait qu'on a des relations plus proche avec les gens de l'administration, que ce soit la justice, la gendarmerie, sans parler de réseau ; mais on se voit plus facilement parce qu'on a besoin des uns des autres du fait de l'éloignement. Mais nous par rapport à notre lieu géographique au niveau familial, on rencontre des gens martiniquais moyens. On voit un peu tout ça. On se rend compte que c'est une société assez fermée et les békés restent avec les békés, globalement les métros restent avec les métros, les martiniquais

restent avec les martiniquais et selon, une fois de plus la clarté de peau et le statut social, c'est vachement cloisonné.

Comme au temps des colonies, le système local est fortement compartimenté, ce qui accentue le sentiment d'isolement social en plus du déracinement géographique. Ce resserrement, en partie compensé par le développement des liens entre métros, explique aussi largement pourquoi ces déplacés sont majoritaires à déclarer rentrer en France pendant les fêtes de Noël et les grandes vacances ou à s'échapper de l'état insulaire en parcourant la Caraïbe.

Comment vous organisez vos liens avec la métropole en termes de vacances, Noël, grandes vacances ?

Moi j'ai pas eu un coup de blues, elle non plus. On s'est juste dit 'faut qu'on rentre régulièrement'. De par mon boulot je suis bien rentré 6 ou 7 fois pour des séminaires. Je lui avais dit tu rentres tous les deux ou quatre mois avec notre fille, ce qu'elle fait. Et ça permet de garder un lien avec la métropole. Voilà c'est bon. Après avec Internet, le téléphone et tout. En plus on s'est fait des voyages, on a été à Cuba, Ste Lucie, République dominicaine, la semaine prochaine on fait Etat-unis, Canada. L'année dernière on a fait 3 semaines à Cuba on n'a pas senti le besoin de rentrer en métropole ».

Pendant l'année, la technologie pourvoit au besoin de communication avec les siens. Skype est semblé t-il très utilisé par les fonctionnaires rencontrés. Les périodistes des corps répressifs sont tous en famille et ont tous des enfants. Ils demeurent en contact avec la Famille.

Un couple nouvellement arrivé explique que l'arrachement à la métropole n'est pas aussi fort que cela du fait de l'hypoinsularité technologique :

Kiné en libéral, vivant à Tartane

Puis ça reste la France. Et c'est pas loin dans le sens horaire. T'habite dans le nord de la France et tu veux descendre à Marseille, ça te fait 10 h de bagnole. Ici tu prends l'avion à 18h30 et le lendemain à 10 h tu es en métropole. Donc il y a une distance virtuelle et réelle, mais géographiquement par les moyens de transport on n'est pas éloigné. En plus on a fait ce choix de venir entre les deux continents. On l'a bien marqué avec notre petit clin d'œil avec les kilomètres exacts.

Même les anciens peuvent garder un mode de fonctionnement en circulation avec la métropole. Quand ce ne sont pas les parents qui reviennent en Hexagone, ce sont les enfants. C'est le cas de la pâtissière comme des cadres moyens. Tout se passe comme si une culpabilité d'être partie se projetait sur les enfants réparateurs censés assumer le contrat narcissique « métropolitain ». La parentèle voit les enfants à défaut de voir tout le monde, souvent à cause de moyens financiers limités :

Cadres moyens Pointe savane

Par rapport à la métropole, comment vous fonctionnez avec la famille, les amis, les liens sociaux de là bas ?

Elle : j'ai ma meilleure amie qu'a pas d'argent donc elle n'est venue qu'une fois ici. Je la vois des fois quand on descend chez mon père, mais c'est pareil on n'a pas pu y aller tout le temps parce qu'on n'avait pas d'argent. Donc ça c'était assez difficile. Mes enfants sont partis tous les ans, c'est mon père qui paye les billets, même encore cette année. Mais moi pas tout le temps, donc on s'éloigne, oui.

Infirmière libérale Sainte-Luce

Comment s'organise depuis 2007 le séjour en métropole ? Pouvez-vous me dire le cycle des retours ?

A peu près tous les 6 mois ; en 2007 j'ai du repartir en septembre.

Vous y aller pour retrouver la famille ?

Oui ma famille essentiellement, et mes amis. Ma sœur et mon frère. J'ai promis à mes parents maintenant qu'ils ont des petits enfants, qu'ils les verraient tous les 6 mois. Eux viennent tous les deux ans au mois de janvier ; l'année dernière on y était pour Noël. L'année dernière avec les enfants ils sont rentrés 3 fois.

Mais ça coûte très cher à 4 ;

Ma fille a moins de deux ans donc elle ne paie pas. L'année dernière j'ai travaillé au mois d'août et mon conjoint est parti avec les enfants.

2/ Une logique de déplacement durable sans ancrage : la métropole comme seule finalité existentielle

Pour certains Métropolitains dont l'ancienneté pourrait porter à croire qu'on peut les nommer des « Anciens », l'isolat social est en fait remarquable. Tout se passe comme si le nouveau territoire était en fait la seule nouveauté. Le déplacement sous les tropiques est en fait la seule acculturation, si on peut encore employer ce terme. Les personnes rencontrées qui font partie de ce type clanique sont très minoritaires dans l'échantillon. Mais le sont-elles pour autant dans un échantillon représentatif ? Ce groupe est défini par le sentiment de la duplication du même, en espérant profiter de la France « ailleurs ». En forçant le trait, on pourrait dire que le métropolitain clanique vit sur l'île sans y vivre. Tel un Bernard l'Hermite, il s'est hébergé dans une coquille agréable, soit pour les affaires, soit pour le fun. Mais il s'est créé son propre isolat social. Il peut s'agir de gens venant pour quelques années (fonctionnaires) ou ayant choisi de vivre à la Martinique.

Ces pseudos « anciens » vont réduire la probabilité des expériences vécues, en radicalisant leurs positions métropolitaines très rapidement. Il ne s'agit pas forcément d'un refus de l'existant ou d'un rejet des Martiniquais. Il y a segmentation de la vie, un compartimentage prononcé des modes de vie du fait que le plan d'activité principal est économique. Du fait de l'homogénéisation des conditions de travail, des règles juridiques et des cadres environnementaux de l'entreprise en Outre-mer, ces personnes peuvent dupliquer leur activité sans nécessairement investir existentiellement le milieu local. Ces Métropolitains sont finalement assez proches des communautés chinoises ou syrano-libanaises qui exercent leur profession capitaliste tout en écrémant les relations possibles avec le monde environnant. Dans ces cas, la fermeture sur soi demeure presque totale (cas des libraires aéroport) et le sentiment de peur et de dégradation du pays peut dominer chez certains. L'idée de la caste domine, avec des pratiques uniformes, des impératifs de voyage (famille, amis, tourisme « ailleurs ») pour se ressourcer, une fantasmagorie sacralisée (comme les migrants réifiant leurs « traits culturels », les amis ou la famille demeurés au « pays ») de la métropole avec ses produits « qu'on ne trouve pas ici » et le malaise ressenti quand la durée de la non présence se fait trop importante. Il y a aucun rapport à la culture locale, sous quelque aspect que ce soit.

Seul le travail et la volonté de prendre le plaisir projeté depuis la métropole (le soleil, les balades, l'argent, la vie plus tranquille, les voyages caribéens) tiennent le haut du pavé.

Un couple rencontré à Fort de France, dans le quartier Didier, éclaire cette situation. La femme va suivre sa famille, en l'occurrence sa sœur qui tient une affaire. C'est ce point d'ancrage qui assure la stabilité, et le mari, rencontré un peu plus tard, n'apporte en fin de compte que la stabilité affective sans laquelle elle serait retournée en métropole. Il n'y a pas originellement de projets personnels autour du voyage, de la rencontre ou de la découverte ; d'attrance pour le changement ou la vie en altérité. C'est l'activité économique qui oriente les comportements. Tout se passe comme si la logique inaugurale de captation, à savoir accepter de partir pour travailler auprès de sa sœur, allait commander le type de vie locale : une logique de retrait avec un futur mari métropolitain sans aucune implication insulaire à part la situation financière. En ce cas, la Martinique est une terre d'investissement pour des Métropolitains qui viennent créer et développer une affaire.

Le profil qui va être développé est intentionnellement pris parmi les résidents de longue durée. On verra mieux comment se fabriquent les frontières, comment des zones d'étanchéité se composent dans ce profil qui rappelle une logique de clan. Les Métropolitains claniques ont dessiné une insularité sociale au cœur de l'insularité géographique. Il s'agit d'un couple de Métropolitains qui ne se connaissaient pas lors de leur arrivée à la Martinique. Lui, technicien, est à la recherche d'emploi. Il aurait aimé travailler dans le bâtiment à l'étranger, mais son rêve ne se réalise pas. Et les emplois en France ne lui plaisent pas. Son frère lui propos de venir le rejoindre en 1984 mais, se dit-il, il s'agit plus d'une année sabbatique que d'une recherche d'emploi, même si son frère va effectivement lui proposer de travailler avec lui comme commercial dans une entreprise de bâtiment, son secteur d'activité mais non pas sa profession. Il se rend d'abord en Guadeloupe, où son frère vit avec une locale. Elle, de son côté, a aussi saisi l'opportunité de la présence de sa sœur, venue précédemment et s'étant mariée avec un directeur commercial. Ayant poursuivie des études de droit, elle va devenir en 1980 salariée dans une « affaire » du couple de sa sœur, notamment dans le secteur de la librairie. Les deux conjoints vont se connaître en 1989 lors d'une soirée d'anniversaire de la sœur dans les affaires. A ce moment, les deux enquêtés déclarent être prêts à rentrer en métropole. Lui parce qu'il dit avoir fait « le tour de l'île pendant 5 ans », elle parce qu'elle recherche une vie de couple et de famille et ne tombe jusqu'alors que sur des hommes mariés dans une ambiance locale de « frivolité » qui ne lui plait pas. Leur rencontre va sceller leur ancrage sur l'île depuis lors. L'une est salariée de la sœur, lui est salarié de différentes entreprises de bâtiment avant de se lancer dans une affaire commune avec sa femme pendant 15 ans, jusqu'en 2009. Parallèlement à cette montée en puissance économique, les époux vont avoir deux filles qui, actuellement entreprennent des études supérieures dans le Sud de la France après être passées par l'école privée d'élite de Cluny où se concentrent les grandes familles békés et mulâtres. Ils vivent depuis toujours sur Fort de France, s'étant implantés sur Didier, un secteur fortement bourgeois où se retrouvent Métropolitains, békés et mulâtres riches. Leurs enfants ne parlent pas créoles, « ça ne s'est pas fait ». Le mode de fonctionnement de cette famille est organisé justement autour de la famille. Une famille qui comprend le frère du frère en Guadeloupe et la sœur de la sœur à la Martinique. Ces derniers liens sont les plus étroits puisque l'une est salariée de l'autre pendant les 5 premières années de

présence sur l'île, puis à nouveau entre 2009 et aujourd'hui après la vente de l'affaire (grossiste dans les produits touristiques). Ce qui est transparent dans le cas de ce couple est non seulement le tissu relationnel clanique mais encore le choix des expressions pour qualifier la vie dans l'espace domien.

Leur tissu relationnel est exclusivement composé de Métropolitains (service militaire prolongé dans les années 1980, fonctionnaires, collègues de travail). Les « Antillais » ne sont que des acteurs sociaux croisés momentanément (à l'école Cluny en allant chercher les enfants, dans les commerces, au travail). Mais, comme le dit le mari, un temps dans le privé (tandis que sa femme tenait une des librairies de sa sœur), il ne faut jamais mélanger le « professionnel avec le privé ». D'où l'absence de toute relation amicale avec les collègues du travail. Cette étanchéité est garanti lorsqu'ils lancent leur affaire en 1994 jusqu'en 2009. Ils n'ont plus alors comme client, en tant que grossistes, que des commerçants ou des enseignes commerciales. Les relations sociales sont alors resserrées à quelques connaissances (la famille Garcia, souvent citée). L'essentiel du tissu relationnel est composé de la famille/parentèle locale rassemblant trois couples avec enfants, et des amis Métropolitains connus avant de partir à la Martinique. Eux sont les vrais et uniques amis. Les Métropolitains « expat » avec lesquels des liens ont été noués se sont rapatriés. Avec plus de 30 ans de présence locale, ce couple fait figure de « centenaire ».

Lui : Moi j'ai des anciens VAT qui sont restés, qui sont devenus des amis. Des métros aussi avec qui on s'entend bien. On s'invite chez les uns et les autres.

33 ans...cela ne fait pas des décalages avec les métros qui sont là depuis peu de temps ?

On a des relations avec des gens qui sont là depuis longtemps mais on n'en a pas beaucoup. Moi je me suis aperçu. Car sur la durée, les gens partent. Nos vrais amis, ce sont des amis de métropole. Ceux qu'on a ici et qui repartent en métropole, on ne les voit plus. Ils disparaissent. On a nos amis qu'on avait avant de venir. On a l'impression de ne pas s'être séparés. On est sur la même longueur d'ondes. On a des liens forts. Sur place on sait que ça ne durera pas...

Elle : la chance qu'on a ici, c'est que l'on a tous les deux de la famille ici donc on a des liens familiaux importants. Je suis très liée avec ma sœur. Lui avec son frère. Ce sont les liens déterminants. Les autres, ça va ça vient. Avec Bernadette, on se connaît depuis la seconde du lycée. Et à chaque qu'on rentre on se voit. On rentre toutes les années. Au minimum une fois par an, des fois 2 ou 3 ça dépend des années. Déjà, à partir du moment où on a eu nos filles, on s'est toujours dit : les vacances elles les passent à la métropole.

Lui : Car les Martiniquais qui vivent à la Martinique, ils ont l'impression que la Martinique, c'est le centre du monde. Et ça, on ne voulait pas que nos enfants aient cette mentalité là. En juillet on les envoyait dans la famille ou en colonie et on allait les rejoindre au mois d'août pour être avec elle. On voulait qu'elles aient une vision extérieure de la Martinique. Pas cette vision restreinte de penser que ce qui se passe ici c'est ce qui se passe dans le monde. Donc au moins une fois par an parce qu'il fallait qu'on rentre. On reprenait contact avec nos amis, en plus de la famille. Donc on les voyait une fois par an. On ne perdait pas contact avec eux.

Mais c'est surtout dans le choix des mots que les représentations aident à sentir combien ces Métropolitains se sentent en quelque sorte piégés sur cette île dont on a « vite fait le tour », dans laquelle aucun lien social n'est possible pour une femme au foyer dont le mari travaille (les habitants locaux ne sont pas pensés comme des liens potentiels) et à ce titre elle déprime et le couple repart précipitamment en France ou implose sur place.

Et Noël, vous transplantez votre Noël de votre enfance ?

Non pas de chanté Noël, mais on garde un Noël traditionnel. On cherche un sapin, le décorer. On a une tradition, de faire une crèche, d'avoir le repas le 24, les ouvertures de cadeaux le 25. Nos filles y sont très attachées.

Vos filles parlent créoles ?

Non au couvent de Cluny elles ne le parlent pas. Elles le comprennent. Nos amis les Garcia, eux étaient sur le Carbet, eux leurs enfants parlent créole. On n'a pas empêché nos enfants de parler le créole mais ça ne s'est pas fait. Nos amis Garcia sont repartis au bout de 20 ans, ils ne supportaient plus la Martinique. Elle en avait fait le tour, elle en avait marre. Ils étaient que tous les deux. Ils n'avaient pas de famille ici. J'ai vu souvent des métros venir ici, l'homme travaillait et la femme à la maison. Je me disais, lui dans l'année, il ne tiendra pas. Si elle ne travaille pas, pendant les 2 ou 3 premiers mois, c'est très bien, elle profite de la plage mais à un moment donné il faut qu'elle s'occupe. Sinon la Martinique c'est une prison, elle s'emmerde. Et dans l'année ou l'année et demi, soit il prenait une maîtresse parce que ici... Soit ils repartaient mais ça n'allait pas. Venir à la Martinique, c'est un truc à faire exploser son couple. En métropole, il y a la famille, les amis. Là, elles sont isolées. Elles pètent les plombs. On ne tient pas dans ces cas-là.

La Martinique est une « prison », une « prison dorée » (sa femme renchérit par un 'oui oui') dont il faut « partir » ou « s'échapper » pour la « supporter » :

Lui : La Martinique, c'est une prison dorée (elle : Voilà !!!) A partir du moment où vous pouvez en partir quand vous voulez, vous supportez. Quand j'étais célibataire, j'avais un gros coup de blues, je prenais un avion, même parfois pour un week end mais ça me changeait les idées. Mais si en Martinique vous ne pouvez pas vous ressourcer, vous avez l'impression d'étouffer et à un moment donné vous tenez plus. Si vous pouvez partir, la Martinique ça va. Qu'elle se sente le centre du monde, c'est pas gênant, ça c'est leur vie.

Elle : je pense que pour vivre dans une île, il faut être originaire de cette île. Ou alors il vous faut de très très gros moyens pour pouvoir vous échapper. C'est ce qui nous pèse le plus. Ça devient difficile. Ayant deux filles en métropole, c'est un budget qui est énorme. C'est la raison pour laquelle j'ai été obligée de reprendre du travail chez ma sœur. Elles n'ont pas de bourse. Vu qu'on gagne bien notre vie par rapport à la métropole, on n'a droit à rien.

3/ Les circulations sur les fronts tropicaux

Du fait de leur bonne situation financière, une grande partie des personnes interviewées avancent qu'elles gèrent la pénibilité de vivre sur une petite île en s'ouvrant aux autres îles ou en voyageant ailleurs. Deux postures peuvent être distinguées. Partir de temps en temps de la Martinique ou avoir des projets successifs de circulation à l'intérieur de l'Outre-mer.

Partir de temps en temps est très fréquemment pratiqué par nos interlocuteurs. Le schéma type est représenté par les périodistes qui tentent de profiter au maximum de leur « court » passage dans l'espace domien. Les sorties, les déplacements dans les îles voisines représentent une sorte de recherche d'enrichissement tout azimut. L'hypoinsularité demeure en ce cas locale ou plutôt régionale. Beaucoup, parmi les enquêtés, ont fait part d'une sorte de frénésie de voyages régionaux, rendus possible par les avantages matériels et le sens même d'une migration de privilégiés alimentée par un Etat qui offre ces bonus financiers. Dans l'extrait qui suit, le couple de Métros

aimerait bien s'inscrire dans ce principe de circulation en hypoinsularité. Or, le cadre colonial introduit une contradiction. D'un côté, l'Etat offre des moyens matériels substantiels ; de l'autre il fonctionne sur un schéma métropole-colonie qui invalide le principe de déplacements de traverses⁷³. Or, quand on fait remarquer à la personne interrogée la logique colonial de la fermeture de l'île sur le monde français, on retrouve les réalités symboliques évoquées dans les deux premiers chapitres : le Métro dénie la réalité coloniale, ne comprend pas ce qui se passe. En l'occurrence, dans le test qui suit, l'éclairage théorique que l'on propose à l'enquêtée, une formatrice dans la police et de statut officier, est refusé, dilué dans une dénégation qui prend toute sa saveur dans l'échange qui suit :

Vous nous avez parlé de la randonnée et de l'accueil de vos enfants, qu'est ce que vous aimez faire ici ?

Alors ce que j'aime surtout c'est la randonnée, que je faisais déjà pas mal en métropole. Les plages ouai on a fait un petit peu le tour des plages aussi. Ce qu'on a fait et qu'on ne faisait pas c'est du kayak sur la mangrove. Ce qu'on a essayé et qui ne correspond pas à notre goût c'est le bateau. On avait intégré un groupe avec un skipper pour apprendre à manier la voile. Mais je suis malade en bateau et ce n'était pas une activité qui me plaisait, mais on a essayé. On a essayé un peu la plongée mais on n'en faisait pas régulièrement. Bien sur on est sorti au restau, le carnaval, les fêtes locales. Pas trop les repas chez les uns et les autres. On a quelques copains mais on fait pas tant de repas que ça. Surtout on bouge beaucoup dès qu'on a l'occasion ; on est parti en croisière, on est allé à Sainte-Lucie, à la Dominique, en Guadeloupe. En un an et demi on a fait pas mal de trucs. On s'est rendu compte que l'île était très mal desservie. Quand on est parti à New York, c'est la galère. Si on veut trouver un bon vol au niveau rapport qualité/prix, c'est compliqué. Je pensais qu'en se rapprochant ce serait plus simple hors ce n'est pas le cas et c'est plus cher. Le seul avantage c'est le décalage horaire.

On dit c'est un département français, mais on le paye au sens propre du terme quand on est là (tu parles du forum social et du transport cher). C'est une relation coloniale parce que c'est la métropole, et un territoire français d'outre mer. Du coup, on ne facilite pas ces échanges caribéens ; et vous-même vous la vivez pleinement cette aberration. On voit bien que ça produit ce type d'aberration en termes de transport puisqu'on n'a pas visiblement de gens étrangers qui viennent

Il faut passer par la Barbade, Sainte-Lucie et c'est un peu compliqué. Est-ce que c'est la demande locale qui fait qu'il n'y a pas ces lignes là ? Est ce que les gens n'ont pas besoin d'aller dans toutes ces îles ?

Par rapport à ce phénomène-là est ce que vous avez une approche critique de ce que les Métros font ici aussi ou à l'état français, l'administration par rapport à la gestion de l'île ?

Je sais pas, j'y ai pas réfléchi alors qu'est ce qu'il faudrait ? Est ce que c'est l'état français qui maintient trop ces départements sous perfusion ? Mais est ce que c'est la solution de fermer toutes ces rentrées d'argent ? Je ne sais pas. Qui est à l'origine de toutes ces taxes ? Alors est ce qu'il n'y a pas d'autres solutions ? D'ailleurs on nous dit que tous les produits viennent de métropole ; on voit bien que quand il y a une grève au port, plus rien ne rentre ; quand il y a un problème, une grève sur les lignes il n'y a plus aucune possibilité de faire rentrer quoi que ce soit. Mais qui a tort ? Est-ce qu'ici y a des habitudes ancrées pour faire

⁷³ Pour saisir une autre contradiction d'importance, se reporter au chapitre 9. Le schéma colonial est celui de la monoculture d'exportation. Ce qui a permis aux parents de s'installer ne se duplique pas forcément facilement pour les enfants. Le marché de l'emploi est infiniment plus petit et c'est dès le choix des études supérieures que la question du départ est posée, dans un cadre colonial où la structure des emplois est très différentes, en termes d'éventail de poste, de celle de la métropole.

nos achats qu'en métropole ? Qui fait quoi ? Est ce réellement la faute de la métropole ? Je ne sais pas. Est-ce que les commerçants locaux ne devraient pas voir ailleurs aussi ? Pour moi la métropole elle vient plutôt en aide financièrement avec les allocations, les avantages au niveau des impôts. Quoi faire pour améliorer les choses ? Je ne saurais pas vous dire. En 2009 je n'étais pas là, je regardais les choses de loin et à l'époque je ne pensais même pas venir ici. Quand le gouvernement a dit qu'il allait essayer de faire en sorte que les prix soient davantage verrouillés de façon à ce que les marges bénéficiaires des commerçants, des grandes enseignes soient vraiment réduites de façon à privilégier le pouvoir d'achat des locaux. Avec le recul, ce que j'entends dire maintenant, c'est que ça n'a pas marché. Est-ce que c'est l'Etat qui ne joue pas le jeu ? Est ce que ce ne sont pas les grands groupes locaux, les grands lobbies ?

Vous dites on a quelques copains, vous pourriez me dire qui c'est ? Des gens qui viennent d'où ?

Alors pour ceux qui sont métropolitains, pff, je sais pas, on parle de tout et de rien. Est-ce qu'on échange vraiment nos opinions sur la façon de vivre ? Oui parfois certains font preuve d'agacement quand tous les deux mois il faut se précipiter à la pompe parce qu'il va y avoir un mouvement et qu'il n'y aura plus d'essence (rire), c'est vrai. Il faut sans arrêt essayer d'anticiper pour aller faire le plein, les courses. Mais on ne parle pas particulièrement de ce type de problème-là. (elle réfléchit beaucoup et ne trouve pas vraiment) On parle parfois des coutumes, des habitudes locales, des fêtes, de comment se passe telle ou telle chose. Ça nous arrive parfois. Du quartier avant que les terrains soient vendus. Je sais pas, on parle de tout et de rien. Mais après de ces questions plus politiques non ; de toute façon ce sont des sujets que mon mari et moi on n'abordait pas non plus avant. C'est pas dans notre culture, ça peut être parfois sujet de tension, de polémique et des fois de tiraillements.

Les personnes qui sont ancrées mettent au point, dans un temps long leur rythme de croisière. S'opère une sorte de réglage, de respiration entre l'insularité et la sortie « oxygénante ». Presque toutes les personnes interviewées appartenant aux classes moyennes disposent de ressources suffisantes pour sortir de leur sortie, pour neutraliser les effets désagréables de leur migration sur un territoire toujours trop limité. « On a vite fait le tour » ; « au bout d'un moment les plages on en a marre » ; « Ma famille me manque », « les Martiniquais sont trop centrés sur eux-mêmes, on étouffe » ; « il manque des choses ici en termes de consommation ou de culture », sont les propositions les plus courantes. La réponse à cet engagement est simple.

Tel huissier part 5 à 6 fois par an en Europe, dans les capitales du luxe plus exactement, afin de faire le plein, avec sa femme martiniquaise, de produits de luxe et de marques que l'on ne trouve pas à Fort de France. Tel restaurateur profite de son passage par Paris pour faire le plein de livres et de spectacles culturels. Telle dirigeante dans l'immobilier alterne l'Europe avec la Caraïbe, ne supportant pas plus les Martiniquais que les Français :

Est ce qu'au niveau de votre fonctionnement vous organisez vos vacances en conséquence ?

Moi c'est spécial au niveau du travail je ne peux pas me permettre de partir en juillet aout puisque c'est la plus grosse saison, mais je m'arrange pour partir au mois de mai chez mes parents parce qu'il est important de les voir, de revenir un peu en France ; mes parents sont venus avant mon mariage, nos parents viennent nous voir plus souvent que nous allons les voir ; la France ne me manque qu'au niveau de la vie urbaine mais pas au niveau des gens parce que je suis allée voir de la famille et ils sont soulant à parler de la crise sans arrêt ; ici on n'a pas ça ; en France les gens sont dans leurs problèmes et quand on est en vacances ce n'est pas pour entendre parler des problèmes de la France, de la crise, de cela ; c'est vrai

qu'ici on est un peu protégé. Avec mon mari on a décidé l'année dernière, on est partis moitié en France moitié à Barcelone, et là on veut aller à Miami ; on n'a pas du tout envie de se retrouver avec des Métros qui se plaignent. Quand je vais en mai voir mes parents je passe environ 10 jours chez mes parents et 3 ou 4 jours à Paris chez des copains. Le problème c'est que la métropole, après 3 à 4 jours de magasins, j'ai fait ce que j'avais à faire. On a aussi la maison alors les vacances c'est pas trop ça en ce moment ; il faut savoir se priver pour être bien toute l'année. On vient de signer pour une piscine on en a pour 35 000 euros. C'est un engagement dans le temps et on est défiscalisé, on ne paye pas d'impôts pendant 10 ans, avec la loi Girardin elle permettait aux gens qui construisaient en Martinique pour y vivre de payer moins d'impôts selon la surface construite.

L'autre profil est celui des voyageurs, des acteurs circulants d'une île à l'autre. On peut citer le cas des anciens colons africains qui ne peuvent revenir en métropole et préfèrent s'installer dans les îles de l'Outre-mer. Un professeur de droit de l'UAG, ancien cadre en Afrique, se plaisait à la Martinique car il pouvait agir comme avant, dans le cadre d'activités associatives où il s'employait à lutter contre les « *pratiques culturelles grégaires* », notamment la sorcellerie ou des pratiques sociales qui étaient pour lui le signe que nombreux ici « *n'étaient pas structurés* ». Son combat était mené contre les religions. Représentant local du Monde diplomatique, il écrivait des articles « scientifiques », et même des ouvrages, où il s'en prenait toujours à la culture locale, aux contradictions du peuple martiniquais, sans jamais objectiver le rapport structural de sujétion. On retrouve ici une circulation liée au rôle de missionnaire portant le flambeau de la mission civilisatrice. De manière assez étonnante, sur le campus, cet homme n'a jamais fait l'objet de critiques frontales de la part de ses collègues antillais. Un autre enquêté, lui aussi cadre supérieur dans le secteur agricole, dont le « *père a voyagé aussi beaucoup en Nouvelle-Calédonie, aux Antilles... indirectement m'a donné envie de voir autre chose* », a éprouvé le besoin d'améliorer le comportement des paysans dans leur rapport à leur jardin créole. Dans sa pratique professionnelle, le rôle de missionnaire a signifié une volonté de rationaliser les techniques de production, pas forcément, selon ses dires, de chercher une supériorité relationnelle :

Et avec les agriculteurs avec lesquels vous êtes en lien par le travail, comment se passait les relations professionnelles ? Les échanges ?

Ça se passait très, très bien ; c'était des gens, vous savez dans le milieu agricole ce sont des gens pas très complexés, donc c'était d'égal à égal en quelque sorte ; à part que eux m'ont apporté leurs techniques, un peu ancestrales, leurs habitudes ; petit à petit on a pu transmettre des messages techniques pour leur apprendre de nouvelles choses.

Qu'est ce qui posait problème au niveau de l'agriculture pour que vous leur soyez utile ?

C'était le jardin créole qui était principal chez les maraîchers. C'est une agriculture qui n'est pas dirigée spécialement vers la rentabilité ; c'est de l'auto consommation, un petit peu de marché par l'intermédiaire de leurs femmes. Mais disons que l'aspect rentabilité n'était pas tellement étudié. Cultiver en adoptant un certain nombre de techniques permettait d'augmenter les rendements, de nouvelles variétés, des traitements appropriés.

Les résultats étaient positifs ?

C'était spectaculaire.

Donc ils étaient contents ?

Ah oui, ça se passait très, très bien.

Vous, qu'avez vous appris de leurs habitudes ancestrales ? qu'est ce qui vous a frappé ?

D'abord c'est leur ardeur au travail, dans des conditions difficile ; on dit qu'ils sont fainéants mais c'est pas vrai ; c'est très difficile de travailler sous les tropiques. C'est extrêmement

difficile de travailler au chaud. J'étais en admiration devant ces gens qui travaillaient manuellement parce qu'il n'y avait pas d'outil. En 67, les tracteurs étaient assez rares donc ils travaillaient eux-mêmes, ils faisaient leurs planches eux-mêmes avec femmes, enfants ; tout le monde travaillait [peut être le coup de main comme le Mahury se faisait notamment en Guyane pour le travail des champs]. Cet amour de la terre qu'ils avaient et qu'ils ont toujours, même si maintenant ils ont des tracteurs ; les gens qui se lancent dans l'agriculture c'est parce que ils aiment.

D'autres profils existent, comme ceux des affairistes qui lancent une société sur une île puis, devant le succès, s'exportent sur une autre. Nous avons rencontré un commerçant Guadeloupéen venu étendre son activité à la Martinique. Un dernier profil renvoie à ceux qui veulent conjuguer la sécurité professionnelle et l'exotisme de découverte. En fonction de leur notation, de nombreux enseignants venus à la Martinique ont migré depuis une autre île de l'Outre-mer ou décident de migrer ailleurs depuis leur première expérience à Madinina. Telle enseignante rencontrée a découvert la vie insulaire tropicalisée et n'a plus voulu revenir en métropole. En ayant satisfait à la procédure des dossiers et des notations, elle a pu partir en Nouvelle-Calédonie pendant 4 années puis est revenue par la suite à la Martinique pour une nouvelle période de 4 années. Sa fille est restée et elle s'est mariée avec un Antillais. Par les amis de sa fille, elle a rencontré des familles antillaises lors de fêtes mais elle a fréquenté au quotidien des métros, quelles que soient les îles où elle s'est rendue.

Chapitre 6

L'imaginaire de colonialité entre proximités et distances

Avant de se pencher sur les frontières construites par les Anciens pour se distinguer des « Métros », il est nécessaire de poursuivre cette approche en termes de forte segmentation par rapport aux « Natifs », « Autochtones », « Domiens » ou « Martiniquais ». Sans que ces séparations ne renvoient à des dénonciations, des oppositions frontales, elles n'en demeurent pas moins des frontières au sens où elles charrient, dans l'ignorance du passé local porteur de l'histoire coloniale française, des représentations de l'autre où cet autre en fait n'existe pas ou n'existe qu'au travers de ce que le métro veut bien penser ou faire de lui. Il est très important de garder à l'esprit que des proximités revendiquées subjectivement nous apparaissent objectivement comme des formes de mises à distance, autrement dit, des cadrages proprement Métropolitains de la manière d'être en relation légitime avec l'occupant du sol.

La migration sous les tropiques est assortie d'un imaginaire de l'autre qui permet de le sélectionner, de le catégoriser, de l'instrumentaliser, de le produire comme autre et, ainsi, de le rendre inoffensif, voire très attractif et finalement proche de soi au cœur d'une altérité renouvelée. Cet imaginaire, bien sûr, n'est pas à essentialiser. Il peut être rapporté à des socialisations et des mécanismes de transfert générationnel (comme ceux qui ont conduit les Juifs à garder présents en eux l'idée d'une terre promise ou ceux qui ont conduit les élites des pays des Balkans à se secouer du joug des Ottomans après 4 siècles d'occupation). Il découle aussi, sur plusieurs générations, des enseignements scolaires affirmant qu'un Blanc a découvert les Antilles, ethnocentrisme qui dénie toute existence aux Indiens Arawaks dont aucun enfant en France n'a entendu parler, tandis que l'implantation des Français repose sur un génocide. Cette définition du territoire comme une colonie appropriée grâce aux conquêtes et aux performances⁷⁴ célébrées dans les manuels scolaires, sert de fondement homologique à la légitimité des migrations du Blanc, toujours bénéfiques, soit pour le tourisme, l'humanitaire ou le développement. Bref, l'Occidental peut migrer là où il veut. Enfin, on ne saurait comprendre la légitimité du Blanc à venir chez les Noirs (pour prendre un raccourci imagé) sans tenir compte de la supériorité intrinsèque ressentie implicitement dans la distribution socio-raciale des places. Les Blancs sont sérieux quand les Noirs sont rivés au music-hall et amusent leur maître⁷⁵ ; les Blancs sont cultivés quand les « *Mamadous* » travaillent dans le bâtiment⁷⁶ ; les Blancs ne se pensent jamais comme blancs tandis que les Noirs se font toujours remarqués comme des Noirs sans papier, des Noirs qui meurent de faim ou ont le sida, bref comme des personnes irresponsables. Les Blancs

⁷⁴ On célèbre la performance technique des équipages qui bravent les dangers de la mer, la conquête étant réduite à une prise de risque sportive, une mission de découverte, un apport pour le genre humain.

⁷⁵ G. Noiriel, *Chocolat, la véritable histoire d'un homme sans nom*, Paris, Bayard, 2012.

⁷⁶ N. Jounin, *Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, Paris, La Découverte, 2008.

déployent des politiques de coopération tandis que les élites noires sont corrompues, ce qui est tout de même le message de J. F. Bayard défendant l'historicité propre des Africains contre le déterminisme du colonialisme⁷⁷. La supériorité technique des expats aux Antilles (ingénieurs qui seuls font tourner la centrale thermique de l'île, les médecins presque toujours blanc, les enseignants les plus titrés dans le secondaire), la supériorité économique d'une métropole qui subventionne des îles qui « coutent cher », notamment du fait des aides sociales et des fonds structurels, la supériorité militaire d'un Etat lointain qui envoie par charter ses escadrons en cas de soulèvements, constituent de puissants leviers d'auto-célébration des migrants Métropolitains. Très rares sont ceux qui arrivent aux Antilles en connaissant la riche littérature locale ou en maîtrisant l'histoire des luttes locales contre l'Etat colonial.

Nous ne pouvons pour autant expliquer comment ce phénomène s'ancre concrètement et de manière différenciée dans les habitus des acteurs transplantés que nous avons rencontrés, réflexes de toute puissance et, a minima, de validation de l'entreprise de migration sans qu'elle fasse l'objet d'une explicitation en tant que migration. Le métro vient en « projet », jamais en tant que minorité qui devrait justifier sa présence auprès d'une population qui a sa propre histoire sur son propre territoire, en dépit des phénomènes de modernisation. C'est une fois sur place que l'on peut observer la routinisation de l'implantation et l'évidence de sa réalisation. Mais ces effets de durabilité du « passé » colonial incorporé ont déjà fait l'objet de travaux⁷⁸.

Nous ne pouvons que le constater, massivement. Paradoxalement, cet imaginaire/habitus de colonialité induit un sentiment unilatéral de proximité revendiquée avec les Antilles et *certain*s Antillais, un fort sentiment de légitimité à venir et à migrer le temps que l'on veut pour approcher ceux qui résonnent le plus au cerveau des tropicalistes.

Cette proximité possède une double face, relationnelle et environnementale. Les métros sont attirés par une différence qui s'abolie dans le plaisir de l'usage : on ne va pas chercher ce qui transforme, on va chercher ce qui fait du bien pour soi, dans un projet qui est un « prolongement de soi » (carrière professionnelle, passion liée au tourisme, recherche du climat). C'est une aimantation vers ce qui solidifie ce que l'on est déjà au sens de ce qu'on aspire à être depuis la métropole. Cette transportation, plutôt qu'une recherche d'altérité, est un imaginaire de l'autre (qui

⁷⁷ J.F. Bayard, *L'Etat en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard, 1989.

⁷⁸ F. Vergès, *Monsters and Revolutionaries. Colonial Family Romance and Metissage*, Durham and London, Duke University Press, 1999, à propos du tropisme de la « mère patrie » sur 200 ans ; R. Price, *Le bagnard et le colonel*, Paris, PUF, 2000, à propos de la reproduction de l'habitus de marronnage ; Fernando Coronil, « After Empire : Reflexions on Imperialism from the Americas », in A. L. Stoler, C. McGranahan & P. C. Perdue, *Imperial Formations*, Oxford/School for Advanced Research Press, 2007, pp. 241-271, évoquant le maintien, dans la longue durée d'un répertoire militaro-financier de mise en dépendance des îles de la Caraïbe sous la férule des USA ; A.L. Stoler (ed.), *Imperial Debris. On ruins and ruination*, Durham & London, Duke University Press, 2013 à propos des effets mortifères à long terme de la période coloniale sur les mémoires des descendants des victimes, sur les territoires endommagés/marqués et sur les mémoires patrimoniales officielles érodant la charge critique contre les anciens bourreaux, tandis que perdurent en parallèle des mémoires fragmentaires des victimes. P. Bruneteaux, *Le colonialisme oublié. De la zone grise plantationnaire aux élites mulâtres à la Martinique*, Bellecombe-en-Bauges, Editions le Croquant, 2013, à propos du travail mémorialiste constant des élites mulâtres visant à dissoudre leur rôle dans le cadre colonial, notamment dans le contrôle, jusqu'à aujourd'hui, de la muséographie locale.

doit être accessible au métro) et un imaginaire de l'objet (jouissance immédiate). On les appellera la quête d'authenticité et la quête du mieux vivre. Quelles que soient les classes sociales, quels que soient les degrés d'engagement dans la vie locale, quelle que soit la génération ou le genre, les déplacés sont tous pris dans un cadre culturel qui a deux propriétés majeures : la vie sous les tropiques aurait quelque chose de plus vrai, de plus naturel, bref de plus authentique. Par ailleurs, personne ne conteste le fait que le climat, sous tous ses dérivés possible, est un élément incontournable du projet de départ et du plaisir à rester.

Deux exceptions à cela : d'une part, on le verra à propos de quelques Anciens dotés de capital culturel, une certaine neutralisation des représentations « néocoloniales » opère. D'autre part, les enfants nés localement sont créolisés et n'établissent plus de ligne de partage entre eux et les locaux. Même s'ils font parfois l'expérience de leur altérité ou de leur situation d'entre-deux, ils ne peuvent véhiculer la même culture que celle de leurs parents, dont l'imaginaire migratoire instillé en France hexagonale, s'est fabriqué dans le cadre d'une socialisation européenne blanche.

1/ La vision de l'authenticité

La recherche des racines et de l'authenticité peut s'avérer être une disposition paradoxale. Dans un premier regard, cette disposition à l'ouverture à la culture de l'autre s'aligne sur la bonne volonté culturelle des agents des classes moyennes. Mais le chercheur peut faire une hypothèse toute autre : cet intérêt à l'autre ne fonctionne généralement que dans l'attente positive unilatérale de la culture attendue (sur le plan des modes de vie traditionnels et des éléments culturels roots) et rarement dans la prise en compte générale de toute la vie locale, y compris les problèmes économiques ou politiques). Cette passion sectorialisée mérite un examen plus attentif.

Souvent avec les meilleures intentions, les Métropolitains manifestent un goût prononcé pour le « rapprochement des cultures ». Ce jeu de proximités construites par le biais de la « culture », du « lien social », des « modes de vie locaux », plus rarement par l'entremise d'un apprentissage du créole ou des études spécifiques dans le milieu universitaire, atteste ainsi formellement d'une volonté d'aller vers, de se rapprocher, de fréquenter, d'entrer en lien, de « vivre avec » ou, à tout le moins, « auprès de ».

L'invisibilité de soi est un premier paramètre dans la construction de cette proximité. Il y a une non objectivation de soi dans le rapport à l'autre qui commande uniquement la découverte de l'autre. Soi n'aurait pas d'intérêt ou, plutôt, pas lieu d'une remise en cause ou d'un questionnement. A aucun moment, les métro interrogés ne se posent la question de ce qu'ils sont, du sens de leur présence ici. Le présupposé est bien là, celui de la légitimité de la présence physique – et aussi professionnelle, sur l'île. La lecture du site expat blog est à cet égard très intéressante. Elle révèle la même attitude que celle des enquêtés interrogés. Le métropolitain disparaît en tant qu'être social qui occupe une position déterminée à la Martinique. La discussion ne peut commencer qu'à partir du contenu de ce regard jeté sur l'autre.

L'immédiateté de la demande signifie que les métros interrogés considèrent que l'entrée en lien peut être automatique, sans médiation. L'aller vers l'autre est en soi un geste d'humanité qui se suffit à lui-même. Pourquoi me refuserait-on comme personne puisque je viens avec les meilleures intentions ? A leur arrivée, l'ouverture à l'autre se décide souverainement dans une sorte de légitimité unilatérale. La proximité se revendique comme un quasi droit d'aller vers l'autre dans la spontanéité d'un sens non questionnable. On se rend spontanément dans le carnaval, on participe à des cérémonies diverses, on demande à célébrer Noël de concert dans les chantés Noël, on se rend auprès des pêcheurs pour accéder à leurs manières de faire professionnelles. La co-participation ne se discute pas.

La notion de positivité renvoie à une sélection des attentes. Les métros rencontrés entendent tous découvrir les bons côtés de l'île, la culture, la pêche ou les pêcheurs, la vie paysanne ou typique. La recherche de l'authenticité se mire dans le traditionnel, et ce traditionnel est dans l'ensemble décliné sous les traits du Nègre ancestral, avec ses traditions, ses modes de vie, ses danses, ses contes, ses croyances. Il existe aussi un rapprochement plus général fondé sur l'équation martiniquaise égal fêtes, les chanter Noël, le carnaval, les modes de vie uniquement dans ce qu'ils affichent de différences culturelles « folkloriques ». La proximité s'aligne sur la notion d'expérience, de découvertes, de participations, un peu d'acculturation. Encore plus largement, l'équivalence se réalisera au travers du partage de certains éléments de la vie quotidienne, comme les trempages sur la plage (famille gendarme). Cette notion de positivité élimine d'emblée tout ce qui renvoie au sérieux, au grave, au drame, autrement dit à la violence, à la question sociale. Des questions telles que le sens de la présence des Métropolitains, le statut de l'île (l'évidence du département français), les infrastructures locales, l'indépendantisme, l'histoire coloniale et ses répercussions dans le présent seront le plus souvent déviées vers un déni généralisé. Elles ne pourront apparaître que sous la forme aliénée de la plainte : plainte contre les attentes démesurées dans les administrations ou dans les commerces, plaintes contre les ressentiments anti-blancs, plaintes contre la cherté de la vie. La positivité se fonde sur la construction d'un lien social particulier. Ce n'est jamais la vie globale de la Martinique qui est décantée dans ce travail de rapprochement stylisé. Dans la logique du tourisme exotique, la recherche de l'autre consiste uniquement à revendiquer un contact qui fait du bien, que l'on décrète comme devant se situer du côté du positif, de l'authentique, du culturel, du cérémonial, voire de l'enrichissement personnel. Il ne saurait être question de connaître globalement l'île, l'histoire (à part la standardiste), les problèmes sociaux, le rôle de la France, le sens de la place du métro ici. Qu'ils se sentent ici dans un « département français » ou qu'ils prennent conscience qu'ici, on n'est pas chez nous, les deux approches ne diffèrent guère sur ce plan. La montée en généralité n'existe pas. Ce cloisonnement mental, garant de l'immédiateté de la relation, conduit les arrivants à ne voir le pays que sous l'aspect de la recherche de leurs attentes positives et d'une critique de ce qui les déçoit en ce sens : le racisme, l'instrumentalisation des métros pour leur argent, l'attente dans les services publics ou privés. Ces plaintes corroborent la vision attendue comme devant se situer uniquement du côté du positif, du positif culturel, du culturel immédiatement accessible dans un environnement écologique et social spontanément amical. Sur les sites d'expatriés, le grand débat sera de savoir si la Martiniquaise est gentille ou raciste. Il n'y a jamais d'interrogation sur l'économie

politique de la relation entre Blancs et Noirs, sauf à entrer dans les histoires scolaires squelettiques de l'esclavage et de ses séquelles.

On prendra un exemple de discours d'authenticité au travers des propos d'un Ancien, néo-martiniquais, ce qui rend encore plus étonnant cette posture qu'on attendrait en fait d'une personne chargée de préjugés sur les cultures et les races. Ouverte aux autres, elle va à la rencontre des locaux, notamment des pêcheurs, dont on a vu le caractère symbolique du point de vue de la recherche « d'authenticité ». Cette exotisation « dans le respect et l'écoute », cette modestie dans la présence légitiment l'art de la rencontre et autorisent alors une vision idyllique de la vie locale d'antan. Les rapports de pouvoir entre groupes sociaux, les souffrances des quartiers pauvres, sont des espaces déniés, la vie vécue se portant vers des relations « villageoises » au contact de la nature :

« Alors je ne suis pas venu comme ça, c'est parce que j'avais vécu 6 mois. J'ai oublié de dire ça. Quand j'étais en Bolivie, c'était un an et demi en fait, et j'ai passé plusieurs mois, 5-6 je crois, au Carbet sous une petite tente bleue, sous deux cocotiers, où je tirais la senne matin et soir et où j'étais hyper bien intégré avec la population ; j'avais un frigo chez un voisin, un congel chez un autre. A l'époque, il faut se remettre dans le contexte, les métros étaient plutôt rares, l'île commençait à sortir de cette île paradisiaque pour millionnaires ; ça a commencé à démocratiser l'île on va dire avec des voyages un peu moins onéreux. Mais moi ce qui m'a plu fondamentalement en venant ici c'est que, et ça a été le déclic, c'est le rapport à l'humain. Mettez vous à ma place, je sortais de la banlieue parisienne, même si je suis originaire des Vosges, je suis de la montagne, je suis pas citoyen d'origine, mais j'ai quand même vécu 7 ans, en banlieue parisienne, avec un rythme effréné, avec des gens qui déjà se parlaient plus trop même entre voisins. Et là on arrive dans une contrée où là il y a une naïveté, un authenticité, je parle des anciens, des grandes personnes comme on dit ici, c'est là que j'ai envie de vivre, si on a basé sa vie sur l'humain. J'ai basé ma vie sur l'humain et non sur le fric ni une carrière (...) Il me semblait qu'ici il y avait un art de vivre, l'authenticité. Le climat y était aussi pour beaucoup ; quand on ajoute le climat, l'authenticité, l'esprit de fête permanente, j'en suis un autre ; l'esprit naïf, j'aime bien aussi les gens naïfs ; C'est la période, 89-90. Passage au Carbet, Guyane, Brésil, Bolivie, amazonie, Vénézuéla, Carbet. On a fait une boucle comme ça qui a duré deux ans et 6 mois au Carbet même ; on a eu un coup de coeur, on voulait plus partir, on avait besoin de rien ; on allait à la cueillette des fruits, on allait à l'époque dans les champs Bally, y avait plein d'avocats, on tirait la senne on avait du poisson, le bois on faisait chauffer, on achetait du riz et voilà on était heureux. C'était même pas un retour à la nature, je ne suis pas là dedans ; je savais que ça n'allait pas durer mais c'était une expérience fantastique avec des gens qui étaient très chaleureux, très solidaires et très curieux. ».

Ainsi, même certains Néo-martiniquais peuvent avoir la même disposition à sélectionner ce qui fait réel avec ce qui fait « traditionnel » ou avec ce qui fait une « vie sympathique » à fréquenter. Seulement, cet ancien éducateur, fortement impliqué dans le changement social, ne se suffit pas du grappillage culturel. Il adhère au GRS (groupe marxiste indépendantiste), et, sans être anticolonialiste où même penser comme problématique la présence des Blancs à la Martinique, il dit avoir une vision « positive » des choses. Il va chercher à venir en aide aux jeunes en errance en contribuant à l'installation d'équipements sportifs. Il tente de monter un festival de jazz manouche et c'est là que les obstacles apparaissent. Il établit une équation entre donner et recevoir. Dans cette équation entre ce qu'il a prélevé et ce qu'il a donné, il estime que la balance est désormais en sa défaveur :

J'ai beaucoup appris ici ; je suis pas paysan, on m'a appris à planter des choux, je suis ni maritime ni aquatique, on m'a appris les marées, la lune. Ça m'a plu parce que c'est dans les choses qui me semblent importantes, ça c'est personnel, c'est ma vie à moi. J'avais envie de m'enrichir et c'est encore le cas aujourd'hui et c'est pour ça que je le quitte. J'ai l'impression d'avoir tout, d'avoir donné et je reçois plus donc la vie c'est comme ça.

Ce qu'il ne reçoit plus, c'est cet échange avec les marins ou les paysans ou même avec les enfants paumés qui acceptaient son aide et qui aujourd'hui, ont tendance à se méfier de lui.

En plus c'est plus maintenant qu'avant, parce que auparavant, j'allais partout, dans toutes les maisons ; j'ai eu la chance de participer aux noëls où la porte était ouverte ; on prenait la bagnole et on faisait 15 réveillons ; c'était le bonheur. C'est fini ça, depuis 10/15 ans. Donc c'est pour ça que j'ai eu cette chance là. Je sais bien que c'est pas ethnique, pour employer un mauvais mot ; c'est conjoncturel, c'est politique ».

En faites, vous étouffez. Y a un changement de mentalité entre le lien social qui était assez ouvert dans les liens sociaux avant et il y a eu une évolution de l'île telle que les liens sociaux sont devenus pour vous empoisonnés, invivables

Complètement.

Et vous pouvez plus tenir

Complètement. Les enfants de la génération qui me semblait, euh.... Ces grandes mounes qui m'apprenaient des notions, je les ai pas perdues puisque je les transmettais à mes gamins dont je m'occupais. Des choses toutes simples, d'accueil, d'hospitalité, de chaleur, de tolérance, de respect, de politesse.

2/ L'unanimité autour de la bonne vie aux tropiques : Les plaisanciers

Le projet de s'installer sous les tropiques est une recherche de proximité avec la belle vie, il n'est pas prioritairement une quête de rencontres ou une aspiration à une acculturation. La migration correspond à des attentes d'un mieux être, à des projections positives autour d'un monde perçu comme un paradis, un site tropical dont la destination touristique ancre fortement l'évidence d'une vie meilleure. C'est donc dans une intention de proximité naturelle avec les éléments naturels que tous les Métropolitains migrants envisagent leur arrivée sur le mode de l'évidence. Il nous semblait incontournable de faire état de ce socle commun à tous les « métro » afin de montrer que, d'une certaine façon, tous sont d'abord néocoloniaux : la recherche de bénéfice, la captation d'une ressource, c'est d'abord profiter de l'accès facile à ces îles françaises, sans se poser de question ; c'est être légitimement touriste résident tout en ayant les moyens, parfois, de bien vivre et de mieux vivre que la population locale. La venue dans « le monde meilleur » est un changement de vie dans un cadre environnemental préservé, au sens d'une filière organisée d'abord pour les ressortissants en provenance de la métropole. Cette proximité renvoie à une anthropologie culturelle du tourisme, des eaux thermales, du soleil, du loisir, inauguré par les familles bourgeoises au milieu du 19^e siècle. Il ne saurait être question d'essentialiser la nature en lui prêtant des vertus a-historiques pour les acteurs sociaux. L'habitus du plaisancier est une disposition construite historiquement. Les destinations phares des touristes du monde entier se polarisent plutôt dans les régions chaudes que dans les régions froides. De manière plus globale,

ce mieux être climatique est associé, chez tous, à un mieux être dans les conditions de travail, si l'on met à part les relations avec la clientèle chez certains commerçants. Une partie des enquêtés étaient déjà venus en vacances, où avaient été invités par leur famille (un frère ou une sœur y résident) quand d'autres ont rêvé sur des cartes postales et une petite minorité a fait un long voyage avant de venir s'implanter ici. Dans cette dernière catégorie de voyageurs, on trouve les migrants de l'aire coloniale française, passant d'île en île ou ayant eu de la parentèle, ayant connu les « colonies » (la Belge, le patron du savon, l'enseignant de droit). Et on trouve aussi des voyageurs qui voulaient voyager et qui ont, dans l'espace des possibles, décidés de s'arrêter sur la Martinique (restaurateur, couple anse mitan, chichi). Le rêve des tropiques, s'il est partagé, a donc été vécu par une partie des répondants quand il est demeuré à l'état imaginaire jusqu'à son actualisation au moment du départ.

Dans les entretiens, personne n'a contesté le fait que les conditions écologiques constituent un facteur déterminant dans la mutation ou l'expérience de migration. Que ce soit pour le travail de la part d'un chômeur (la misère au soleil), le suivi d'un époux/d'une épouse martiniquais(e) dans son pays, une logique de carrière (médecins, professions libérales, patrons), une possibilité objective de meilleure rémunération des fonctionnaires en relation à la notation (les fonctionnaires à 40 % de salaire en plus), à un moment ou un autre, dans l'entretien, le thème du soleil, des tropiques, du climat, de la douceur de vivre apparaît.

Ce rapport au climat se décline selon une logique d'intensités. Il peut être un arrière cadre dans une logique professionnelle. C'est le cas de cette femme cadre dans l'immobilier qui ne pratique aucun sport mais a toujours voyagé dans des pays ensoleillés. Comme dans un test projectif, elle constate qu'autour d'elle, ce besoin de soleil est premier :

Des choses aussi simples que le soleil, la mer, la jungle au début est ce que ça vous a frappé ?

J'aimais beaucoup le soleil, j'aimais bien la plage aussi ; en fait quand on vient ici en vacances on est en pénurie de soleil ; j'ai des copains à Paris qui me disent qu'ils vont en vacances à la réunion parce qu'ils ont besoin de soleil.

Il peut être l'argument essentiel dans la venue de la personne, quand ce sont des gens qui viennent pour une sorte de défonce sportive ou corporelle (plongée, treckin et escalade, surf...). C'est le cas de la jeune trentenaire dont le but principal était de pouvoir faire du surf presque tous les jours. A mi-chemin des deux pôles, on trouve tous ceux qui profitent du soleil, de la belle vie en cultivant un « plan d'activité personnelle » : activité sportive, remise en forme, esthétique de la vue, occupation des enfants à la plage.

Quels que soient les profils, il y a une sorte d'équivalence mécanique entre le climat et la santé. Etre dans les tropiques, c'est avoir une meilleure vie. Il y a des gens qui ne peuvent avoir que le soleil gratuit, comme le couple de cadres moyens à Tartane, lesquels vont souvent à la plage avec les enfants, ou ce directeur maritime et ses trois enfants. Le projet migratoire associe étroitement la nature belle et diversifiée avec la nécessaire occupation, éducation et réalisation de la progéniture :

Pourquoi vous vous sentez bien ici ?

A part les transports ! Il y a l'aspect vis-à-vis des enfants. On était dans un grand appartement à Marseille. Il fallait prévoir de sortir. Ici, avec la mer, la montagne, on a trouvé

à se sur-occuper sans faire d'effort. Il y a ce réservoir de la nature, dans des conditions climatiques idéales. Et puis on s'est retrouvé dans une villa, chaque enfant ayant sa chambre. Plus le soleil, les plages, tout cela nous a mis dans le bon sens dès le départ. Il y a l'enseignement public et pour les enfants, cela n'a fait aucun souci. Il y a le régime indemnitaire pour les militaires aussi. On a l'équivalent de 6 mois de salaires tous les deux ans. Il y a une manne financière. En arrivant ici, par rapport à l'idée qu'on se faisait de la Martinique, on a trouvé les gens très accueillants, très à l'aise. Avec les parents d'élève. On a toujours les mêmes amis de l'époque, même s'ils sont partis en métropole pour les études. Je parle des Martiniquais.

Il y a ce modèle bourgeois avec la maison sur le front de mer (Lotissement caraïbe au Carbet, Pointe savane au Robert, lotissements du Vauclin, tout au long de la cote entre le Marin et sainte Anne) et parfois la piscine, comme à Sainte Luce avec la professionnelle du management reconvertie dans l'immobilier. Les propos de cet ancien haut fonctionnaire dans l'agriculture sont facilement duplicables :

Vous avez dit à un moment donné on est privilégié, ça veut dire quoi ?

Regardez c'est vraiment magnifique ici (la vue sur la mer). Tous les matins quand je prends mon petit déjeuner je trouve cela extraordinaire, on ne se lasse pas. Tout le monde ne peut pas se payer ça, c'est ça aussi. J'ai pu me le payer, je pense qu'on est des privilégiés. Moi, je me sens comme un privilégié par rapport à tout ce que j'ai vu autour de moi. Privilégié parce j'ai pas de besoins et quand on n'a pas de besoins particulier on se sent privilégié. Il y a des gens qui ne sont jamais satisfaits, mais moi je me contente de très peu de choses. La nourriture, bof, j'aime bien manger mais je mange très peu. J'ai réduit mon alimentation au maximum. Je mange sainement pour essayer de vivre le plus longtemps possible dans les meilleures conditions possibles. A côté de ça je fais beaucoup de sport, beaucoup de natation. Je suis un retraité en étant payé sans rien faire, c'est quelque chose d'extraordinaire. Tous les mois j'ai mon salaire qui tombe et je ne travaille pas.

Ce qui domine, c'est ce complexe « éléments du cadre naturel et activités associées ». Un véritable culte pour l'environnement préside au départ. Ce ne sont pas les ouragans, les cyclones, les tremblements de terre ou les pluies fréquentes qui sont mentionnés dans les discours. C'est le soleil, la mer, la chaleur, la nature, la jungle, la beauté des sites, les activités de plein air, les possibilités toniques inscrites dans les éléments : air pur et verdure, campagne et vie saine, soleil sur le corps ou l'état psychique. Tous ces éléments renvoient chacun à une foule d'usages : pour la mer, ce sera le farniente sur la plage et la chaleur consommée dans un cadre idyllique, ce sera la plongée ou le bateau.

Pour la jungle, les personnes mettront en avant les ballades et la remise en forme, les joies de la nature non touchée par l'homme. Pour l'ensemble de l'île, ce sera le choix du cadre, la vue imprenable en louant ou en possédant « une villa », le ressourcement énergétique en étant bien sur sa terrasse après le travail. Ces éléments sont avancés comme ayant des vertus en matière de santé mentale : soleil tonique, air pur, sports de plein air qui dynamisent, alimentation saine, joie de vivre, diminution du stress en général du fait du cadre, l'île étant petite et l'accès aux éléments naturels très faciles en dépit des monumentaux bouchons.

Qu'ils viennent pour quelques années ou pour des dizaines d'années, ou toute leur vie, les Métropolitains sont fascinés par une représentation de leur migration privilégiée : grâce aux avantages de leur situation matérielle (40 %, niveau socio-

économique, prise en charge par l'entreprise, avantages divers octroyés), mais pas uniquement (puisque'il existe aussi un prolétariat de migration), ces acteurs sociaux se donnent les conditions pour vivre correctement au soleil. Parce que, la plupart du temps, dans le privé ou dans le public, pour un temps ou sans limite de durée, ils viennent dans des conditions avantageuses, la vie au soleil est grosse d'une vision du monde comme privilégiés qui peuvent bénéficier des avantages et non des inconvénients du soleil.

Personne ne trouve problématique d'aimer vivre dans cet espace pour le cadre environnemental (surcharge de personnes et donc pollution, légitimité à se rendre sur les lieux de vie des locaux, manière de profiter de la nature avec des ressources supérieures à certaines catégories sociales locales). La question de savoir qui peut bénéficier ou non des avantages du cadre offert par l'insularité de la Martinique tropicale n'est jamais soulevée. C'est dire que l'un des leviers les plus puissants à la normalisation de l'habitus néocolonial réside dans le tropisme touristique, sorte de voix royale pour passer sous silence la question humaine ou, à tout le moins, pour la minorer au maximum. De la même manière que, selon Bourdieu, le rêve de tout bourgeois est une entreprise sans prolétaire, le discours métro sur la Caraïbe trahit implicitement que le rêve du migrant de l'hexagone pourrait bien être de profiter au maximum du territoire sans les inconvénients associés au fait que des habitants le peuplent.

La nature et la vie à l'extérieur comme des vacances

« Soleil » est le mot le plus fréquemment utilisé par les Métropolitains pendant les entretiens. Le soleil est la matrice, ce par quoi tout est possible : on peut se baigner quand il fait beau, on peut se promener dans la nature, on peut flâner sur sa terrasse et admirer la vue, on peut jouir sur son corps de la chaleur, on peut exercer toutes sortes d'activités. La vie plaisante, en dépit des cyclones et des tremblements de terre, passe par ces périodes longues de l'année où le ciel est bleu et la mer chaude, où toutes les activités de plein air sont possibles, même sans argent.

Agence de location de voiture

A la descente d'avion je me suis prise une grande claque de chaleur ; et après vraiment arrivée (réflexion) en vacances, l'esprit vraiment en vacances. On sortait, on allait au restau, on bougeait énormément. J'ai rencontré mon ami assez rapidement donc je pense que ça a dû influencer aussi. Mais le climat, c'est pour moi, voilà, le soleil ; il y en a qui ne supportent pas, qui aiment bien les saisons comme la copine avec qui je suis arrivée ; elle, les saisons lui manquaient. Moi pas du tout. C'est la recherche du soleil, le climat oui. Je ne sais pas, peut être une sensation d'être là où je devais être. Après j'ai cherché du boulot, j'ai fait des petits jobs à droite à gauche.

Cadre technique, conducteur de travaux et sa femme comptable

Vous partez de France sur une situation assez périlleuse et finalement vous arrivez à construire votre vie ici, à faire des enfants dont vous êtes très fiers, à avoir chacun un travail stable

E : non non pas vraiment

L : moi je suis au chômage actuellement.

On va y revenir, mais dans le processus il y a quelque chose de l'ordre de la réussite. Même si vous critiquez beaucoup la maison vous êtes parvenus à construire des choses.

L : oui si on regarde sur 20 ans, la maison on n'aura fini de la payer d'ici 4 ans, les enfants ont réussi leur vie scolaire. Dans l'absolu oui on s'en sort.

D'où ma question par rapport à des métros matérialistes qu'ont pas vécu, qu'ont pas voyagé, qu'ont pas construit des liens avec des gens très différents, est ce que vous avez le sentiment justement au minimum du minimum ça a fortifié votre identité qu'a pas changé ou au maximum ça vous a transformé et comment ça vous a transformé ?

E : c'est vous qui êtes courageux parce que vous êtes resté là bas...

L : non.... Mais si on garde le même parcours et qu'on le transpose en métropole je pense que par le fait du climat les choses auraient été complètement différentes.

E : Vous n'avez pas d'argent et vous allez manger votre sandwich sur la plage des salines

L : en gros c'est un peu ça, j'ai toujours dis quitte à se faire chier autant qu'il fasse beau.

D'après vous avec l'histoire familiale, vous interprétez comment le fait que même si on vient au club med ici, entre le rêve et le passage à l'acte, il y a quand même une distance ? Donc passer à l'acte en disant je change de vie pour une rupture conjugale qu'est ce qui fait que

La première femme de mon beau frère était vraiment une chieuse pas possible

Mais il aurait pu aller aux Etats-unis

Oui mais attendez, les îles, la plage, ma sœur et moi on adore le soleil ; donc si vous voulez ils sont venus là, c'est le rêve comme pour plein de gens ; et des gens vont encore venir.

Femme ancienne cadre dans la finance devenue coacheuse et bouddhiste

Ici, vous avez une qualité de vie. Je pleurais quand je rentrais à Paris. Je me rendais compte que la finance m'asséchait, que j'étais réduite à faire du fric dans le commerce. Je vivais dans un stress permanent, avec un rythme de travail harassant. La course à l'argent, tout le temps...Je sentais que, à continuer comme cela dans le stress, j'allais tomber dans une maladie. Rien qu'avec ce que je respirais de pollution, je m'imaginai tous les jours l'état de mes poumons, vraiment. Toutes ces particules que vous inhalez !! (...) En plus j'habitais Paris même, dans le 14eme arrondissement. Du travail au domicile, j'étais plongée dans cette atmosphère viciée. Moi j'aime la verdure. Quand j'étais petite, j'habitais dans le 95, dans le Vexin. Je suis née dans la région parisienne. Dans une grande maison à la campagne. Je suis née dans cette maison ! J'ai passé toute mon enfance dans ce village de campagne. Bien sûr, j'en ai souffert aussi à l'adolescence pour les sorties mais en fait j'adorais aussi la nature. Dans le jardin, il y avait toutes sortes de plantes, et j'aimais m'en occuper (...) Je me disais c'est quoi cette vie à Paris ? C'est parce que je veux une autre qualité de vie ; je veux être près de la mer ; je veux du soleil parce que j'aime pas le froid. Je veux que tous les jours je sois bien là où je suis quand je rentre chez moi, même si la journée je suis occupée mais le soir, c'est comme si j'étais en vacances. Et vraiment les 3 Îlets c'est ça ; ça m'a tjrs apporté ça, à me ressourcer le soir quand je rentrais chez moi. Parce qu'on vit dehors ; moi j'aime être dehors et à Paris on est tout le temps enfermée. Ici c'est un vrai bonheur d'être chez moi, dehors le soir à regarder les étoiles. vraiment profiter, vraiment au maxi de l'extérieur (...) Vivre dehors, c'est-à-dire le soir par exemple, vs êtes en T shirt et il fait bon. En métropole même en juillet et août, même s'il fait jour jusqu'à 22 h souvent il vous faut soit un pull, un sweat pour être dehors. Bien que les journées st plus longues, mais ici, moi souvent le soir je regarde le ciel, les étoiles, ça va être la période des étoiles filantes, je suis comme la journée en tenue légère, et c'est tellement agréable ce climat.

Rechercher une vie moins stressée

Même si la maison a son importance, lieu de vie sur la terrasse, lieu de perspective face à la mer, lieu ventilé où le corps respire, lieu moins investi dans la propreté qu'en France, il reste que la vie locale s'exprime dans la recherche de la

sortie. Les plus fortunés et anciens possèdent un bateau (80 % des propriétaires de bateaux sont des Métropolitains). Le commun des mortels de ce groupe peut pratiquer la plongée, et plus encore le surf, la marche au bord des plages ou dans la jungle. Les familles saluent avec bonheur la possibilité pour les enfants de s'épanouir au soleil, en libérant le corps des vêtements européens.

Tous les répondants ont valorisé la proximité de la plage selon un mode occidental souvent éloigné du monde d'appropriation collective et festive des Antillais⁷⁹, la rapidité d'exécution pour en profiter, les week end au soleil, la vie quotidienne avec moins de charges (quelques tee shirt et pas de prise de tête avec les vêtements, absence d'investissement sur les meubles, maison moins rangée), la nourriture plus naturelle (fruits et légumes pays, poisson), la vie plus facile (en dépit des bouchons car la est l'île est moins polluée), prendre le temps au travail et apprendre à attendre, à moins courir mais aussi accepter la vie au ralenti.

Ingénieur sur la centrale thermique

Lui : J'ai été patron de 2 sociétés et puis raz le bol de la France, des tensions que nous subissons. J'ai tout vendu en 2010. C'était de l'inspection industrielle. Gagner de l'argent en France c'est mal perçu. On a tout vendu. On a d'abord été en Finlande. Je pouvais rentrer à la maison de bonne heure, j'ai jamais été contre le travail. Mais la pression fiscale, les problèmes avec les salariés, les administrations... Quand je voyais ce qui me restait à la fin... Pourquoi bosser ? je m'éclatais niveau boulot mais avec des gens qui ne bossent pas et qui ont plus de vacances que moi. Ils sont au chômage, ils sont au RSA, comme mon ex, la mère de mes 3 premiers enfants, elle roule en décapotable. C'est pas des on dit, je le vis. Elle se fait des UV. Devant la justice, je ne suis rien, je ne suis que le père. Et en étant chef d'entreprise, vous êtes juste là pour être pressuré... J'ai commencé par travailler 20 ans au Havre pour une entreprise américaine. Et quand j'ai monté ma boîte, j'ai eu une inspection de l'URSAF... J'aurais bien aimé aller aux USA. Je me donne jusqu'à fin juin 2014 car ils vont tous changer de cycle. Donc fin 2014 on part. On va aller dans un pays anglophone. Mais pourquoi pas la Corée du Sud. Mais on ira pas en France ça s'est sûr. C'est sûr que je ne vais pas faire ma vie ici mais jusqu'au temps de la prochaine mission... Je croyais que mis à part la plage il n'y avait rien d'autre à faire... Mais quand même.

Et la maison ici ?

Par internet. On ne voulait pas trop loin de Bellefontaine. Fanny va en internat à Schoelcher. Cette maison, on a eu le coup de cœur.

⁷⁹ M. Desse, « La plage : reflet des fractures sociales et ethniques aux Antilles », *Etudes caribéennes*, 6, juillet 2006. <https://etudescaribeennes.revues.org/693>. Les journaux des années 1970 que nous avons consulté aux Archives départementales révèlent une lutte de classement dans l'usage des plages. Les Métropolitains tentent d'utiliser certaines plages pour le nudisme ou la pratique du monokini. Les protestations des locaux auront pour effet d'invalider de telles pratiques. Désormais, dans les années 2000, une cohabitation est possible, les uns venant en célibataire ou en famille pour profiter de la mer ; les autres, outre les fêtes, s'investissant autour de repas ou se réunissant entre amis avec des sonos. A noter que depuis les années 1990, le sentiment d'insécurité a eu pour effet que les plages sont massivement désertées au moment du coucher du soleil. Comme pour le carnaval brésilien de Bahia, le jour est investi par les Blancs, la nuit, ce sont des Noirs, notamment des groupes rasta et des jeunes des bourgs des alentours, qui viennent fumer sur des espaces où les contrôles policiers ne sont guères actifs, sauf lors d'opérations coup de poing. Dans l'échantillon, un couple domino a exposé comment il a subi un dépouillement de ses biens à la faveur de la nuit tombante. Les Martiniquais comme les Métros ont développé depuis les années 1990 un sentiment d'insécurité, accusant les minorités des autres îles de semer le trouble sur le territoire (Sainte-Luciens et Dominicais). Alimentée par quelques faits divers sordides (agressions, viols), les habitants « français » redoutent désormais de sortir sur les plages la nuit.

Elle : c'est quand même extraordinaire. On voulait une piscine.

Ici, vous n'êtes pas dans le train train ?

Lui : Non, parce que je vous parle de juin 2014, dans ma tête ça tourne...Je noue des contacts avec des gens qui pourraient éventuellement dans un an me donner, donc je me projette déjà. Mais ici, on découvre !! ça fait pas un an qu'on est là. Tous les we. Je vous l'ai dit, j'ai été pendant 20 ans acheteur, c'était le train train, je rentrais à la maison à 8 heures...Vous avez vos congés en juillet et vous attendez votre retraite.

Elle : On profite plus

Lui : En métropole vous achetez la maison, ici tout est pris en charge par l'entreprise, le pognon que je gagne, c'est pour nous. Ici, je gagne 5 fois plus. Cet été on ira à Miami.

Elle : On est moins matérialiste, on profite

Lui : On reçoit beaucoup d'amis. Régulièrement. En permanence. Ce sont des amis de métropole et des Finlandais ! Des expat qui étaient en Finlande je veux dire. Nos amis sont attirés par le soleil.

Lui : On a des amis dans la vie, en métropole, lui a une très belle situation. Mais quand on le voit avec ses 50 salariés, le boulot et sa maison, ce n'est pas notre vie, ça crée des tensions. On voyait ça de l'extérieur. C'est plus notre truc, se faire chier...

Cadre technique, épouse comptable

Elle : Pour les enfants c'était très bien (la Martinique) ils avaient un an et 3 ans, les plages pour les élever c'est très bien.

Lui : L'enfance pour les enfants c'est quand même bien.

Lui : C'est vrai que quand on s'installe, la première des choses c'est de trouver un travail et d'y être bien dans ce travail. A partir du moment où on est bien dans sa tête, on est bien à la maison, avec sa femme, ses enfants, avec tout le monde. Si ça va pas d'un côté ça se ressent ailleurs

Elle : Sinon pendant ce temps-là (la recherche d'emploi) la Martinique c'était très bien. Il y avait le soleil, les plages.

L : ça compte pour beaucoup quand même. Quand on ne travaille pas et qu'il fait mauvais et 4°, ça fout un peu dans le moral quand même (...)

Comment vous avez vécu les premiers mois, les premières années ?

E : on avait les tables pliantes et on passait tous nos week end à la plage.

L : de toute façon les enfants étaient petits.

A ce niveau là on peut dire que c'était une base structurante

E et L : (rire car) ils ne savent pas si c'est structurant.

L : mais elle est fondamentale

E : c'est dommage qu'il n'y ait pas mes fils là. Parce qu'ils vous diraient s'il y a une structure dans cette maison ; (rire de tout le monde).c'était pas structurant, c'était relaxant.

L : on mettait de côté nos, en fait le week end c'est les enfants. On s'éclatait avec les gamins, pour eux la plage c'est important.

Infirmière Sainte-Luce

C'est que... On vit dans un endroit de rêve. Elever des enfants ici c'est facile.

Pourquoi ? pour la plage ? Ils sont tout de suite dans la mer ?

Ouah c'est ça pour la plage, pour le côté pratique des choses aussi. Pas d'habit, j'achète les habits une fois dans l'année d'une taille. Aux soldes je rachète pour l'année d'après. J'ai pas besoin de me casser la tête ; pour la propreté c'est super facile, on peut ne pas leur mettre de couche.

L'ambiance de vie trépidante (danses, fêtes ti-punch, les pieds dans l'eau, l'absence de bruit), les fêtes plus fréquentes, sont aussi une constante dans les entretiens. L'une de nos répondantes, autour de la quarantaine, avec son mari

martiniquais, n'a cessé d'enchaîner les sorties et les soirées dansantes. La maison est le lieu de réceptions, de fête, avec toujours beaucoup de monde. C'est le lien social de la rencontre ludique.

Femme dans la pâtisserie de luxe

On a eu l'opportunité de venir au soleil. C'était facile, les enfants étaient petits...

Mais quand même venir aux Antilles, le passage à l'acte...

Mon mari est parti deux mois sans moi et les enfants pour voir comment ça se passait, pour voir si c'était viable. Paris ça me manque mais c'était quand même métro boulot dodo. J'avais quand même qu'une hâte c'était de partir. Je n'en pouvais plus de la grisaille. Le temps a fait beaucoup. Je me voyais bien au soleil, une vie de famille au soleil. C'était maintenant ou jamais. C'était du provisoire qui a duré finalement. A la base c'était jamais vraiment sûr que ça marche. C'est pas facile, le désamiantage, sur une île, c'est lourd procéder. Mais ça a pris un essor, et il y a eu du travail, entre les écoles...Le temporaire a duré, il dure encore...

On voulait changer d'air, de lieu. On avait la belle famille en Guadeloupe, donc c'était plus facile pour nous de venir. Ça fait 15 ans... Maintenant c'est une des entreprises reconnues sur les îles.

Comment vous avez préparé, comment vous avez discuté de ça ensemble ?

La décision a été prise un soir, mais dans ma tête la décision était prise, je ne me posais pas de question. J'étais optimiste, je connais mon mari, quand il commence quelque chose il va jusqu'au bout. Ça s'est fait, je ne me suis pas posé de questions. On était sur Fort de France au début. Il a choisi une maison pour nos deux enfants. Au François d'abord. On arrive, on ne connaissait pas, c'était l'aventure. On est arrivé en pleine grève, l'apocalypse totale, c'était assez folklorique...c'était en 1999, je ne sais plus ce qu'il y avait encore...J'ai inscrit les enfants...Au début je me suis occupé des enfants.

Au François...

J'étais au quartier morne Pitot, au milieu des purs antillais de souche, adorable, j'avais mon sachet de légume accroché au portail tous les jours, adorable...Quand on est bien dans sa tête on est bien partout. Je suis tombée sur des gens très charmants, on est restés un an et demi. Et puis la maison était un petit peu petite, on a été au Vauclin, au bord de mer, idéal. Lui se lève tous les matins à 4 heures pour éviter les bouchons...c'est un rythme de vie, c'est comme ça. On est à Macabou, vraiment au bord de mer. Nous avons acheté deux maisons après. Et on y est toujours. C'est vrai que travaillant aux Trois îlets ça nous fait beaucoup de route. On pense la mettre en vente mais pas maintenant. C'est la crise.

15 ans c'est long, quelles amitiés...

Quand on a des enfants, avec les parents, ça rapproche énormément. Antillais comme Métros, on a beaucoup d'amis de l'école...on fait beaucoup de fêtes, on reçoit beaucoup. On a fait des fêtes avec plus de 100 personnes...Ma belle famille est indienne, on fait des colombos sur feuille de banane. Ce sont des traditions indiennes, donc c'est super, c'est vraiment très sympa. On a un terrain de 1500 mètres carrés donc on peut faire...On reçoit beaucoup ici. Moi à Paris je ne connaissais même pas ma voisine de pallier.

La femme créolisée standardiste évoque la vie de ses deux parents métros quand ils sont venus s'installer dans les années 1970 à la Martinique. Mais ce qui est intéressant dans le propos de cette femme créolisée, c'est qu'elle évoque un rapport à la fête qui n'est pas de l'ordre du prélèvement, de la profitation. C'est sans doute ce rapport au monde qui explique la possibilité d'une ouverture à la culture locale ayant favorisé la possibilité pour l'enfant devenue adulte de vouloir revenir au pays et de vivre avec un mari antillais. Ses parents ont investi le lien social, notamment au travers des fêtes, mais ce n'est pas leur capitalisation matérielle qui a prévalu :

Vos parents étaient déjà venus s'installer à la Martinique ?

Oui et moi je suis née à la Martinique. Mon père était policier à Paris. Il avait un ami martiniquais dans la police aussi. Il lui avait parlé de la Martinique. Il est parti avec lui en vacances. Mon père a quitté la police et il a repris son ancien métier de pâtissier et ma mère est arrivée un an après. C'était en 1974. Ils étaient tous les deux en métropole au départ.

Donc vos parents voyageaient...

Ils étaient de bons vivants. Ils se sont toujours facilement intégrés avec tout le monde. Ils ont été en Hollande parce qu'ils ont connus des Hollandais dans le pays Basque. Ils avaient une facilité de communication avec les autres.

Pourquoi cet ami a eu une influence sur votre père ?

Ils étaient tous les deux des bons fêtards. Il a accroché avec la vie qu'on pouvait mener à la Martinique à cette période là. Ils sortaient beaucoup. C'était ce style de vie qui plaisait à mon père.

Les plus virulents du MIM, ce sont les anciens, avec cette amertume. Ce sont les Békés qui ont tout. D'avoir vu ces premiers Blancs s'installer et avoir tout. Chose que mon père n'a pas faite. Mais pas mes parents qui ont décidé de garder une vie modeste mais intégrée à la vie de cette période. Mes parents n'ont jamais acheté à la Martinique. Ils n'ont eu aucun bien. Il n'y avait que la nounou qui s'occupait de moi. Le seul luxe qu'ils avaient pour pouvoir voyager facilement. Même ma mère a été ensuite logée dans le logement social. Mais en revanche il y avait toujours du monde à la maison, il y avait toujours à manger à la maison.

Acheter une maison donnant sur la mer : une privatisation de la beauté

A la Martinique, disposer d'une maison, c'est la possibilité d'être à l'extérieur dans son intimité domestique. C'est vivre l'intériorité privée à l'extérieur. Plus globalement, le climat autorise une vie plus à l'extérieur, dans la nature. D'une certaine façon, la maison des classes moyennes, c'est la poursuite de cette profitation de la vie à l'extérieur, de la nature, des activités de plein air. Majoritairement, les Métropolitains recherchent à louer ou à acheter une maison donnant sur la mer. Une grande partie des enquêtés rencontrés habitent des villas. Presque tous les membres des classes moyennes disposent d'un habitat offrant des « vues » sur la mer. Il y a une forte congruence entre les zones touristiques et l'implantation des Métropolitains résidents.

Une directrice d'agence immobilière dans le Sud, après 15 années de présence à la Martinique, se lance dans la construction de sa maison en bord de mer. Elle représente le rêve familial, 200 mètres carrés avec la piscine.

Pourquoi avez-vous choisi le Diamant ?

J'ai vécu à Sainte-Luce un bon moment, quand on est arrivé on est allé vivre au Diamant puis on est allé vivre à Sainte-Luce puisqu'il habitait sur Sainte-Luce. Diamant, Sainte-Luce trois îlets, c'est un triangle où il y a beaucoup de Métros. L'école de Sainte-Luce, le collège est très vétuste et il est tout neuf au Diamant, c'est important pour nos enfants ; on n'a pas trouvé de terrain qui nous plaisait sur Sainte-Luce ; comme on sait que le Diamant c'est une valeur sûre ; on fait construire une piscine et je suis harcelée de demande de location à Noël ma villa se loue facilement 2500 euros la semaine. Les touristes aiment bien, y a une grande plage pour marcher, y a ce rocher du Diamant.

Le policier de base rencontré loue. Il est logé sur les hauteurs de Fond Lahaye. Une femme artisan pâtissière travaillant dans le Sud a fait aussi construire sa maison au Vauclin sur le front de mer. Mais c'est payé cher pour elle car c'est une grande distance pour aller travailler. Mais c'est le prix à payer pour avoir une vue de rêve et pouvoir faire des fêtes régulières car le couple affectionne les soirées dansantes.

Infirmière libérale

Maintenant on est en bord de mer à Mabouya. Là on a trouvé un haut de villa qui est superbe avec une belle vue de mer. On est à 200 mètres de la mer. On a essayé d'acheter l'année dernière ça n'a pas pu se faire

Le commissaire de police

Je voulais pas être sur Fort de France, on a apprécié d'être sur case Pilote ; pour nous c'était vraiment plus loin mais avec un cadre de vie qui est plutôt idyllique ; on a choisi de payer cher mais pour une maison avec un piscine et une vue panoramique sur la mer des caraïbes.

Médecin sur lotissement caraïbe

Après pour nous c'est une vie agréable. On a jamais froid, les enfants ont été heureux avec le plein air, le bon air, la plage souvent, des sorties tranquilles. C'était une vie agréable quoi. Et puis contrairement à des gendarmes ou des gens qui ont eu des postes en Afrique ou autre, on n'avait pas l'arrogance ou la notion du boy, des trucs comme ça.

Vous logez où ?

Au lotissement la Caraïbe, pas tellement loin de chez Olivier. Sur case Pilote, on a construit un terrain avec une vue super, une villa super en bois créole. J'ai pris mon pied voilà.

Une enseignante et son mari vivent dans le lotissement Caraïbe et la terrasse de 100 mètres carrés donnant sur la mer est telle que, sans entendre la route, la vue en profondeur est un délice apprécié chaque soir. Chaque soir, après ses cours horribles -car elle ne supporte pas les enfants antillais qui n'aiment pas ses cours d'espagnol, la draguent et une fois l'ont agressée sexuellement dans sa classe-, elle médite et se repose. Elle pense repartir sur la France, dans le Sud. Mais perdre sa maison et le cadre environnemental est impensable pour elle. Pas question de revivre à Paris d'où elle a vécu 10 ans. La vie familiale se déroule sur la terrasse à contempler le paysage, le corps assis sur un canapé, le repas pris aussi sur cette place forte. En plus de faire du yoga, la seule façon de déstresser est de profiter pendant des heures de la vue, du champ de vision. Il y a là comme une possibilité d'appropriation de son destin, une plénitude et une tranquillité, comme un animal domestique qui valorise toujours le maître. Ici, les actes d'affections sont remplacés par une relation d'objet visuel, l'océan généreux s'offrant comme tableau complice, presque vivant, miroir coloré de cette quête de légitimité à exister. Les fluctuations et les déclinaisons du soleil, du matin au soir, accentuent encore cette impression de vie esthétisée, de beauté des tropiques, vue qui, bien sûr est rare et privée et se paie chèrement.

La nature entre métros : l'insularité dans l'insularité

Il faudrait dresser une carte de l'implantation des populations migrantes blanches. Rechercher le soleil, la nature ou la mer ne signifie pas que les arrivants s'installent mécaniquement à côté de la mer ou de la jungle. Ce premier extrait indique par exemple une certaine peur de la campagne « arriérée », ce qui a pour

conséquence que cette personne va accepter des conditions de circulations intenable depuis le Sud parce que le Nord est trop primitif. Du coup, cette formatrice dans la police dresse un tableau typique d'un pays en situation néocoloniale où la vie tropicalisée est fortement perturbée par l'absence de transports publics et la saturation des équipements (au plus grand bénéfice des békés et des taxi-cos) :

Vers quel endroit vous n'auriez pas habité ?

C'est Fort de France, ça ne ressemble à rien ; ça n'a aucun cachet, aucun caractère, la circulation, c'est sale ; le Lamentin ça ne me plaît pas ; il y a plein de choses qui ne me plaisent pas où je n'aimerais pas vivre.

Pourquoi le sud et pas le nord ?

Oui mais c'est plus humide et c'est isolé quand il pleut de trop. Après c'est vrai qu'il y a des coins dans le nord où on est sur une autre planète ; après le prêcheur, dans ce coin là, il y a des villages où ils sont coupés du monde ; on les voit.

Vous ne vivriez pas là ?

Non c'est trop isolé et trop loin de mon travail. A Sainte Luce j'ai tout de suite accès à l'autoroute. Mais ça c'est un problème la circulation, c'est le point noir de l'île auquel je peux m'adapter. Je me lève le matin à 6h45, j'arrive tôt, je m'adapte, mais je trouve déplorable que les pouvoirs publics, en l'occurrence le conseil général n'est pas pris la mesure de la chose en ne créant pas des lignes correctes de transports en commun. En fin de compte, il se décharge sur les petits taxi co privés ; l'île ne répond pas du tout à la demande locale ; pour ceux qui peuvent se payer une voiture ça va, ils peuvent se débrouiller, mais pour les autres ça doit être un calvaire. Les femmes de ménage ici elles se lèvent à 4 heures du matin pour venir bosser, c'est une vie de fou. C'est pas normal que dans un pays comme la France ; j'entends dire que le Conseil général ne fait pas ce qu'il faut, que l'argent part ailleurs ; ce sont les locaux qui disent ça. C'est scandaleux. Si vous allez à la Dominique ou à Sainte-Lucie, alors que ce sont des pays bien moins riches que les départements français, les services sont corrects, on peut se déplacer, on peut se passer de voiture là bas et aller où on veut. Ici, c'est au petit bonheur la chance. Ça c'est pas normal et c'est pas étonnant que les gens après s'énervent.

L'installation des métros est une question à la fois stratégique, au regard de l'accès au travail ou aux loisirs, et aussi un effet de la situation socio-raciale. Le soleil ne s'apprécie pas depuis les pentes des bidonvilles qui entourent Fort de France. De même le Lamentin est perçu comme une sorte de banlieue de la capitale, avec un paysage urbain peu propice à la quête d'exotisme. Les migrants de France s'installent dans les beaux quartiers de Forts de France (Didier, Cluny) où à ses abords les plus chers (Terre-ville, Schoelcher, quartier sur les hauteurs avant Case Pilote), dans les zones touristiques (Le Diamant, Sainte Luce), dans les bourgs traditionnellement ouverts aux Métros (le Nord en général, mais aussi le Robert et le François) où se concentrent aussi des Békés et des Mulâtres. Des lotissements en quasi *gated communities* ont été construits sur les hauteurs, sur les côtes, notamment à proximité de Case Pilote, au Vauclin, à Tartane, au Robert, à Trinité. Nos répondants vivent dans des lieux aseptisés socialement, base à partir de laquelle il est possible de goûter aux délices d'une nature sans Martiniquais de la même manière que Bourdieu explorait l'inconscient social des bourgeois aspirant à vivre dans un capitalisme sans ouvrier.

3/ Le paradoxe du missionnaire

Une partie des enquêtés a manifesté, rarement en arrivant, peu à peu dans le mouvement de leur installation, un besoin de venir en aide à l'autre. Cette posture, que l'on retrouve chez certains enseignants, et chez des militants qui défendent la cause éducative ou écologique, n'est pourtant pas sans ressembler aux vieux habits pastoraux du missionnaire en quête de civilisation du sauvage. D'une manière paradigmatique, A. Lehuger aborde cette dimension de l'action sociale des enseignants à Mayotte. Tandis que la pauvreté fait rage, que les moyens de l'Etat sont limités, parfois témoignant même d'un refus de soin dans les écoles, les cadres de l'Etat sont pris entre leur certitude d'une mission civilisatrice (pour la langue française, contre l'oralité, contre les traditions, pour le développement, contre la violence des irréguliers comoriens, contre le châte musulman, etc) et une forte culpabilité à se découvrir comme « blanc riche » au milieu de l'immense majorité d'une population démunie. L'auteure évoque les mini aides sociales de ces enseignants se faisant travailleurs sociaux, certains n'hésitant pas à prendre sous leur aile un de leur élève.

« Sur la base d'une étude de cas consacrée à l'enseignement, ce mémoire se proposait d'explorer la fabrique, par l'État mais aussi par ses agents d'une "mission civilisatrice bricolée", qui remet en scène une altérité fondamentale inventée au quotidien. A la suite de cette étude, il apparaît que cet imaginaire identitaire est le reflet de la politique développementaliste de l'État français à Mayotte qui se traduit de manière schizophrénique par un investissement financier important, tout en étant aveugle aux conditions locales d'application. Ainsi, selon la formule de Bourdieu⁶⁰ il apparaît « que la main gauche de l'État a le sentiment que la main droite ne sait plus, ou pire, ne veut plus savoir ce que fait la main gauche ». On se trouve donc en présence d'un « État-donateur » dont le don se manifeste par cet investissement économique mais aussi symboliquement par cet importation de fonctionnaires.(...) Ainsi, les enseignants une fois sur place constatent les conditions avec lesquelles ils vont devoir « bricoler » afin d'intégrer cette ordonnance républicaine qui fait partie de leur corpus professionnel commun. À la suite de cette constatation naît un sentiment d'abandon chez bon nombre de ces fonctionnaires « ceux que l'on envoie en première ligne remplir les fonctions dites sociales (...) sans lui donner les moyens de le faire ». Ce sentiment traduit la perception d'un État aveugle, qui ne dit rien, consent et dégage ainsi un espace permissif dans lequel s'insère l'impératif de « faire avec les moyens du bords » (...) Cette construction identitaire racialisante permet de justifier la monopolisation blanche des postes de pouvoir, avec la promesse qu'à terme, lorsque les autochtones auront suivi le chemin de la modernité tracée par l'État et sur lequel les Métropolitains les guident, ils pourront s'administrer en toute indépendance. La racialisation de la société s'échafaude sur ce rattachement à la figure de l'enfant, largement exploitée par l'idéologie coloniale. Car les enseignants l'ont bien intégré, l'école est un projet « d'ingénierie sociale »⁶¹, qui transforme l'homme. Et c'est en ces termes que se formule la mission civilisatrice que s'assigne les enseignants Métropolitains qui veulent « changer la société » (...) Ainsi la personnalisation de l'expérience, forgée par la réalité complexe et fluctuante de l'environnement dans lequel elle s'insère donne lieu à des comportements non-prescrits, obéissant à différentes logiques. Il y a de la part de certains enseignants une compassion affective qui se traduit par un travail social, voire même humanitaire auprès des enfants, qui vient combler le déficit des structures de relais sociaux, avec lesquels les collègues travaillent habituellement. Ainsi, certains professeurs mettent à disposition des fournitures scolaires pour les enfants les plus défavorisés qui ne peuvent se les procurer, en les payant avec leur argent personnel, ou offrent à manger aux élèves qui ne bénéficient pas de la collation. Face

aux drames vécus alors par l'usager, ici figure au potentiel émotionnel particulièrement élevé à savoir l'enfant, le fonctionnaire de terrain prend souvent l'initiative d'une prise en charge bricolée de ce « débordement du social (...) Le métier d'enseignant et le rapport aux enfants qu'il induit se pose comme une « fenêtre ouverte » pour les enseignants Métropolitains sur un « quotidien tiersmondiste » que beaucoup d'élèves à Mayotte partagent : faim, problème d'hygiène, expulsion aux Comores de membres de la famille, absence de parents au foyer, problèmes familiaux induits par la polygamie etc.. Selon Sendrine, cette réalité est difficilement appréciable en-dehors du lien créé avec les élèves dans les classes et cela permet d'atténuer le sentiment de culpabilité qu'elle évoquait plus tôt dans l'entretien face à la posture miroitée de « blanche conquérante avec son argent dans ce pays pauvre », traduit dans l'extrait d'entretien rapporté plus haut par l'emploi du terme « profiteuse »⁸⁰.

Entre la violence symbolique propre à l'inculcation des vraies valeurs modernes de l'Occident, et les mécanismes individués de la culpabilité à être riche dans un pays pauvre, les enseignants constituent un des groupes traditionnels qui portent l'idéologie civilisatrice au travers du français, de la méritocratie scolaire et de la laïcité condamnant toute forme traditionnelle d'apparence corporelle.

On présentera quelques cas de cette disposition de certains Métropolitains à vouloir changer les comportements des gens « qui l'accueillent » sur leur territoire. Cette bonne volonté culturelle, dans le contexte néo-colonial, va signifier une sorte d'acculturation préalable de l'entrepreneur de cause. En agissant localement, le missionnaire va devoir prendre des gants. Mais tandis que certains usent de leur place dans une organisation puissante, d'autres sont des entrepreneurs isolés.

Le raisonnement par l'absurde aide à sentir un peu l'arbitraire culturel qui est au principe des choix d'action préférentiels. L'enseignant tentera de développer des actions en vue d'améliorer le français des Martiniquais mais il ne lui viendrait pas à l'esprit de le faire pour le créole. Tels autres enseignants veulent développer des activités d'animation autour du cirque, mais ils ne se demandent pas si il y a une demande des locaux. Les mêmes (enseignants, BTS en agriculture) voudront lancer une association ayant pour objet le patrimoine agricole et la revalorisation des espèces végétales du terroir. Leur plus grand succès aura été de plaire à des « grandes personnes » pendant une foire locale :

Moi c'est ici aussi que j'ai découvert la vie associative ; c'est pas par le biais de l'association que j'ai créée

Elle s'appelle comment cette association ?

Elle s'appelle alécodépidon, elle est en dormance en ce moment.

C'est quoi son objet ?

La promotion de l'artisanat végétal en M et en Caraïbe.

Quand l'as-tu créée ?

2007. là je me suis retiré du projet ; et le collègue qui était avec moi garde pour l'instant l'assos. Je suis sur une démarche personnelle de création.

C'est un antillais ?

Non, un métropolitain.

Comment ça a été vécu cette assos dans l'environnement ?

Dans la concurrence, je ne pense pas qu'on ai fait de tort à grand monde. Même si on était pas forcément bien vu par tout le monde. Après, on a essayé d'avoir un panel vraiment large. On a essayé d'avoir un espace pépinière derrière pour sauvegarder certaines espèces. Et le plus beau cadeau qu'on avait c'était quand on avait des grandes personnes qui s'arrêtaient

⁸⁰ C. Lehuger, *l'Etat expatrié*, op. cit., pp. 90-92 et 58-59.

devant le stand et qui disaient : « Y a plus ça en Martinique, ça n'existe plus. Ça me rappelle l'enfance ». Les personnes les plus intéressées étaient celles de 50 à 70 ans qui ont joué avec les variétés de graines et qui avaient l'impression que ça avait complètement disparue. Moi, j'ai l'impression que c'est plutôt leur mode de vie qui a changé que leur environnement. Je leur expliquais que ces graines étaient encore présentes mais que eux ne faisaient plus la démarche d'aller les trouver. L'environnement a changé, ça a construit partout et j'ai du mal à imaginer à quoi ressemblait la Martinique il y a 50 ans.

Comment ça a été perçu par les autres cette association ? Tu l'a promotionnée dans les journaux ? Comment tu l'as officialisée ?

On a eu un financement sous forme de contrat aidé, sinon on n'a jamais eu de réponse positive de subvention. Ce qui fait que le projet a fini par caler de lui-même. La perception des gens était que le projet était beau mais on a manqué d'applications concrètes au final. De très belles choses ont pu être mises sur le papier mais concrètement on n'a pas pu les réaliser.

Y avait une application concrète ou de papier ?

On était présent sur les stands, sur les forums d'éco solidaire, y a eu un début de commerce équitable à la Dominique. Mais des problèmes de production sur place et beaucoup de problèmes administratifs pour faire la labellisation commerce équitable. Pour une petite assos de 2 ou 3 perso c'est un budget énorme, c'est une tonne de papiers à remplir donc ça n'a pas pu être mené à terme.

Y a un retour de la population ? Un article de France-Antilles ? Des réactions d'élus locaux ?

Dans le France-Antilles on a dû en avoir entre 5 et 10 avec les différents partenariats qu'on avait fait : avec l'assos ASP, défense des animaux, on a bossé avec les forums de l'économie sociale et solidaire. Oui on a eu un peu de relais médiatiques, on a été relayé aussi en montant des ateliers au jardin des papillons. Ça s'est arrêté pour des problèmes relationnels. Ce qui a fait le glas du projet c'est qu'on s'était investi à fond et qu'on a été victime d'une structure un peu bancal dans laquelle on avait mis pas mal de nos billes. Ça s'est avéré beaucoup plus bancal que ce qu'on pensait.

Parallèlement à ce projet, le couple s'est lancé dans un projet autour des arts du cirque. L'arbitraire de cette cause, au sens de Bourdieu, apparaît dans le fait qu'il n'y a aucune tradition du cirque en Caraïbe. Il défend son projet pour lutter contre l'enfermement culturel des Martiniquais.

On a monté une association d'art du cirque, on a fait notre troisième édition à Trinité et on a eu plus de 1000 personnes sur la journée. On a eu un très bon accueil avec une grande mixité d'âges et d'origines. Mais on a lutté un mois et demi avec la mairie de Trinité alors qu'on proposait une manif gratuite et qu'on demandait un minimum de subvention, 1500 euros ; on était 30 bénévoles à se bouger. On essaie d'élargir le champ culturel ici ; un problème que j'ai un petit peu au niveau culturel ici c'est vraiment cet aspect piégé alors que c'est une culture extrêmement métissée, aussi bien qu'en Réunion ou en Guyane qu'aux Antilles. Mais on voudrait piéger ça, faire du folklorisme parce que notre culture c'est ça. Mais non votre culture elle n'est pas figée. Y a un passif extraordinaire à mettre en valeur mais toute cette culture, tout ce patrimoine là est amené à évoluer. Y a des centaines et des milliers de gens qui arrivent en Martinique, qui ont peut être choisi de passer 10 ans comme moi et qui vont participer à ça. On a des choses à apprendre mais on a aussi des choses à donner. Cet aspect fermé, beaucoup d'antillais sont bloqués là-dessus. Pas forcément par racisme, mais par égocentrisme. Le passé esclavagiste est passé là-dessus avec toujours la crainte de se voir opprimé, de se voir brimé par quelque chose qui vient de l'extérieur. Moi j'ai vraiment peur à ce niveau là pour la culture antillaise, c'est de se fermer à toute influence européenne et d'ouvrir grand les portes à la culture américaine par ce qu'elle a d'afro-américaine. En ouvrant les portes à la Jamaïque qui est un exemple vraiment ignoble au niveau des mœurs

depuis ces dernières années, et de voir les gamins d'ici qui idéalisent les chanteurs de dance-hall et de raga qui sont des truands notoires, sexistes au possible et qui humilient la femme à longueur de chansons, et jeter au feu tout ce qu'il peut y avoir de Français et d'Européen au niveau de la culture en se disant que l'Europe on a déjà vu ce que ça a fait, l'esclavage ; mais par contre de dire que y a la Jamaïque qui est un diamant culturel, la culture afro-américaine avec des noirs qui s'affirment, j'ai vraiment peur que ça sclérose le côté culturel, entre ça et le tout pour le traditionnel.

Mais ça tu l'as déjà dit à des élus politiques ?

J'en ai déjà beaucoup parlé avec Benoit, avec Marcel (des leaders associatifs martiniquais). Y en a qui en sont conscients, mais pour moi on atteint vraiment un problème culturel général et je ne m'amuserais pas à aller faire une tribune sur KMT (chaîne indépendantiste) pour parler de ça.

Pourquoi ?

Parce que je ne me sens pas forcément la légitimité.

Qu'est ce qui fait qu'on est légitime ou pas pour parler de ça ?

Ce qui fait qu'on se sent légitime c'est sûrement la confiance en soi et c'est un avis personnel et je ne me sens pas les épaules et la volonté de communiquer largement autour de ça. C'est un avis que je partage avec des gens avec qui j'échange mais je ne veux pas me faire le chantre de cette position-là.

C'est intéressant comme frontière.

Je ne me suis pas donné l'occasion d'afficher ce point de vue là ni de le défendre. Le mot légitimité n'est peut être pas approprié parce qu'il insinue que je ne me sens pas à ma place ; ce qui est faux puisque je commence moi-même à me sentir antillais au bout de 6 ans ici. J'ai choisi de m'impliquer à plusieurs niveaux : culturel, agricole, artisanal. On pourra me reprocher d'être blond mais d'être un petit peu antillais quand même. Maintenant c'est partie intégrante de ma culture.

C'est intéressant ce que tu dis puisque tu dis « je me sens tout à fait à ma place mais sur ce point là, non je peux pas dire. C'est donc que je ne suis pas encore suffisamment antillais pour y aller ».

Je vais essayer de m'en sortir par une pirouette ; j'ai déjà parlé de l'exemplarité dans ce que je fais ; c'est juste que je préfère par mes actes et mes engagements continuer de faire bouger ces limites-là, proposer de l'animation culturelle, faire jongler les gamins sur la plage, proposer des spectacles plutôt que d'aller faire un discours de 20-30 mn. Je me sens plus efficace dans le fait de mener à terme un projet associatif plutôt que d'écrire un texte où on dira qu'il parle bien le monsieur et qu'au final on dise il a bien parlé mais qu'est ce qu'il fait derrière. Je préfère que les gens disent que c'est bien ce qu'il fait. Je ne vais pas forcément chercher à convaincre ou à séduire par la parole, mais d'avoir cette valeur d'exemple. Pour moi c'est le seul truc qu'il y a à retenir dans le christianisme, la valeur d'exemplarité.

Pourquoi tu veux être exemplaire ? Pourquoi faire de l'associatif gratuitement ? Pourquoi s'occuper des mêmes, d'être à Carisco ?

Je pense que ça tient plus à ma personnalité qu'à autre chose ; je ne peux même pas dire que ça tient à mon éducation ; et le truc un peu fou c'est que j'ai vraiment découvert le monde associatif ici. Je sais que c'est comme ça que j'ai envie de me donner l'occasion d'exister.

Tel restaurateur a aidé des jeunes « bad boys » en leur trouvant un terrain de sports tout en ne comprenant pas pourquoi ses festivals de jazz manouche ont été bloqués par les élus locaux refusant des « musiques du monde ». Tel directeur de l'administration dans le monde de l'agriculture va tenter de convertir les paysans locaux à de nouvelles techniques de production agricole.

J'ai été détaché en partie à l'IRAT (Institut de recherches agricoles tropicales) ; j'y étais à temps partiel où j'ai déchargé un certain nombre d'agriculteurs dans la zone du Gros Morne/st Joseph.

Vous faisiez quoi ?

D'abord j'ai appris. Les agriculteurs du Gros Morne, de St. Joseph ont apporté leurs techniques que j'ai adaptées à mes connaissances. C'était des éleveurs et surtout des maraîchers. Il y avait la Satec, un organisme privé, qui faisait de la vulgarisation et moi je travaillais un peu en collaboration avec la Satec ; je visitais les agriculteurs, je leur apportais des semences ; on avait un petit budget, on leur apportait des nouvelles semences, des engrais, des produits de traitement. On était sensé leur apporter de nouvelles techniques pour les haricots, etc. bref on leur apportait diverses techniques au fil des ans ; et on se réunissait une fois par semaine à l'IRAT où il y avait des cours théoriques que je donnais aux agriculteurs avec les ingénieurs de l'institut de recherche. C'était un travail très intéressant parce que ça m'a permis de pénétrer le milieu, d'être accompagné par des agents de la chambre d'agriculture et de la Satec, et de vraiment découvrir le milieu.

Et avec les agriculteurs avec lesquels vous êtes en lien par le travail, comment se passait les relations professionnelles ? Les échanges ?

Ça se passait très, très bien ; c'était des gens, vous savez dans le milieu agricole ce sont des gens pas très complexés, donc c'était d'égal à égal en quelque sorte ; à part que eux m'ont apporté leurs techniques, un peu ancestrales, leurs habitudes ; petit à petit on a pu transmettre des messages techniques pour leur apprendre de nouvelles choses.

Qu'est ce qui posait problème au niveau de l'agriculture pour que vs leur soyez utile ?

C'était le jardin créole qui était principal chez les maraîchers. C'est une agriculture qui n'est pas dirigée spécialement vers la rentabilité ; c'est de l'auto consommation, un petit peu de marché par l'intermédiaire de leurs femmes. Mais disons que l'aspect rentabilité n'était pas tellement étudié. Cultiver en adoptant un certain nombre de techniques permettait d'augmenter les rendements, de nouvelles variétés, des traitements appropriés.

Les résultats étaient positifs ?

C'était spectaculaire.

Pour autant, ce qu'enseigne cet entretien, au-delà du paternalisme colonialiste visant à transformer un mode de fonctionnement local au nom de l'efficacité occidentale, c'est que ses collègues Métropolitains pouvaient être encore plus engagés dans le contrôle et le pouvoir sur les agriculteurs martiniquais. De par les liens tissés dans la durée, il a pris aussi fait et cause pour des locaux, ce que le directeur de l'agriculture n'a pas supporté :

J'étais tellement impliqué que je devenais une pièce maîtresse dans le dispositif. Et comme ça se passait très bien et que j'avais d'excellents contacts, c'était une solution de facilité, même au niveau de la hiérarchie ; j'ai pu bénéficier de certaines promotions internes, mais disons que ce n'était pas à la mesure du sacrifice que j'ai fait. Je me rends compte que j'ai plutôt été utilisé. A la fin ce qu'il y a de terrible, c'est que l'administration a évolué et on n'avait de moins en moins de personnel ; les problèmes de mouvements se sont posés à plusieurs reprises et à la fin de ma carrière, je devenais indésirable ; mes supérieurs hiérarchiques voulaient vraiment me faire partir à la retraite ; ça a été mon ressenti à chaque fois qu'il y avait des missions qui arrivaient. C'est pour ça que 2 ans avant ma retraite j'ai laissé mes activités de chef de service et je suis devenu inspecteur de l'apprentissage. Comme si j'avais eu un pressentiment, donc je me suis mis à l'écart, j'étais très content, mais enfin je me suis retiré et j'ai pris ma retraite à 60 ans. Parallèlement deux ans avant de partir, je suis devenu gérant de tutelle, c'est-à-dire que je travaillais avec le ministère des tribunaux de la Martinique qui m'ont confié des tutelles de protection judiciaire. Je me suis lancé dans le métier de gérant de tutelle pendant 12 ans.

Et pouvez vous nous dire pourquoi vous étiez indésirable ?

C'est parce que j'avais trop d'autorité en définitif sur les gens. Par rapport au directeur de l'agriculture ça posait des problèmes. Il faut dire aussi que mon directeur a évolué, je suis devenu de plus en plus autoritaire, de plus en plus intraitable, il y avait des choses que je n'acceptais pas donc il y a eu des moments extrêmement difficiles ; c'était mieux de partir et quand je suis parti, avec les tribunaux j'avais quasiment un autre travail à temps plein.

Vous pouvez nous donner un exemple d'un conflit ?

Ça se passait au niveau des commissions, par exemple d'aide aux agriculteurs et je trouvais que l'administration était d'une telle autorité, *parfois très restrictive (souligné par nous)*, j'étais très souvent en conflit avec eux. Et les nouveaux ingénieurs qui arrivaient rentraient directement en conflit avec moi, c'est devenu vraiment très, très difficile. De par mon ancienneté, ma connaissance des gens, quand je participais aux réunions, j'avais trop d'influence en quelque sorte et j'avais tendance à monopoliser la parole. Et aussi des jeunes qui arrivaient qui voulaient faire leur preuve aussi d'autorité dans le monde agricole. C'est comme ça, le pouvoir tient une place très importante, même parfois au détriment de l'agriculture.

Tous ces missionnaires sont proches de la posture humanitaire ou du développeur dans les pays du tiers-monde. Ils ne se perçoivent pas comme des nouveaux missionnaires mais comme des humanistes censés apporter le bonheur aux populations. La plupart du temps, ce service rendu aux autres va de pair avec des rétributions personnelles, comme dans toute activité professionnelle gratifiante. Dans le cas d'espèce, il s'agira de se pencher sur le destin d'une femme qui s'est employée à se professionnaliser dans les biens de salut afin d'en retirer un exercice de care et de santé religieuse pour ses affiliés tout en espérant en faire aussi une activité lucrative à terme.

Dans un pays fortement religieux où les entreprises de biens de salut foisonnent, où la multiplicité des églises, des syncrétismes est impressionnante, les possibilités d'agir sur le stock des dispositions religieuses est un tremplin pour de nouveaux entrepreneurs. On peut voir sur KMT, une télévision nationaliste, un médium blanc offrir ses dons de voyance aux téléspectatrices avides de solutions à leur détresse affective. Dans la vie civile, il a été possible de repérer d'autres variétés de professionnels en sauvetage psychique. Des magnétiseurs ouvriers, des pasteurs évangéliques, des cadres religieux s'installent et sont respectés. Avant de parler du cas d'une femme spiritualiste, ancienne cadre dans une entreprise à la Défense à Paris, il faut donc avoir à l'esprit, que même chez les athées Métropolitains, une acculturation religieuse opère. Pour autant, dans beaucoup d'entretiens, les enquêtés, en dépit de ce respect et de la prise en compte du poids du religieux et des croyances, sont souvent perçus comme étrangers par les Martiniquais du fait de cette moindre implication religieuse. Ceci étant dit, en étant baigné dans une atmosphère particulièrement affectée par le sacré, la plupart des Métros sont déconcertés. La religion, c'est souvent ce qui fait frontière. Bien sûr, il y aura des policiers ou des gendarmes bien accueillis dans les églises catholiques le dimanche matin. Il y aura aussi ces conjoints en couple mixte qui évoluent dans leur mentalité au contact de leur belle-famille locale ou de la pression de leurs propres enfants aspirant à faire leur communion comme les autres. Parfois, c'est la proximité professionnelles et les discussions informelles qui font glisser les représentations fortement encadrées dans l'espace de la France hexagonale :

Infirmière libérale sainte Luce

Est ce qu'il y a d'autres choses comme ça qui peuvent vous surprendre comme c'était le cas, je me mets à parler créole. Vous rentrez dans des codes, vous pigez mieux ce qui se passe ici, le magico religieux, la structure familiale.

Par exemple tout ce qui est religion, on va arriver ici on se dit c'est quoi tout ces adventismes, ces religions ; on va avoir un regard critique et finalement quand on travaille ici mes patients sont par exemple de confessions complètement différentes. Par exemple Témoin de Jéhovah, on a une autre ouverture d'esprit. Moi j'ai un autre regard sur les Témoins de Jéhovah, je suis beaucoup moins contre que quand je l'ai été en métropole. Parce que je côtoie ces gens qui sont Témoin de Jéhovah et qui finalement ils ont leur croyance comme les autres ont leur croyance du moment que ça ne nuit pas à la société. Je pense qu'on s'ouvre quoi que j'avais déjà l'esprit ouvert, mais on est beaucoup moins critique par rapport à ce qui se passe ici. Ou alors la critique est positive, c'est un constat.

Il nous a été possible de rencontrer une femme, aux Trois Ilets, laquelle a initié une entreprise d'un type particulier. Entre le gourou entrepreneur de bien de salut et l'entrepreneur économique recherchant une clientèle, l'activité de la Femme léopard (du fait de sa tenue léopard lors de l'abordage dans la rue) procède de l'hybridation. Cette ancienne cadre qui se dit experte comptable a quitté la Défense, le bruit, la course, la fatigue, le stress.

« J'ai toujours énormément voyagé. Cela faisait des années que je venais à la Martinique, en Guadeloupe, à la Réunion, à Saint Martin, aux îles vierges, trois ou quatre fois par an, mais toujours pendant les vacances. Mais le plus souvent, je venais ici à la Martinique. C'étaient toujours des belles vacances. Je me suis toujours sentie bien ici, tous les jours. L'hiver je partais au ski et l'été c'était là. Quand je rentrais, c'était toujours dans la souffrance. Je ne supportais pas mon quotidien. Ce quotidien de stress, de pollution, cet air pollué que vous respirez tous les jours, cette vie malsaine, dans le travail mais aussi dans la ville avec la pollution, le bruit, la laideur de la région parisienne et le froid aussi bien sûr. Alors j'ai poussé mon mari ».

Installée depuis 9 ans, elle se déclare résidente martiniquaise en dépit de traumatismes vécus sur l'île, essentiellement la « perte » de son mari « volé » par une locale. Incidemment, on peut aussi remarquer que la fuite sur les tropiques était aussi sans doute une manière de tenter de sauver son couple :

Vous savez, quand vous venez à la Martinique, la plupart du temps, c'est que vous avez eu une rupture ou un problème affectif. Cette île attire les gens qui ont des problèmes sentimentaux. Il y a des tas de gens qui sont en situation de rupture en métropole et qui viennent ici, ou alors des gens qui étouffent dans leur famille. On dit « amour impur, terre impure ». Il y a beaucoup de problèmes relationnels ici entre les hommes et les femmes. Quand je suis venue avec mon mari, qui avait une bonne situation, j'ai tout de suite compris dans le regard des femmes qu'elles voulaient mon mari et qu'elles me le disaient. Elles me disaient : « On te défie, on va te prendre ton mari et tu n'y pourras rien. Car les hommes blancs sont attirés par nous ». Ce sont en fait des femmes vénales qui sont prêtes à tout pour mettre la main sur des hommes qui ont des moyens et qui peuvent les entretenir. Elles savent s'y prendre. Et c'est comme cela que j'ai rapidement compris que je ne tiendrais pas mon mari. Les Antillaises sont vénales et sont attirées par les friqués. Elles me disaient : « Toi tu vas repartir (...) Cela fait 9 ans que je suis ici. On dit que si vous tenez 3 ans ici, en fait, vous êtes fait pour la Martinique, pour rester là. Maintenant, ici, je me sens chez moi (...)

Vous vouliez une autre vie, un autre mode de vie...

Ici j'ai changé radicalement ma vie. J'ai eu recours à la méditation pendant des années, en suivant un maître ici aux Trois Ilets. J'ai entrepris un gros travail sur moi-même, trouver le passage pour être heureuse. Mais au départ, quand je suis arrivée et que j'ai perdu mon mari, ça a été une explosion dans tous les sens. Puis peu à peu avec la méditation, le travail sur moi-même, j'ai appris à donner, et maintenant je reçois aussi.

Ayant trouvé un emploi de cadre dans une entreprise, ayant un nouveau conjoint fortuné, cette femme dit avoir lutté pour s'installer et se maintenir après la perte de son mari et aussi son emploi classique. Il y a à la fois rupture conjugale et reconversion professionnelle. La méditation, le coaching, le bouddhisme vont s'imbriquer et peu à peu va se faire jour un nouveau profil social et professionnel. Son hybridation repose sur la récupération des croyances religieuses en mettant au point sa propre entreprise de reconversion professionnelle.

« Moi ce qui m'a plu dans le bouddhisme de nichiren daishonin et c'est vraiment ce que je recherchais parce que même en métropole je cherchais des réponses à des questions que je n'avais pas, bon j'avais été voir des prêtres, j'avais pas de réponse ; et je me suis orientée aussi vers le judaïsme. Je me suis orientée un peu sur d'autres pratiques. Je me disais, bon déjà des questions métaphysiques. Pourquoi ceci, pourquoi ça et vraiment ce bouddhisme là c'est pas extérieur à ns. On vénère pas une statue, c'est nous mêmes. Ce bouddhisme, euh, c'est sur vous devez connaître cette phrase : nam myoho renge kyo ».

Attirée par le bouddhisme, elle va se former avec la dirigeante de la « secte » et peu à peu gravir les échelons de la petite organisation. D'un côté, elle commence à s'investir dans les nouveaux métiers de l'écoute et de la formation :

« Je suis titulaire d'un diplôme de coaching. J'ai aussi suivie une formation de thérapeute, de psychologue, mais enfin, je n'ai pas de diplôme reconnu pour cela. Je vis surtout de location saisonnière (...) Et le coaching c'est vraiment la décision que j'ai prise pour changer ma vie. Déjà pour faire ce métier il faut vraiment faire un travail sur soi énorme pour nettoyer sa vie, pour vraiment faire ce travail. Et jusqu'à maintenant, c'était continuer à faire ce travail sur moi et bien que j'en fais tous les jours, je n'ai pas encore franchi le pas de dire je vais faire ce travail auprès des entreprises. Bien que j'ai pour l'instant des contacts avec des gens qui ont leur entreprise de coaching, je suis en relation avec eux, mais je ne sais pas aujourd'hui ce que je vais faire. En tout cas ça me sert tous les jours pour moi-même et pour aider les autres. Aujourd'hui financièrement c'est pas ça qui m'apporte ».

De l'autre, dotée d'une solide assise financière, elle va parfaire ses connaissances religieuses et commencer à initier de nouveaux adeptes à la religion syncrétique (mixant bouddhisme et méditation) initiée à la Martinique. « J'ai suivi un maître bouddhiste. J'ai changé spirituellement. La méditation m'a transformé en profondeur. Avec le coaching aussi. J'ai suivi une formation diplômante ici et en Guadeloupe. Aider l'autre et soi. J'ai fait beaucoup d'analyses... ». Elle reçoit chez elle, dans son domicile. Entourée par un petit groupe de fidèles, elle prend de la hauteur, passe de rentière ou commerciale de produits en free lance à prophète d'une petite église bouddhiste. Ce travail religieux la place dans une forte proximité avec la population martiniquaise pratiquant la même religion qu'elle, soit la majorité du groupe, entre 10 et 20 personnes selon les réunions. Outre ces rencontres, la foi institutionnelle est l'occasion de partager des « encouragements », des « rayonnements », de « l'entraide » chez les uns ou chez les autres. La religiosité

s'exprime, comme chez les adventistes ou les évangéliques, de manière bien plus étendue que le strict cadre de la prière collective. Elle est immergée dans une vie sociale totale, tout en demeurant une conseillère qui « rayonne ».

Plus largement, dans la vie quotidienne, sa visibilité lui donne une petite respectabilité. Elle est tout de même acceptée en dépit et au-delà des petites phrases qui sifflent. Sa ferveur religieuse, sa forte implantation locale, son réseau relationnel au sein de la population, lui donnent une force qui lui permet de vivre au quotidien les tensions socio-raciales sans peur et sans malaise. Sans doute aussi que certains jeunes avec lesquels il lui arrive d'entrer en « contact » sont les fils des mères qu'elle reçoit chez elle.

Il y a la foi que vous travaillez entre vous pendant les prières chez vous et puis il y a les exercices pratiques puisqu'ici y a, enfin tous les entretiens que j'ai eus tendent à dire qu'il y a de plus en plus de racisme anti blanc donc c'est comme un stage pratique que vous vivez de plus en plus à la Martinique en permanence, dans le fait de pas être dans cet effet de miroir du racisme des martiniquais qui dis « le blanc, le métro rentre chez toi, t'est pas chez toi, etc ». Vous le vivez en direct ça.

Ah c'est clair, et même ce qui est dommage c'est que il y a des jeunes qui vivent dans des milieux défavorisés qui ont une haine envers les blancs. L'autre jour y avait des jeunes qui me disent « ouai t'es pas chez toi ici », je dis, « est ce que vous me connaissez ? Vous me connaissez pas, peut être je suis née ici, peut être j'ai cette couleur de peau mais vous ne savez pas si je suis née ici. Vous ne savez pas que c'est pas le fait qu'on soit né ici, la terre appartient à personne vous passez là mais peut être que demain vous allez vivre ailleurs. Donc ici, je suis ici chez moi comme vous ». Donc ça c'est le coup dur.

Ils réagissent pas violemment ?

Non, je sais pas, je sais pas si c'est la façon dont je parle qui fait ...

La Martinique aura été le lieu, pour cette femme, non seulement de trouver un cadre de vie naturel, un travail moins stressant, mais aussi de se transformer profondément au travers d'une foi religieuse qui lui octroie aussi un statut social (responsabilités, conseils, organisation de cérémonies, aides matérielles). A la fois rentière, coach, commerciale, et aussi prophète dans son domicile, arrimée à l'organisation bouddhiste de la Martinique, la femme léopard est un exemple d'hybridation réussie. Elle ne voudrait pas quitter les Trois Ilets, un monde paradisiaque pour elle. Son monde n'est pas la Martinique mais presque exclusivement les Trois Ilets.

Dans une version plus sécularisée, plusieurs enquêtés se sont signalés par un zèle qui rappelle l'entreprise coloniale : performance technique à la Père Labat de la part d'un directeur agricole voulant « rationaliser les jardins créoles » des paysans rencontrés, aide civilisationnelle de l'éducateur auprès des jeunes en errance, directeur d'école qui devient philanthrope bourgeois par le statut social de sa femme et vient en aide aux pauvres ; jeunes instituteurs du Carbet qui veulent apprendre les jeux du cirque et le jonglage aux enfants sans se poser la question de l'offre imposée.

4/ La supériorité du Blanc : les vestiges du sentiment d'arriération des locaux

Les propos précédents ont visé à montrer un processus de domptage de l'autre (et non de l'altérité) au terme duquel le colonisateur aime en quelque sorte le colonisé. Il ne lui demande pas forcément de lui ressembler, comme dans l'hégémonie culturelle puissante véhiculée par les métros et par les Mahorais eux-mêmes à Mayotte. Le métrô vient s'approprier un territoire, un environnement, des cultures, des postes, des carrières, des relations ou du lien. Mais il est courtois, disposé à apprendre de l'autre ses « coutumes » (carnaval, danses, sports comme la yole ou à un moindre degré les pitts) dans un processus d'acclimatation qui fait de lui un personnage presque effacé. Loin du glorieux Blanc-France que les Martiniquais, aux dires du Fanon de *Peau noire masques blancs*, venaient admirer à leur descente du paquebot, les Antillais voient désormais un Blanc insatiable d'apprentissages et d'expériences. Tout se passe comme si l'essor du tourisme culturel avait affecté la posture coloniale, faisant du Blanc un puissant qui utilise ses ressources pour se divertir hors de sa culture propre. Et un des points novateurs de cette recherche provient de la disposition à l'ouverture culturelle de ceux là mêmes qui incarnaient la colonialité : les forces répressives. Beaucoup de policiers et de gendarmes mettent leurs enfants dans l'école publique avec le sentiment que leurs enfants, mis au contact des Martiniquais, vont en retirer un grand enrichissement personnel. La ségrégation socio-raciale, si elle fonctionne sur certains registres (celle des postes de pouvoir notamment), ne s'exprime pas prioritairement sur l'idée d'une supériorité culturelle. Bien sûr, le missionnaire va légitimer le français, s'armant de toute l'infrastructure scolaire dénier à la diglossie toute pertinence logique en termes d'aberration locale. C'est plutôt dans la cohabitation sociale, incontournable finalement sur une île petite où les logements ne sont pas compartimentés comme en Afrique ou à Mayotte, que s'exprime le mieux cette ouverture culturelle et ce lien social « inter-ethnique ». L'altérité s'exprime désormais dans le registre du regard distancié, curieux comme aux temps des colonies et des zoos humains ; mais un regard distancié qui n'est plus condescendant, amusé, voire moqueur (et qui positionne le Noir comme amuseur de music hall), mais profondément respectueux de l'autre, de son monde. Des relations se nouent, parfois des amitiés, souvent des attirances sexuelles réciproques. L'altérité demeure ancrée, profondément, dans la sélection des traits culturels qui sont bons à prendre « pour l'enrichissement personnel du Blanc ». La vie locale et la structure de l'île ne sont jamais étudiées en tant que telles. Au moins, à Mayotte, la pauvreté est si criante que les enseignants métros sont affectés par le « débordement du social » (C. Lehuger). Tel n'est pas le cas à la Martinique, qui est beaucoup plus riche, exotisée, en dépit d'une ceinture de bidonvilles tout autour de Fort de France qui terrorisent à la fois les métros et les classes moyennes martiniquaises.

Pourtant, il ne s'aurait s'agir de faire l'impasse sur les mécanismes de transfert des préjugés du blanc rationnel, notamment dans le domaine par excellence où s'est diffusée la notion de « mission civilisatrice » : la technique, l'ardeur au travail, la rationalité de la vie quotidienne. Quand la minorité ethnique des Blancs arrive à la Martinique, nombreux sont ceux qui, parmi elle, vont recevoir une douche froide, subir un sentiment de malaise : longueur des files d'attente, temps « interminable » pour avoir internet, malaise à se retrouver minoritaire au milieu des

Noirs, isolement de l'habitation dans un cadre où les transports publics sont quasi inexistantes, etc. Dans le temps, ce préjugé du Blanc rationnel va se distiller dans des remarques que l'on a pu généraliser. Elles se concentrent sur le rapport au travail, sur les effets de la sexualité compulsive, sur la nécessité de la présence des Blancs pour faire tourner l'île, sur le faible niveau culturel et le nombrilisme d'un peuple qui ne parle que de son île. Les propos de cette ancienne cadre du privé, reconvertie dans l'immobilier, attestent de la puissance de ces représentations, validés par une collection de cas personnels qui valent « preuve culturelle » :

Quelle différence faites-vous entre se tropicaliser et être Antillais dans l'âme ?

Les antillais ont une vie personnelle plutôt compliquée, qui est animée de beaucoup de maîtresses, de beaucoup de relations ; bon, les Antilles c'est pas forcément la fidélité ; j'accueille dans mon métier, forcément 75% de métros qui viennent pour des missions de 2 ou 3 ans et y a énormément de divorces. Au bout de 6 mois, un an, les couples divorcent ; il y a énormément de difficultés à vivre en couple en Martinique, faut pas croire que les gens se plaisent ici en couple. Y a beaucoup de tentations on vit dans un monde de vacances en permanence, donc forcément si on est à la plage tout le temps ; des fêtes on en fait toute l'année ; on va manger chez les uns, chez les autres. Tout dépend la vie qu'on veut avoir, mais l'Antillais de base c'est celui qui va vraiment profiter de la vie, de chaque moment. Ici on a des gens qui sont antillais qui ont vécu longtemps en France, qui reviennent aux Antilles et pour moi ce sont des métros. Parce qu'ils sont formatés métro ; on va leur donner un rendez vous, ils vont arriver à l'heure. Aujourd'hui quand j'arrive à l'heure à des rendez vous y a des Antillais qui vont me regarder ; parce que j'ai gardé des habitudes de métropole de la petite métro qui aime bien arriver 10 mn avant mes rendez vous. J'ai travaillé avec une assistante pendant 3 ans qui était une antillaise à laquelle je ne pouvais rien demander ; c'était mon assistante, mais la première chose qu'elle faisait le matin c'était ouvrir le journal, lire les décès, ils adorent ça ; et puis éplucher le France – Antilles et à 11h, on commence à lui dire faudrait faire ci faire ça et puis là à 11h30 elle est partie. Au niveau travail, on est vraiment au-dessus ; même le peu que l'on travaille, on fait toujours plus qu'eux. C'est des gens qui travaillent beaucoup moins et qui sont dans une lenteur à certains moments, et ils le font exprès à certains moments. Ou ils vous font répéter 15 fois la même chose pour bien vous agacer (...) J'ai été invitée par une grand-mère que j'adore qui est martiniquaise et qui m'a dit : Bella, il faut qu'absolument tu passes le 24 de Noël, ramène des chants. Je ne savais pas quoi lui répondre au téléphone, je vais lui dire que je ne suis pas du tout Noël, toutes les fêtes ça me fait chier, pfff. J'adorais regarder les vitrines à Noël mais quand j'allais regarder les vitrines à Paris, c'était les galeries Lafayette. Ce qui me manque surtout c'est les boutiques, les marques, j'ai évolué dans le luxe et ça me manque. Moi avec ma fille on est très marque ; ça m'arrive que j'aille chez des clients et qu'on me dise tiens vous vous appelez Chloé, c'est une grande marque de luxe ; ici les gens ne connaissent pas ; j'étais choquée parce que... J'étais habillée en Mc Cartney pour mon mariage, j'avais donc fait l'allée-retour de Grande Bretagne et les gens me disent oui je connais bien c'est un créateur martiniquais ; je dis non pas du tout Mc Cartney c'est la fille de Paul Mac Cartney ; et la fille me dit, si si c'est à Fort de France et le créateur est Martiniquais. J'ai pas insisté et avec ma fille on s'est regardé on ne savait pas quoi dire. C'est une fille qui vend de la lingerie de marque et les gens ici essaient d'avoir une culture de marque mais ils n'ont aucune culture de marque. Des fois on demande aux gens ça vous arrivent d'ouvrir un magazine de mode ? Voilà quoi, je me dis mais c'est pas possible les gens ils n'ouvrent jamais un magazine, y a internet, y a plein de trucs. Ici y a pas d'espace cultivé au niveau de certaines choses, ils veulent rester traditionnels, tradi, tradi, les Antilles, les Antilles ; mais aujourd'hui il faut sortir de sa coquille. Je suis allée chez un client chez un médecin, quand j'ai vu son bureau, il était assis derrière ses classeurs, ses machins, je me suis dit, mais l'informatique, l'informatique ; on se dit les gens faut qu'ils évoluent on est en 2012 merde !

L'enquête a saisi ce basculement entre l'évidence à venir et l'étrangeté locale refusée. Les prétentions à l'évidence sont pourtant réduites à une peau de chagrin quand se découvre la réalité des groupes socio-raciaux ; rien n'y fait : les enquêtés, en dépit de l'évidence à être sur une terre différente, vont alors entrer dans une litanie de plaintes qui se décline sous tous les répertoires possibles de la dénonciation quand on les interroge ou que l'on consulte les sites d'expatriés : « *Les Martiniquais ne sont pas travailleurs* », ; « *Les martiniquais ne savent pas bien traiter le client, on attend des heures dans les administrations...le moindre RV il faut prendre sa journée* » ; « *Les Martiniquais ne pensent qu'à faire la fête* » ; « Les Martiniquais sont très portés sur le sexe » ; « *L'intégration de mes enfants à l'école a été compliqué, ils veulent rentrer en France* ». Ces appréciations ne sont en fait que l'écume de dispositions bien plus ancrées : dispositions de sens commun de « Blancs » qui naturalisent leur nationalité et leur droit à venir et jugent les « autre » à l'aune de leurs propres valeurs...venues de la métropole ; qui naturalisent leur prétention à vivre bien ici et tout de suite, au cœur d'un pays qui vit mal, avec un chômage massif et un blocage total dans le développement économique, sans même parler des attermoissements incessants autour de la capacité à s'autodéterminer ; qui naturalisent en conséquence leurs préférences tout azimut, que ce soit la rencontre de Martiniquais « authentiques » ou de Martiniquais à « aider » quand ce n'est pas à civiliser. Ces critiques ne font pas affleurer pour autant une pensée de la présence, une pensée autour du « génocide par substitution », une pensée autour de l'occupation des meilleurs places, une pensée autour de l'inscription territoriale sur les fronts de mer, une pensée autour des privilèges financiers.

Chapitre 7

Les effets de brouillage dans les frontières « ethniques » : les métissages et les registres travaillés de la proximité/distance

Etre en couple mixte ou être un enfant du pays abolit ou affaiblit le statut « métro » et facilite la revendication d'avoir sa place. La famille, avec les enfants, l'école et les fréquentations de quartier, témoignent alors d'un ancrage renforcé. Néanmoins, certaines personnes rencontrées n'ont pas vécu cette intégration par l'alliance et le sang comme une possibilité de s'intégrer culturellement. Ce type d'union facilite le sentiment d'être autorisé à demeurer sur l'île au sens d'y habiter et d'y rester. Pour autant, les propriétés des couples mixtes ne jouent pas mécaniquement dans le sens d'une intégration locale et d'un ressenti d'une appartenance légitime. L'existence d'un partenaire antillais (blanc ou noir, « béké » ou « mulâtre/nègre ») et l'entrée dans un monde symbolique martiniquais (famille, amis) ne sont pas forcément des marqueurs automatiques d'une identité locale acceptée par le couple ou reconnue par les autres. De même, comme dans une pièce de théâtre de Brecht, des adultes métros peuvent être conduits à faire attention à ce qu'ils disent en présence de leurs enfants nés et éduqués sur l'île et de ce fait très fortement créolisés.

1/ Etre marié avec une antillaise et devenir notable social missionnaire : un instituteur de pointe savane au Robert

Dans le cas de ce couple mixte, c'est l'homme qui est blanc. Il a un statut social supérieur à sa femme. Directeur d'école quand sa femme est agent de la Poste. Cependant, le capital social de la famille de cette dernière est déterminant puisqu'elle est la sœur du maire d'un bourg important de la Martinique. Cette position de pouvoir par délégation est importante puisqu'elle lui donne une légitimité à intervenir socialement. On l'a vu, il n'est pas bien vu à la Martinique de prendre du pouvoir local, notamment dans les affaires politiques ou associatives. Les Blancs ont le pouvoir administratif d'Etat (Justice, Police, préfectorale, grandes directions d'administration) et sont à égalité dans les professions libérales (avocats, médecins, notaires, huissiers). Mais la « territoriale », qu'elle soit élective ou administrative, est comme une chasse gardée des locaux, ainsi que toute association ayant une visée d'action locale sur la population. Et l'on a vu qu'une pression sociale s'exerçait sur la femme d'un Martiniquais dès lors qu'elle votait localement pour des élections nationales. Dans le cas qui suit, l'homme va donc bénéficier d'un droit d'entrée d'autant plus fort qu'il s'agit d'un bourg où résident de nombreux Métropolitains et békés. C'est cette mixité qui a sans doute banalisé, de son côté à elle, le parti de choisir un métropolitain. Ils se sont rencontrés en France, lors du déplacement d'une

chorale dont elle faisait partie. Ils ont vécu ensuite quelques années dans l'hexagone avant de revenir 3 ans, entre 1978 et 1981. Ne trouvant pas d'emploi d'enseignante, elle est repartie avec son mari et a passé un concours dans la poste. Ils sont revenus en 1992, définitivement. Les allers retours ont été vécus dans la facilité. Ni la population ni la famille n'ont posé de problème dans un sens ou dans un autre.

J'ai été très bien reçu dans la famille et elle aussi, je sais qu'elle a été très bien reçu dans la mienne. On n'a pas eu de préjugé, mais mes parents sont des gens assez ouvert, elle n'a jamais senti de réticence, même au contraire elle a été accueillie à bras ouverts. Moi aussi c'était pareil. On n'a pas fait les différences, on n'a pas senti que nous étions différents d'une façon ou d'un autre. Quand on arrive à ne plus voir la couleur de l'autre quand on vit avec l'autre, quand on échange avec les autres, on n'arrive plus à voir la couleur. C'est quelque chose qui est gagné.

Ce directeur agrège les deux propriétés conjointes de la métropolité et de l'antillanité. Plus proche de la première que de la seconde, sa mixité penche plutôt dans le sens d'une vie métropolitaine avec une intégration familiale et locale (au sens du lieu de vie, du bourg et de ses alentours) forte. Son côté métropolitain s'affirme dans le fait qu'il ne parle pas créole, s'estime en France (« On est chez nous »), retourne tous les ans voir ses parents et part aussi en vacances avec son épouse. Cette dernière, connaissant bien la France, apprécie particulièrement les sports d'hiver et la montagne en général. Ce qu'elle apprécie par-dessus tout, c'est la garantie de l'anonymat.

Son parti martiniquais s'incarne dans sa mixité, sa fréquentation presque exclusive de Martiniquais natifs, repoussant la fréquentation de la « communauté » des Métropolitains dont il dit ne pas faire partie.

Vous me posiez une question intéressante tout à l'heure, est ce que vous êtes arrivé chez vous ici ? C'était une boutade, mais oui je me sens chez moi. Mais avec ceci de différent, justement les gens comme... Moi, personnellement, c'est pas un reproche que je fais, c'est un avis personnel. Je n'aimerais pas me retrouver, j'ai toujours évité de me retrouver en communauté métropolitaine. Etant donné que je suis en Martinique, je suis martiniquais. Ça ne veut pas dire que je rejette les Métropolitains. Mais je ne vais pas, vais éviter des regroupements. Oui je me sens chez moi à l'exception quand même de respecter la culture du pays, de respecter sa façon de vivre. Ça c'est important car si ns sommes chez ns, oui, si on se sent martiniquais, si on se sent martiniquais, ça veut dire qu'on partage les valeurs, qu'on partage des façons de voir les choses. A partir du moment où on ne les partage pas, on va se trouver en porte à faux. On va être en difficulté à mon avis, pour s'intégrer à la population et avoir des relations sincères, intègres avec les autres, les antillais de naissance.

Mais en même temps, il va vers l'autre comme un anthropologue, pour « comprendre », pour saisir le « patrimoine », « l'intimité culturelle ». La dimension cognitive n'est pas sensible, en tous les cas pas autant que sa curiosité protégée par son couple et sa famille. Il peut ainsi s'inscrire contre les Métropolitains qui demeurent entre eux et qui sont dans la dénonciation. Mais sa posture le place formellement dans la proximité (il n'est pas raciste, il aime mélanger ses fréquentations et déteste demeurer entre métrés) tout en étant un instituteur républicain aidant les pauvres et apprenant aux enfants la langue française :

J'ai été directeur d'école ici. J'ai été à Tracée, Trinité, toute petite école de 3 classes en pleine campagne et là c'était un plongeon dans le patrimoine qui était extraordinaire pour moi. Une formation au patrimoine. J'ai appris là, je suis resté 2-3 ans à Tracée. Vous connaissez le quartier ? Vous avez là, en réduction, vous avez à peu près toutes les composantes patrimoniales. Y avait un gars qui faisait du café, y avait un autre qui faisait du charbon de bois ; y en avait un qui faisait de l'aquaculture. On avait en ce petit quartier un tas de personnes ressources intéressantes qui m'ont permis avec les enfants, non seulement de travailler sur le patrimoine de leur pays, mais aussi d'apprendre pour moi beaucoup de choses. L'inspecteur de l'époque me disait, ben vous allez avoir une école, une direction qui va se libérer à Tartane, l'école de Tartane. Vous allez avoir une demie décharge, ça va être bien et vous allez vous retrouver chez vous. Effectivement, il n'y avait que des Métropolitains. En tant qu'enseignants c'était les $\frac{3}{4}$ Métropolitains, en tant qu'agents de service aussi. Et en tant qu'animatrices, les personnes péri scolaires. C'était j'allais dire un ghetto. C'était un endroit où il y avait beaucoup de Métropolitains. Je dis 'Mr l'inspecteur, moi jamais'. Il dit 'Pourquoi ?' 'Non, y a trop de Métropolitains et là en plus un directeur métropolitain'. Ça peut vous paraître bizarre, car je vois, en métropole c'est la même chose mais dans l'autre sens. Avec mon épouse on trouvait que les antillais qui restaient là bas étaient trop entre eux. Vous allez me dire que c'est peut être nous Métropolitains qui ne faisons pas ce qu'il fallait pour intégrer. Mais cette vie fermée sur soi même évite aux gens qui sont dans ces groupes-là de s'ouvrir, de découvrir la culture des autres. Si j'étais restée qu'avec des amis, des voisins Métropolitains, des collègues, etc. qu'est ce que j'aurais découvert ? Si j'avais eu une épouse métropolitaine peut être c'est ce que j'aurais fait aussi, je ne sais pas. Avec la mentalité que j'ai là aujourd'hui sûrement pas. Avec une épouse métropolitaine je me serais peut être trouvé obligé d'être dans un groupe comme ça. Mais là vous ne vous fermez pas aux autres, je ne me permettrais pas de dire ça, y en a qui sont ouverts aux autres. Mais ça vous empêche de découvrir l'intimité sociale, l'intimité culturelle. Cette proximité culturelle que l'on a en restant ouvert. Evidemment le fait d'avoir un conjoint antillais nous aide énormément. Comme elle le fait de m'avoir là-bas, ça a facilité l'intégration ; moi ici ça me facilite la mienne, c'est certain aussi.

Je joue l'avocat du diable, pourquoi rechercher la proximité culturelle, puisque pour le sociologue tout ns intéresse. Aussi bien « moi je préfère vivre entre méro », est-ce que vs pouvez creuser cette démarche d'être ouvert aux autres ? L'altérité, pourquoi ?

Je ne cherche pas systématiquement, mais j'ai quand même envie de comprendre l'endroit où je suis. Oui je me sens chez moi parce que je crois que je comprends cet endroit et le comprendre au sens étymologique du terme, du latin comprendre... ça veut dire prendre avec, associer ce que l'on connaît, ce que l'on sait, c'est le mettre dans un tout. On peut vivre dans ce pays que si on sait ce qu'il y a en face. On sait ce qu'il y a, quelle est l'histoire de ce pays, quelle est sa culture, pourquoi les gens réagissent comme ça ? Pourquoi les gens sont-ils comme ça, y a une histoire.

De longs passages de son entretien indiquent qu'il demeure un enseignant républicain métropolitain, sans aucune intention de réformer l'école localement. Il est un agent de l'Etat français, sans aucune remise en cause des contenus et des manières d'apprendre. Et il n'y a rien qui ne « soit lié au contexte de la Martinique ». Son action bénévole et sa fonction de directeur d'école se sont orientés uniquement dans l'aide scolaire en français pour les enfants des mornes. Son intégration locale s'ancre dans son implication locale. Son type d'investissement le place à cheval entre la posture extérieure de l'ancien anthropologue colonial qui étudie le « patrimoine » local et l'engagement sincère au service de l'autre, du fait de sa proximité ethnique au sens de sa parentèle. A aucun moment il ne parle de transformation de soi. Il est ce qu'il a été par le passé, un homme d'ouverture qui, par l'ancienneté de sa présence,

sa famille (il dit aussi que sa femme l'a aidé dans ses postures d'enseignant puis de directeur en lui donnant des conseils, des mots ou des phrases à éviter, des traductions de comportement à connaître, des attitudes différentes par rapport auxquelles la réponse appropriée est ceci ou cela : 'Ah oui, mes attaches martiniquaises c'est mon épouse qui les a à la fois facilitées et permises') et son implication locale, par son refus aussi de fréquenter les Métropolitains, est plus un homme mixte sans être pour autant un ancien. Il perçoit le métropolitain comme tel, comme problème (« ghetto ») et à ce titre, fait partie des personnes dédoublées, tout en ayant une position souveraine d'aidant. En bénéficiant de sa légitimité d'homme marié à une locale dont la famille est connue, il peut agir sur les populations locales, œuvrer dans le social, promouvoir le Français au titre de l'aide scolaire généreuse.

Je fais partie d'une association, je suis vice président d'une association des consommateurs du François, là encore c'est une association qui a un contact très étroit, je fais des permanences tous les mercredis matins, et là j'ai un contact très étroit avec la population et avec les problèmes qu'elle rencontre ; problèmes sociaux, problèmes de divers ordres. C'est très intéressant pour moi, très enrichissant de voir comment les gens vivent, non pas par curiosité malsaine mais de comprendre comment ça m'aide aussi, la connaissance de la culture du pays, la connaissance de l'autre m'aident à gérer les problèmes que je rencontre en tant que directeur, je ne suis plus directeur maintenant ; que je rencontre en tant que membre d'une association comme celle des consommateurs, ça aide à comprendre. Et ça aide à vous faire accepter de l'autre parce que ça aussi c'est important. Franchement je n'ai aucun problème avec les parents. D'ailleurs j'ai écrit un petit machin qui est paru dans France Antilles il y a quelque temps, au moment de la mort de Césaire. Comme quoi je me prenais comme un nègre blanc

Comment vous vous définissez comme nègre blanc ? Quelle serait la définition de votre identité ?

Dans un autre petit papier que j'avais fait c'était méto-antillais. Je suis martiniquais, je suis français.

Et de la même manière que le couple ayant pour parrain et marraine un Noir et un Béké, ce couple mixte, notamment au travers de ses propos, s'inscrit dans une logique unanimiste d'apaisement et de synthèse. Dans la tentative de conciliation, voire de réconciliation, la mixité et la reconnaissance de sa belle-famille martiniquaise le protège dans son statut de responsable, lequel est d'ordinaire refusé aux métros ; responsabilités dans des associations et inscription pratique banalisée qui le conduisent à légitimer la présence de tous les Métropolitains :

Quand on parle de l'identité martiniquaise qui est difficile, parce qu'on voudrait qu'il y ait une identité martiniquaise pure souche. Elle n'existe pas. Je crois qu'on peut le dire. L'identité martiniquaise c'est savoir créer ici, ça se passe sans violence.

Ah bon ?

Ben si y a quand même l'esclavage qui a été une sacrée violence, encore pire. Mais depuis, les indiens ont leur place même s'il y a encore des petites, frictions, des mots, des paroles ; les Chinois ont la leur, les descendants des esclaves, etc ; et les Métis, les Blancs ont aussi leur place, les Békés ont leur place aussi, ils sont Martiniquais. C'est une société qui n'a pas de violence, elle a des différences marquées, ça c'est vrai. Des inégalités, mais il n'y a pas de violence.

Fusion qui est là, en germe, dans l'intégration à une famille connue, dans la notabilité, apparentée à d'autres familles connues et qui sont proches des valeurs des classes moyennes « négropolitaines » ; ce qui en fin de compte lui offre un panorama somme toute limité des cultures noires : « Ici je n'ai pas de mérite puisqu'en venant en Martinique on n'a pas vécu des choses très différentes de la France ; c'est pas si j'étais allé dans la brousse africaine où on vit des choses très différentes ».

2/ Un couple mixte qui se sent métro

Les enfants issus de couple mixte ne sont pas forcément créolisés. On a pu rencontrer la fille de l'une de ces unions « domino ». Mariée à un métropolitain, affirmant une identité plutôt européenne (elle a voyagé en Allemagne pour ses études), vivant dans un quartier réputé pour être celui d'une forte concentration de Blancs (Anse à l'âne), elle affiche presque toutes les propriétés d'une métropolitaine nouvelle arrivante. Pourtant, elle se vit dans un statut d'entre deux. Devant un Martiniquais elle ne l'est pas, devant un étranger ou un métro, elle est catégorisée comme martiniquaise. Le nom de sa famille est connu localement, et la porte à assoir une légitimité locale, dont elle use pour lancer un produit local dans un artisanat situé au Trois Ilets. Cette identité mobile ne pose pas problème pour elle. C'est un jonglage qui renvoie à la modestie évoquée précédemment, comme si les gens « ancrés » se promenaient avec leurs quartiers de légitimité dans chaque interaction.

Pour autant, ce couple de jeunes ayant beaucoup voyagé pendant de longues années est désormais immergé dans un ensemble composite assez clanique finalement. Sans se situer dans le rejet de la culture antillaise, il y a tout simplement une vie occidentale qui prime : langue, préférences alimentaires, décalages avec le rapport au temps et le rapport au travail, fréquentation de la partie de la famille métropolitaine, inscription de toute la tribu sur l'Anse mitan, ouverture d'un commerce aux Trois Ilets, goût du voyage et de la circulation dans le monde, invitation au décentrage culturel en s'appuyant sur sa mère qui a subie le « racisme », notamment en 2009. Le montage de son affaire révèle qu'elle sait jouer, dans le discours, de toutes les propriétés inverses qui font roots quand il le faut pour son activité professionnelle.

Quand tu dis je suis d'origine martiniquaise, parce que je ne suis pas née à la Martinique. Mon fils est martiniquais. Mais je suis d'origine martiniquaise par mon père, mes origines, ma famille. Mais moi en théorie, je suis berlinoise (rire). Mais quand je suis à l'étranger et on me demande d'où je viens, je dis que je suis martiniquaise. Ça dépend à qui je m'adresse. Je me sens plus martiniquaise parce que c'est là que j'ai grandi quand même. Je connais plus la Martinique que n'importe quel autre pays où j'ai vécu. J'ai passé 20 ans sur les 33. Je suis martiniquaise en réalité mais quand je m'adresse à un Martiniquais, je ne lui dis pas que je suis martiniquaise. Je suis d'origine martiniquaise par ma famille. Parce que si je dis que je suis martiniquaise, je suis obligée de me justifier, obligée de parler créole, d'avoir les mêmes goûts que eux, de manger des boyaux de poissons, c'est pas forcément ma culture. Moi je fête Noël plus à l'allemande qu'à la martiniquaise.

Moi quand j'étais adolescente, je ne pensais que partir. Même pour aller au ciné, sans voiture, tu t'y prends une semaine à l'avance !! A 18 ans, je suis partie une année à Montpellier. Après je suis partie 4 ans en Allemagne parce que j'ai de la famille labas et j'ai fait un deug de chimie. Je suis revenue ici 1 an et demi et j'ai été acceptée dans une école privée à

Grasses donc je suis repartie. 2 ans là-bas et j'ai été embauchée par une multinationale qui m'a expatriée pendant 4 ans au Mexique. Mon but ensuite était de revenir car je n'avais pas la qualité de vie que j'avais ici. Je suis revenue 13 ans après. Ici, c'est mon petit paradis ! Mais il faut voyager de temps en temps, pour voir la neige ou un autre pays ou les horaires sont respectés, surtout quand je suis revenue à la Martinique après l'Allemagne !! Je les voyais discuter d'une recette de Colombo à la caisse du supermarché ! Après j'ai relativisé car au final c'est pas plus mal que ça.

Mon père a refusé de faire le service militaire donc il s'est échappé en Allemagne. Il a vécu entre la Martinique et la France parce que ma grand-mère instit a vécu aussi en France. On est des familles nombreuses. Et ma mère ça fait 30 ans qu'elle vit à la Martinique. Mon père est orthopédiste ici à la Martinique. Avant dans la période hippy il vendait des chapeaux en cuir. C'est un Antillais clair de peau, un Chabin. Ma grand-mère est très noire. Moi je suis née en Allemagne. Après sa formation d'orthopédiste ils sont venus en Martinique avec les 6 enfants. Aujourd'hui, il y en a 4 qui sont là. Tous sont en train de venir petit à petit.

Elle : Moi j'ai vécu à tartane mais mes parents sont venus ensuite à l'Anse à l'âne. Ils ont trouvé une maison abordable ici. On s'est installé à côté de mes parents. Et c'est moins isolé que Tartane. Tartane, c'est devenu très très cher. Mes parents sont arrivés en 84 à tartane et 2006 ici à l'anse à l'âne.

On fait des méga repas familiaux. Le moindre repas, on est déjà 15 sans les amis. Ça grouille d'enfants de partout. On est vite 20.

Est-ce que du côté de ton père, tu as des Antillais ?

Non car il n'a pas grandi avec ses frères et sœurs. Même quand j'étais à tartane je n'avais pas d'affinité avec mes cousins. Eux étaient à FDF et moi à tartane donc on n'a pas plus d'affinité de ça avec eux. Et ma mère me disait qu'elle était contente de revenir sur els Trois îlets parce qu'il y avait plus de mètres et la mentalité européenne pour elle est quand même plus ouverte que la mentalité martiniquaise. Du coup parfois elle se sentait rejetée même si ça fait 30 ans qu'elle vit ici.

Et qu'est-ce que ça veut dire s'inscrire ici depuis 3 ans que tu t'es lancée dans ton affaire ?

Elle : Il faut être très diplomate. Car dans l'administration ici, quand on veut s'ouvrir des portes, il faut caresser dans le sens du poil vraiment... Car si on te voit comme la blanche qui vient s'installer ça ne marche pas. Je dis que je suis d'origine martiniquaise. « Ah d'accord, une martiniquaise qui veut s'installer. Du coup ça ouvre déjà des portes. Il faut analyser les personnes, savoir comment leur parler car sinon ça peut... Mon nom déjà. Et le nom de mon oncle est connu et passe souvent à la TV. Il a écrit des livres, un scientifique de la santé. Et il y en a qui me reconnaissent : « Ah tu es de Tartane ». En fait, c'est un très petit milieu. Le relationnel joue pour beaucoup. Sinon, je dis que je crée des senteurs d'ici parce que j'ai grandi ici. Et puis je suis déjà passée dans le journal à la TV. Et puis il y a aussi elle est revenue au pays. L'important pour eux c'est de savoir si tu as grandi ici. Là, c'est un Martiniquais qui revient. Alors que le Négropolitain, c'est quelqu'un qui a passé toute son enfance en métropole et qui essaie de venir s'installer alors qu'il ne connaît rien à la Martinique.

On marche quand même sur des œufs ici...

Ah oui tout à fait. On peut très vite se faire fermer des portes. Ici, ils ont aussi une façon très dure de parler pour des mètres. Ce n'est pas qu'ils veulent dire quelque chose méchamment mais ils parlent comme ça. C'est viens là, écoute moi, assied toi...ça peut paraître un ordre mais pour eux ce n'est pas méchant en fait. Si quelqu'un ne comprend ça, il peut se braquer et ça ferme direct des portes. Il y a des codes à savoir.

De même, dans cette autre situation, la personne a passé presque toute sa vie à la Martinique (de 20 à 70 ans), mais elle ne se sent pas martiniquaise pour autant. Ingénieur ayant fait une carrière dans les services déconcentrés du ministère de

l'agriculture, il a pourtant toujours travaillé auprès des petits agriculteurs locaux (donc noirs) tout en entretenant des relations avec le gratin béké, mais sans y adhérer. Il y a comme une sorte de violence pour elle, de rapt symbolique, à se définir comme tel. Il se sent parfaitement intégré à la vie locale, ne parle pas créole tout en le comprenant parfaitement. Il vit en couple avec une martiniquaise, a deux enfants métissés. Il semble flotter, presque indifférent à sa propre identité, une sorte de transfuge créolisé mais refusant de verser vers un bord ou un autre. Le monde martiniquais n'est pas le sien. Le monde grenoblois n'est plus le sien. S'il quittait le territoire, il ne pourrait aller que vers d'autres zones transitionnelles.

Comme vous parlez de champ du pouvoir, on peut imaginer plusieurs manières d'être métro ici. On peut imaginer une manière d'être métro neutre fonctionnaire et d'appliquer l'application des lois ; vous pouvez être dans la discrimination positive en disant je vais aider les petits agriculteurs locaux versus banane pas adaptées ici, versus planteurs qui ont du pouvoir ; vous essayez de promouvoir d'autres emplois, d'autres manières d'être ; et puis il y a le métro qui peut être content d'être proche des békés, acceptant d'être corrompu, de toucher de l'argent, d'être le porte voix du lobby béké.

J'ai plutôt au cours de ma carrière penché pour les petits agriculteurs. Pourquoi ? Je sais pas, c'est comme ça. J'ai eu l'occasion de fréquenter de près les békés, j'aurais même pu épouser une béké, j'ai eu des propositions. Vous savez à cette époque un métro qui est là, qui est ingénieur, responsable, donc j'ai eu des approches et j'aurais très bien pu. Mais en définitif ça ne s'est pas passé comme ça ; j'ai eu plutôt tendance à me rapprocher des agriculteurs que je fréquentais. J'ai vraiment vécu dans le milieu de la petite agriculture, même au CRPA, les gens qui venaient c'était des enfants de petits agriculteurs, des gens sans emploi.

Comment vous vous percevez vous même dans votre identité ?

Quand je réfléchis bien, je ne suis pas martiniquais, ça c'est un fait, je ne suis pas né ici. D'ailleurs je comprends le créole mais je ne le parle même pas. Dans mon milieu familial on m'a bloqué. J'aurais bien aimé qu'on me parle tout le temps créole pour que je puisse bien l'intégrer. Je le comprends très bien mais je ne le parle pas, très peu en rigolant. Quand je vais chez moi à Grenoble c'est tellement loin, je suis complètement déconnecté. Petit à petit ma famille se restreint avec les disparitions. Je vous avoue que je peux dire que je suis français un point c'est tout. Je ne vais pas avoir la prétention de dire que je suis martiniquais bien que des fois ça se dit, surtout quand on est là depuis tant d'années. On dit lui il est martiniquais. Mais je ne me sens pas martiniquais bien que j'ai des enfants de couleur ; ma femme est une fille d'ici mais je ne me sens pas quand même martiniquais. J'ai pas cette prétention-là, du tout, et les 15-20 ans que j'ai vécu à Grenoble, c'est tellement loin tout ça que je ne suis pas spécialement grenoblois ;

Que veut dire pour vous être français ?

C'est la langue, des coutumes, des habitudes ; mais c'est surtout la langue.

Est ce que vous avez gardé de coutumes françaises ?

L'alimentation, la littérature, j'aime bien les auteurs français. J'ai découvert Flaubert et j'ai pris tellement de plaisir à lire ses nouvelles ; j'aime bien cette littérature, c'est quelque chose d'important pour moi.

Vous n'avez pas la nostalgie de Grenoble ?

Pas du tout. Des fois je me pose la question parce que ma femme me dit pourquoi on ne retournerait pas à Grenoble ? Mes parents avaient quelques biens que j'ai liquidés. C'est une belle région, mais franchement je risquerais d'être un peu déprimé. Par contre aller vers l'extérieur, ça m'intéresserait. Depuis des années j'ai l'intention de m'installer à Saint Pierre et Miquelon. On a toujours des idées comme ça, assez bizarre. C'est la curiosité de la famille, ils se demandent bien pourquoi. Ça me plairait beaucoup.

3/ Les enfants de couples métis : tensions entre rejet et intégration

La situation des enfants de Métropolitains, à savoir issu d'un couple domino (avec un Martiniquais ayant vécu en France) ou d'un couple de Blancs-France, est caractéristique de la tension identique qui règne chez les adultes. Certains se sentent toujours rejetés du fait de leurs origines blanches. D'autres se sentent tellement intégrés qu'ils peuvent s'en prendre à leurs parents.

Pourtant mariée à un Martiniquais, mais rejetée par sa belle-famille, cette mère a une fille qui a toujours refusé de parler créole, même avec son père. Elle dit avoir des problèmes avec ses amis d'école autour de son origine de parents domino. Elle a des amies et amis antillais mais elle ne se sent pas bien dans son identité métisse ou créole. Réciproquement, elle n'est pas reconnue banalement par tous les Martiniquais, quoiqu'elle s'inscrive dans un réseau d'amis proches locaux.

Femme retraitée Sainte-Luce

C'était par rapport à la contradiction des jeunes qui rejetaient votre fille.

Voilà, comme je vous l'ai dit c'est avec l'évolution du temps où les jeunes changent complètement. Les anciens, ils s'en fichent complètement de ça. Les jeunes, oui ma fille a été rejetée, elle me le dit souvent ; mais moi je savais ça et même en métropole elle se ferait rejeter pareil. Elle aura le cul entre deux chaises.

Dans son réseau de copains et copines ça joue encore ?

Son réseau proche non, elle a beaucoup d'amis antillais.

Oui elle a quand même un réseau plus antillais

Ah non, quand elle était petite elle avait que des amis blancs et elle parlait pas le créole.

Pourtant son père

Voilà, allez comprendre. Son père lui parlait aussi, elle refusait de le parler. Elle commence à le parler pourquoi, j'ai le fils d'un ami qui est né ici et qui est blanc, ses parents st métros, il parle créole couramment. Ses parents parlent pas créole. Va savoir pourquoi ma fille ne parle pas créole ; son père parle créole, je sais parler créole. C'est que ma fille n'a jamais voulu faire d'efforts pour l'apprendre.

L'enfant créole de la petite vendeuse de bijoux de Tartane dont le compagnon est africain ressent lui aussi une sorte de rejet latent. Noir au sens des catégories raciales américaines, il est « caramel » comme tant d'autres Antillais. Pour autant, sa vie quotidienne est émaillée de conflits avec les copains de son entourage.

Extrait entretien

Dans cette famille dont la mère est artisan dans la boulangerie « de luxe » à côté des Trois-Ilets, les deux parents métros installés depuis plus de 15 ans ont donc éduqués des enfants vivant depuis toujours à la Martinique. Leur créolisation est telle, dans leur corps comme dans leur état d'esprit, que la vie familiale est traversée par des tensions importantes et une sorte de contrôle, chez les parents, de leur discours. Pour autant, l'habitus corporel des enfants choque leur mère :

Les rythmes de vie ici...au bout de 15 ans, tu vis à la Martiniquaise ?

Je l'ai vécu mais pas maintenant que je vis à 300 % Maintenant ma vie est ici. J'ai connu les fêtes de carnaval avec les enfants, faire des fêtes à droite à gauche, après tu as le carême, on a des saisons ici. On les ressent. Depuis la première année. La première tu t'adaptes, tu t'acclimates, après tu sens la sécheresse, les pluies, tu as froid. Le carême ou les gens sont moins fêtards, moins présents et après ça repart. Pâques sur les plages. De toutes façons, tu t'adaptes déjà à la vie. Tu restes quelque part métropolitain...La nourriture, oui car je suis très fromage. Les Antillais ce n'est pas leur culture. Moi j'ai toujours des fromages qui puent. Ici, j'ai une clientèle d'antillais aisés, je ne sens pas trop la différence, mais les classes populaires, tu sens que ce n'est pas la culture. Ils vont demander où est le sandwich morue, mais les gens sont curieux, il n'y a pas de problèmes...Tu es quand même ici « traine savate » mais pas moi. J'essaie !!!! ça je ne peux pas. Mais c'est au niveau des enfants qu'il faut prendre le pli. Ils parlent le créole couramment, moi je le comprends pas je ne le parle pas. Ils ont toujours fait du sport. Mais ils marchent comme ça...je ne le supporte pas !!! Tu ne peux pas tout oublier. Quelque part tu vas aussi avec des gens qui te ressembles. Les jeunes de maintenant avec facebook, ils ne sont pas dans un monde virtuel, les parents sont derrière mais ici un enfant peut vite partir en vrille. A 12 ou 15 ans, tu as énormément de femmes enceintes. Le schéma du métro avec la carte bleue, les filles qui cherchent le confort...Le monsieur est moins jeune, ça se voit beaucoup!! Des métros qui sont là depuis pas mal de temps, il y a pas mal de séparation ici, beaucoup de divorce. Mes enfants ne comprenaient pas qu'on reste ensemble, on a un problème ici pour eux (rires) !!! Si on critique certaines choses, tout de suite, ils vont dire : « Pourquoi tu dis ça, pourquoi tu critiques ça ? ». Il faut faire attention à ne pas s'égarer... J'ai une anecdote avec mon fils. Dans la rue, faut dire bonjour, tout le temps. Quand il est retourné en vacances chez sa grand-mère, on l'a regardé comme un fou, maman je dis bonjour aux gens, on ne me répond pas...A l'époque à 5 ou 6 ans, ça lui faisait drôle de ne pas dire bonjour aux gens. C'est comme ça ici (...) J'ai dit à ma fille de ne pas se mettre avec un Antillais, parce qu'elle ne va pas voir la vie. Pourquoi ? Parce que beaucoup sont enceinte à 15 ans ! Oui ils sont antillais, ils parlent créoles...Donc c'est elle la tâche (pour les métros) : à un moment donné elle était dans un centre commercial, on me regardait en métropole, parce que c'était la seule parmi 30 antillais. Ici on ne va pas te regarder ! Elle elle n'a jamais perçu un regard du genre « la Blanche-là ».

Chapitre 8

Des Métropolitains contre des Métropolitains : les Néo-martiniquais de rupture où l'épreuve de la modestie

Penser les migrants de confort, dans l'espace impérial français, ne signifie pas dualiser naïvement les « blocs ». Un des enjeux de cette recherche a été de localiser les zones frontières, et plus particulièrement les moments de réversibilité ou de bifurcation. De la même manière que les « Noirs » ont été happés par les logiques de fidélisation aux Blancs⁸¹, certains Blancs eux-mêmes vont s'attacher à s'extraire d'une posture qu'ils estiment être celle des Métropolitains dont ils proviennent, afin de se rapprocher des locaux. Même si ces Néo-martiniquais sont très différents les uns des autres dans leur manière de construire leur proximité (valeurs politiques indépendantistes ou proches, mariage mixte et ouverture culturelle, apprentissage du créole, mode de vie d'enfants créolisés de Métros), ils partagent en commun le refus d'être un touriste, d'être aussi un Métro de passage qui ne connaît pas les codes, qui demeurent dans la superficialité. Leur argument majeur est le temps passé sur l'île.

La question des frontières, retraduite dans les prises de positions des Métropolitains par rapport à leur « île », va signifier ici un mouvement d'inversion. Les néo-martiniquais vont se penser en opposition aux Métros (les nouveaux, ceux qui restent entre métros, les périodistes, etc), à travers un ensemble de codes qu'ils estiment s'être appropriés et qui les rend légitimes à rester. La longue durée de vie, les appellations élogieuses des Martiniquais à leur égard, les liens tissés avec des locaux sur l'île vont participer de cette modification du regard sur le « moi métropolitain ». Les Anciens vont développer toute une palette comportementale sophistiquée, réellement complexe, afin de ne pas apparaître en terrain conquis, bref, comme agents néo-coloniaux ne se déplaçant que dans une optique unilinéaire de profitation « dans son coin », entre métros, avec les manières métros, avec les dénonciations métros des locaux.

Il est difficile de savoir si on peut territorialiser les groupes d'Anciens, les distinguer des périodistes ou des Métros recherchant uniquement l'exotisme et le plaisir. Tout porte à croire qu'ils sont davantage présents hors des lieux touristiques. Ils se trouveront davantage dans le centre, le Nord Atlantique et le Nord Caraïbe. Voici notamment ce qu'un jeune trentenaire vivant à la Martinique depuis presque 10 ans, ayant accompagné sa femme enseignante et s'étant résolument inscrit dans la culture locale, pense des autres Métros et les « localise » :

Qu'est ce qui caractérise ta communauté atypique sur le Carbet ou dans le Nord ?

Y a que des gens qui ne sont pas carriéristes pour un sou. Y a énormément de gens qui sont venus ici par curiosité et pas par attrait des 40 % ; il y a aussi le fait que beaucoup de gens ne sont pas en couple et qui sont assez libres de leur choix de vie. La classe d'âge aussi avec une majorité de 24-30 ans assez réactive aux rencontres, aux découvertes.

⁸¹ P. Bruneteaux, *Le colonialisme oublié. De la zone grise plantationnaire aux élites mulâtres à la Martinique*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2013.

Et le regard que tu peux avoir sur ceux qui ne font pas partie de cette communauté, de cette mouvance ?

Je ne sais pas à quoi ils ressemblent mais je sais qu'ils perdent leur temps et qu'ils le perdront n'importe où. Tu peux les envoyer au Liban ou en Afrique du Sud, ils recréeront quelque chose. Leur priorité ne sera pas la découverte mais la reconstitution d'un cadre de vie qui pour eux leur convient et les protège. C'est juste pas possible. Ce qui les caractérise, le manque de curiosité, l'ethnocentrisme, la peur de l'autre, leur désir de confort, le carriérisme ; des choses qui font que ta vie est déjà tracée, le mois suivant, l'année suivante, par leurs aspirations matérielles. Moi ça me fait peur.

Et tu en rencontres des comme ça ?

Oui j'en rencontre et ils sont très contents de rencontrer des Blancs qui sont un peu différents d'eux. « Ah ouai on peut aborder la Martinique comme ça, j'y aurais jamais pensé ». C'est un peu étriqué comme vision du voyage, comme vision de la découverte. Il y en a qui nous prennent pour des doux dingues ou des pseudo hippies ; moi je m'en fous. Trinité c'est un peu ça, c'est une ville très administrative, t'as la sous-préfecture, t'as l'hôpital, donc ça draine quand même une grosse communauté blanche essentiellement basée sur les hauts de Trinité et sur Tartane. Sainte-Luce c'est un peu la même. C'est l'ancienne résidence hôtelière ; le Marin c'est pareil et y a toute une communauté particulière qui s'est faite autour du port et qui est à 80% métropolitaine et étrangère. Toute la marina qui est une ville dans la ville du Marin. Et souvent c'est des quartiers à majorité métropolitaine cadre supérieur ou fonctionnaire de rang assez élevé et qui se mêle à la bonne bourgeoisie martiniquaise. Avec un ou deux couples mixtes et quelques couples martiniquais qui ont bien réussi et qui vivent dans ces petits ghettos ; mais qui n'ont rien à voir avec cap est. C'est le plus gros choc que j'ai eu en arrivant en Martinique. ça fait peur j'ai l'impression de voir les reportages à la con de TF1 avec les réseaux de riches en Colombie qui se protègent contre les enlèvements ; avec les gros portails de 4 mètres de haut, la vidéosurveillance ; de toute façon y a perso d'autres que vous à aller là bas alors que c'était le plus beau endroit en Martinique ; c'est pas la peine de filmer, personne n'a envie de venir là.

En l'absence d'une cartographie précise des migrants blancs, on se perd en conjectures. Il est aussi difficile de faire la part des choses entre les touristes et les Métros qui travaillent sur l'île. On va donc tenter, modestement, de dresser des types de portraits qui nous semblent significatifs des enquêtés rencontrés.

1/ Les enracinés par la longévité

La logique de proximité est recherchée au cœur même de la différence acceptée et le contentement domine même si des frustrations existent du point de vue de la trop faible capacité d'intégration de la société locale, aux dires des acteurs rencontrés.

Tout d'abord, la plupart sont des gens qui se pensent comme n'étant plus Métropolitains. Ils sont là depuis plusieurs années et au terme de ces années, entre 5 et 20 ans voire plus, ils se voient comme étant de l'île sans, toutefois, y être vraiment. Ils sont entre-deux du fait des rappels de « race » (voir l'effet 2009), sauf quelques rares personnes qui, souvent mariées à un Antillais, parlent créole, vivent pleinement avec le sentiment de faire partie de la « communauté ». Souvent aussi, les enfants d'enfants métro ou de couple domino, ayant presque toujours vécu sur l'île, la voient comme leur pays d'appartenance. C'est le cas des enfants de cette pâtissière de luxe qui vit dans le Sud. Elle dévoile la distance qui la sépare des périodistes :

Comment tu te définis, tu es métro comme ceux qui arrivent ?

Oui peut-être aussi que je ne me sens plus métros comme ceux qui arrivent. On m'appelle « la chabine », la « blanche antillaise ». On ne m'a jamais appelé une zoreille parce que j'ai toujours compris quand on me parlait. Oui ici, beaucoup... les zoreilles : « hein qu'est-ce que tu dis !! » Je n'ai jamais eue ce problème-là. Oui je suis en décalage. Les Métros qui viennent là, ils me disent, « comment vous avez fait pour rester là 15 ans !!! » 8 cas sur 10, « comment vous avez fait ! » Ou alors, « vous n'avez pas peur ? ». Du côté des Métros. Pourquoi avoir fait ce choix : « oh, de nos jours », « vous êtes courageuse !!! ».

Alors d'être avec un mari comme ça, ça a du te blinder !

Oui ils le prennent pour un kouli !! Lui a supporté d'autres choses. Moi je voulais qu'ils aient un nom algérien, il n'a pas voulu ! Les enfants lui reprochent aujourd'hui !!!

Les propos qui suivent, de la part de cette commerçante, illustrent bien cette tension entre le regard de l'autre et l'aspiration à se penser localement du fait de la durée d'habitation, de la départementalisation et de la séparation culturelle avec les « récemment arrivés ». Mais il n'y a pas de revendication d'une proximité locale, d'un mode de vie différent, d'une capacité à maîtriser des codes, d'une façon différente de se comporter avec les Martiniquais pour venir à eux et être reconnus par eux. Simplement, il y a l'effet d'une durée et d'une banalisation de la vie qui façonne une opposition avec les nouveaux venus

Commerçante des trois îlets

Est ce que vous vous sentez d'ici maintenant ?

Ah bien oui je me sens plus martiniquaise que métropolitaine. Vous voyez je veux vendre mon magasin mais c'est pas pour ça qu'on va rentrer en métropole. On va au moins garder un appartement ici. Je n'irai pas revivre en métropole... Je ne mets pas tout le monde dans le même panier. J'ai beaucoup d'amis métros. Disons que nous avons des amis métros qui sont là depuis un certain temps et vous en avez beaucoup qui viennent pour 2-3 ans, vous en avez aussi beaucoup qui viennent pour terminer leur carrière, des fonctionnaires comme cela ils ont une retraite plus importante (...) Je ne fais pas tellement de différence entre martiniquaise ou métropolitaine ; mais je considère qu'ayant passé plus de temps en Martinique, la Martinique est devenue maintenant mon pays.

Vous parlez créole ?

Je le comprends, je ne le parle pas. Je me sens martiniquaise dans le sens où les martiniquais entrent dans mon magasin et que je n'ai pas l'impression d'être avec des étrangers.

ça fait 30 ans que vous êtes là et que vous vous définissez plutôt comme martiniquaise, qui êtes vous finalement ?

Si vous voulez, j'ai une amie martiniquaise qui continuellement me dit : 'ah oui vous les français' ; c'est un truc qui m'horripile au plus haut point et je lui dis : 'ta carte d'identité elle est la même que la mienne'. Les gens font des différences et moi je n'en fais pas. Mr est martiniquais, mais lui et moi on habite la Martinique donc on est martiniquais, je ne fais pas de différence. J'ai des amies martiniquaises qui ont tendance à me dire : vous les métros vous faites ci, vous les métros vous faites ça. Elles ont tendance à faire la différence alors que je me sens comme elles.

Vous vous ne faites pas de différence mais d'un côté et de l'autre

Il y a des différences mais on me dit : vous les métros, et on me rappelle que je suis métro ici. La couleur de peau n'a aucune importance pour moi. Il y a des imbéciles partout. J'ai du mal à vous répondre parce que je suis bien ici, je suis chez moi ici. Même si on me dit 'sale blanche retourne chez toi', moi je suis chez moi.

On vous l'a dit ?

Ah oui, principalement en juillet, août parce qu'on n'a pas la même clientèle. On a toute la Martinique qui descend à la Pointe du bout et on n'a pas du tout, du tout la même clientèle que le restant de l'année. Ce qui fait qu'on a beaucoup de gens mal-élevés, il faut le dire, qui nous font ressentir qu'on n'est pas chez nous. Aucun problème avec les négropolitains.

2/ Les enracinés par les codes de conduite

D'autres résidents s'opposent aux métros en mettant en avant leur longévité, tout en précisant comment ils se sont transformés, adaptés. Il s'agit d'un type de configuration au sens de Mead, mais différent de ce que les enfants de métros vivant dans le pays vont découvrir, dans la mesure où le conflit de normes n'opère pas entre les parents et la société tout autour, dans un processus continu de juxtaposition des normes⁸² parentales et sociétales, mais directement, entre la personne (avec son social intériorisé de l'autre monde) et son environnement. Cette acculturation n'est pas forcée, comme lorsque Mead parle de révolution ou de changement collectif. Il y a émergence de capacités cognitives progressives de décodage, capacités qui sont facilitées par de nouveaux liens locaux, et des nouvelles façons de se vivre comme des enracinés modestes, comme des acteurs recherchant la proximité sans la provoquer, sachant être proche en fin de compte. Les Anciens disent savoir la plupart du temps tenir leur place, ce qui signifie ne pas « la ramener », ne pas « jouer le supérieur », ne pas « être donneur de leçon ».

Prenons le cas de ce technicien sur une plantation. Son look l'aide sûrement à passer pour un cool, puisqu'il est appelé le « rasta blanc ». Mais ce qui domine, c'est le rejet des hiérarchies qu'il assumait pourtant quand il était commercial à Saintes. Désormais, il jongle dans des rapports de force qui ne sont pas tous les jours faciles et où il arrive que le langage des coutelas prenne la place des relations humaines. Notamment avec ses supérieurs, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes. Mais avec « ses » hommes, il fonctionne en payant de sa personne, mais sans trop en faire.

Ils t'appellent comment ?

Ça peut arriver « Le blanc », aussi, « Le rasta blanc » parce que j'ai les cheveux un peu longs. Ça ne me dérange pas.

C'est depuis que tu es arrivé ?

Toujours.

ça veut dire que t'as pas changé alors ?

Ben non je suis toujours blanc.

ça veut dire tu arrives tu es dans un espace que tu t'imaginais peut être, ou peut être pas, et tu es là. Macouba c'est pas rien. Tu vis dans un endroit qui est particulier.

Oui c'est particulier, mais bon dans le sens où vs arrivez avec vos gros sabots ; ça dépend de l'attitude que vs avez. Si vous arrivez là vous faites le cacou avec une grosse voiture, moi c'était pas mon cas. Je suis arrivé là dans un travail sur Macouba, le gars il voit déjà que je suis avec eux ; je suis pas là ni à donner des ordres et même quand je donne des ordres je

⁸² Par exemple, dans un des entretiens, la mère évoquait son fils qui faisait pression sur elle pour suivre sa formation religieuse catholique comme ses copains de quartier. Elle, athée, introduisait la honte dans le vécu de son fils, lequel ne cherchait pas non plus à s'opposer frontalement à sa mère, laquelle refusait de se soumettre à cette attente. Dans d'autres entretiens, les parents athées laissent leurs enfants suivre le catéchisme, qu'ils soient ou non catholiques.

suis là avec eux pour tirer les tuyaux, pour faire ce qu'il faut. Je suis pas là pour me mettre supérieur.

Tu n'es pas dans un rapport hiérarchique avec les ouvriers ?

Je pourrais, mais je veux pas.

Avec le travail que tu fais est ce que tu a une équipe sous tes ordres ?

Oui, oui j'ai des fois 2 ou 3 ouvriers sous mes ordres pour faire le travail. Mais je suis avec eux

Tu arrives tu avais 26 ans, tu peux avoir des gars qui ont 50 ans.

Ouai, ouai, j'avais des fois de l'engrais à décharger, mettre ça dans des bassins, mélanger avec de l'eau, injecter dans des réseaux au goutte à goutte pour que ça aille sur les bananiers. Quand j'ai déchargé le truc j'étais avec un monsieur, lui il parlait créole, il m'apprenait des petits mots au fur et à mesure, c'était rigolo. Le gars était bâti, quand j'ai su son âge je me suis dit c'est pas possible. On faisait deux tonnes à bras nus, j'étais avec lui et jamais j'ai eu une remarque et moi jamais je ne lui ai fait une remarque.

Mais comment tu travailles avec eux, y a pas de souci, ça se passe bien ?

Ça arrive des fois mais comme tout le monde.

Une partie a été créolisée linguistiquement, mais cela n'est pas une généralité dans l'échantillon. La durée est essentielle mais n'explique pas tout. Il y a des métros installés de longue date qui continuent à se penser comme métro car ils vivent entre eux. Ceux qui se pensent autrement voient généralement les métros comme un groupe distinct de nouveaux arrivants ayant des modes de fonctionnement de la métropole qu'ils perçoivent nettement. Le rapport au travail, le rapport au temps, les pratiques culturelles, les engagements politiques (faire avancer le pays par l'activité professionnelle, par l'affiliation partisane) s'agrègent dans un code qu'ils vivent au quotidien. Ce sont des gens qui font profil bas, même quand ils ont des responsabilités. La proximité culturelle est d'abord une écoute, une disponibilité, une volonté de ne pas apparaître comme un Blanc provocateur. De ce fait, ces Anciens ne supportent plus la morgue avec laquelle les métros se moquent des Antillais, souvent entre eux, en se gardant bien d'aller au contact. Ce type d'ancien explique que l'inscription dans le tissu social advient avec le temps, sans surjouer. Et les enfants jouent un rôle clé de passeurs.

Enseignant du supérieur

Déjà il ne faut pas que ce soit un métro entre métros. Il faut que ce soit un métro isolé intégré à des Antillais. Trop souvent, les métros, de façon assez péjorative, tu les vois faire la fête entre eux. Dans le carnaval, tu les vois essayer de s'intégrer, de s'agréger à des groupes entre eux, mais ils sont toujours entre eux. Et la population locale même les voit entre eux, voire même rigole de ce qu'ils font. C'est comme en Corse ou ailleurs, il faut être introduit par quelqu'un du cru qui te passe les clés de passage. Autrement tu les singes, tu les caricatures, mais tu es toujours à l'extérieur en fait. Par contre l'acte d'être accouplé avec quelqu'un du milieu fait que l'on t'ouvre beaucoup plus vite les portes. Tu glisses dans la famille tout de suite.

A quel moment tu t'es dissocié des métros confinés entre eux ?

Il faut du temps et il ne faut rester encastré dans un groupe. Au début, tous les vendredis soirs, j'étais invité chez l'un ou l'autre, tu mangeais chez quelqu'un, comme au temps des colonies en fait. Tu retrouves des collègues...Je vais te décrire des situations caricaturales mais tu te retrouves avec 12 personnes et un antillais, c'est l'animateur de la soirée, c'est le type qui fait les dépannages et c'est celui qui diras le plus de mal des Antillais. Tu as l'alibi comme ça et puis tu retrouves tel collègues, telle profession libérale. Et puis on est entre nous et après tu as ta caution professionnelle. Moi je suis l'universitaire, lui c'est l'avocat,

lui c'est la personne de la préfecture, chacun représente son institution. Sans exception, tu as l'alibi de l'Antillais qui va casser la société antillaise, donc on a le droit de dire du mal parce que lui-même le dit. Et on évolue en cercle comme ça. Et puis il y a un moment où mon discours est devenu en décalage avec ça et là on te dit que tu es le mauvais Blanc.

Le mauvais Blanc, tu casses l'image du Blanc, dans les deux sens. Du côté des extrémistes antillais aussi parce que tu ne donnes plus l'image du Blanc que tu devrais être. Des deux côtés, tu ne confortes plus le stéréotype. Tu as des collègues ici, leur seul contact avec des Antillais, c'est quand ils se retrouvent face à leurs étudiants dans une salle. Et ça va de plus en plus mal...

Comment tu peux t'engager dans ce système des deux sens ?

Avec le temps, par l'action, tranquillement en restant à sa place, en travaillant. Il ne faut pas non plus dire. Je suis Blanc je sais tout, donc je vais travailler avec tout, mais comme je sais tout, vous me donnez tout de suite le micro. Non, tu fais ton travail tranquillement comme tu le ferais comme dans l'importe quelle société. Et puis tu t'installes et au fur et à mesure, quand on a besoin de toi sur telle ou telle chose ou bien que là tu sais que tu peux aider, effectivement, tout doucement, tu te positionnes là dedans. Sans chercher à jouer des coudes pour arriver au sommet en fait...

Dans cette acculturation tu as la possibilité de découvrir le texte caché...la vie réelle, l'autre côté...Au bout de 7 ou 8 ans, sans m'en apercevoir, sans le chercher. À être invité avec la famille, avec les enfants, ça part de tous les côtés à la fois...

Tes enfants évoluent dans quel milieu social ?

Mes enfants font de la voile, donc ils retrouvent la classe mulâtre. Ils ne côtoient que des Antillais, aucun Blanc. Ils font aussi du sport de combat et là c'est plus nègre. Ils se retrouvent sur la place de Schoelcher et ils se mélangent tous très vite.

Quand je suis arrivé à la Martinique, finalement, en tant que Blanc n'ayant jamais habité dans les Antilles ou les pays africains, j'ai été habité par un imaginaire. Et les premiers contacts que j'ai eu ici...je me suis même fâché avec des collègues tu tombes sur des groupuscules blancs qui entretiennent les mêmes mythes, qui te racontent les mêmes faits divers de la presse. On te relate toujours. Une grand-mère qui s'est fait violé par un craké. Le Noir est un violeur et un drogué. On est écrasé par un poids de lourdeurs où il faut du temps pour se dégager.

C'est peut-être à travers mes enfants que je m'en suis dégagé. Parce que je voyais un petit peu leurs relations. Ma fille a des copains sur facebook...La première fois que j'ai vu les photos, j'ai été effrayé...Puis j'ai rencontré les gamins et j'ai vu la mise en scène. Ils jouent des rôles. Quand tu les vois, ils sont comme mes enfants. Et quand ils te parlent, c'est bonjour monsieur. Par contre, si tu réfugies en disant, ils sont là et ils sont nombreux...

Une autre situation intéressante est celle de ce couple mixte sans intégration familiale primaire. Primaire au sens où son projet migratoire s'est réalisé avec un conjoint antillais ayant vécu avec elle en métropole. Alors même qu'elle témoignait d'une forte motivation pour se rendre en Caraïbe, tout est allé de travers. Son second couple mixte, depuis trois ans, semble fonctionner. Cette travailleuse sociale, est originaire de classe moyenne. Mariée à un Antillais vivant en France, elle décide avec lui de tenter leur chance « au pays » de la belle-famille. Deux écueils surviennent : le rejet de la culture de la belle-fille, du fait des appartenances religieuses, ce qui fait dériver le couple vers la séparation. L'impossibilité pour elle de trouver du travail dans la fonction publique locale, ce qui la conduit au déclassement social. Elle évoque cette première tranche de vie. Désormais elle s'est remariée avec un autre Antillais, tout en demeurant dans des petits boulots précaires sous-qualifiés pour elle. Mais elle indique comment elle était fortement attachée à

cette migration tout en ayant fait preuve d'une logique d'adaptation afin de devenir une Ancienne. Ce travail sur soi est ici finement analysé :

Qu'est ce qui fait que vous êtes venue ici ?

J'ai eu envie d'aller voir ailleurs. Y a tellement d'endroits qui me font envie ; j'ai envie d'aller en Afrique, d'aller en Inde ; en fait mais ça n'a plus rien avoir avec cette notion de fuite ; c'est du choix et c'est vraiment à la recherche de la découverte ; de la rencontre de l'autre ; je suis intéressée par comprendre qui est l'autre, comment il fonctionne, quel est son mode de vie, quel est sa culture, pourquoi il fonctionne comme ça par rapport à son histoire culturelle, etc. tout ça c'est des choses qui m'intéressent (...) J'étais mariée avec un martiniquais en métropole, donc nous sommes venus une première fois en vacances pour notre voyage de noce ; on n'avait pas beaucoup de finances donc c'était plus simple pour nous de partir plutôt que de faire venir la totalité de sa famille en métropole. On a passé trois semaines et j'ai beaucoup apprécié l'île, j'ai beaucoup apprécié les gens, sauf sa famille avec qui ça s'est très mal passé. J'étais blanche et en plus j'étais pas évangéliste et encore en plus j'avais déjà un enfant. J'avais tout pour plaire. On a donc passé dix jours ici et ensuite on est allés finir nos vacances ailleurs chez d'autres personnes plus dans le nord. Et on est rentrés en métropole et la vie à continuer. Mais j'ai eu assez rapidement, assez vivement le désir de quitter la métropole pour venir s'installer ici. Mais il y a eu divers événements de vie qui ont fait que ça puisse se mettre en place. Même si ce n'était pas gagné d'avance, on avait au moins le pied à terre chez la belle-mère ; Donc on est revenus comme ça. On a passé 6 mois chez elle ; venant malgré tout d'un milieu familial assez aisé, des gens cultivés, etc et bon, mon ex beau père était déjà décédé mais mon ex belle mère ne sait pas lire, ne sait pas écrire ; ce sont des gens beaucoup plus simple et en fait quand on est arrivé ici ; ma famille à moi est aisé, mon père est ingénieur en aéronautique et travaille pour le ministère de la défense, ma mère est infirmière ; ils sont propriétaires d'une maison en meulière en banlieue parisienne ; on est que deux enfants on a donc jamais manqué de rien, on a toujours eu ce dont on avait besoin ; c'est des grands lecteurs, ils lisent beaucoup et de tout. Donc quand on est arrivé ici je me suis retrouvée dans un milieu où la consommation d'eau était comptée, la consommation d'électricité était comptée, y avait pas d'eau chaude, fallait tout laver à l'eau froide, y avait pas de machine à laver le linge, enfin vraiment la rage (rire) ; en fin de compte ça ne m'a pas perturbé, je me suis très vite adaptée hormis la douche qui était très dure à l'eau froide mais sinon ça allait ; après on s'est pris un logement parce que je n'ai pas cette culture familiale qu'il peut y avoir ici. Même encore aujourd'hui c'est encore très important de rester à proximité des parents, de s'occuper d'eux ; moi qui suis parisienne, alors pas du tout, on n'a pas cette culture là. Une fois que les enfants on 18 ans, à la limite, on les aide à partir. Ça n'a rien à voir la relation familiale n'est pas du tout la même donc moi vivre avec ma belle mère c'était dur ; elle était gentille je ne mets pas ça en cause mais c'était difficile ; donc on a pris un appartement. On avait des problèmes dans notre relation de couple en métropole mais comme on était métrô, boulot, dodo on ne le regardait pas vraiment ; mais en arrivant ici le changement de rythme a fait qu'on s'en est rendu compte ce qui fait qu'on s'est séparé très vite après notre arrivée ; même pas un an après notre arrivée on s'est séparé. Après mon expérience, j'ai la sensation que c'est majoritaire chez les couples mixtes qui arrivent ici au bout de quelque temps, les locaux explosent (...) Le côté saturant est surtout professionnel, c'est très, très, très compliqué ; j'ai connu mes plus belles années de galère financière en Martinique.

Vous pouvez me retracer un peu sur ces 6 ans ?

Je suis arrivée avec un diplôme d'état d'intervention sociale et familiale donc j'étais persuadée de pouvoir travailler dans ce milieu là ici ; sauf que quand je suis allée m'inscrire à l'ANPE l'inspecteur m'a fait comprendre que le fait que je n'ai pas été diplômée sur l'île et quand plus je sois métropolitaine, il était tout aussi bien pour moi que je retourne travailler en métropole. Je me suis retrouvée à faire des petits jobs dans la restauration, par le bouche à

oreille avec les gens, je cherche du travail est ce que t'as quelque chose à me proposer ? Tout simplement. Je vivais aux Anses d'Arlet, mon ex mari habite un peu plus loin dans le bois. Ensuite j'ai trouvé pareil par le bouche à oreille un contrat dans une boîte de sécurité en vidéo surveillance, là j'ai travaillé un an et demi et le rythme de travail était devenu insupportable ; je n'étais déjà plus avec mon ex mari, mon gamin se trouvait à devoir rester tout seul ; j'en pouvais plus, on faisait un 3-8 mais on le faisait sur 3 jours et mon organisme ne supportait pas ; après j'ai fait beaucoup d'extras en restauration en sachant qu'en M c'est jamais déclaré, mais le black ici est très clair, c'est quelque chose de normal ici, ça n'a pas la même connotation que ça peut avoir là bas. Et ils savent bien que s'ils arrêtent le travail au noir de l'île, ils tuent l'économie de l'île. J'ai retravaillé comme ça environ un an et demi et j'ai trouvé un contrat d'intérim dans ma branche cette fois ci en tant que TISF, j'y ai travaillé 8 mois, ça s'est moyennement passé ; ça ne venait pas de l'organisme mais ça venait de mon ressenti en fait. J'avais la sensation que la notion de prévention n'existait pas ; on arrivait dans des situations familiales où il n'y avait plus que les morceaux à ramasser. C'était catastrophique. Au bout de 8 mois l'assos qui m'embauchait m'a dit qu'il n'y avait plus de fonds et quand j'ai dit que j'avais des familles en cours, ils ont dit t'inquiète pas on va les récupérer ; l'association fait toue l'île il y a des sous groupes par secteur. Je pense que c'était du au fait que j'étais intérimaire ; bon autant ça m'est souvent arrivé d'avoir des sensations de racisme contre les blancs clairement défini mais jamais dans le milieu professionnel. Ça c'est toujours produit avec des gens rencontrés au hasard de la vie où la personne vous dit des choses et vous ne comprenez pas pourquoi la personne a une telle attitude. Mon contrat s'était renouvelé tous les mois

Quand vous dites que vous avez ramassé des familles, vous avez été TISF en métropole ?

Oui

Donc là en quoi c'était plus dramatique socialement ?

Y avait des cas catastrophiques en métropole aussi, je ne dis pas le contraire mais j'avais la sensation que quand j'intervenais dans des familles là bas y avait des choses qui n'allaient pas mais y avait encore des choses possibles pour mener vers une amélioration ; ici j'avais l'impression qu'on ne pouvait plus rien améliorer ; c'était des situations terrible, terribles ou il me semble qu'on intervenait trop tard.

C'était quoi les critères ?

La drogue beaucoup que ce soit par consommation ou par deal qui fait que du coup y a pas de temps pour les enfants ; et y ici un gros souci qui est l'inceste.

C'est répandu ?

Oh que oui, oh que oui. Mais faut pas le dire ; y a une expression en bas feuille, faut que ça reste caché ; personne veut en entendre parler.

Comment vous voyez le fait par rapport avec votre propre héritage, dans quel sens ça joue ici ?

Un Métropolitain ici n'a pas le droit... Il n'a pas le droit à un faux pas, pas le droit au mauvais mot ; les premiers temps vous êtes dans le contrôle de vous-même ; vous savez qu'on ne vous pardonnera pas le faux pas ; la mauvaise compréhension de l'autre ça passera pas ; bon là je sors d'un entretien je me suis maquillée mais sinon je me maquille jamais ; quand j'étais là bas je me maquillait tous les jours ; ça passe pas aux Anses d'Arlet ; j'ai vécu à la Pointe du Bout je pouvais me maquiller parce que c'est un milieu très métropolitain, c'est une commune dans la Martinique la Pointe du bout ; mais y vivre je ne peux pas ; on va vite me faire comprendre que je suis trop maniérée, que je prends trop soin de moi, c'est pas normal, que je veux me donner un genre. Les martiniquaises se maquillent quand elles sortent mais pas dans la journée ; si je sors le soir je me maquille, mais je vais boire un verre ou me promener non je ne me maquille pas.

Quels sont les autres éléments ? Vous parliez de contrôle de soi

J'ai un humour pince sans rire, jamais, jamais j'ai été confronté là bas à des gens qui ne comprenaient pas mon humour là y a des gens qui m'ont dit : quoi ? Pourquoi tu réagis comme ça avec nous ? Je me suis rendue compte que mon humour ne passait pas ; les

Martiniquais ont énormément d'humour mais, bon c'est pas gentil ce que je vais dire, faut que ça reste bas de gamme ; si c'est du second degré, c'est pas compris. Ça m'a obligé à faire très attention à ma manière de parler. De par mon éducation, j'ai une manière de m'exprimer un peu sèche et je me suis rendue compte que ça peut ne pas passer ici, donc il faut faire attention ; je peux garder mon ton de voix naturel mais je dois faire des gros sourires pour faire comprendre que je ne suis pas en train d'agresser l'autre en face. Mais tout ça au bout de 7 ans c'est devenu naturel. Au départ, j'ai fait un effort, j'estimais que c'était normal. Je sais que la M on est en France mais en fait on n'est pas en France ; l'histoire, la culture du pays, on n'est pas en France, c'est vraiment différent. À partir du moment où c'était moi qui venait ici, j'ai toujours estimé que c'était normal que ce soit moi qui fasse l'effort d'intégration. Je me suis rendue compte qu'il y avait des choses qui passaient d'autres pas, mais ça m'a pas rendu malheureuse de faire cet effort-là.

C'est quoi vos efforts d'intégration ?

ça va être faire l'effort de comprendre le créole, faire l'effort de le parler ; ça m'a ouvert toutes les portes, c'est pas compliqué, parce que les Antillais on pensé que je n'étais pas une métropolitaine mais une assimilée. C'est-à-dire qu'on m'a même dit t'es une Antillaise à la peau blanche ; les gens ont reconnu que j'avais fait l'effort de venir vers eux parce que je parlais le créole. Du coup j'avais ma place ici. Et que j'étais chez moi ici.

Vous avez un nouveau compagnon ?

Oui

Le fait d'avoir un nouveau compagnon les gens qui vous disent ça est-ce qu'ils savent que vous avez un compagnon martiniquais ?

Tout le monde le sait et même quand je suis arrivée j'étais avec un martiniquais.

Avec la deuxième famille ça se passe bien ?

Avec son père ça se passe très bien, sa mère je ne la connais pas. Ça fait 3 ans qu'on est ensemble.

Est ce qu'il y a d'autres pratiques qui vous semble importantes ?

Manger local, mais je pense que c'est naturel et que c'est partout ; c'est de l'adaptation naturelle et puis on a envie de goûter, aujourd'hui je suis capable de dire tel aliment j'aime pas ça ou tel aliment j'adore ça. Je ne me suis jamais mis un blocage. Je ne suis plus l'étrangère et du coup les masques tombent, les gens parlent plus facilement ; et même dans les relations humaines de tous les jours ; vous savez on est très embêté par les hommes martiniquais quand on est une femme métropolitaine ; quand vous parlez le créole ça aide, ça calme le jeu, ça les remet à leur place. Quand vous leur faites comprendre que vous n'êtes pas une touriste, que vous n'êtes pas là pour vous amuser, qu'il a intérêt à changer de manière d'être avec vous et à vous respecter convenablement et que vous lui dites ça en créole, tout de suite ce n'est plus la même chose.

L'appartenance comme Ancien ne se donne pas seulement à voir du fait de la maîtrise de codes intériorisés et fixés dans des comportements. Elle se véhicule au travers d'interactions, de micro-épreuves où elle est travaillée sans cesse, surtout dans les espaces publics où la méprise entre le Métro et l'Ancien est toujours possible. C'est le cas de cette retraitée ancienne technicienne dans les installations téléphoniques. Sans se dire martiniquaise mais apatride, cette femme orpheline et ayant toujours voyagé professionnellement se fixe à 26 ans à la Martinique. Elle rencontre rapidement son mari martiniquais en 1981 qui va l'initier au créole et la faire entrer « naturellement » dans la culture locale. Aujourd'hui, ayant acquis ses droits d'entrée grâce à son profil modeste d'ouverture, elle joue de la double appartenance pour s'organiser des sortes de petites joutes relationnelles destinées à produire de la proximité. Elle est en couple mixte, avec une fille métisse de 20 ans. Elle parle couramment le créole. Elle est appelée négresse blanche ou chabine,

participe aux fêtes locales. Elle a toujours eu le souci de ne pas s'enfermer avec des métros, refusant notamment de s'affilier à une association de Bretons :

Femme retraitée Sainte-Luce

Vous avez fait énormément de rencontres en fait.

Ah oui. J'ai fait aussi un petit détour par la Guadeloupe et par St Martin pour mon travail aussi. Ça m'a enrichi, j'ai appris beaucoup de choses.

Justement, qu'est ce que vs avez appris ?

D'être tolérante déjà parce que c'est à nous de s'adapter c'est pas à eux ; c'est à nous de s'adapter à leur façon de vivre, à leur façon de manger, à leurs coutumes. Et puis j'ai appris plein de choses, les cocotiers, les cyclones, les tempêtes tropicales, les ondées tropicales, à supporter la chaleur, à supporter les périodes de pluie. Oui ça m'a appris. J'ai appris beaucoup de choses sur la Caraïbe que je ne savais si j'étais en France ; beaucoup de gens en France ne savent pas où est la Martinique. bon ben maintenant, je sais situer Cuba, je sais situer le Vénézuéla, je sais situer Porto Rico. Et puis on rencontre d'autres gens, j'ai des amis canadiens. Voilà.

Vous avez dit que vous vous adaptiez. C'est quoi les signes de l'adaptation pour vous ?

C'est déjà d'aller au devant d'eux, de parler avec eux, de vivre comme eux. J'ai appris à parler le créole. D'ailleurs au travail on me le demandait. Et puis, manger comme eux, aller dans leurs fêtes, leurs danses. Voilà, pour moi c'est important.

Au travail on vs a dit que c'était important de maîtriser le créole ?

Oui, on allait chez les gens et des personnes âgées qui parlaient pas du tout le français. Bien que j'ai travaillé avec le père de ma fille qui parlait créole. Mais on m'a dit que c'était quand même mieux que je l'apprenne.

Et maintenant vous le parlez

Ah couramment. Je parle le créole et quand je vais au marché je fais comme eux. Je demande les prix. Je fais comme eux. Je vais pas acheter un paquet de tomates à 3 euros, faut pas me prendre pour une vacancière donc je joue le jeu avec eux. C'est marrant.

Vous montrez que vous n'êtes pas la métro de passage

Pas du tout

Vous connaissez les ficelle et le fait de parler créole ils se rendent compte que vs n'êtes pas une touriste.

Oui. Je parle français d'abord. Y a deux ans à Sainte-Luce un gars au marché a voulu me vendre un kg d'oranges à 3 euros. Je dis non je les prends pas et je suis partie. Y a un antillais qui arrive et qui me demande combien. Je dis 1 euro 50. Je suis retournée et là j'ai parlé créole : ou ka prende mwen pour un couillon. Il a été surpris (même constat pour les autres entretiens où le métro parle créole), il m'a laissé le kg pour un euro cinquante. Voilà on en joue. Je laisse d'abord puis après. Ils aiment ça, ils se marrent, moi aussi ça me fait rire. J'aime bien rentrer dans le jeu. J'aime bien marchander, j'adore ça.

Est ce que vs faites partie d'une assos ?

On a voulu que je fasse partie d'une association des bretons en Martinique. j'ai refusé parce que je ne suis pas là pour faire un clan de quelque chose. J'aime ma tradition, j'aime ma Bretagne, j'ai des disques bretons de bignon, j'adore ça mais je vais pas aller m'enfermer dans un clan. Les clans de bretons, les clans de blancs, les clans d'auvergnats ; non faut respirer un peu.

On a vécu 10 ans sans avoir d'enfant ; j'avais des soucis et ma fille est venue au bout de 10 ans ; dc ça a été une chose normale. Peut être que les gens ont pensé que j'étais plus ancrée parce que j'avais un enfant ; mais pour vous dire franchement euh. Non puisqu'on m'a toujours appelé négresse blanche. Ils m'appelaient négresses les Antillais(es). Ça me faisait bien rigoler. Chabine ou négresse ; les gens les plus proches m'appelaient négresse. Et les moins proches chabine. J'arrivais quelque part : 'Eh chabine'. Je sais pas, peut être le fait que je parle créole. J'avais l'air d'être à l'aise apparemment. C'était affectueux et négresse

c'est encore plus affectueux. J'aurais pu me vexer. Un fois j'avais dit. « Mais non négresse c'est parce que tu es avec nous ». Voilà je faisais partie de leur famille.

Pourquoi le carnaval est important pour vous ?

Parce que j'aime ça, c'est vivant, c'est joyeux. Le vendredi st aussi je le respecte. Je ne suis pas du tout catholique mais. On va manger des acras. Le dimanche de pâques, on va manger le matoutou, c'est important. C'est la tradition et c'est devenu ma tradition. Mes origines à moi, je reste quand même ancrée à la métropole ; je vais dire qu'ici je suis chez moi, sans l'être, je l'ai emprunté. Je suis complexe. J'emprunte une partie de leur vie que je m'approprie avec ma base métropolitaine.

Ce restaurateur du Nord se construit comme éloigné des Métros en mettant de la distance géographique avec des « anciens pairs » qui sont dans l'ensemble donneurs de leçons, quand ce ne sont pas des racistes. Il aime le contact, fait travailler des locaux, a aidé des jeunes du fait de son ancien savoir-faire d'éducateur. Ils fonctionne à distance des métros qu'il voit demeurer en groupe.

Restaurateur carbet

Je dirais sur Carbet/Saint-Pierre/ Morne vert, on a peut être connu une centaine de couples métros. Aujourd'hui j'en côtoie que 5. Y en a pas beaucoup qui sont là depuis plus de 20 ans, qui sont restés Carbet/ Saint-Pierre. Mais il y en a et je dirais une cinquantaine, une centaine de couples, je ne sais pas. Je ne les côtoie pas ; ils viennent manger chez moi. Ils sont très polis, ils savent qui je suis ; on s'est déjà fritté intellectuellement. Ah oui, oui parce qu'ils ont une sale mentalité. Mais ils ne font pas de bruit ; ils sont là depuis longtemps, et ils se voient ensemble. Les gens du Repair, je suis surpris de voir autant de Métro qui viennent au Repair et qui foutent la musique. C'est en train de changer. Ils se retrouvent tous au Whaoo, c'est un bar de Blancs, moi j'y vais pas, j'aime pas ça.

La restauration permet de poursuivre ce lien social qu'il affectionne, créant aussi des emplois pour des précaires martiniquais.

Le métier de restaurateur et pas de cuisinier a un fort lien avec le lien social, la rencontre des gens, l'écoute et surtout l'humain tout simplement. Moi je m'y suis retrouvé, heureusement (...) Moi ici, je me suis occupé de beaucoup de gens qui étaient un peu échoués ; je les ai rencontrés par rapport à mon activité.

Vivre au Carbet, au plus près de la population, c'est donc endosser une définition de « métro » qui s'oppose à sa vision des métros racistes :

Et puis il y a aussi tous ces métros qui sont venus pour faire du fric et qui était plus dans le sud. Moi je ne me serais pas installé dans le sud, mais j'en ai rencontré par mon activité qui étaient imbuvables. Style 'les cons de nègres' ou alors 'moi je vais leur apprendre à vivre'. J'ai entendu ça et j'en entends encore. Des propos hyper racistes qui existent encore aujourd'hui.

La coupure entre le Nord et le Sud renvoie ainsi plutôt à une conception de son rapport aux autres qu'à une préférence écologique. Le Nord, c'est davantage la proximité sociale et relationnelle, le Sud, pour ceux du Nord, c'est la quête de l'argent et l'arrogance du Blanc. Ce faisant, il travaille sa proximité avec les Martiniquais en s'opposant aux autres métros. Lui est un « bon métro », avec les qualités requises. Cette attitude est fondamentale, on le verra, en ce qu'elle légitime

totalelement une présence qui ne s'interroge plus ensuite en tant que tel. Tout le monde peut s'installer à la Martinique, à condition d'épouser les codes :

A mon sens il y a une grande différence entre les métros ici et c'est révélateur de la manière dont les gens sont venus ici. À chaque fois j'ai repéré ça comme si il y avait une relation de cause à effet. Les gens qui sont venus dans un souci d'acceptation de l'autre et de non conquérances, avec humilité, d'ouverture, alors y a une petite classe de métros qui est dans ce type là. Des écologues, ou alors comme un peu en 68, pas des hippies, mais un peu ce côté rebelle, contestataire, qui ne supportent plus le rythme effréné des pays capitalistes. Y a toute cette petite mouvance là qui 21 ans plus tard, on en a quelques uns. Mais ça alors, on en a quelques uns dans le nord caraïbe. Je sais qu'il y a aussi une communauté métro sur le nord atlantique du côté de trinité ; c'est peut être le seul lieu après saint pierre, carbet où j'habiterais, parce que ça me parle. Et puis il y a tout le sud touristique de l'île où là j'ai pratiquement aucun rapport avec les métros qui sont pour moi dans une autre catégorie à part quelques exceptions. Mais ils sont dans le commerce, dans le fric, dans une autre mentalité, souvent c'est des gens de droite ; moi je suis extrême gauche, j'affiche mes idées. Le fric, bon ben je suis entrepreneur mais c'est pas antinomique du mouvement social dont je fais parti (...) Je veux encore dire quelque chose sur les métros ; j'ai parlé des métros qui sont dans la même mouvance que moi, ceux avec lesquels je suis encore bien, qui sont intégrés et qui font pas de bruit ou même qui font du bruit, mais bon tout se passe bien. Mais il y a tous les autres c'est-à-dire l'immense majorité des métros qui viennent s'installer là qui ont une mentalité de merde et qui viennent ici en pays conquis et qui récoltent un petit peu ce qu'ils sèment. C'est-à-dire moi jamais au Carbet on m'a dit sale blanc (...) Mais moi on m'a jamais dit blanc ici, on m'a dit 'chabin'. C'est marrant, dans les fêtes patronales on m'appelle 'chabin'. C'est un signe d'affection je crois, en tous les cas je le prends comme ça. Ou alors 'vieux blanc', 'vieux zoreille'. Mais jamais sale blanc. (...) C'est-à-dire que dans toute ville, contrée où on s'installe il y a des codes. Y a des codes martiniquais, antillais. Les codes je peux un peu les développer. Du fait du climat, il y a forcément la fameuse nonchalance dont on parle, les métros ne l'appellent pas nonchalance, ils disent feignants, alors que quand on connaît bien l'île et qu'on cherche à comprendre les choses, même si y a autant de feignants que n'importe où, il y a aussi un climat qui fait que oui à 13 heures, on arrête de bosser sur le toit. Et donc à 15 heures on est en train de jouer aux dominos ou de faire la sieste. Quand on va à Marseille, il me semble que c'est pareil. Donc ya des codes qu'on pourrait multiplier. Et comme ça quand on s'installe quelque part, on regarde, on observe, on écoute et on ne juge pas. Je pense que les métros qui sont venus ici jugent d'emblée avec leurs codes ; ce manque d'ouverture avec en plus tout ce qu'ils ont trimbalé avec leurs bouquins d'histoire à la con ».

L'entretien mené avec ce professeur a été particulièrement riche. Il a confirmé l'idée d'une proximité prudente, conquise notamment grâce aux liens tissés avec les parents, à la découverte progressive des rythmes calendaires locaux. Mais son sentiment d'être du pays provient aussi du titre de « Martiniquais » qui lui fut en quelque sorte remis officiellement par des proches indépendantistes.

Professeur dans le supérieur

Il y a une distance entre toi le métro et eux qui sont autres...

Je relie la Caraïbe à travers eux finalement. Ce sont des enfants qui font découvrir beaucoup de choses. Quand je suis venu j'avais plus une culture métro dans le sens où j'avais les rythmes de saisons, les événements de la métropole, eux ont pris les rythmes d'ici, l'hivernage, carême, mi-carême même si on n'est pas religieux, les périodes où on va plus à la mer, la fête de l'abolition de l'esclavage. En France on n'imagine pas prendre une journée de repos pour la mi-carême. Ici on le sait à l'avance. Il y a un calendrier spécifique qui n'est pas le même que la France et que les enfants ont totalement intégré.

Le rapport au calendrier ??

Les enfants te diront que les gens ici travaillent à fond septembre octobre novembre, mi novembre on lève le pied. Après décembre, c'est les fêtes, janvier on prépare le carnaval, février c'est le carnaval, mars on se repose, et avril, on attend les grandes vacances qui arrivent et même les enseignants dans les collèges multiplient les absences, et les enfants ont levé le pied, ils sortent plus, ils ont un autre rythme de vie, ils vont plus à la plage, ils sont parfaitement accordés à ce rythme là...Par contre les parents qui sont toujours sur un calendrier de métropole ne comprennent pas. Ils disent à leurs enfants : « mais qu'est-ce que tu fais ? »

A partir de quand ?

Dès que l'enfant est dans un rythme d'école. Et après le carnaval, c'est la saison du repos. C'est la pérennisation des accouplements. Tu rencontres 50 personnes, et après le carnaval tu les recontactes toutes une par une pour trouver la bonne personne. il y a tout un rituel, hommes comme femmes, c'est pas à sens unique. Tu testes, jusqu'au mois d'aout en fait.

Dans le cas suivant, qui de l'extérieur pourrait être perçu comme le profil type du néocolonial venant jouir des bienfaits de l'île (surf, maison avec vue sur la mer, métier dans la fonction publique), se donne à voir une situation très rare d'une mixité entre les pratiques de métro et les pratiques des anciens. Les deux semblent parfaitement cohabiter. Il semble que la structuration de l'habitus de cette résidente de la Martinique présente depuis 8 ans explique largement cette faculté de jonglage entre les deux mondes. Il y a venue migratoire pour le surf et le soleil. Mais il y a découverte et intégration dans le monde des pêcheurs de Tartane, un petit bourg très communautaire. Cette trentenaire provient d'une famille ayant eu une exploitation foncière en Afrique, revenue en France après l'indépendance. Elle a beaucoup voyagé avant de s'installer, seule, à la Martinique. C'est dans la trajectoire sociale que l'on trouve, avec l'origine familiale et les pratiques de la fratrie, l'explication la plus plausible d'une faculté d'adaptation qui a signifié pour elle « aller vers » l'Antillais. Elle a été à la rencontre des pêcheurs, elle a zouké, elle a parlé, elle s'est laissée draguer pour établir le lien. Le surf, sa passion, se déploie sur fond de cohabitation de ses préférences : insulariser sa passion, aimer la découverte de l'autre. Seulement ici, il ne s'agit pas de folkloriser l'autre. Elle se moque même un peu du carnaval, qu'elle n'a pratiqué qu'une seule fois, avec les chanter Noël. Elle a appris la pêche et s'est intégrée dans un groupe de professionnels qui l'ont formée. Elle comme eux en sont fiers. C'est une immersion dans un monde ordinaire, non une célébration de rituels et de fêtes collectifs qui fonctionnent comme une vitrine pour touristes.

Je voulais une petite maison au bout d'un chemin pourri, donnant sur la mer. Ça fait 8 ans que je vis là. Les Antillais qui me connaissaient à qui je rendais des services m'ont laissé un bout de parcelle. J'avais prêté de l'argent, je ne le retrouverais peut-être pas, mais ça m'a aidé à conclure pour le terrain...Moi de l'argent j'en avais parce que je voulais acheter un terrain. On l'a déduit de la vente en fin de compte. Bon, c'était mon petit ami aussi...Maintenant j'ai mon bateau, je vais avec les pêcheurs de Tartane. Je suis lié à eux. C'est ma famille, même si j'ai eu beaucoup de mackrélagés, de difficultés, et je m'en suis pris plein la figure mais c'était nécessaire pour qu'ils m'acceptent aussi. J'ai pas trop craqué. Ils m'ont respecté aussi ensuite. Maintenant je bosse avec eux. Au départ c'était de la drague à deux balles. Je suis arrivée toute seule à Tartane. Après ils m'ont proposé d'aller à la pêche avec eux. Au départ j'ai refusé et après je me suis dit qu'il fallait bien que j'apprenne quelque chose. Je suis partie en mer très régulièrement, tout le temps. J'ai été initiée par eux, djobeuse de la pêche, je récupérais en poissons. J'étais infirmière à côté. A Trinité. J'avais envie de venir à la Martinique parce que je faisais beaucoup de surf en France. Tout le temps.

C'est mon truc mais j'ai décidé de partir. Mes parents ont vécu en Afrique, mon père était sur une plantation. Il est revenu après la déclaration d'indépendance, mais j'ai des oncles au Rwanda. Mon père a toujours respecté le Noir qui travaillait sur sa plantation, parce que justement il travaillait. Ma mère en revanche, elle va dire sale bougnoule au volant...La famille a ce côté exotique. Mes parents ont des gros biens dans l'immobilier. Ils ont redistribué aux enfants...Ils ont gardé leur argent pour nous et ils nous disent de le placer !! Mai j'ai tout placé tout le temps. On reçoit beaucoup et tout le temps. Mon frère est vétérinaire sans frontière et va souvent en Afrique. On n'a pas la crainte d'aller voir ailleurs. Moi j'ai toujours aimé voyagé. J'ai été à Haïti, dans pas mal de pays dans le monde, sac à dos. J'ai eu des opportunités avec des copines.

Je n'ai pas aimé l'école. Mais c'est le côté surf qui m'a fait bouger. J'allais à Mimizan. Je partais toute seule. Je suis dans la communauté des surfeurs. Je préférais partir là où il y a du soleil toute l'année. Mais l'Afrique, j'avais l'impression de connaître trop. Ma famille en parlait tout le temps. Maintenant, pour le surf, la Martinique n'est pas la Mecque du surf mais pour mon niveau c'est très bien ; et j'ai fait des éliminations : la Guadeloupe sur les forums, ils disaient que c'est plus raciste que la Martinique ; la Réunion, j'y avais déjà surfé et il y a plus de localisme, plus dur pour s'y intégrer au niveau du surf. Localisme, ça veut dire qu'il y a beaucoup de règles pour te mettre à l'eau et que t'es pas le bienvenu par les Réunionnais eux-mêmes. Ici, ça peut un tout petit peu se sentir. A la Réunion, si tu respectes pas...On peut te casser ta planche !! Au début à la Martinique, il y a eu des surfeurs qui m'ont fait des remarques quand je me suis mise à l'eau. Des métros qui s'approprient une vague...Mais comme j'étais accompagnée de D, un Martiniquais qui surfe extrêmement bien et D a dit qu'il était là depuis plus longtemps qu'eux quoi...Il y a plusieurs catégories chez les surfeurs, dont les cools qui prennent des vagues à plusieurs. Mais les petites planches radicales, tu fais des figures, tu envoies des gerbes d'eau, tu frimes. A 19 ans, j'en avais envie. Vers 22 ans, je me suis dis, c'est bon je me lance, avec des stages UCPA. Je suis la seule de la famille ! Et même le bateau, personne ne me comprend dans la famille !! J'ai toujours fait du sport, pas du tout ma mère ! Moi je suis garçon manquée. Je suis venue ici pour prendre de la distance avec mes parents. Je devais aller à des rallyes pour mes parents ! J'ai du faire ça et j'en ai souffert! Ma mère choisissait mes robes, mes ballerines. Mais moi je ne supportais pas ! J'allais faire des virées au lieu d'aller voir Béjart. On apprenait la valse ! C'était affreux, je l'ai très mal vécu, ce côté bourge. J'étais en opposition totale. Et dans les réunions de famille, je mettais mes grosses baskets...Jusqu'à aujourd'hui. Mon père n'est jamais venu mais ma mère si, deux fois, et ça s'est bien passé. Mais il ne faut pas qu'ils me demandent quoi que ce soit. Il ne faut pas qu'ils me demandent quoi que ce soit désormais. Bon j'ai regardé La Martinique, Tartane c'était le site le plus connu. Il y a des vagues surtout. La houle rentre bien. Avec le bras, c'est bien. Je suis venue pour ça, tout en étant au début en intérim comme infirmière. C'était francophone aussi, donc pas très compliqué !! Je ne savais pas que j'allais rester, juste le temps de louer mon appart en France pour un an et 4 mois ! J'étais sûre que j'allais rentrer ! Et le Suédois est toujours dans mon appart. Je suis arrivée. Je me souviens très très bien. Au début sur Tartane, le gars qui m'a accueilli, de l'intérim, il en avait marre d'accueillir des infirmières. Il est venu me chercher à l'aéroport, il m'a trouvé un studio minable sur Tartane. Mais je trouvais tout très beau. J'étais seule. Avec une voiture de location. Pour acheter, j'ai eu plein de galères. J'ai été arnaquée plusieurs fois. Mais ici, j'ai bien appris à savoir qui j'étais. Je suis restée jusqu'à mes 30 ans en France. Et là, dans ce petit village de pêcheurs. J'ai eu une amie locale qui a raconté des trucs sur moi, une autre métro. Je trainais avec des Antillais sur le front de mer. Soit disant j'évaluais le potentiel sexuel des hommes.

Au début c'était provisoire, comment tu t'es installée ?

Je me suis intégrée dans la communauté des pêcheurs. On est dehors, on est tout dégueulasse, j'apprends à naviguer, ce côté liberté sur le bateau. Et puis j'ai acheté mon bateau et je suis parti pêchée aussi ! Je me sens bien dans ce milieu-là. Je fais quelque chose de manuel, de physique. Si je suis ici, j'ai besoin d'être avec les gens qui habitent ce pays. Ça me semble

normal ! Si tu me voyais en mer avec eux !! Je ne peux voir au quotidien que des métros, parce que la relation est très différente. Quand tu es avec les Martiniquais tu vas parler d'ici, des poissons, des légumes, j'aime ça, et ça je ne pourrais pas du tout en parler avec les métros. Mais même si ils sont pêcheurs, la carpe et le chirurgien, ils ne connaissent pas. Ce ne sont pas des poissons de large. Ils ont l'habitude de manger des poissons qui...

Sentent la mangrove

Exactement ! (rire) car ils ont ces grands herbiers.

Tu parles créole ?

Très peu mais je le comprends très bien. C'est par timidité. Quand j'ai commencé à faire des visites en mer, des îlets, là je suis tombée sur les Robertins qui eux me connaissaient moins, et là il faut faire ses preuves et répondre en créole. Que tu fasses partie du truc. Ce que j'ai fais.

Eux, qu'est-ce qu'ils voient en toi ?

Je suis une personne simple et sympathique. Qui accepte de partir à la pêche, une femme et une métro ! Ils ont grosse fierté de m'avoir appris la mer. Je les entends dire : « Hè, c'est moi qui lui ai tout appris ».

Alors du n'es plus la métro alors ?

Je suis dans l'entre-deux. En rigolant ils disent que je suis l'antillaise aux cheveux blonds, la Chabine, ça c'est très positif. T'es pas la métro en tous les cas. Chabine, je l'entends souvent. Pour des gens moins investis que moi. Ça veut dire « je t'apprécie ».

Mais pour les autres, sur l'île, tu restes la Métro...

Oui. Ce qui est marrant, c'est que je me sens ni l'une ni l'autre. Moi je ne me sens pas comme une touriste et ça transpire. Ce que je remarque, c'est que moi je tutoie. Ici, ça s'oublie très vite. Ils parlent en créole et tu comprends. Si t'es au marché, tu connais les fruits, le corossol par exemple. Mais je suis fonceuse, je ne vais pas me calmer et la doudou nonchalante, c'est pas moi, ni dans la démarche. Mais je vais dire en exclamation « Mâmâ !! ».

Au niveau relationnel, dans les soirées, j'invite très peu de gens de Tartane. J'aime bien prendre un verre mais ils ne viennent pas chez moi. Dimanche, je vais faire un midi minuit, il y aura des métros et des Robertins mais il y a une question de niveau social. Ma voisine, elle ne viendra pas, elle ne sentira pas à l'aise. Les pêcheurs ils vont rester entre eux. Les Martiniquais qui vont venir, ce n'est pas le même milieu social quand même. Et je n'ai pas envie de les confronter à ça. Mais elle quand elle fait des soirées chez elle, elle me demande et là il y aura Tartane. Il n'y aura que 4 Blancs au maximum. Les autres Martiniquais que je fréquente, je les ai rencontrés dans une marina, avec le bateau, le gars il a un catamaran. Patrick dit que la civilisation s'arrête à Trinité, ensuite c'est la basse classe sur Tartane. Pour lui ce sont de bêtes pêcheurs. Il est ancré au Robert, dans une entreprise de plomberie. Toutes ses sœurs ont bien réussie, une travaille pour le France-Antilles. J'ai des collègues antillaises infirmières ou aide-soignantes, du Gros Morne. Mais quand même à Tartane, tu es enfermée. Ici c'est tout petit. Tu es l'un sur l'autre. Le carnaval, on fait 10 millions de fois la même rue !!! Donc je me suis fait des amis un petit peu partout. Je connais deux Antillais de Saint Joseph. Avant ça dansait beaucoup plus que maintenant. Ça zoukait grave. Le soir, je dansais. C'était super.

Est-ce que tu perçois des décalages ?

Ça dépend de l'attitude. Le métro est beaucoup trop calculateur et méfiant. Il se prive de plein de choses. Pour moi évidemment, ce qui est énorme, dans les soirées d'équipe, elles sont habillées comme à un mariage !! Ici, il faut faire attention, parce que ça fait touriste. Il faut pas venir avec des tongs. Ne pas venir avec un pantacourt. Entre métros ça passe, mais pour eux on est en pyjama. Il faut mettre des chaussures fermées. Il ne faut pas voir les orteils, il faut les écouter ! L'Antillais se vexe très vite. Il y a des petites choses à ne pas dire et des choses à dire, sur la dernière coloration (de cheveux), alors que je ne suis pas comme ça. La chemise dans le pantalon. L'Antillais est un dragueur infini. Mais il ne faut pas se

prendre la tête. Il drague, c'est normal, il faut le prendre à la rigolade et pas se fermer. Moi je dis oui à tout. Mais on ne va pas forcément le faire dans la foulée.

Qu'est-ce qui demeure frontière ?

Sur le religieux, je leur dis que je ne suis pas là-dessus. De venir assister à des offices. Non non. On m'a demandé de bénir ma maison (rires). J'ai assisté aux croyances des pêcheurs, des vieux pêcheurs. J'aime bien échanger. Mais là, ils croient dans leurs affaires et rien ne changera. Ça ne crée pas de froid mais bon après. J'ai fait une année le carnaval, c'est bon qu'une fois, avec la totale, le pyjama.

La disposition à l'intégration se dévoile à l'implication au sein de projets qui semblent improbables. Outre l'apprentissage du créole, ce jeune s'est engagé dans une épreuve sociale et sportive. Epreuve sociale au sens où, presque isolé en tant que Métro, il a fréquenté des jeunes déviants suivis par des éducateurs et à leur contact, a appris aussi les djobs. Epreuve physique au sens où l'équipée du Carisco était une traversée en pirogue de l'océan sur plusieurs centaines de kilomètres. Ce couple se détache nettement des autres enseignants (sa copine) et lui-même a connu des expériences très fortes avec des Martiniquais :

J'ai par contre participé durant 2 ans au projet Carisco de la traversée de la mer en pirogue. C'était une reconstitution historique des migrations kalina depuis le bassin de l'Orénoque.

De quelle manière tu es intervenu ?

J'étais équipier sur la Kanawa sur Antigua et puis Grenade. C'est par ce projet-là que j'ai commencé à sentir vraiment mon intégration ici. J'ai commencé à comprendre et parler le créole.

Tu le parles ?

Oui. Je parle un créole littéraire mais au moins je le comprends.

Tu peux échanger avec des gens ?

Oui et c'est un contact très différent. La pratique du créole est très importante pour moi pour mon intégration et les rapports sociaux ici. Le discours ne se fait pas de la même façon, sur la même base d'intimité Par l'utilisation du créole. Pour moi ce projet là était super important parce que j'ai eu vraiment l'impression de participer à une initiative caribéenne et pas seulement martiniquaise. C'était vraiment une initiative caribéenne.

Qu'est ce qui t'a transformé avec Rapon et son équipe ?

C'est le fait de participer à un projet où on était 4 ou 5 métros d'origine et une soixantaine d'Antillais autour. C'est le fait, pour moi d'avoir fait un pas pour m'intégrer à un projet caribéen. Le jeune qu'on avait sur l'équipage de Kanawa c'était beaucoup de jeunes du chantier d'insertion, au moins en grandes difficultés scolaires, et sociales et pour la plupart ; beaucoup ont évité de faire un passage à Ducos (prison) par la participation au chantier d'insertion. Dans les rapports humains, je sentais vraiment que c'était des gamins qui avaient eu un manque ; ils avaient la capacité si on leur donnait la chance, de s'impliquer dans des projets collectifs.

C'était quoi ton rôle dans Carisco à part pagayer ?

C'était ça et aussi m'impliquer dans la logistique parce qu'une expédition de 70 personnes ça a vite fait de coïncider. Donc mon rôle c'était équipier et un peu rôle à tout faire. Logistiques des repas, hébergement. C'est mon collègue d'artisanat qui m'a branché la dessus au départ, en me proposant d'aller faire un tour en pirogue ; en allant là bas j'ai rencontré Bérim et Rapon qui m'ont expliqué la portée du projet et la philosophie de l'équipe et du pôle associatif. Ça m'a relativement plu ; la forme de travail physique m'a plu ; pas du tout du point ergonomique mais spirituellement comme effort. Et après deux ou trois entraînements j'étais parti avec l'équipe. C'était un peu de la remise en forme au départ, puis au fur et à mesure des rencontres, je me suis intégré au projet.

Une fois que c'est fini, qu'est ce qui a changé en toi ? Tu dis c'est la première fois que j'étais intégré, on ressent une sorte de sentiment de valorisation ; parce qu'avant c'est assez négatif, l'habitation c'est pas si simple par rapport à ton intimité.

Mais mon expérience associative est antérieure à mon aménagement sur Morne Rouge, et le début du projet Carisco ça date de quand j'étais encore sur Sainte-Luce.

En tous les cas c'est quand même quelque chose qui fait frontière, une zone un peu difficile de galère ou pas ?

Non pas de galère mais une zone où tu ne ressens pas forcément l'intérêt de la population locale pour ta situation ; moi-même par manque de confiance et j'avais pas forcément les bases pour aller vers les autres, pour m'ouvrir. Le problème va dans les deux sens. Je peux pas dire que j'avais pas de manque parce qu'on part d'une situation plus ou moins confortable que l'on va quitter ; on quitte un réseau social, un réseau d'amis, un climat familial qui ns entourent et qui nous apportent beaucoup pour partir à l'aventure. Donc forcément à ce niveau là, il y a un manque ; mais en arrivant ici, je n'ai pas eu d'impatience. Le projet Carisco est arrivé à un moment où j'étais apte à m'ouvrir, j'avais retrouvé cette curiosité-là. Mais avant ça, j'ai pas senti de rejet particulier.

Mais qu'est ce que tu recherchais, toi, dans le projet Carisco ? C'est pas un truc qui rapporte de l'argent, qui permet d'avoir un salaire, et qui permet de dire à ta femme voilà toi t'as ton salaire d'enseignante et moi je ramène aussi de la tune.

Ça m'a permis de découvrir les ¾ des petites Antilles par mes propres moyens.

Et elle a accepté ça ?

Bien sur. Elle disait « vis ta vie, si t'as pas d'argent c'est pas grave ! » En parallèle de ça, je travaillais j'étais déjà dans l'artisanat. J'avais mon contrat aidé et je faisais un peu de black à côté. Ça aussi c'est culturel. Et je continue à le faire, j'ai une partie de travail déclaré. Il ne faut s'efforcer à rechercher un salariat qui n'existe pas ; y a quasiment moitié de l'économie agricole et du bâtiment qui se fait comme ça. Pour moi c'est juste pas possible de faire une croix là-dessus. Ça me permet d'arrondir les fins de moi, de continuer à faire avances les projets associatifs que j'ai.

Est ce que tu as vu une évolution dans la perception que les gens ont de toi ?

Je pense qu'ils ont retiré l'étiquette dont on parlait tout à l'heure, du petit blanc de passage ; on me voit plus comme quelqu'un qui a un projet ici, qui apprécie l'endroit, qui prend la peine de s'intéresser à la culture, à la langue. Cette vision là passe beaucoup par l'acquisition du créole. C'est par ce biais-là que les Martiniquais prennent la mesure de ta curiosité, de ta volonté, je vais pas dire d'intégration parce que j'ai pas de volonté particulière d'intégration dans la société martiniquaise ; j'ai la volonté de trouver ma place dans un lieu et de la faire. Après je n'ai pas forcément envie de participer à une dynamique particulière ; après ce qui a changé en moi, je pense que j'ai commencé à devenir adulte en étant ici ; c'est pas dû à la Martinique, ni à l'insularité, mais au fait que je suis arrivée ici à 22 ans à peine et que j'en ai maintenant 29 ans. Quand je suis arrivé ici je sortais des études, j'étais un post adolescent, j'étais tout sauf un adulte. J'avais toujours vécu tout seul ou chez mes parents ou en coloc et là j'ai emménagé avec ma copine. Je suis passé sur un projet de vie à deux, un projet d'enfant ; là je suis engagé sur un projet à l'école. Ce qui a changé c'est que j'ai vraiment pris le parti de m'ancrer dans la durée sur un projet personnel, sur un projet professionnel. C'est en ça que je me sens un peu plus adulte.

Elle parle créole ?

Oui, elle a appris un minimum à la base pour parler avec ses élèves. Et elle le parle un peu avec ses collègues. Elle le comprend plus qu'elle ne le parle. Elle a moins l'occasion que moi de le pratiquer.

Mais c'est pas nécessairement courant pour un instit, pour un prof.

Je plains les instit CM1, CM2 et les profs qui ne comprennent pas créole parce que une classe de collégiens c'est déjà pas facile à maintenir et quand on ne comprend pas la moitié de ce qu'ils disent.

Pour toi ça vaut mieux ?

Ça me paraît logique ; c'est vrai que le bilinguisme n'est pas évident ; je pense qu'il y a peu de pays dans le monde où il y a une langue officielle et une langue qui n'est pas un argot. La langue créole est vraiment estimée et elle est pour moi un autre vecteur oral que la langue française. On ne transmet pas les mêmes messages selon qu'on parle français ou créole. À partir du moment où tu sors de ton rôle de tourisme, ça m'apparaît comme une évidence d'au moins essayer de le comprendre. C'est par étape, moi j'ai commencé par essayer de le comprendre un minimum avant d'essayer de le parler. Je trouvais ça super gênant d'entendre des gens autour de moi et de rien comprendre. T'aime bien comprendre ce qui se dit autour de toi ; c'est comme si tu parles dans un pays anglophone en disant mais non ils finiront bien par parler français. Pour Caro c'était une quasi évidence aussi. Et des collègues l'ont aidé au départ aussi.

En dépit de cette immersion dans les dimensions les plus « enracinées » de la vie locale, il ne parvient pas à fréquenter des Martiniquais. Au terme de 7 années d'existence, et en dépit de ses intentions d'ouverture, il demeure confiné dans un groupe de Métros :

En fait dans tes liens sociaux avec l'aventure de Carisco, t'as autant de relations antillaises que métros ? Comment ça se distribue ?

Dominante métropolitaine. Je ne crois pas que ce soit une fatalité mais c'est une réalité très commune à la communauté métropolitaine.

Grosso modo combien de personnes métros tu vois ? 5, 10, 50, pour avoir un ordre de grandeur.

(réflexion) entre 30 et 40 pers que je fréquente assez régulièrement.

Et qu'est ce qui bloque malgré le projet Carisco, malgré le projet associatif (n'oublie pas qu'il parle créole couramment) ? Qu'est ce qui fait frontière dans les relations avec des Martiniquais ?

Je ne saurais pas te dire ce qui bloque, à part qu'on a une tendance naturelle d'ethnocentrisme ; avec les métros qui sont ici on a une culture commune ; on a une façon de se lier qu'on a hérité de nos rapports familiaux, à nos rapports amicaux de l'enfance et qu'on va reproduire une bonne partie de notre vie. C'est ce qui va nous permettre d'accrocher avec certaines personnes d'ici mais pas avec toutes. Et on va avoir tendance à focaliser les relations de manière ethnique. C'est l'impression que j'en ai. Même en essayant de s'intégrer on va recréer une partie du confort, une partie du cadre qu'on avait en France. Loulou qui est installé ici depuis 20 ans ne tient pas un restaurant de spécialités créoles ; il fait des flammes alsaciennes ; il a ramené un petit bout de France ici. Il y a une clientèle assez mixte ici. Mais il ne va pas faire de la langouste ou un blaff.

Dans l'ensemble qu'est ce qu'ils font les amis proches autour de toi ? Leur mode d'insertion économique ici ?

Quasiment moitié professeurs et instit, para médicaux un petit peu : kiné, infirmier ; chômeurs aussi quelques uns ou travailleurs associatifs précaires comme moi.

3/ Un exemple « d'enfant » créolisé à l'âge adulte

Les enfants de parents métros qui sont nés à la Martinique sont dans l'ensemble créolisés. Ils sont intégrés dans leur milieu générationnel et les parents fréquentent les parents des copains. Il n'y a que rarement des discours autour du racisme même si la place n'est pas toujours acquise en fonction des situations. Certains parents de couple mixte nous ont évoqué les difficultés rencontrées par leurs enfants métisses au contact des pairs à l'école ou dans le quartier. Il n'y a donc pas

d'automaticité d'intégration pour ceux qui sont nés sur le territoire domien ou qui sont de phénotype « noir ». Eux-mêmes ne se sentent pas forcément bien sur l'île. Pour l'un, vivant à Tartane, le décalage opère avec les copains qui voient que sa mère blanche (vendeuse de bijoux indiens) lui a transmis des manières de penser plutôt métropolitaines. Pendant une partie de sa jeunesse, le jeune s'est d'autant plus senti intégré qu'il s'est rapproché des normes populaires de ses copains d'école et de quartier. Métis par son père africain, vivant un temps avec lui dans une maison du centre ville de Tartane assez vétuste, il connaît alors ses plus belles années « au milieu des Noirs ». Replié, depuis son adolescence, dans un quartier mixte de classes moyennes, il subit alors un ostracisme de la part de ses copains, au point d'abandonner l'équipe de foot. Sa mère, pourtant présente depuis plus de 20 ans, se dit tendanciellement usée par ce mépris ambiant et se dit prête à partir. C'est le cas aussi de la fille de la retraitée « négresse blanche » de Sainte Luce qui se sent mal à l'aise et dit avoir subi du racisme de la part de ses camarades de classe à l'encontre de sa mère. L'entretien de la mère avait fait apparaître d'ailleurs une forte distance avec la population locale. Un autre enfant, fils d'un couple mixte dont le père est un cadre supérieur du public, vivant dans une résidence cossue, est devenu un « drogué », marqué de piercing, tatoué, fréquentant des « bad boys ». Il nourrit le ressentiment de ses parents à cause de son échec scolaire. Tout porte à croire que cet enfant veut donner des signes de son antillanité en accentuant sa posture de Martiniquais alors que sa position sociale le situe en décalage avec le groupe qu'il fréquente. Son père se dit prêt à se séparer de lui, lui payer un studio mais ne veut plus le voir.

Inversement, on a rencontré plusieurs couples d'Anciens blancs dont leurs enfants sont présentés comme parfaitement créolisés. La chance a voulu que l'on rencontre l'un de ces enfants, devenu adulte. L'entretien qui suit a été réalisé avec une femme blanche d'une trentaine d'année, standardiste réceptionniste dans un hôtel du Centre Nord de l'île. Ses deux parents Métropolitains sont venus dans les années 1970 et elle est née en 1975 à la Martinique. Grâce à une vie d'enfance locale, élevée par une nounou antillaise, mélangée à des « frères » et des « sœurs » qui étaient en fait les enfants du voisinage, elle vit à l'heure martiniquaise. Suite au divorce des parents, elle revient sur la France de 11 à 18 ans. Puis elle revient sur l'île et retrouve ses amis d'enfance, dont celui qui deviendra son mari. Elle se réacclimate rapidement, trouve du travail avec son BAC tourisme. Elle vit toujours avec son mari travaillant à l'EDF. Tous les deux sont logés dans un HLM à côté de Rivière salée et font construire leur maison sur un terrain familial. Ils ont « un enfant métis ». Sa plongée dans la créolisation ne signifie pas une acculturation naturalisée. Elle vit au travers de deux mondes, de deux cultures. Les extraits qui suivent donnent à voir comment elle construit sa partition et ses frontières. Elle prend et rejette des deux côtés, organisant son syncrétisme en fonction des valeurs qu'elle trouve juste dans les deux mondes. Elle se dit parfois « métrô » et la phrase d'après distille des « nous ici », « Notre population ». Comme elle se pense « européenne » et « martiniquaise », avec « deux cultures ». Le rapport aux hommes, à la religion, à l'éducation, au travail, aux loisirs est finement évoqué par elle, dans une combinatoire complexe de l'individu, de ses valeurs et de ses choix qui la fait tour à tour passer pour une Martiniquaise ordinaire, une européenne ou une femme totalement atypique dans sa créolisation de blanche. Malgré son fort ancrage familial, son acceptation des valeurs

noires issues de l'esclavage, l'implication dans des réseaux sociaux locaux, elle pense malgré tout à la future orientation scolaire de son fils et envisage un départ pour la métropole un jour. Ce n'est pas le manque de la métropole qui prime, uniquement la carrière de son fils. D'ailleurs, son mari s'ouvrant aux voyages en Europe, la question de la migration dans l'autre sens tend à se banaliser.

Standardiste hôtel

J'y ai vécu de 1975 à 1986 (11 ans). J'ai du faire 2 ou 3 voyages en Métropole pour des vacances donc toute mon enfance s'est passée là. Nous les enfants on avait une vie totalement différente des enfants Métropolitains et on faisait des choses à l'opposé de la métropole. Par exemple, les enfants n'étaient pas ultra protégés comme en métropole. On était toujours dehors, chez les uns et chez les autres. En plus j'étais une fille unique alors j'étais entourée de familles nombreuses. J'étais entouré de frères et sœurs qui n'étaient pas mes frères et sœurs mais qui s'occupaient de moi. Les plus grands s'occupaient des plus petits. En plus j'étais une des rares métropolitaines. J'étais à Sainte-Luce dans le Sud. Mon père s'était lié d'amitié avec les pêcheurs. Les enfants de ces personnes-là m'avaient plus qu'adoptés. En plus mes parents avaient des métiers difficiles, pâtisseries et ma mère infirmière donc j'avais une nounou à la maison toute la semaine qui s'occupait de moi donc j'étais vraiment un peu sa petite fille, j'étais vraiment dans la population martiniquaise et élevée par une martiniquaise parce que mes parents n'avaient pas beaucoup de temps avec moi. C'était vraiment très fraternel. Et en plus on avait beaucoup plus de...les enfants pouvaient sortir de la maison, aller dans le bourg du village tout seul. Il y avait toujours un adulte qui jetait un coup d'œil. Même mon fils, qui est né ici, ne connaîtra jamais ça parce que les temps ont bcp changé. Quand j'avais 11 ans, on faisait des zoucs pour les enfants. 11/13 ans. On ne peut pas s'imaginer faire ça pour des pré ado aujourd'hui ! Et faisait ça jusqu'à 3 heures du matin !! C'est inimaginable aujourd'hui.

Vous retournez en France...

J'ai quitté la Martinique en 1986, il y avait 2 supermarchés. Pour les cadeaux de Noël, ma mère utilisait les ventes par correspondance. Ils commençaient à construire la voie rapide qui va à Fort de France. Je me suis retrouvée avec mon père. J'étais sur le bassin d'Arcachon, dans une région très bourgeoise. Avec l'aspect extérieur qui compte, la marque. Le choc a été très très dur. J'ai eu beaucoup de mal à m'adapter. J'ai vécu ce que certains antillais vivent en venant à la métropole, avec des personnes qui ne connaissent pas et qui ont des a priori. Avec mon accent, les gens croyaient que je venais de l'Est de l'Europe. En fait j'étais très fière de dire que j'étais née à la Martinique. Ils me posaient des questions stupides, comme quoi je m'habillais avec des noix de coco ou qu'il y avait des singes. C'était de l'ignorance. J'ai fait une école hôtelière. Mon prof de géographie touristique a dit qu'il allait survoler les Antilles. J'ai été très vexée parce que ça fait partie de l'histoire de France. Ça m'avait touché. Je me suis retrouvée blanche et noire. On m'appelle la bounty. Moi je suis noire à l'intérieur. J'ai caché ma provenance pendant un petit moment. Je disais que j'avais des origines toulousaines. Car mon nom c'est Tours ou Toulouse.

Comme vous êtes repartie à la Martinique...

Je crois que j'ai un vide total de cette adolescence. J'ai passé ces années à l'école...Autant j'ai des bons souvenirs de mon enfance, autant cette période d'Arcachon a été très éprouvante, très difficile. J'avais mis mon cerveau en hibernation. Je laissais les années s'écouler. En 9 ans, j'ai vu ma mère 2 fois. Je n'ai même pas de souvenir précis.

J'ai fait 2 ans sur Bordeaux à mes 18 ans. Je devais faire un stage. Ma mère m'a envoyé un billet d'avion, je suis rentrée 15 jours pendant le carnaval. Ce n'étais plus du tout la Martinique que je connaissais. J'avais 8 ans à rattraper. Je suis repartie en métropole. Le carnaval d'après je suis revenue, sans aucune idée de m'installer à la Martinique. Je voulais le BAC, après on verrait...Mais j'ai rencontré l'amour, un copain d'enfance que je n'avais donc pas revue depuis 9 ans. Je l'ai vu et je me suis dit que c'était l'homme de ma vie. J'ai

passé mon BAC et après je voulais partir sur le Canada, mais en fait je voulais revoir ce fameux garçon. Je suis resté avec lui, c'est l'amour qui m'a fait rester à la Martinique.

Donc ce n'était pas sûr de revenir vivre avec votre mère ?

Ce n'était pas évident de retisser des liens avec elle après 9 ans. Je pense qu'elle n'aurait pas supporté que je sois à la maison en permanence... Les retrouvailles ont été très difficiles. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, cela faisait une vingtaine d'année qu'elle était à la Martinique. Elle n'a jamais fait l'effort de parler le créole et elle avait gardé son mode de vie de métro, sauf la fête. Elle avait adhéré à la partie fête mais à d'autres parties elle tenait toujours à sa culture européenne. Mais elle avait des amis antillais. Mais elle n'a jamais refait sa vie avec un antillais. Ils ont des manières très spéciales avec les femmes. Ma mère n'adhérait pas à certaines mœurs, certaines pratiques antillaises. Mais sa force a été de garder sa culture européenne tout en s'intégrant localement. Moi je suis un caméléon, je m'adapte assez facilement à l'environnement Vous avez quelque chose du pays qui ne vous lâche pas. Je ne comprenais plus le créole, même mes compatriotes qui parlaient le français... mais en l'espace de quelques mois, il n'a pas fallu longtemps pour me réadapter au créole.

Et vous alors, comment vous vous positionnez ?

Vous vouliez un cas particulier !! Mon mari, sa famille est indépendantiste. Tous au MIM ! Quelques uns sont encore plus extrémistes, dans des associations écologiques et indépendantistes. Ce sont des personnes qui me connaissent depuis toute petite, quand ils étaient copains de mon père. Et ils ne me voient pas comme une blanche et ils se permettent beaucoup de réflexion, et parfois d'être racistes envers les blancs mais aussi les Métropolitains, avec des paroles très très virulentes, envers les colonialistes blancs békés mais aussi métros. Au bout d'un moment ils se retournent vers moi : « Ah mais il ne faut pas le prendre pour toi ! » « Mais poursuivez vos idées, ça ne me dérange pas, ce sont vos idées je ne me sens pas concernée ». Moi au niveau politique, à 200 % je suis française, je revendique ma nationalité, mon époux c'est pareil. Il est comme moi. Nous allons voter pour que la Martinique reste française. On ne veut pas être autonomiste ni indépendantiste. Mais les indépendantistes, je les écoute et je souris, ils le sont dans leur cœur mais ils disent que la Martinique ne peut pas vivre comme ça, en étant indépendant. Ils sont indépendantistes pour défendre les intérêts de l'île. Lui ne vote pas MIM mais sa famille. Nous les trentenaires, on n'est pas radicaux comme les anciens.

Quand ils disent « mais toi tu n'es pas une blanche »

Je leur ai toujours dit que je suis blanche. Je suis un être humain. Ils me disent que je suis noire à l'intérieur mais pour moi ça ne représente rien. Pour moi l'intelligence n'a pas de couleur. C'est le point de vue que je défends. Ils disent que j'ai raison. Ils me voient sans couleur. Ma belle famille, ce sont des Mulâtres mais ils sont aussi blancs que des blancs. Ils ont des cheveux souples, des yeux verts, un peu bronzés et voilà.

Mais alors qu'est-ce qui fait noir alors ?

Ils ont le côté... le pourcentage de sang esclave qui est dominant chez eux. On est le peuple opprimé, les nègres ont souffert. Quand le 22 mai arrive, c'est toute une institution dans la famille. On leur a piqué leur terre, leur boulot, on leur a piqué plein de trucs. Mais ils sont tous fonctionnaires. La poste, l'éducation nationale et le ministère de l'intérieur.

Et vous que faites-vous ?

Moi je travaille à l'hôtel comme standardiste. Je suis arrivée avec mon bac technologique tourisme, et je faisais partie des plus diplômées. J'ai eu du mal à trouver du travail, ils me disaient qu'ils allaient avoir du mal à me payer avec mon diplôme, que j'étais trop diplômée. Bon j'ai trouvé quand même rapidement du travail et j'ai vécu 5 ans chez ma mère. Donc je voyais mon mari une fois chez elle une fois chez la belle maman. Pour les mœurs, bon, mon mari est très proche de sa maman. Et pour le faire sortir de sa maman c'est un calvaire. J'ai fait beaucoup de compromis. On s'est installés à 5 minutes de chez sa maman. Donc je l'ai menacé, « je vais m'installer », soit il me suit soit non... Effectivement il a fait l'effort. Il a réussi malgré tout à vivre sans maman !! Je l'ai pas obligé j'ai fait mon déménagement toute

seule. Il a vu que je ne rigolais pas non plus. Soit il saisissait sa chance soit il restait le petit garçon de sa maman...

Vous lui avez dit ?

Non jamais. J'ai une double culture et c'est ça ma force. Je peux allier les deux. La culture européenne avec les mœurs de la Martinique. Je me suis bien entendue avec ma belle-mère, elle ne m'a pas vu comme quelqu'un qui va lui voler son fils. Je lui ai dit simplement que s'il voulait vivre avec moi...Tu fais comme tu veux, je continue à vivre ma vie. Il a décidé que ça pouvait être pas mal, faire d'ailleurs plein de choses sans que sa maman soit au courant. Il a trouvé ça sympa. En tout et pour tout, il est resté une semaine sans sa maman avant moi ! Dans toute famille antillaise, il y a souvent un enfant condamné pour la maman. C'est très particulier comme éducation. Nous on fait pas des enfants pour soi, mais pour leur avenir. Mais pas ici, il faut le garder avec soi. Mon enfant ne doit pas partir. On est des opposés au niveau de l'éducation.

Ça c'est une frontière. Certes vous êtes très tolérante avec les deux cultures, mais en même temps vous avez la perception de cette culture antillaise comme étant pas la vôtre...

Il y a des choses pour lesquelles j'adhère, sauf pour la famille, pour le couple et pour l'éducation des enfants. Je garde ce côté européen. Pour le couple, les femmes antillaises vont vous dire...votre homme ne vous appartient pas. Elles admettent que leur époux puisse aller voir ailleurs. Elles admettent mais elles ne l'acceptent pas. Moi c'est les deux. Je ne suis pas du tout pour le côté volage de l'homme. Chose qui est assez courante chez nous ici. Pour les dépenses du foyer, là j'ai gardé le côté antillais. En métropole, ce sera le compte commun. Nous on a gardé chacun son compte en banque, moitié moitié, chacun ses petites affaires. On tient notre indépendance financière chacun. Pour l'éducation des enfants à la Martinique, c'est la grand-mère souvent qui vous dit ce qu'il faut faire. Pas pour moi, c'est la mère. Ici, c'est ce qu'elle dit la grand-mère qui est valable.

De l'autre côté, ce qu'ils ne supportent pas

Pour moi, mon mari peut discuter avec une ex. Pour mes amies, elles disent une ex c'est une ex, il n'a plus à la voir. Bien sûr c'est entre femmes. Souvent on dit que je suis naïve. Les femmes ici ont l'habitude de faire beaucoup de choses entre elles. Mais mon époux aime bien faire des choses avec moi, faire les courses, les magasins ! On partage quand même beaucoup de choses. Lui est plus souple. Il est agent EDF. Il est assimilé fonctionnaire. Dans les choses importantes de la vie, je vais dire que j'ai le côté européen, pour les choses plus strictes, plus carrées de ce que l'on va faire. Et aussi le côté tolérant. Pour organiser ma vie. En revanche, pour tout le reste, l'intégration au travail, les administrations, faire les courses, ce sera mon côté martiniquais qui sera prédominant. Quand je vais en métropole, mon côté antillais se voit tout de suite. Je vais discuter avec les autres. Quand je vais en métropole, il y a certaines choses qui me font peur. Je sors mon côté farouche. J'ai tout le temps peur de perdre mon enfant. La rapidité des voies de circulation, le monde. Je me suis retrouvée seule à Bordeaux avec mon fils, j'étais très stressée. Mais jamais à Fort de France. Ah oui je me suis retrouvée en panique à Bordeaux !! C'est mon côté insulaire, vivre dans une petite île où on n'a pas à subir la pression de surveiller son enfant comme de l'huile sur le feu.

Il y a des effets de taille qui vous submergent

Oui. Mais un jour ou l'autre, on prévoit de construire ici mais on a l'impression que ça nous pend au nez de nous faire violence pour notre enfant de partir à la Métropole. Il a déjà des projets pour plus tard et mon côté européen prépare toute la famille à ça. Lui il est totalement angoissé. Il est très casanier, il va à la mer mais l'amour de son enfant passe au dessus de tout ça.

Et pour le travail ?

Un métropolitain qui arrive à l'heure à la Martinique, c'est qu'il s'est réveillé trois heures avant !! Car tout ce qu'on prévoit dans une journée, on arrive jamais à le tenir. Que votre programme est complètement désorganisé, notamment les embouteillages. Je ne peux pas vous expliquer pourquoi. Vous arrivez dans une administration. Là il manque telle chose. Ça

c'est une horreur. Sur la route c'est une galère, pareil pour les administrations. Ou l'agent n'est pas là et l'autre ne peut pas pallier à ce manque. Moi je trouve que les Martiniquais sont hyper patients !!!! Si vous avez un RV chez le médecin, il faut prendre un jour de récup !! On a des amis médecins à la fin de leur carrière ici. Pour eux c'est l'eldorado parce qu'ils n'ont pas la pression d'aller chez les patients. Donc ici, ce sont les patients qui attendent. C'est au patient d'attendre que le médecin veuille bien le recevoir. Si il arrive une heure en retard, on dit, quand vous pouvez on passe. Eux ne se déplacent pas !!

Je ne suis pas dans un beau quartier, je suis à Rivière salée dans une cité HLM. En fait ça y est on va construire, mais comme je vous ai dit, c'est compliqué. Il faut des papiers !! On est au stade de la patience. Pourquoi ici à RS ? Pour qu'il soit prêt de sa mère ! Mais il faut avouer que ma belle mère nous dépanne quand on travaille. Le projet de construction, c'est derrière ma belle mère. Il y aura mon beau frère, l'oncle de mon époux et ma belle mère !! Mais une fois que la porte est claquée, c'est chacun chez soi. Mais ici aussi dans le HLM on vit beaucoup les uns sur les autres.

Et vos vacances à la métropole...

On y va tous les deux ou trois ans. On part en famille avec notre fils. On fait un petit peu sur Paris parce qu'il y a de la famille antillaise sur Paris, et un peu en Sologne, et dans le bassin d'Arcachon. Et mon mari est tombé fou amoureux d'Andorre. On prend un mois. Tous les 2 ou 3 ans pour l'aspect financier. Il faut compter 2300 de billets d'avion. Je n'aime pas trop aller chez mon père car on ne vit pas de la même manière. Lui est cool mais son épouse ne l'est pas avec certaines choses. Il y aura le choc des cultures. Qu'on a vécu d'ailleurs avant donc maintenant c'est chacun chez soi.

Au niveau de la spiritualité. Là on voit une frontière forte chez les métros.

C'est simple, mes parents sont athées. Ils ont eu une éducation religieuse mais sans plus. J'en étais malheureuse. Car pendant le catéchisme, au moment des communions, il y avait 3 jours de retraite avec 3 jours sans aller à l'école. Toutes ces fêtes religieuses étaient une institution ici. Ma voisine m'emmenait à la messe avec elle, le samedi soir ou le dimanche matin. C'est elle qui m'a appris les prières. Mais ma mère ne m'avait pas inscrite au catéchisme. Quand je suis rentrée à la métropole, pour fuir l'environnement familiale, comme je n'avais pas le droit de sortir, j'avais demandé à mon père de rentrer à l'aumônerie, des jeunes ados qui font du catéchisme comme les éclaireurs de France. On faisait des camps, voilà. J'ai pu faire ma communion, réaliser mon fantasme de petite fille. Petit à petit je me suis tournée vers cette religion, sans être aussi pratiquante que les Martiniquais. Mais ça m'a beaucoup aidé. Je me suis tournée vers la spiritualité. Maintenant à la Martinique. J'ai imposé le catéchisme à mon fils contre son gré, j'y tiens absolument. Je tiens ma religion. Avec mon côté européen, je peux aller vers la science, je ne m'interdis pas de penser à autre chose.

Comment se dessine votre carte relationnelle, vos amis ?

Pour les Martiniquais, beaucoup sont des amis d'enfance. On se voit comme ça. Les plus proches. Ma meilleure amie est métro. Elle était perdue en venant en stage à la Martinique et je l'ai pris sous mon aile. Elle s'est adaptée et c'est facile. Mais maintenant elle est repartie. Elle a connue l'infidélité des hommes antillais. Elle était en stage à l'hôtel. C'était ma petite sœur en fait...

Les autres relations que nous avons, les médecins, ce sont les amis de mon époux. Il a un bateau donc de fil en aiguille. Il a eu besoin de mon mari pour telle ou telle chose. Mais en fait c'est un peu moitié moitié. Et j'ai aussi gardé des contacts avec des amis métro en métropole.

Après votre travail, le soir, le WE...

Ça a un peu changé, surtout par rapport à mon fils. Mes amies métro ont aussi leur famille. On a du mal à trouver un moment pour être ensemble. Maintenant ce sont les mamans des petits copains de mon fils. Antillaises ou métro. On fait des sorties entre maman. On sort le vendredi soir, histoire de décharger un peu les tensions. Et une fois par mois avec les enfants et les maris.

J'avais une excellente amie antillaise. On s'est brouillée l'année dernière car mon époux s'était tourné vers elle. Je n'ai pas voulu savoir. Mais je n'ai pas trop aimé qu'ils aient des relations confidentielles et que je ne sois pas inséré dedans. Je ne peux pas le comprendre. J'ai souhaité cassé cette amitié. Elle n'était pas impartiale. Il y a toujours cet aspect. Ils aiment bien cultiver leur jardin secret. Faut pas dire. Il me reste des confidentes, notamment une qui est métisse. Elle a vécu à la Martinique, 100 % Martinique. Elle m'a dit que je pouvais me confier à elle. J'ai confiance en elle et mon mari peut aller chercher son enfant à l'école. Mais avec l'autre c'était de l'ambiguïté. Et pendant cette histoire, ma belle famille, je me suis fait disputer. Les femmes de la famille de mon époux, « tu lui fais trop confiance ». Car j'étais trop tolérante, trop stupide.

Vous n'avez jamais senti le secret avec la sorcellerie ?

Alors ça c'est quelque chose...Je suis très friande de ça. J'aime par-dessus tout la culture martiniquaise avec les histoires qui touchent à ça, avec les dorlis. Juste une anecdote. La nounou qui s'occupait de moi prenait la pilule. Elle avait 18 ans. Et mon père avait cette jeune fille à la maison. Il lui disait qu'il ne voulait pas lui créer des histoires avec sa famille à elle. Mais elle disait qu'elle prenait la pilule parce qu'il y avait un dorlis dans le quartier ! J'ai toujours vécu avec le dorlis, le diable (rires) c'est encore présent aujourd'hui...Ma voisine parle de son voisin qui fait des maléfices comme elle dit. Moi je ne crois pas à ce genre de choses (rires). Mais j'aime bcp.

Il faut savoir que ma belle mère, institutrice, croit...On a débattu de manière très houleuse avec la théorie darwinienne. Il n'est pas possible que nous descendions du singe. Et pour elle quelqu'un a fait du mal à notre famille, a fait quelque chose, mais c'est beaucoup de sous-entendus, on nous a fait du mal. Elle ne sait pas quoi mais il y a quelque chose...Nous en tant que métro, on ne sera pas sensible à ce genre de choses. Mon époux est un peu plus croyant que moi. Mais ça c'est des conneries, des couillonnades. Sa génération est moins sensible à ce genre de phénomène.

Vous avez été une passeuse aussi pour d'autres ?

Avec mon amie, elle avait été en Nouvelle Calédonie donc elle savait ce que c'est de vivre avec des personnes qui n'ont pas la même culture. Donc j'avais déjà des petites accroches avec elle. Je l'ai épaulé, au niveau des hommes. Mais avec ma belle famille ça a accroché tout de suite. Elle a été à plusieurs mariages, elle a été adoptée toute de suite et même maintenant en métropole, ma belle famille me demande des nouvelles d'elle.

Vous l'avez fait auprès d'autres métro cette communication entre deux cultures, entre deux mondes ?

On aime beaucoup recevoir dans ma famille. Il s'agit d'un jeune couple. Elle est interne en gynécologie. Lui est trader, dans la finance. Ils viennent de s'installer depuis 2 ou 3 mois et il venait à l'hôtel pour une connexion Wifi. De fil en aiguille je lui ai filé deux ou trois trucs. Il s'est confié à moi en parlant de difficulté dans le milieu du travail. Je lui ai donné deux ou trois codes, dont le bonjour. Ici, on vit les uns ou les autres, on peut se voir 3 ou 4 fois dans la journée. Si on ne dit pas bonjour, c'est comme une insulte. On entre dans un bus, on dit bonjour ça m'est arrivé dans un magasin à Bordeaux, tout le monde m'a regardé !! On sait que les métros ne disent pas bonjour. Ou si vous êtes invité dans une famille antillaise, il ne faut pas refuser ce qu'on vous donne. Nous ce qu'on vous donne, par politesse on refusera. Ici, on le donne par générosité, on donne ce qu'on a, c'est donné avec bon cœur. Quand on reçoit, on fait à manger pour une semaine. Ne vous pointez pas avec un bouquet de fleurs. Les Martiniquais on va les toucher avec de la nourriture ou une bouteille. On les touche par l'estomac.

Les gens arrivent avec une heure de retard...

Je me suis retrouvée dans une soirée avec ma mère chez le policier martiniquais copain de mon père. Un gars est venu qui n'était pas lui. Il a pris le cadeau et il l'a mis dans un coin. Nous, nous offrons notre cadeau. On récupère votre cadeau et on l'ouvre mais pas devant vous. Ça c'est un décalage. Au mariage aussi. Ici il est courant que si vous avez invité quelqu'un, il est possible qu'ils viennent avec d'autres ! Vous êtes pas 150 mais 300 alors !

Il y en a qui s'invitent...

Tout à fait. Quand on faisait des zoucs en étant petits, on avait un cercle d'amis. On vous cataloguait en fonction de votre cercle d'éducation. Mais dans les soirées commerciales, tout est payant. Il y a de plus en plus de violences et des gens armés s'invitent. On devient assez sectaire. Nous les mamans ensemble, c'est pour garder ce niveau d'éducation, pour ne pas pourrir le travail qu'on a fait. Cette influence jamaïcaine, je ne la comprends pas. J'ai de la tristesse de voir justement cette jeunesse décliner comme ça. De plus en plus bête, pourrie par l'alcool, la drogue et sans repère. C'est vraiment dommage. Pour moi c'est pas la Martinique que j'ai connue. Notre clan des mamans, on a de plus en plus de mamans qui viennent aux réunions de parents d'élèves. Mais c'est difficile de voir les jeunes filles être mère à 14 ou 15 ans, c'est dramatique. Oui il y en a bcp dans la cité que j'habite. Il y a une mutation dramatique pour l'île.

Vous êtes dans la souffrance ?

Je serais plutôt combattante et pas à me laisser abattre. Mais aujourd'hui, il y a un tel degré de violences, avec les armes à feu. Les jeunes n'hésitent pas à tirer. Il n'y a pas de sécurité dans notre population et on a un problème d'éducation. Il y a eu une explosion commerciale de 1985 à 1990. Et en 1994 on ne manquait de rien. Les gens ont eu tout tout de suite et trop eu. Et nos valeurs se sont perdues. On respectait la personne âgée. Mais on tapait beaucoup les enfants, j'ai eu du mal avec ça. A l'école j'ai eu des coups et ma voisine s'occupant de moi, j'ai eu des coups aussi. Aujourd'hui, il ya toujours les coups mais sans le cadre qu'on avait. Les coups sans le cadre, ça détraque les gosses. Mais avec mon époux, avec ce type d'éducation, j'ai pas mal de choses à régler avec mon époux !! Il y a trop de violences et pas assez de communication.

Il a été violent avec votre fils ?

Ça a failli. Il y a eu un début d'éducation comme ça mais j'ai stoppé net. J'ai expliqué et il a changé. Eux ont une approche négative de la psychologie. Ça n'existe pas. On n'a pas guéri tous ces maux qui ont traversé les années. On ne parle de ses états d'âme. On ne dit pas qu'on s'aime. Il y a énormément de pudeur. Ça c'est mon côté européen. Ici on cache ses sentiments. On ne dit pas à son enfant qu'on l'aime. L'encourager c'est le « soutirer », c'est l'encourager à ne rien faire !! On est ici dans le choc des cultures !!! On laisse monter la mayonnaise et ça pète. C'est le gros problème de notre société.

Vous parlez créole. Comment vous l'utilisez ?

Moi je le pratique au quotidien. On parle en Français quand on a des infos purement professionnelles. Quand on a des anecdotes, on parle en créole. Ayant été éduquée par des martiniquaises, les grandes personnes pouvaient s'adresser à moi en créole mais les enfants devaient répondre en Français. On pouvait se prendre facilement une fessée pour ce genre de choses. Aujourd'hui, on peut parler en créole dans les familles. Dans les classes moyennes, on parle beaucoup plus en Français. Et quand je suis fâchée, je parle en créole car c'est une langue du sentiment. Pour ma colère, ma joie. A la maison, on se parle en français. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas très romantique de se parler en créole. Pour être honnête, c'est moins joli. Mon fils, je vais lui parler en créole quand je vais lui demander quelque chose et qu'il ne va pas obéir tout de suite. Une première fois en français en le tutoyant puis en le vouvoyant, c'est antillais ça, c'est méprisant. Et la troisième fois, en créole, commence à démarrer au quart de tour. Et il le comprend vite !

Et dans le quartier où vous vivez ?

Moitié moitié. Avec un voisin, je lui ai dit tout ce que je pensais en créole. Pour bien lui dire que je ne rigole pas non plus.

Ça peut vous arriver d'être prise pour une métro de passage ?

Bien sûr, plusieurs fois. Pas dans le quartier avec le mackrélage. Tout le monde est au courant. Oui surtout des hommes qui font des réflexions à mon égard. J'ai tous les critères que les hommes aiment. Ils le disent devant moi. Moi ça me fait rire, je ne suis plus choquée. C'est très marrant. J'ai laissé un monsieur parler comme ça pendant une semaine. Ils se sont régalez à mon sujet. J'ai eu droit à plein de choses !!! Et le dernier jour, je me suis adressée à

eux en créole !! La moralité de l'histoire c'est que vous êtes de gros cochons ! Mais je ne vais pas montrer que je parle le créole. Car vous ne savez jamais à qui vous avez affaire. Quelqu'un peut le prendre pour une agression, ou me cataloguer en tant que békée : « De quelle famille tu es ? », sous entendue de quelle famille békée viens tu ? Il faut que j'explique que je suis née ici. Après ma marraine c'est une martiniquaise. Ils disent « Ah tu es noire comme nous même ». Ben non ! C'est ce que je leur dis. Je suis moi-même avec mon histoire. Ça suppose beaucoup de prudence et encore plus aujourd'hui.

J'ai un fils métis. Son institutrice a voulu lui apprendre le créole au lieu de l'anglais puisque une deuxième langue est obligatoire mais on ne dit pas laquelle. Et la prof lui a dit que les enfants devaient connaître leur histoire. Je me suis occupée de cette partie créole. Il a eu une chanson d'Eugène Mona qui traite de l'esclavage. Je tiens à ce qu'il connaisse ses deux cultures. On a décortiqué la chanson. A un moment donné on parle des exploitants. « Mais maman, j'ai un petit problème. Avec la maîtresse, on parle des Blancs qui sont méchants et toi tu es blanche mais tu n'es pas méchante... ». Je lui dit qu'on a toujours cette notion de couleur, de noir, de blanc, je lui ai parlé en profondeur. En fait, les méchants, il n'y a pas de couleur. Il y a des gentils et des méchants chez les Blancs et chez les Noirs, voilà. Maintenant l'histoire est très dure. Pourquoi les békés étaient méchants à cette période là. Il a fallu aller en profondeur. La maîtresse a été étonnée et elle me l'a dit que c'est un enfant de blanche qui connaissait parfaitement ses leçons. Je lui ai dit oui parce que voilà il faut vivre avec son histoire et je fais partie du mauvais côté de l'histoire et rien ne permet de nous réconcilier et j'ai dit que mon fils faisait partie de la réconciliation. Elle a souri comme vous. Mais ici, on utilise l'histoire à des fins politiques ! On va vous dire que les Blancs étaient comme ça sans voir l'histoire et que ça change et que ce n'est pas maintenant comme ça.

Est-ce que vous vivez le décalage avec les métros qui vivent entre eux ?

Oui je me sens vraiment différente de ces personnes. J'en suis même parfois gênée. Ça fait partie de cette ignorance que j'ai vécue en métropole. Parfois je suis méchante. « Vous n'avez pas appris à l'école certaines choses ? » Je pourrais faire des réflexions que des Antillais pourraient faire. Mais ma belle-sœur veut faire la même chose en région parisienne, faire Noël à sa façon alors qu'elle est en France. Ce qui est difficile pour les métros ici, c'est qu'ils sont là pour des missions, tout compris sans rien payer, c'est ça la profitation. Et la différence au niveau des salaires. Et nous on paie tout plus cher. Mais c'est vrai qu'on a une qualité de vie supérieure à un métro. On a des vêtements plus faciles ici alors que là-bas il faut des vêtements d'hiver. Elever un enfant est d'une facilité ici ! Je n'ai jamais eu de problème pour faire garder mon fils. Il peut se débrouiller tout seul à 8 ans. Il a vu ses petits cousins ! Mon père a été étonné de voir la différence. L'autre a peur de tout, même au niveau motricité. Au niveau éducation, ils sont beaucoup plus autonomes, mais pas au niveau de l'instruction ici.

Dans l'ensemble, les Métropolitains interrogés qui ont des enfants nés localement ou qui sont arrivés avec des nourrissons reconnaissent une grande différence entre leur monde et celui de leurs enfants. C'est l'effet de configuration étudié en profondeur par Margaret Mead. Les enfants baignés dans un milieu qui prend le relais de l'éducation parentale parlent tous le créole avec évidence, ne comprennent pas le racisme, ne voient pas leurs parents comme « métro » (sauf, comme dans le cas de la pâtissière, lorsque les parents critiquent les Martiniquais) et jouent d'ailleurs un rôle de facilitateur dans les relations avec les parents de leurs copains et copines antillais. Ces enfants, devenus adolescents, ont du mal à comprendre que leurs parents veulent les aiguiller vers la métropole pour des études même s'ils sentent confusément que c'est une pente logique pour qui veut augmenter ses chances de trouver du travail. Et de fait, ils partent presque tous en France pour leurs études supérieures. C'est moins la logique de la carrière que la maximisation

des chances d'obtenir un emploi qui prime dans la décision de faire partir les post-adolescents dans des établissements supérieurs hors de l'île. Les enfants de métro ne sont pas les seuls à connaître cette sorte d'exil scolaire, lequel est d'une grande banalité dans les classes moyennes antillaises. Quelles que soient les professions et le type d'union (mixité ou pas), les parents ont tous évoqué la légitimité du départ pour les enfants. C'est dire que ce que la culture d'immersion a changé, par le jeu des histoires de famille et les projets migratoires individués, est largement remis en question avec les effets structureaux des chances scolaires. La migration dans l'autre sens vient rattraper en quelque sorte ces enfants, effet de métropolité qui joue aussi sur les enfants de parents martiniquais aussi.

Dans l'exemple qui suit, le fait remarquable de ce couple de métros n'est pas de côtoyer des Martiniquais hors du lieu de travail. Il n'est pas de se retrouver isolé au milieu des locaux. Il n'est pas de venir sans connaître personne en contactant les gens par internet. Il réside dans l'ouverture au lien social de cette famille atypique qui se rend dans des quartiers où généralement aucun blanc ne se rend. Installés depuis près de 17 ans, ces migrants de France sont imprégnés par une logique de banalisation de l'ouverture aux autres au travers d'activités banales de la vie de tous les jours : le travail, un sport. Au travers d'activités conjointes en France et à la Martinique (le bâtiment, la pétanque), des liens avec des membres des classes populaires ont été noués, ce qui est rarissime dans les quartiers dits ségrégués. Sans prétention militante, syndicale ou philanthropique, sans logique missionnaire, dans la commune humanité de l'échange médié par une activité commune, des liens sociaux s'organisent là où on ne l'attendait pas. Loin des sites touristiques où la partie de boule interethnique est possible, loin des festivités organisées, loin des actions d'engagement, une inscription dans le tissu social des classes sociales les plus reléguées (Volga) comme dans les groupes ruraux (Gros Morne) a été possible.

Cadre bâtiment et femme comptable au Robert

Est ce que vous êtes engagée dans une association ?

Elle : moi c'est récent puisqu'avant je m'occupais des enfants. Je fais de la randonnée. Je me suis initiée au bodyboard. Je fais du yoga, de la musculation.

La randonnée vous la faite dans une association ?

E : cette année dans une association sinon avec des amis.

Comment se panache vos amis ? l'association de randonnée par exemple c'est qui ?

E : c'est que des antillais, on doit être peut être deux métros. C'est une association localisée au gros morne.

Comment vs l'avez trouvée ?

E : sur facebook.

Comment ça s'est passé avec les Antillais quand vous êtes arrivée ?

E : impeccable. J'ai téléphoné on m'a proposé de venir. (...)

Lui : je fais une activité sportive légère, c'est de la pétanque. (sa femme explique l'origine qui vient de son père qui est du sud de la France et qui a initié l'un de ses petits fils, lequel a poursuivi à la Martinique.)

Elle : le plus jeune est allé plusieurs fois au championnat de France.

C'est bien intégré ici la pétanque.

L : oui oui, mais justement il y a très peu de Métropolitains

E : Florian, s'il recherche l'intégration, depuis qu'il est tout petit, il va ds les quartiers comme volga plage, trinité ; il côtoie les personnes de 7 à 77 ans.

Hein, vous allez à Volga (un quartier pauvre autour de Fort de France) ?

L : oui bien sur, et je connaissais Volga, tous les coins en allant travailler.

Vous allez à Volga sans problème ?

L : bien sur. Cette année on insiste pour que j'aille jouer à Volga.

ça suppose que vous compreniez le créole ?

L : mes enfants sont des blancs pays ; ils parlent le créole.

Vous le comprenez ?

L : oui

Chapitre 9

Distances, épreuves, ruptures et retours vers la métropole

L'hypothèse d'une migration de confort et, probablement, en Afrique comme en Caraïbe, l'augmentation des populations inscrites au départ, ne signifie pas que l'expérience vers l'ailleurs et la quête de soi soient associées à un sentiment de complétude. Sans parler d'enfer au paradis, il est possible d'affirmer que les tensions socio-raciales incessantes, quoique variables selon les individus, ainsi que les effets de la distance (effet de coupure avec l'ancien monde, sentiment d'avoir fait le tour, difficultés de « communication », lieux d'études supérieures pour les enfants) sont au principe d'un sentiment assez partagé chez les Anciens comme chez les périodistes qui ont déjà « plusieurs années au compteur ».

Cette enquête modère fortement les résultats des chercheurs de la Réunion sur la tendance des Zoreils à « préférer » mourir sur place. Très peu d'enquêtés nous ont fait part de ce désir. Il y a presque uniquement une installation durable de la part des couples mixtes des classes moyennes supérieures ou supérieures (directeur d'administration, patron prothésiste, directeur d'école marié à une femme d'une famille connue, patron dans l'hôtellerie marié à une béké) qui partagent certaines spécificités, à savoir, d'avoir une des meilleures places possible (bonheur dans le couple, belle situation professionnelle, absence de ressenti du racisme, reconnaissance de la population locale, cadre de vie excellent). La capitalisation suppose une sorte de cumul des ressources, comme cet huissier possédant une charge dans le Nord Atlantique :

Enfinement aujourd'hui je suis très, très bien je n'ai aucune idée de retour parce que beaucoup de métros ont l'idée de retourner chez eux, à la retraite ou de faire un passage ; moi je me sens bien ici je ne vois pas pourquoi je reviendrais en métropole surtout qu'au bout d'un certain nombre d'années on fini par avoir ses attaches localement, et les liens qu'on avait en métropole se distendent malgré tout un peu. L'élément essentiel c'est qu'il y fait très bon, la qualité de vie. Par ailleurs, je m'adapte assez facilement partout au lieu et aux gens, j'y vis très agréablement. L'envers de la médaille c'est effectivement culturellement des usages différents évidemment de la métropole qui peuvent être choquants ou lassants, mais ça fait partie de l'intégration quand on s'installe quelque part que les choses soient différentes ; mais je me suis très bien adapté.

Les études des enfants ou l'usure liée à l'accueil dégradé font qu'un départ est envisagé, pas forcément pour revenir en France. Mais c'est souvent sous le poids des contraintes que la « sortie » est envisagée :

Femme dans la pâtisserie de luxe

Tous les parents métros que je connais, oui je vois que les enfants partent, et les parents aussi partent. Ils me le disent aussi. « C'est bien beau mais quoi faire ? » C'est difficile.

Plusieurs formats de migration partielle ou définitive sont envisagés. Mais les événements de 2009 ont fortement agi dans le sens d'une précipitation de ces souhaits. Sur près d'une soixantaine de ménages (célibataires ou couples), deux ou trois seulement ont formulé le désir de finir leurs jours à la Martinique, leur pays de résidence désormais. La vie au long cours dans l'espace domien ne signifie pas, pour la majorité des enquêtés, une aspiration à se fondre totalement dans le paysage ambiant.

Penser la distance culturelle ne signifie pas forcément expériences malheureuses. Certains reviennent en France hexagonale parce qu'ils estiment tout simplement préférer vivre auprès de leur famille ou dans leur région. Il y a donc deux aspects dans la distance culturelle : elle est une déception issue d'un ensemble d'expériences qui au bout du compte forment un solde négatif. Elle est aussi un écart culturel sans frustration, devant le constat que la vie sous les tropiques a son charme mais « qu'il fait bon rentrer au pays ».

1/ Périodistes et anciens : l'expérience de l'altérité dans la plainte

Par définition, les fonctionnaires qui partent pour une période donnée repartent. Ce qui n'est pas le cas des enseignants qui, plus que les militaires ou les gendarmes, aspirent à demeurer plus longtemps. En demandant à nos informateurs comment fonctionnaient leurs collègues, les réponses obtenues ont été dans l'ensemble convergentes. La demande de mutation/rapatriement arrive dans une fourchette entre 5 et 10 ans parmi les enseignants. En revanche, les corps répressifs n'ont pas vraiment le choix. Si les 4 années légales ont été étendues pour la gendarmerie à 7 ans, il n'est pas possible de dépasser ce cadre réglementaire.

Parmi les frontières culturelles qui reviennent le plus souvent dans les entretiens, on peut lister les catégories suivantes :

- l'insularité et la faiblesse des équipements culturels,
- l'éducation des enfants dans le supérieur,
- la fainéantise ou le laisser-aller culturel,
- le localisme nombriliste,
- la violence,
- les usages des catégories raciales,
- la famille qui manque.

Ces dissonances culturelles se retrouvent aussi bien chez les périodistes que chez les « Anciens ». Les entretiens ont été menés assez facilement du fait de cette propension à se plaindre, l'enquêteur offrant une tribune pour justifier un malaise et une envie de partir dans un pays valorisant le « noir » :

Commissaire de police

« La société martiniquaise est une société raciste, complètement. Moi j'ai grandi en région parisienne, dans le sud Vitry, y avait des arabes, des noirs, des manouches, des chinois. Ça n'a jamais été un souci. Et là quand vous discutez, et même sur les attitudes du quotidien. Vous prenez ma secrétaire, je ne la stigmatise pas c'est une femme adorable mais, elle va appeler, « eh la négresse là bas », « vous avez vu le couli », « vous avez vu le chabin », « la claire de peau ». Alors là-dessus j'avais été briefé parce que un de mes meilleurs pote qui lui

était quarteron. C'est un terme que j'ai très peu entendu ici, mais il est encore plus que le mulâtre, il est très très clair. Il me dit quand ma grand mère elle m'a vu grandir elle a dit que j'étais possédé ? Ouaih c'est ça la claire de peau a son importance, les origines sociales ont leur importance, les origines ethniques ont leur importance ; et y a du racisme anti blanc. Quand vous voyez miss beauté black, tout le monde se masturbe en disant c'est génial. On va faire quoi de miss beauté ? Rien, faut arrêter de bavarder ».

Cette enquêtée, gagnant le double de ses revenus en métropole, profite de son opulence en faisant construire une piscine. Elle a rencontré son mari métro à la Martinique et refait sa vie en misant tout sur son couple. Elle ne fréquente pas les Antillais, qu'elle réduit à leurs fêtes, l'alcool et le sexe. Elle n'aime rien de la culture locale, ni sur le plan culturel, ni sur les éléments les plus ordinaires de la vie. Du fait de son train de vie et de sa relative quiétude en termes de conditions de travail, elle prétend vouloir demeurer toute sa vie à la Martinique. Pourtant, le sentiment d'altérité est permanent et « total » :

Femme propriétaire d'une agence dans l'immobilier

Vous pouvez développer le côté globe trotter de votre famille ? ça vient d'où ?

On est une famille pas très famille justement, à part mes parents, j'ai un frère que je n'ai pas vu depuis très longtemps avec qui je n'ai pas de relation. Je pense que c'est un besoin d'exotisme, un besoin ; moi c'est vrai qu'aux Antilles il me manque beaucoup de choses. Je ne suis pas quelqu'un à me plaindre tous les jours mais aujourd'hui il me manque des choses ; ma fille attend péniblement son bac pour pouvoir retourner faire ses études en France ; elle à 13 ans elle est en 3^{ème}, elle ne veut pas vivre à la Martinique ça ne l'intéresse pas ; elle a connu la vie sur Paris, la civilisation (sic) ça lui manque, la culture ; ici on vit sur une île en autarcie, c'est pas évident ; il me manque de voir du monde, de faire du lèche-vitrine, de voir des trucs ; ici y a beaucoup de choses qui ne sont pas possible quand on a envie de se faire un cinéma il faut faire des kilomètres et des kilomètres. Il me manque du monde parce que j'arrive à un moment de ma vie où j'ai plus beaucoup d'amis parce que je me suis fait pas mal d'amis quand je suis arrivée à la Martinique mais beaucoup sont repartis. Et aujourd'hui, comme beaucoup de Métros on s'est renfermés avec la crise sur nous-mêmes, sur notre vie parce que inviter des gens ça coûte cher et on n'a plus envie de se réinvestir dans des relations où les gens arrivent et repartent de la Martinique. C'est soulant.

Vous avez des amis martiniquais ?

Une de mes meilleures amies est martiniquaise, mais elle a vécu longtemps en métropole, elle était mon témoin de mariage. Mais on n'a pas beaucoup d'antillais autour de nous ; la plupart de nos amis restent métros ; j'ai pas de barrière de couleur, c'est pas la couleur de peau, mais une grosse barrière de culture. On est culturellement différent ; nous on aime bien aller à la plage tranquille et dès qu'on va avec des amis antillais, c'est beaucoup d'alcool, beaucoup de bruit, beaucoup de musique, c'est pas forcément notre tasse de thé tout ça. J'ai des propriétaires qui sont attachés et qui m'invitent à des chantés Noël et tout ça, mais nous c'est pas du tout notre truc. On ne mange jamais créole, on mange comme les européens, on a été élevé c'est vrai on aime le fromage, on aime les laitages ; c'est rare quand on mange la nourriture créole.

Dans l'entretien qui suit, l'informatrice, une pâtissière particulièrement investie dans son entreprise depuis 3 ans, évoque le cas de nombreux Métros qui ne supporteraient pas une certaine nonchalance des locaux. Ce type d'argument apparaît en fait très contradictoire avec l'autre point de vue qui consiste à glorifier la migration afin de vivre moins dans le stress. La notion de sens commun chez Bourdieu, comme collection faussement systématisée de jugements à usages

alternatifs, s'applique remarquablement bien à ces représentations qui vantent la fainéantise du Blanc mais dénoncent celle de ceux qui ne vivraient pas à notre rythme :

On a eu aussi beaucoup d'amis qui sont repartis au bout de tant d'années. Au bout de 10 ans. Ils en ont marre d'ici. Ils en ont marre du côté laxiste, « c'est pas grave, ça va se faire demain, si dieu le veut... ». C'est jamais fait, mais ça s'améliore...

2/ Une minorité d'anciens métros enracinés mais frustrés : usures et décalages

Une des surprises de l'enquête provient des contradictions et ambivalences des Anciens. Ils sont porteurs, comme les périodistes, des clichés sur l'authenticité et de la tropicalité. Ils sont venus dans un esprit d'ouverture et de changement qui va introduire une rupture avec les autres métros. Pourtant, à partir quelques exceptions, la majorité des Anciens souffre. Ils souffrent de la modernité qui a changé l'île. Ils nous disent. « Si vous voulez retrouver l'île que nous avons connue en arrivant, allez en face sur l'île de la Dominique ». La modernité a apporté les centres commerciaux, le tourisme de masse. Ils souffrent de l'augmentation de la violence et du rejet de la part d'une fraction grandissante de la population. Ils souffrent de ne pas avoir pu avoir des amis, des liens sociaux plus soutenus avec les Antillais. Ils deviennent frustrés lorsque leur volonté d'implication ne rencontre pas d'écho et lorsqu'ils se rendent compte qu'ils ne peuvent aspirer à avoir des responsabilités locales.

La retraitée de Sainte-Luce ne supporte pas les rejets massifs selon elle qui se développent contre les Blancs et la modernité qui a fait disparaître l'authenticité. Elle voit l'île se moderniser à la façon occidentale là où auparavant en 1981 les Trois Ilets étaient encore sauvage. Elle dit ressentir une forte individualisation et aussi une montée de la violence des jeunes.

Comment vous voyez ces changements ?

Ça n'est pas beau. Ça a mal évolué. Comment expliquer ça sans être brutale. Je suis arrivée j'avais pas d'idées préconçues, je repartirais avec des idées différentes, si je repartais d'ici. Avant, on était accueilli partout. Si y avait un manguier on prenait une mangue, si y avait un fruit à pain, on prenait un fruit à pain. Maintenant si on fait ça on va se ramasser des cailloux. La mentalité c'est individualisme. Comment expliquez ça, euh, ils sont moins ouverts maintenant ; plus centré sur eux, enfin, euh, je pense que c'est nous qui leur avons inculqué ça, oui je pense. On leur a pas donné que des bonnes choses.

comment ça s'est transmis d'après vous ce passage de relais vers l'individualisme ?

Le métropolitain qui vient ici, il vient pour gagner de l'argent (récurrent dans les entretiens) et le soleil, la facilité. Je pense pas qu'il y en ai beaucoup qui viennent pour la population.

dans votre expérience, comment ça a joué cette évolution ? vous avez vu cette évolution au cœur de votre vie à vous ?

Ah oui. J'ai des réserves maintenant que je n'avais pas. Je vais pas dire que je suis raciste ; non ce n'est pas ça sinon je vivrais pas là, mais j'ai une certaine réserve. Je vois plus les gens comme je les voyais. On n'est plus accueilli comme on était accueilli partout. Je partais ma porte n'était pas fermée à clé. Tout le monde le savait et celle de mon voisin n'était pas fermée non plus. Maintenant on se barricade, on s'enferme. Y a l'insécurité qui a fait. Les jeunes aussi étaient plus respectueux (récurrent dans entretiens), maintenant. Les jeunes que j'ai connus en 81 avaient été élevés comme moi j'ai été élevée par ma première nourrice.

C'est à dire le respect, tu baisses les yeux, tu parles pas quand un adulte parle, tu baisses les yeux quand tu croises un adulte, tu dis bonjour. Le bonjour c'était très important ici, un enfant devait vs dire bonjour même si vs ne le connaissez pas. Maintenant c'est fini, c'est moi qui baisserais les yeux sur les jeunes. Je ne le ferai pas mais certaines personnes âgées me le disent. En 81 c'était encore cette manière d'éduquer un enfant. Si tu faisais quelque chose à l'école, c'était une tarte comme moi quand j'étais petite.

J'avais aussi bien des Blancs que des Antillais (c'est marrant beaucoup d'interviewés disent plutôt antillais que martiniquais). Par contre ça s'est autre chose pour arriver à regrouper tout ça. Au fur et à mesure du tps j'ai vu les clans se faire. C'est-à-dire que quand il y a avait une soirée c'était les blancs d'un côté et les noirs de l'autre. J'étais malheureuse parce que le père de ma fille est antillais. C'était pas comme ça au début où tout le monde était ensemble, tout le monde passait des soirées pas possible. Et sur les années fin 90-2000 c'était séparé. Au fil du temps, c'est bizarre.

Je dirais quand même que ça s'est dégradé dans les années 90.

Comment vous vous percevez ?

Ben non, je dirais pas que je suis martiniquaise.

Comment vous vous identifiez ?

Apatride parce que je repartirai sans regret d'ici. Si j'avais la possibilité de m'installer au Portugal, oui je partirai sans regret. Bien sur je laisserais beaucoup de chose car j'ai vécu énormément de choses en 31 ans ; mais s'il fallait partir, je repartirai. Je crois que ça a toujours été dans ma ligne de conduite.

Quelque part vous êtes stabilisée mais en gardant cette ligne de non stabilité, de voyage.

Oui, bien sur. On m'a fait une proposition pour aller au Sénégal. Je dis pas non. C'est ce que j'ai dit à la personne ce matin. J'ai un couple d'amis qui part s'installer au Sénégal. J'ai dit quand ma fille sera installée, qu'elle aura fini ses études et qu'elle aura du travail pourquoi pas. J'ai tjrs rêvé d'aller en Afrique d'ailleurs. Ma fille est une attache, c'est important maintenant. Si elle est installée, si elle a sa vie, je prends mes valises et je peux repartir. C'est le monde autour qui a évolué pas en bien.

Est ce qu'il y a des antillais qui vous renvoient l'image de parce que y a plein d'endroits où ils vous connaissent pas ?

Bien sur, quand je rentre chez moi. Je l'ai encore eu la semaine dernière par des jeunes en voiture, je remontais chez moi et ils m'ont dit « la sale blanche rentre chez toi ».

ça vous est arrivé à d'autres moments ?

Bien sur, bien sur. Et là je leur réponds en créole. Après ils se mettent à rire et moi aussi. Voilà, le créole fait passer beaucoup de choses.

A partir de quand vous avez vu cette frontière qui s'imposait à vous ?

Entre les années 90 et maintenant. J'avais jamais eu ça avant.

Le restaurateur engagé ne supporte pas les barrages politiques dont il se sent victime. Tout devient une oppression pour lui. Il se sent exclus des Martiniquais et de proche en proche se sent exclus de tout, donc aussi de son ancien monde qui se rappelle à lui comme remplissage qui compense son manque de reconnaissance sociale. Il y a une usure, un épuisement, une impossibilité à être qui forment une accumulation de griefs. La plainte cristallise des échecs sectoriels qui se généralisent en mal-être général. La bonne volonté culturelle, la disposition à s'ouvrir à l'autre n'a pas été suffisamment récompensée. Il se dit extrêmement frustré après 20 années passées à la Martinique. Fortement investi dans la politique ce qui est rare, mais dans un groupuscule sans accès aux médias, investi aussi dans l'action sociale (ancien éducateur qui s'occupe des jeunes dans la rue de son bourg), il n'en ressent pas moins un sentiment de distance sociale.

C'est pas possible de mener un projet ici. On te fait sentir que tu ne peux pas être président d'une association. Cela m'est arrivé quand j'ai voulu monter une programmation culturelle musicale. Mon projet je vais le faire dans les Cévennes. Ici je ne pourrais pas le faire, on ne me laisserait pas le faire. Je n'ai pas l'acceptation des élites politiques locales qui m'ont bloqué pour le festival de musique. Les rumeurs circulaient comme quoi je recherchais à prendre la place du maire ». Du coup, tout devient pesant. Pendant l'entretien, le premier mot qui lui vient à la bouche est « frustration » : « ça fait 21 ans que je suis là et je n'ai pas d'amis. J'ai des tas de connaissances mais pas d'amis. Même X, qui m'a rendu tant de services quand j'ai commencé tout en bas, il n'y a pas cette confiance... Je suis toujours le blanc de passage, un passage qui dure. En dépit de ce que je fais, il y a ce racisme ici qui monte à cause de l'élite politique, de Césaire à Marie-Jeanne.

Ce barrage politique l'empêchant de devenir un acteur politique dans son bourg va faire tâche d'huile. Il finit par ne plus supporter ce qui lui manque comme métro : les livres, la ville, le territoire, la responsabilité, l'initiative. L'insularité lui pèse. Il exprime le besoin de partir de l'île au moins « 3 à 4 fois par an. Je suis d'un bourg du Nord mais quand je vais à Sainte Anne, il y a toujours quelqu'un qui me reconnaît. C'est pareil à Fort de France. Ça me pèse. J'ai besoin d'espace ».

Avec les Politiques, il ressent de la forte méfiance, surtout de la part de ceux qui sont indépendantistes « et coupent les vivres aux associations de métro ». Sa distance s'exprime dans deux directions, générale et personnelle. Du point de vue global de l'île, il ressent comme tous les autres vieux métros aigris que le pays n'est plus le même, avec des jeunes à l'abandon et un immobilisme politique :

Alors là la déshérence, on en reparlera mais c'est une des raisons pour lesquelles je suis un peu en colère, c'est qu'il y a trop de laisser-aller. Quand on s'explique ça, il y a quand même une démission des grandes personnes que moi j'ai adorées et que j'adore encore mais qui sont en train de toutes partir, petit à petit. Je pense qu'ils ont loupé quelque chose au niveau de la transmission, y a eu quelque chose qui ne s'est pas fait, je ne me l'explique pas. Si je me l'explique mais d'une façon plus politique ; je pense que A. Césaire et A. Marie-jeanne n'ont pas fait du bien à l'île du tout. J'en suis convaincu. Les élites ne sont pas authentiques du tout et à force de ménager la chèvre et le chou on rend des gens beaucoup trop assistés, qui ne disent plus les choses qui ne vivent plus les choses réellement (...) (...) Ici on peut dire aussi, je pense à des hommes comme Cayol qu'on entend plus en politique mais comme Cayol est un homme politique ici, qui a dit quand même que les métros étaient mal coiffés. 'Ils sentaient', imaginez l'inverse, imaginez l'inverse ! (...) Je pense que A. Marie Jeanne est l'exemple type de quelqu'un qui a fait son parcours politicien, politicard véreux sur l'indépendance de l'île ; il a quand même eu deux mandats, c'était le mec qui allait à la soupe, qui n'a pas fait une seule, sauf distribuer des postes à ses copains et couper les vivres à toutes les associations de métros, couper les vivres à tout ce qui allait élever la population vers le haut.

Ayant une haute idée de lui-même et de son rôle à la Martinique, ce personnage n'est pas sans rappeler la « mission civilisatrice » de la France. Il faut éduquer (les jeunes), montrer la culture (et pas que le zouk), contester le localisme indépendantiste (et s'élever). D'un point de vue personnel, il a subi directement des revers dans des projets volontaires bloqués à cause de son statut de métro. Son projet de festival a été repris par le maire, sans qu'il y soit associé. Et son investissement dans l'Office du tourisme a aussi été contrarié. Selon lui, il est impossible qu'un métro puisse avoir des postes à responsabilité dans la politique.

C'est que, moi pour m'intégrer...(air dépit) j'ai été Vice président de l'office du tourisme, j'ai été et je le suis encore directeur d'un festival de musique. C'était pas des échecs mais c'était vraiment difficile parce que ça s'est compliqué. Donc je me suis intégré, je me suis coltiné ce que je me serais coltiné dans n'importe quel pays où je me serais installé ; et ça ça n'a pas été bien perçu malheureusement ; alors pas par la population mais par les élites. Par la population je suis très bien vu ici, les gens m'aiment bien, j'aime bien les gens, j'ai pas de soucis ; par contre culturellement j'ai des gros manques. Les métros qui habitent ici ont des manques qui se traduisent par la musique. Je voulais faire un festival de musique non pas pour, c'était la musique caribéenne, le thème c'est la musique caribéenne qui rencontre un autre type de musique ; j'ai fait venir du jazz manouche, 3 groupes qui étaient très connus en Europe. Du jazz manouche et du rock & roll, pour, c'est pas un message mais je suis comme ça dans ma vie, j'essaie de transmettre aussi, il n'y a pas toujours que le zouk, le reggae et le ragga muffin. J'ai l'impression qu'ici on écoute n'importe quelle station de radio et c'est que ça. Je trouve que c'est très dommage pour la population au niveau ouverture d'esprit, et ça c'est politique. Et aussi pour l'éveil, pour les jeunes qui sont ici y a pas que du reggae, non non, y a aussi du jazz ; moi le 3^{ème} thème c'était la Louisiane ; j'en suis pas là parce que j'ai pas bouclé la deuxième édition (...) Si je quitte l'île c'est aussi parce que les Martiniquais et les Martiniquaises, on a l'impression qu'ils roupillent qu'ils ne st pas éveillés. Moi je suis éveillé, c'est pas normal, en gros, qu'un festival de musique que j'ai fait avec une équipe de 62 bénévoles n'ait pas eu l'écho. C'est qu'il y a quelque chose qui ne fonctionne pas. Il y a le racisme des Métros, mais il y a le racisme des Martiniquais qui est présent mais qui n'est pas expliqué. Moi je suis président d'une association qui s'appelle Armada, c'est une association de restaurateurs au départ, et j'ai viré tous les restaurateurs qui sont assez égoïstes au départ, et Armada est vite devenue la chambre d'organisation d'un festival de musique. Au fil des mois c'est devenu ça ; une belle aventure humaine, c'est magnifique. Une aventure humaine locale. j'ai vu qu'il y avait pas mal d'égoïsme et de repli sur soi, donc à l'assemblée générale je leur ai dit que ce n'était plus une association de restaurateurs. C'est une association de carbétiens, carbetiennes. Je vais organiser un festival, je vais changer les statuts. J'ai gardé le nom parce que c'était embringué dans un dossier de subvention (...) J'avais un projet pour l'office du tourisme qui a été balayé pour des raisons politiques ; c'est-à-dire qu'à un moment donné, il était hors de question que X prenne la place du maire alors que j'avais aucune envie. C'est pour ça que je vais me présenter en 2014 parce que à force de me titiller on va me trouver. Je serai pas élu ou je serai peut être élu je n'en sais rien. Mais j'ai horreur de ça parce que je n'avais aucune intention, mais la jalousie et la peur de perdre son pouvoir a fait que là on m'a catégorisé ; on s'est dit, 'oh la la, il va trop loin'. Donc à un moment donné je pense qu'ici, le métro ok, je sais pas si faut parler comme ça parce que je ne suis pas sur de ce que je dis, mais je le dis parce que je l'ai quand même pensé, peut être ici le métro, il peut faire ses affaires, il peut faire une petite association mais si tu vas trop loin 'oh là reste chez toi, on ne t'a pas demandé ça'. La politique c'est réservé aux nègres. C'est pas péjoratif, nègre, on le dit beaucoup dans notre groupe politique.

On observe ainsi comment, dans sa trajectoire, sa réussite et son sens des responsabilités associées à des projets locaux l'ont conduit à revendiquer aussi des places. Président d'association ayant fait le ménage, membre du bureau politique connaissant personnellement ses leaders, vice président de l'Office du tourisme prétendant faire passer ses projets, prétendant à l'élection municipale pour dénoncer les barrages faits aux « métros », X est une « forte tête », un homme engagé qui, du fait de la faiblesse de ses ressources, agit en homme isolé se heurtant aux Martiniquais dans le champ du pouvoir. D'où sa décision de quitter l'île à termes, mais pas avant d'avoir bien vendu son restaurant. C'est donc sa forte propension à la

proximité qui, autour de projets appelant paradoxalement à la distance culturelle, à « l'élévation », l'a poussé vers la distance originelle du métro qui rentre, endossant alors le tropisme du nègre fainéant, assisté et passable dans ses compétences. Critiquant aussi, de manière culturaliste et abstraite « l'hyperconsommation », le progrès arrivé trop vite, les gens pas préparés, les jeunes au chômage entre 40 et 50 %. Les critiques envahissent le discours et il est alors indubitable que les années à venir sont celles de la préparation d'un autre projet de vie dans les Cévennes, entre restauration, éducation sociale et festival. Mais ce départ se veut, là encore, dans la différence avec les métros dénoncés :

Je quitterai l'île gentiment, sans aigreur, pas comme beaucoup de métros qui quand ils s'en vont, ça casse, ça parle mal. Ça crache dans la soupe alors que bon, moi je ne le ferai pas du tout parce que je trouve, encore aujourd'hui, que je suis bien heureux et que j'aime les martiniquais et les martiniquaises, j'aime la Martinique, j'aime le Carbet. Le monde est pas joli aujourd'hui, c'est pas de ma faute.

Jusqu'au bout, y compris dans sa position d'amour à l'égard de la Martinique, la prise de distance n'est pas rapportée à sa position, aux classements que les autres font à son égard comme métro « objectivement » non désirable. Refusant tous les discours en « isme », dont l'indépendantisme anti-métro, il dit finalement partir à cause des autres, à cause des Martiniquais, pas à cause de lui, lui qui aime toujours la Martinique.

Un autre exemple similaire offre une compréhension de l'imbroglio qui peut exister dans le processus de créolisation. L'homme qui nous a accordé l'entretien est cet ancien haut responsable dans le domaine agricole. Il se dit très intégré dans le monde de la petite paysannerie martiniquaise, ayant aidé ces derniers à rendre plus « efficace » leur exploitation. A un moment donné de sa vie, une bifurcation s'opère. On découvre qu'il quitte son poste, notamment à cause de lourds conflits professionnels avec sa hiérarchie et d'autres collègues qui veulent sa peau. Il demeure évasif sur le fait de savoir s'il s'agit de Blancs ou de Locaux. Il quitte ce poste. Parallèlement à cette rupture, il parle d'un poste totalement différent qu'il obtient : un poste de président d'association s'occupant de jeunes délinquants. Il ne semble pas y avoir de liens logiques avec son ancienne profession de développeur agro-économique, sauf les réseaux forts dans le monde de l'administration. C'est du fait de son statut de haut fonctionnaire qu'il se retrouve mandaté pour s'occuper de l'intégration de jeunes en errance. Or, dans ses propos, on découvre autre chose. Marié à une martiniquaise, il a des enfants avec lesquels les relations sont très tendues. L'hypothèse est celle-ci : pour ne pas apparaître comme le Blanc privilégié aux yeux de ses propres enfants (dont l'un est drogué et fréquente des bad boys), il va alors s'investir auprès des jeunes Martiniquais pauvres, en essayant d'impliquer ses propres enfants, afin de leur montrer ce qu'il fait. Il avance qu'il entreprend cette démarche pour leur montrer leur propre société, puisque ses enfants vivent dans une maison spacieuse dans un quartier chic à une dizaine de kilomètres de Fort de France. Cette dimension sociale sera un échec tant auprès de ses enfants que professionnellement. Il démissionne à la suite d'un mouvement de grève. Tout se passe comme si les rapports sociaux de race et de classe avaient traversé sa propre famille et comme si il avait essayé de les projeter sur une scène socio-raciale : celle de l'aide du « bon Blanc » en direction des Martiniquais.

J'ai été gérant de tutelle et d'une association que j'ai créée. Dans cette association de tutelle la majorité des gens étaient des toxicos, des délinquants, le bas, bas de la société ; donc j'ai pénétré pendant 10 ans dans ce milieu-là, ce n'est pas rien. J'étais vraiment très impliqué là-dedans et tous les quartiers défavorisés, Trenelle-citron, tout ça je les ai parcourus en long et en large, en visitant des gens, en allant dans des milieux terrible. J'ai vu la Martinique dans la détresse psychologique, j'ai vu la folie (son fils arrive à ce moment. Il dit : « vous avez vu, dans toute sa splendeur, tatouage (rire) tout ce que je déteste au monde ; on dirait qu'il s'est mis dans cette situation pour me...(à part)... ça c'est un gentil garçon, il est très ouvert, il discute de tout, mais il est à la marge complètement (Il poursuit)... de la maladie mentale. J'ai vu des quartiers qui sont dit chauds, près de Ste Thérèse où paraît-il il ne faut pas aller, j'ai jamais eu de problèmes, toujours impeccable. Je pense que les gens qui disent ça, c'est leur attitude qui engendre ce genre de réaction. J'ai un beau frère qui est métro, c'est un ancien militaire, colonel de l'armée française, marié avec la sœur de ma femme et qui vit à la Martinique pour votre enquête il serait quelqu'un d'atypique. Vous avez le métro qui est contre tout, qui déteste tout, il est agressé à tous les coins de rue (le fils revient, il reprend un exemple sur la pauvreté...). C'est le papa d'une copine de ma fille, il est illettré et dès qu'il a un problème c'est moi qui fais son courrier. Vous voyez c'est ce genre de relation que j'ai... Donc si vous voulez tous ces gens que j'ai côtoyé dans la misère la plus totale, je n'ai jamais, mais jamais eu de problème. Je n'ai jamais senti la moindre animosité ; c'était dans la rue qu'on les rencontrait parce qu'ils étaient en divagation et je n'ai jamais rencontré d'animosité. Des délinquants qui sont en marge de la société comme ceux que vous voyez quand vous vous baladez à Fort de France. Mais mon beau frère, il va faire son essence à la station, il est agressé ; il a vécu en nouvelle Calédonie pendant des années, il est venu s'installer ici mais il ne pense plus qu'à partir.

Votre association est reconnue ?

Elle est agréée par la préfecture, les services de la Dass. Mais comme j'étais au tribunal et que je connaissais tous les juges, tout s'est bien passé et j'ai pu la créer malgré toutes les difficultés ; on a eu jusqu'à 150 protégés. Il y a plusieurs associations là c'était l'Apasi. J'ai démissionné parce que j'ai eu des problèmes avec le personnel. J'ai eu une vie professionnelle où j'avais beaucoup de contacts avec les syndicats, j'ai eu des grèves épouvantables et tout d'un coup dans ma propre association j'ai senti un mouvement de grève ; j'ai pas accepté ça j'ai démissionné tout de suite.

C'était quoi les revendications ?

Salariales. Les gens pensaient qu'ils n'étaient pas assez payés alors qu'ils étaient très, très bien payés ; j'ai pas pu supporter ça. J'ai démissionné à l'amiable, j'ai gardé de bonnes relations. Je suis parti bien que j'ai créé cette association à la sueur de mon front parce que ça n'a pas été facile pour la démarrer et tous les gens que l'on m'a confié c'était en relation avec les juges. C'était donc un très gros travail mais vraiment passionnant.

Est ce que ça a changé le regard que les gens avaient sur vous de passer d'un statut professionnel où vous êtes individué, alors que là vous passez à un statut de président d'association.

Non absolument pas. J'ai travaillé surtout avec beaucoup de jeunes ; ce genre d'association est vraiment très spéciale, c'est pas une association de pêcheurs. Ça demande tellement de disponibilité et d'amour du prochain parce que vous occupez de personnes dans un état pareil c'est quelque chose de terrible.

Vous êtes chrétien sans être chrétien ?

Ah non, je ne veux pas m'envoyer de fleurs, mais ça me plaisait c'était très, très intéressant ; ça m'a permis de découvrir un milieu que je n'aurais jamais connu, la maladie mentale c'est quelque chose de terrible.

Comment vous pouviez aborder des jeunes dans la rue comme ça ?

Ils nous étaient confiés donc une fois qu'ils étaient sous la responsabilité de l'association, on les recevait, on parlait avec eux, on leur expliquait le fonctionnement et puis c'est multipartenaire puisque se sont des gens dans des conditions extrêmement difficiles. Des relations avec Colson (hôpital psychiatrique), la police, vraiment tous les partenaires de la société. Ils étaient sécurisés, ce sont des gens qui ont besoin d'être sécurisés puisqu'ils ne sont pas capables eux mêmes de mener leur vie. Ils savaient à quoi se raccrocher ; quand je vais à Case pilote il y en a un ou deux qui me tombent toujours dessus. Ils croient que je suis toujours président de l'association et ils viennent vers moi tout de suite. C'est des gens qui ont besoin d'être sécurisé ;

C'est une évolution, ça n'existait pas y a 20 ans ou 30 ans ?

Si, si ça a tjrs existé.

Les errants toxicomanes existaient de la même façon ?

Si de la même façon et il y a aussi l'alcoolisme, le rhum qui a fait énormément de dégâts à la M. l'action du rhum sur le mental c'est destructeur. Des gens à la dérive il y en a toujours eu. Quand j'étais directeur du CFPA, on a eu des gens comme ça, des handicapés qu'on a essayé de rattraper un peu.

Comment vous expliquez votre personnalité ? Il y a des gens dans votre famille, une rencontre avec quelqu'un qui permet d'expliquer cette dimension éthique que vous avez pour l'autre ?

Je sais pas c'est naturel. Quand j'ai laissé mon poste de chef de service pour prendre une activité d'inspecteur d'apprentissage, j'ai vu à la télé un reportage sur les gérants de tutelle ; ça a fait tilt et je me suis dit que c'était ce qu'il fallait que je fasse, ça m'intéresse ; c'est un peu contradictoire parce que je suis assez égoïste, très autoritaire et très égoïste donc c'est en contradiction avec cette disponibilité que j'ai donnée. Et c'est pas pour me mettre en avant. Mon autre motivation c'est que il y a 10 ans, j'avais déjà pas mal de problème avec les enfants et je me posais des questions. Je me disais qu'il faut créer une activité et peut être ça va les intéresser. La création de cette association était pour moi un tremplin pour donner un emploi ; donc sur le plan familial je me suis dit je vais les amener avec moi, visiter les gens pour qu'ils voient ce qu'est la société. Ils ont été complètement dégoûtés : « Nous le social ça nous intéresse pas ». J'aurais pu les employer pendant les vacances, ils n'ont jamais voulu, rien, absolument rien ; donc j'étais un peu déçu en définitif parce que c'était leur permettre, bon parce que c'est difficile la Martinique, mais j'ai échoué ; par contre j'ai créé des emplois.

Les obstacles mis à la possibilité de se réaliser au sein d'une carrière politique ou associative se retrouvent aussi dans les manières d'investir et de vivre l'expérience d'un engagement au sein de loges maçonniques. Beaucoup de métros expliquent qu'ils ne peuvent avoir de responsabilité, de direction, comme ce kinésithérapeute de Tartane qui était auparavant dirigeant d'une loge en France hexagonale et qui ne peut dupliquer ce statut en arrivant à la Martinique. C'est le cas aussi de cette autre personne issue des classes moyennes :

Commerçante des trois îlets

J'en ai rencontré beaucoup parce que j'étais franc-maçonne, j'ai démissionné, et j'étais responsable, je faisais partie de la grande loge de France ; et on avait créé un triangle parce qu'il n'y avait pas assez de personne pour faire une loge. A ce niveau là j'ai connu beaucoup de Martiniquais comme ça et peu de métros. Je vous parle de ça c'était en 76. J'ai démissionné parce que je me suis rendue compte que beaucoup plus de gens étaient là par intérêt ; c'est-à-dire on décroche le téléphone : 'Dis donc j'ai un problème à la douane est ce que tu peux me le résoudre ?' Moi je n'étais pas rentrée pour ça. Ensuite, beaucoup de femmes venaient pour draguer, je n'étais pas venue pour ça non plus. Et Paris... Au moment de créer la loge on m'a fait comprendre que j'étais blanche et qu'il fallait que ce soit une noire qui soit responsable. Je l'avais un peu là, étant donné que c'était moi qui avait fait tout

le travail et qu'à l'arrivée on me dise : 'Ben non, t'as pas la bonne couleur'. C'était pas tellement ça, mais c'était surtout l'esprit, parce que la personne qui m'a remplacée après ; elle faisait les réunions chez elle, c'était la femme d'un médecin qui était séparée ; c'était une Métro mariée à un Martiniquais. Alors c'est pas elle qui a créé la loge, mais elle était responsable du triangle après moi.

Je comprends pas elle était blanche elle aussi ?

Oui mais elle était mariée à un Martiniquais ; ça suffisait au début mais on lui a fait savoir aussi qu'elle ne serait pas responsable de la loge, mais que ce serait une Martiniquaise.

Evincés de la plupart des postes dans l'administration, dans l'économie de plantation, dans les entreprises de métros, les Martiniquais semblent se retrancher massivement dans la seule fonction publique territoriale. Dans ce relatif vide de places, la notion de « *génocide par substitution* » proclamée par A. Césaire prend toute sa dimension. Et, du coup, dans les associations sportives, culturelles, syndicales ou religieuses (symptomatiquement nommées avec l'adjectif « martiniquais », sur le modèle, l'Union des femmes martiniquaises, l'Organisation patriotique des agriculteurs martiniquais, etc), tous les postes de « direction » sont occupés par des Martiniquais. Cette lutte sourde, intestine, empoisonne la vie des Métropolitains qui se sentent victimes de racisme alors qu'ils viennent avec la meilleure des volontés de « bien faire ». Dans leur absence forte de prise de conscience des effets coloniaux persistants sur île auxquels ils participent directement, seule une minorité d'entre eux parvient à décoder les modes de fonctionnement locaux et à négocier des droits de présence. C'est le cas de ce professeur d'Université qui a reçu le drapeau indépendantiste et qui a produit une longue explication du « profil bas » qu'il faut endosser sur l'île pour s'affranchir de l'image du Blanc donneur de leçon ou profiteur, perception largement présente à Mayotte. Sans ce capital culturel, tout semble fonctionner comme si les Métropolitains étaient totalement à l'aise dans le transfert cognitif de leur légitimité à être présents sur cette terrain lointaine pour eux, et totalement ignorants des enjeux de leur présence.

3/ L'effet 2009 : une propension à dramatiser le sentiment d'un rejet des Métros

Quand les Métros sont interrogés sur leur vécu de 2009, dans une phase d'enquête qui se situait peu de temps après la crise (2011 à 2013), ils en parlent avec émotion. Ils ne sont jamais extérieurs aux événements, alors qu'ils sont traditionnellement hors du jeu politique et même radicalement extérieurs aux enjeux locaux de développement, à part quelques patrons métros.

Dans un premier registre apolitique, 2009 a été un moment de souffrance alimentaire et aussi d'empêchement. C'est la situation de pénurie et de blocage qui pose problème :

Femme, pâtisserie de luxe

Oui on a vécu la grève de 2009...terrible. Mais en même temps ça nous a permis de voir notre côté petit bourgeois, on manque de rien et le fait d'être privé de choses, on s'est senti bourgeois à ce moment là. On était en manque !!. Pourtant on mangeait. Ma belle mère est venue avec une valise pleine de bouffe. On t'interdisait d'aller acheter de la bouffe, on

t'interdisait d'aller travailler. Enfin, bon, c'est parti dans...ils le payent encore aujourd'hui. Ils ne te laissaient pas travailler. En Guadeloupe, le Blanc était mal perçu. Ici, c'est différent.

Dans une veine encore plus dramatique, une enquêtée associe la grève à une sorte de fin du monde. Telle est la nature d'un propos qui amalgame les catastrophes naturelles (tremblements de terre, cyclones, contamination du sol par les pesticides) avec les « catastrophes » humaines. La grève est associée à une menace externe, une sorte d'atteinte radicalement autre, inévitable en même temps que totalement étrangère :

Dirigeante dans l'immobilier

Quand je suis arrivée en Martinique on était en crise ; je suis arrivée en 2007 avant le cyclone Dean et trois semaines après on a eu un autre cyclone ; il faut vivre un cyclone pour savoir ce que c'est, c'est pas anodin ; on a eu aussi le chlordécone, l'eau qui était plus ou moins contaminée ; 3 mois après un gros tremblement de terre en novembre 2007. Y a beaucoup de métros qui sont partis. On a eu des déménagements en cascade parce que des enfants avaient eu peur et ne voulaient plus vivre à la Martinique des secousses on en a plus ou moins toute l'année, des grosses des petites, on les ressent on les ressent pas. Mais celle de 2007, on reste une minute cloué sur le sol et on se dit qu'en est-ce que ça va s'arrêter. Mes parents dans le nord n'ont rien senti. Je trouve que les mentalités ont beaucoup changé avant et après 2009 ; je suis arrivée avant la crise ; j'ai quitté la métropole au moment où j'étais une super directrice, je faisais des super chiffres, ça allait super bien pour moi ; je suis partie au bon moment puisqu'un an après c'était la catastrophe. Nous ici on a subi la crise, un an de décalage après la métropole. Ici y a eu un problème avec la crise économique et aussi avec les grèves ; dès lors qu'on a passé les grèves, le comportement des antillais il a changé envers les métros ; avant on avait jamais senti de racisme, de quoi que ce soit puis après on a senti quand même du racisme. Beaucoup plus de tension dans les relations. Les gens sont beaucoup plus énervés ; les métros se sont sentis à l'écart à certains moments il faut savoir que cette crise elle a été importante En tant que commerciale, j'ai beaucoup de propriétaires qui sont antillais aussi ; je recevais des sms de gens syndicalisés et qui disaient qu'il fallait geler les avoirs des békés. Il y avait tout le quartier des békés au Robert qui était fermé, la police faisait rentrer les gens sous pièce d'identité ; ça a été quand même assez loin, à un moment donné on s'est dit ça va s'arrêter quand ? On est resté un mois et demi avec nos enfants chez nous, pas scolarisés pendant un mois et demi. Et impossible de trouver de la nourriture. On en venait vraiment à être comme des bêtes, quand on apprenait qu'il y avait du gryère râpé quelque part on se serait battu pour avoir du gryère râpé ou un litre d'huile. Ce qui est étonnant c'est que c'est une période où on a plus mangé qu'en temps normal parce que quand on est en pénurie, on a tellement ce manque qu'on mange plus ; j'avais mes beaux parents qui avaient programmé leurs vacances à l'avance et ils se sont retrouvés là, on leur a dit on a un gros problème, on est en grève ; ils ont rempli leurs valises de bouffe et ils sont arrivés avec deux fois 25 kg de bouffe à la Martinique. On manquait tellement parce qu'on avait pas eu de viande pendant un mois, on est parti à Saint Barth en vacances, j'ai acheté des glacières là bas et je suis revenue là, les gars m'ont vu passer avec les glacières et ils m'ont dit pas de végétaux ? Non que de la viande monsieur ; j'avais des poulets pour les gamins. J'ai jamais mangé autant que quand je suis partie à ce moment là à Saint Barth parce que j'avais besoin de manger de la viande. On a jamais été privé de quoi que ce soit et quand on se retrouve à faire 7 ou 8 heures de queue en plein cagna pour avoir 20 euros d'essence, il faut le vivre pour le croire. J'ai fait la queue une fois, je me suis dit je ne la ferai pas deux fois. Vivre cet enfer là pendant des heures et des heures, mais c'est pire que, on était traité comme des animaux.

Ce type de raisonnement est relativement rare. La plupart des propos insistent en fait sur un ressenti de racisme. 2009 a constitué un pic raciste. Sont pointés aussi les effets des mobilisations sur la situation économique de l'île. Pour eux, la crise est durable, ce qui n'est pas étonnant de la part d'acteurs sociaux portés par une recherche de capitalisation. Les représentations autour des effets de 2009 sont donc peu dispersées. Presque tous nos répondants ont eu le sentiment qu'une fracture s'est opérée, laquelle leur est préjudiciable. Il y a un avant et un après 2009 non pas tant pour les Martiniquais eux-mêmes, que pour eux dont les intérêts sont menacés ou affectés. La tension est plus forte, le mépris davantage ressenti. Beaucoup ont évoqué des commerces et des entreprises en faillite, d'autres ont fermé leur affaire par dégoût. Les interviewés se sont dit inquiets ou apeurés. Ceux qui sont dans le privé ont vécu directement les piquets de grève et les excursions pour faire débrayer et stopper toute activité. Ce prothésiste du Robert est très dur dans ses mots, alors que tout l'entretien est teinté d'humanisme et d'une sorte d'indifférence active à propos des clivages socio-raciaux.

Comment avez-vous vécu 2009 ?

La guerre. Même si je ne l'ai pas vécue. Ah oui on vous empêche d'aller travailler, on vous dit de fermer ou on vous démonte l'entreprise. C'était des voyous ! Ils arrivent, ils tapent à votre porte et ils vous disent de fermer. Autrement ils font un piquet et ça devient violent. Moi j'ai fermé l'entreprise. Ils ont fermé les deux entrées de zone. Je garais la voiture à l'extérieur, et on entrait à pied. Le piquet nous laissait entrer. C'était des gens du syndicat du 6 février. Je ne les connaissais pas.

Vous avez eu des répercussions financières ?

Très importantes, non. C'est après que c'est plus dur. L'année 2009 a été similaire. Ce sont les années après car les gens ont moins d'argent et se font moins soigner. En plus on a eu un tremblement de terre et un cyclone. Et si les gens ont moins d'argent, ils vont moins se faire soigner. Bon je n'ai pas licencié mais on vous bloque la route, vous ne pouvez pas circuler librement.

Telle commerçante déclare que le « racisme » anti blanc s'est dramatisé.

Commerçante trois îlets

L'année dernière j'ai eu un petit garçon de 3 ans qui rentre dans le magasin avec sa mère qui devait avoir 25 ans à peu près, style Trenelle-citron. Il ouvrait tous les tiroirs et je lui dis : arrête d'ouvrir tous les tiroirs tu vas de pincer les doigts ; il me regarde tranquillement. Au bout d'un moment je lui dis : je t'ai dit d'arrêter d'ouvrir tous les tiroirs et il me regarde et me dit : à qui tu parles sale macaque ? Je dois vous dire que je me suis dit j'ai mal entendu, c'est pas possible (léger sourire) ; je lui dis mais c'est à toi que je parle. Il me fait psst. Il m'a regardé bien dans les yeux et il a ouvert le tiroir. La mère n'a rien dit et quand j'ai raconté ça après à des amis ils m'ont dit : attends tu n'as rien dit à la mère ? j'ai dit non parce que la mère c'était une jeune et je voyais bien que si je lui disais quoi que ce soit c'était un problème racial ; ce qui m'énerve ici, dans le magasin par exemple, c'est que quand je fais une réflexion à un enfant qui touche à tout, tout de suite c'est ah c'est parce qu'il est noir. Le problème ici c'est que c'est du racisme. Non c'est pas parce qu'il est noir c'est parce que il touche. Depuis 2009, avec la grève, on a vu un changement radical. Une arrogance de la clientèle qu'on avait pas avant. On a toujours travaillé en 2009, on n'a jamais été fermé. Juste une journée lorsque les voyous de l'anse mitan ns ont obligés à fermer, c'est tout. On n'a jamais eu de problème autrement ; les premier samedi, un monde comme ça sur la pointe du bout ; le magasin plein de monde et on sentait que si on disait un mot de travers, ça explosait. On a discuté après parce que comme je vs dit on prend le café ensemble le matin

avec certaines boutiques ; et on s'est dit qu'il y avait une ambiance le samedi épouvantable. Et de puis, c'est pas complètement rétabli. On sent qu'il y a de l'agressivité et que si on dit un mot de travers, vous savez ici on dit 'ça te sert', nous en métropole (curieux le « nous » pour une femme qui se pense martiniquaise) ça te sert, c'est, c'est trop serré pour toi. Mais c'est pas ça. Ici ça te sert, ça veut dire : ça te va. La première fois que j'ai entendu ça j'ai dit : non madame ça ne vous sert pas (rire). Il y a des expressions, par exemple si je traite quelqu'un d'imbécile en métropole ça va rien faire ; ici imbécile c'est une supra injure. Il ne faut surtout pas dire ça, vous allez recevoir une paire de claques. Donc y a des choses à savoir comme ça, mais l'agressivité n'ai pas retombée. Ns on surveille les gens, il y a plein de trucs qui peuvent être volés. Il y en a qui ns font des réflexions : 'pourquoi elle me regarde comme ça la sale blanche ?' Donc les gens ont l'impression qu'on les regarde et tout de suite ils font ressortir la couleur de peau. C'est un truc qui m'horripile.

Avant les événements de 2009, ce couple se sentait toujours bien à la Martinique. Etant amis avec des Békés et des Noirs, l'épouse se dit ouverte à tous les humains. 2009 a été une surprise pour elle, n'ayant jamais connu « le racisme » sur l'île. Si leur identité est diffuse, ils sont justement dans le « ni ni » ou le « et et », ouverts et aspirant à diversifier leurs expériences et carte relationnelle. Proche du petit-bourgeois cher à Proudhon et raillé par Marx qui veut réconcilier le prolétaire et le bourgeois, ce couple ne veut être ni d'un côté ni de l'autre. Son statut à part le pousse à la prudence, à la modestie, à l'unanimité de l'entre-deux. Plus spectateur qu'acteur, il refuse les étiquettes, aspire à une sorte de « nationalisme local » parce qu'il n'est pas pris dans les enjeux locaux, à l'instar des familles du pays qui portent avec elles la mémoire sociale des groupes socio-raciaux intimement liées à l'esclavage, le colonialisme et les stratifications de couleur. En revanche, le mixage se remarque au fait que, sans parler créole, l'intégration passe par une acculturation religieuse forte. Soit par stratégie, soit par conviction, la femme a été happée par la pratique religieuse et sans doute aussi par la foi.

Cadres moyens Robert

Pour moi on parle de couleur mais à la base on est tous des êtres humains, on est tous fait pareil. Donc j'ai un fils quand il était petit il disait je comprends pas qu'on dise qu'on est des blancs je suis pas blanc, je suis caramel. C'était à la maternelle. Maintenant il a une petite amie et mon père c'est « de quelle couleur est ta petite amie ? ». C'est quelque chose qui m'énerve vraiment beaucoup et qui l'énerve aussi, donc il a dit « orange ». Ce qui m'énerve depuis 2009, mais je ne sais pas le point de départ, mais quand je suis arrivée ici au début ce qui me plaisait c'est que je ne sentais pas de racisme ; et en 2009 c'est la première fois où j'ai entendu des insultes et pas seulement sur des blancs : sale nègre, sale rouge. Au travail on est plusieurs couleurs et on s'est fait toutes traiter pour nos couleurs et on était toutes différentes ; c'était pas contre principalement la blanche. Ça m'a beaucoup surprise parce que j'ai pas compris d'où sortaient ces mots là, parce que j'avais jamais entendu avant ces mots-là. Quand je vous dis jamais, c'est jamais. Je ne m'étais jamais fait traitée de 'sale blanche'.

Dans cet autre témoignage, cette conjointe d'un mari dont la famille est antillaise décrit l'impact des événements sur sa vie quotidienne et sur ses liens sociaux. L'étiquette de « Métro » semble s'afficher sur la peau.

Infirmière de Sainte Luce

Vous n'avez jamais ressenti, c'est quoi cette blanche qui débarque ?

Non jamais, à aucun moment. Les patients aiment avoir des infirmières métros. Pour certains c'est un gage de savoir faire. Et même par rapport à mes patients, je n'ai jamais eu jusqu'à cette fameuse grève de l'an 2009 ; où là j'ai beaucoup plus senti que j'étais métro, même parmi mes patients. C'est revenu ensuite mais pendant quelque temps les relations étaient beaucoup plus, pas de l'ordre du conflit, mais il y a avait un peu plus de malaise.

A quels signes vous voyiez qu'il y avait du malaise ?

Dans les discussions, dans les façons de vous saluer dans la rue.

Moins de salut dans la rue ?

Ouah.

Et dans les discussions ça se disait comment ?

C'était par exemple : 'vous les métros' ; alors qu'on ne faisait jamais allusion au fait que je sois métro. La seule remarque que j'ai eu vraiment désobligeante c'est 2009. Une fois un problème pour une place pour me garer, on m'a dit rentre chez toi sale métro ta place c'est pas ici. Ou alors aux pompes à essence comme moi j'étais prioritaire, là aussi

Vous étiez prioritaire ?

On avait un papier prioritaire vu la pénurie d'essence qui a duré un mois, donc on avait un papier de la préfecture pour la pompe à essence ; mais elle était pour mois à chaque fois un très mauvais souvenir. Une fois j'ai failli me faire lyncher. Je suis arrivée, on me dit c'est quoi la sale métro, non seulement tu piques le boulot des infirmières ici et en plus tu ns piques notre essence. Et puis on me disait c'est pour aller à la plage, je t'ai vu hier à la plage. En plus je travaillais encore plus que d'habitude avec cette histoire là et donc le pompiste a dit rentrez dans votre voiture je vous sers.

Pourquoi vous dites lyncher ?

Lyncher entre guillemet c'était vraiment, ils étaient menaçant, plus ça allait plus ils se rapprochaient et je suis rentrée dans ma voiture. J'ai attendu que le garagiste ait dit aux gars de se calmer.

Il vous a servi quand même ?

Oui, il me connaît, il a dit elle ne fait que son boulot laisser là tranquille.

Même cette enfant d'un couple métro vivant totalement intégrée dans un milieu martiniquais avoue ne pas comprendre.

Standardiste hôtel

En 2009, c'est la première fois que je me suis sentie vraiment blanche. Je n'ai pas compris. Il n'y avait jamais ça ici à la Martinique à la différence de la Guadeloupe. Pour eux leurs ennemis, c'est le béké, jamais le métro. En 2009, il y a eu ce problème de blanc noir et ce sont les médias qui ont été porteurs de ça. Au sein de la population, on n'était pas comme ça. Ce sont les médias qui ont soulevé pleins de choses négatives. Merde je suis blanche !! Et j'ai eu beaucoup de peine. Et je n'ai pas senti ce sentiment là et on leur suggérait ce sentiment là. Je n'ai pas aimé du tout cette période là.

Dans votre quartier, comment ça s'est passé ?

Moi non, je n'ai pas eu à le vivre. Même si je vis avec la racaille locale. J'étais à la maison. Je voyais ce qui se passait autour. J'ai été préservée de ce racisme. Mais je le voyais, envers des personnes qui étaient moins intégrées dans la vie, dans la population comme moi je le suis. Je le voyais, ça m'a beaucoup dérangée. Je me demandais d'où ça venait, quel était l'intérêt. Je n'ai pas eu d'insulte.

Il y a eu des discussions avec vos voisins, des collègues ?

Oui des collègues. Ma mère ça ne l'a pas perturbée plus que ça. Ah si j'avais une collègue métro qui en fait elle vivait à la Martinique, travaillait avec des Antillais mais ses amis étaient des Békés ou des métros. Elle incriminait directement les Martiniquais. Moi je lui ai dit qu'elle ne voulait pas s'intégrer à la population martiniquaise et elle a été très vexée. Elle

a ouvert ses chakras, elle a changé, elle est arrivée à se détendre. Elle a participé plus à des fêtes avec des Antillais.

L'effet des événements s'impose à l'ensemble des membres du groupe, la famille ou le groupe professionnel. Dans la réponse de cette jeune maman de 30 ans, il y a de l'aversion pour les insultes que sa mère blanche (couple mixte) a subies et la pression comportementale qui s'est resserrée autour d'elle :

Anse à l'âne, femme artisan commerçant dans le parfum

En 2009, ma mère se faisait traiter de sale blanche. Elle se faisait insulter dans la rue, ici, à l'anse à l'âne. Elle l'a très très mal vécu. Ici, c'est vrai qu'il y a plus de métros ici. Il y a du racisme à la Martinique. Il y a du racisme. Moi d'apparence, je fais plus européenne que martiniquaise quand même. C'est quand je dis que je suis d'origine martiniquaise que le regard change complètement. « Ah finalement tu es une des nôtres on t'accepte ». Les Blancs sont les descendants des colons, ils nous veulent du mal. Après que je ne parle pas créole, ils ne comprennent pas trop. Il y a même des métros qui parlent créoles et qui m'insultent en me disant que c'est une honte de ne pas parler créole !!

Il existe au final peu de cas de personnes ayant traversé 2009 sans l'avoir mentalisé comme un problème. Deux exceptions, dans l'échantillon, sont à relever. Un enseignant à l'Université pense que les Martiniquais ressentent une énorme culpabilité à l'égard des Métropolitains. Ce point de vue est étonnant. Non seulement l'intellectuel déplace la focale des intérêts personnels à celui des groupes. Par ailleurs, les contestataires sont pour lui, ou le reste de la population, plus enclins à se faire pardonner leur engagement :

2009, tu l'as vécu comment ?

2009, j'étais à la limite de partir en fait, mais c'est volontaire. On a laissé pourrir la situation pour que même les Antillais soient dégoutés de leur propre mouvement. L'objectif était de laisser pourrir pour que tout le monde soit écoeuré. Moi je l'ai mal vécu mais en en discutant avec d'autres, je me suis rendu compte que je l'ai mieux vécu que beaucoup d'Antillais qui l'ont mal vécu. Car à la fin, on avait pain tisane et plus rien à manger et il fallait vraiment être dans les petits réseaux. Il fallait voir, les gens se battaient pour avoir des salades sur les marchés. Et donc on a poussé poussé au maximum Et après grand soulagement, les magasins rouvrent, les militaires qui protègent les magasins et on nous a vendu toutes sortes de merdes périmées, de produits je me rappelle qui venaient de Belgique mais qui étaient infâmes. Et comme les gens n'avaient rien eu, ils se sont précipités dessus. Et les supermarchés sont repartis de plus belle.

Est-ce que ça a joué sur ta femme ?

Oui ça a précipité ! Après 2009, on a eu l'effet inverse. Ils sont devenus très gentils. Ils étaient encore plus abattus. 2009 j'étais prêt à partir mais après j'ai été surpris de voir comment la qualité des relations humaines a progressé de façon magnifique. Tout s'est aplani énormément. Même les gamins à moto, ils sont très gentils, ils sont très agréables. Tout le monde s'est senti floué. Le problème n'était pas qu'on se batte entre nous. Il y avait des manipulations plus difficiles à trouver.

Je connais beaucoup de métros qui sont partis dans le feu de l'action.

Outre le professeur à l'Université, très intégré dans certains cercles culturels et politiques indépendantistes, un ingénieur installé depuis une cinquantaine d'années et qui a travaillé avec de petits agriculteurs, développe un point de vue positif « pour le pays ». Pour lui, l'univers dans lequel il vit connaît sans cesse des soubresauts et la

crise n'est qu'un point dans une courbe habituelle. Bien plus, du fait de sa fonction, il a pu voir tous les effets bénéfiques de la grève pour les agriculteurs vivriers locaux :

La crise de 2009, il y a des gens qui ont quitté la Martinique parce que ça devenait invivable.

Non, non pas du tout. Quand il y a eu 2009, j'ai des békés qui m'ont téléphoné pour me dire qu'est ce qu'on fait ? On doit quitter la Martinique ? J'étais gérant de tutelle et j'avais beaucoup de contact avec les békés. C'est une connerie, c'est comme n'importe quel événement ça a passé et puis c'est tout. Effectivement, il n'y a rien du tout. Vraiment de ce côté-là c'est la continuité avec des hauts et des bas, bien sûr, des événements et il y en aura encore.

Vous étiez où en 2009 ?

J'étais ici, gérant de tutelle. Tout le monde a vécu plus ou moins bien cette période ; je ne l'ai vécue ni bien ni mal ça ne m'a posé aucun problème. Au contraire même, les gens avec qui j'avais des contacts ont enregistré ce retour à la terre, les agriculteurs ont été gagnant dans cette affaire-là. La petite agriculture locale a été redécouverte par beaucoup de gens. Comme il n'y avait pas beaucoup d'aliments frais, les gens allaient vers les agriculteurs. C'est comme pendant la guerre en France, c'est pareil. Il y en a même certains qui ont créé leur propre jardin, qui ont entrepris des cultures maraîchères ; ça a été positif sur ce plan-là.

Vous, vous êtes passé au travers ?

Tout à fait

Depuis 30 ans vous n'avez pas été affecté par des propos racistes ou des regards ?

Pas du tout ; je n'ai jamais connu de racisme ; je peux dire quasiment jamais ; j'ai eu peut être quelques petites réflexions comme ça, une fois à l'aéroport ; j'ai été peut être traité de sale blanc, mais c'est tellement anecdotique. Dans ma vie quotidienne, de tous les jours, mon contact avec les gens, à tous les niveaux, je n'ai jamais rencontré. Et même avec mes collègues martiniquais puisque j'étais le seul blanc parmi tous les directeurs de CFPA, de lycée, je n'ai jamais rencontré de racisme, aucune animosité.

Chapitre 10

Les Métropolitains comme indicateur majeur du néocolonialisme

Cette recherche a montré, au-delà de la diversité importante des profils, que les migrants en provenance de la métropole ne viennent pas seulement pour s'amuser ou jouir de la nature. Si l'exotisme est toujours présent et fait partie littéralement du décor, il n'épuise pas le sens des parcours migratoires. Il semble que cette pré-enquête nécessiterait une enquête quantitative poussée afin d'avoir un premier panorama sur les profils de ces publics qui semblent proches d'un colonialisme de peuplement au regard de nouvelles stratégies d'implantation.

Cette enquête a eu pour principal enseignement de révéler que les déplacés viennent aussi dans l'espace domien pour des raisons économiques⁸³. Si l'agriculture est un secteur à part, totalement structurée à partir de la monoculture d'exportation depuis 4 siècles et une main d'œuvre corvéable en provenance de la Caraïbe, presque tous les autres domaines d'activité sont investis par les Métros : le tourisme (hôtellerie, restauration, entretien des bateaux), la construction, le commerce, les professions libérales, les fonctionnaires d'Etat. La crise de l'emploi à la métropole mais aussi les effets du néolibéralisme (conditions de travail, fiscalité) sont propices à des remises en question de la part de classes moyennes qui banalisent de plus en plus la migration. On le voit avec les jeunes diplômés français qui partent au Canada ou en Australie. La contraction du marché de l'emploi mais aussi, pour les 40/50 ans, le chômage, l'épuisement professionnel ou la recherche d'un cadre de vie moins usant, attirent à la Martinique les adeptes d'une migration sécurisée dans l'espace impérial français. Par ailleurs, une forte minorité de personnes issues ou appartenant aux classes populaires tentent de refaire leur vie en s'implantant durablement sur l'île. Essentiellement concentrés dans le tourisme (serveurs, plongeurs, nettoyage, artisanat de souvenirs, vendeurs sur les plages) et la réparation (surtout dans la mécanique de la batellerie au Marin), ils forment un groupe de migrants à part, à la fois pris dans le pont d'or fait aux aventuriers, mais aussi tiraillés par des problèmes d'accès au travail au centre desquels la Martinique fait office de bassin d'emploi supplémentaire.

⁸³ Ce qui est confirmé par l'ensemble des autres recherches sur les migrations d'Européens dans le monde, notamment en Afrique au travers de 16 monographies. M. Péraldi et L. Terrazoni (dir.), « Mobilités et migrations européennes en (post) colonies », *op. cit.* En Particulier, la migration des Portugais, dans l'espace impérial lusophone comprenant l'Angola, indique une très forte comparabilité avec la France, même si l'Etat angolais est indépendant formellement. Les propriétés structurales sont les mêmes (liens étroits, politiques, économiques et migratoires entre les élites locales et l'ancien Etat colonial, migration organisée de confort par des entreprises, multinationales et rentes autour de l'exportation, inégalités majeures entre les Blancs et les locaux, compartimentages socio-raciaux locaux) à ceci près que certains migrants portugais peuvent rencontrer des problèmes de visas, ce qui n'est bien sûr pas le cas dans l'espace colonial et impérial antillais français. I. Dos Santos, « L'Angola, un eldorado pour la jeunesse portugaises ? Mondes imaginés et expériences de la mobilité dans l'espace lusophone », *Ibid.*, pp. 29-52.

Même si les projets ne sont pas les mêmes, les uns sachant qu'ils repartiront, les autres pouvant demeurer à vie, un point commun les rassemble : la migration de confort⁸⁴ est légitime, dans toutes ses dimensions : conditions de travail, aspiration à trouver les mêmes cadres fondamentaux qu'en France, bonne volonté culturelle qui commande la réciprocité, infrastructures de loisirs, gestion de l'hypoinsularité. Seule une toute petite minorité d'acteurs, qui pourraient faire l'objet d'une recherche en soi, vont se créoliser, n'échappant pas pour autant au modèle de « *la quête de soi par la pratique des autres* »⁸⁵, cette disposition exotique nouvelle qui se retrouve partout chez les migrants européens, au carrefour du tourisme, de l'humanitaire et de l'expatriation au service d'une entreprise. Ceux qui s'implantent deviennent des acteurs recomposant leur vie locale et offrant les figures d'habitus complexes sans cesse en négociation avec leur environnement. Ils sont cependant diversement affectés, dans le temps long, par la vie en couple mixte, avec des enfants créoles, au sein d'un ancrage relationnel variablement créolisé. Sans forcément que cet attachement soit réductible à un engagement politique, les migrants enracinés, pour une partie affectés par une histoire familiale faite de migrations et de voyages dans l'espace impérial -ce qui est aussi confirmé par les contributions des *Cahiers d'Etudes africaines*- vont se sentir profondément autre que ceux qu'ils désignent comme des « Métros » de passage. Toute une gamme d'habitus est ainsi à retrouver, depuis le cadre travaillant dans les quartiers ordinaires au contact des locaux (avec des agriculteurs, avec un public de malades, avec des clients) jusqu'au professeur intégré aux réseaux indépendantistes en passant par la fille « métro » de métropolitains qui, prise dans un compartimentage de ses adhésions et schèmes, vit dans un quartier populaire tout en se sentant française contre la famille de son mari indépendantiste. La vie en couple domino scelle peut-être une entrée dans le monde martiniquais mais là encore, des métissages très variés sont à observer. Il n'y a jamais d'intégration mécanique. Et l'on observe peu de banalisation du sens, de routinisation ou de naturalisation que la notion d'*illusio* entend subsumer. Même si ils ne sont pas à proprement parler des publics néo-coloniaux, dans une démarche de captation centrée uniquement sur soi, en minorité séparée des autochtones, ces derniers se fondent finalement dans le paysage local, ne font pas de vague et s'adaptent progressivement en « rôles négociés » plutôt qu'ils n'apportent des transformations volontaristes au paysage local ou s'imposent en s'opposant à des locaux. Au fond, ils ne sont acceptés que parce qu'ils se taisent et acceptent l'ordre établi. Ils ne sont pas donneurs de leçon, ne critiquent pas, ne prennent pas trop position, ne sont jamais présents dans les médias ou la scène politique, sauf de temps en temps pour parler de leur affaire. Seuls les Martiniquais assument les présidences, jusqu'au plus petit club de sport, jusqu'à la plus petite loge maçonnique. Pour ce public des « Anciens », au cas par cas, en recourant à des récits de vie, il est possible d'établir des différences majeures entre tel professeur qui passe son temps à juger les Martiniquais, à dénoncer le fait qu'ils ne sont pas « structurés », à engager un travail éducatif (dans le cadre de débats) contre les religions et la sorcellerie ; tandis que tel

⁸⁴ Pour réutiliser une expression de Marc Bernardot à propos des armées de confort, ces prostituées forcées dans le cadre des conquêtes impériales. *Guerres de capture*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2015.

⁸⁵ M. Péraldi et L. Terrazoni, « , « Anthropologie des Européens en Afrique. Mémoires coloniales et nouvelles aventures migratoires », in « Mobilités et migrations européennes en (post) colonies », *Cahiers d'Etudes africaines*, *op. cit.*, pp. 9-27.

autre, lui aussi domicilié depuis 20 ans dans l'espace domien, s'est fait accepter de groupes altermondialistes très fermés aux Blancs du fait de son attitude d'écoute et d'apprentissage prudent des codes. L'ancienneté ne signifie donc rien en elle-même pour ce public de migrants qui peuvent aussi bien héberger des caricatures du colon raciste que des humanistes créant des liens sociaux durables et diversifiés.

Au-delà de ces variations culturelles dans les dispositions des Métropolitains, lesquelles ne remettent pas en cause la logique du flux économique dans son ensemble et les effets socioraciaux des grandes distributions entre « communautés », l'enjeu de ce chapitre consiste à repositionner la monographie portant sur les Métropolitains dans un objet plus large qui est celui de l'impérialisme/colonialisme ou plus exactement du néocolonialisme et du néoimpérialisme. On utilisera ces deux termes pour préciser, avec l'un, les nouvelles figures d'un colonialisme au sein d'un Etat toujours souverain (les Outre-mer) devenu démocratique, l'autre, les nouvelles figures d'un impérialisme après les indépendances⁸⁶.

Quoique les élections révèlent que la majorité du peuple martiniquais n'aspire pas à l'indépendance (soit 95 % de Noirs qui pourraient facilement choisir l'indépendance tandis qu'en Nouvelle Calédonie, ce sont les Blancs colons majoritaires qui bloquent le processus de l'indépendance⁸⁷), l'analyse en termes de violences structurales (et donc aussi d'aliénation ou d'intérêt bien compris) propose comme concept de base les processus complexes de domination permettant de penser l'imbroglio des dépendances à la métropole. La multiplicité des zones impériales est édifiante : le monopole des terres par les colons et l'imposition de la monoculture d'exportation mettant aux prises les Békés, les élites mulâtres et l'Etat français, sans aucune autre activité économique permettant l'indépendance économique de la population ; l'occupation de tous les postes de direction de l'administration par des Blancs ; la politique de l'emploi des entreprises métropolitaines visant à faire venir des cadres depuis la métropole ; le contrôle répressif en dernier ressort par des forces de l'ordre venues de métropole quoique l'observation d'intervention dans des quartiers pauvres a permis de constater que les polices locales sont de plus en plus métissées voire parfois entièrement locales ; les politiques scolaires avec la domination du français et la sur-présence des enseignants métropolitains ; le système des mutations des fonctionnaires à la Martinique avec les primes de vie chère et de manière générale un régime de fiscalité à part, les avantages sociaux toujours inférieurs à l'Hexagone ; tout cela rend l'analyse sinon difficile, du moins propice à des articulations et des hiérarchisations entre des phénomènes diversement violents. Le concept d'A. Césaire, le « génocide par substitution », quoiqu'il aide à penser le sens de la migration des Blancs à la Martinique, ne saurait avoir la validité qu'il peut avoir en Palestine. L'immense majorité du peuple noir ne saurait être inquiété par le flux des quelques 10 000 Blancs qui résident dans ce territoire caribéen, alors que les Palestiniens perdent leurs champs d'oliviers, leurs habitations et parfois leurs villages coincés entre deux colonies en extension. En revanche, parler de violences

⁸⁶ Ce qui nous aligne sur les définitions proposées par B. Ashcroft, G. Griffiths et H. Tiffin, *Post-colonial Studies, the Key Concepts*, London & New York, Routledge, (2000), 2009, notamment pp. 146-148.

⁸⁷ H. Mokaddem, « Kanaky ou Nouvelle-Calédonie, souveraineté et indépendance dans l'ère post-coloniale », in M. Bernardot, P. Bruneteaux et U. Zander (dir.), « Quel colonialisme dans la France d'Outre-mer ? », *Terra, Asylon(s)*, n° 11, mai 2013. <http://www.reseau-terra.eu/article1284.html>

structurales, avec une composante « génocide par substitution », aide le chercheur à retrouver les modulations nécessaires dans les mécanismes de domination spécifiquement impériaux que cette venue de Métropolitains renforce.

Ce public charter est un flux, une infusion, une distribution, dans une distribution plus vaste des postes et des pouvoirs. Cela revient à dire que les Métros forment une pièce dans un puzzle qui les dépasse. Le fait que beaucoup viennent « par eux-mêmes » et soient aussi réductibles au « *primat des subjectivités* »⁸⁸ renforce l'illusion que l'on sur-interprète la violence de cette migration programmée ou aménagée par « l'Etat colonial ». C'est bien tout l'intérêt de ce concept qui repose avant tout sur un repérage fin de la dépendance « après les indépendances » et non plus sur la description de stratégies concertées par un Etat colonial ou des institutions précises, entre le pillage, les agressions physiques directes⁸⁹ et la mission civilisatrice des missionnaires.

Tout se passe comme si le néocolonialisme fonctionnait « à l'amour », comme si les nouveaux migrants, s'installant dans le pays, recherchaient à être aimés comme ils cherchent à aimer l'Autre selon leurs orientations propres (sens de la communication et de l'échange dans les lieux de rencontre, découverte culturelle, participation à des associations locales, recherche d'expériences fortes pour les enfants créolisés, partages de loisirs avec les Martiniquais). C'est la raison pour laquelle, cette disposition trouve un débouché ultime dans la fibre sociale des classes moyennes cultivées. C'est d'ailleurs tout le mérite de l'introduction de M. Péraldi et L. Terrazoni d'avoir identifié ce « *régime aventurier* » nouveau genre :

« On ne part plus désormais en Afrique pour y représenter une institution ni chargé d'une mission, politique ou civile (...). On part plus volontiers, comme il est dit du tourisme 'cultivé', en 'quête de soi par la pratique des autres' ; on part pour s'accomplir, recommencer ou commencer une vie, professionnelle, affective, personnelle. Et même si des motivations plus directement économiques et les logiques d'intérêt ne sont pas absentes, cette motivation économique est rarement la première exprimée et valorisée. Mais ce qui apparaît comme un désir de bifurcation caractérise aussi ceux qui sont inscrits dans les logiques classiques de l'expatriation 'protégée', dans l'enseignement par exemple, car le niveau de salaire, les écarts de niveau de vie ont des effets d'accumulation et de capitalisation qui changent radicalement le niveau de vie. De sorte que cet ensemble de désirs, gouvernant le choix d'une mobilité que l'on peut dire alors 'néo-coloniale', met en avant les constructions subjectives du sens que l'on donne à son aventure, mais aussi constitue l'Afrique en terre d'hétérotopies ; un lieu idyllique où se construit l'inversion positive des routines, des échecs, des carcans et des contraintes que dressent les sociétés européennes où l'on se sent exclu, fragilisé, voire surnuméraire. (Ces mobilités) travaillent moins à définir un entre-soi qu'une singularité par la construction d'un rapport authentique à l'autre, devenu non pas un point d'appui négatif, mais un analyseur, un médiateur, dont dépend, par sa reconnaissance, la réussite du projet personnel. C'est en effet bien souvent parce que l'Autre le nomme 'ami', parent fictif, assimilé, que le passant, le touriste culturel, le missionnaire, l'entrepreneur, se dotent d'un sentiment puissant non seulement d'identité

⁸⁸ M. Péraldi et L. Terrazoni, « Anthropologie des Européens en Afrique. Mémoires coloniales et nouvelles aventures migratoires », *Cahiers d'Etudes africaines*, op. cit., p. 17.

⁸⁹ Depuis une vingtaine d'années, la science sociale occidentale a commencé à faire un inventaire des pratiques de cruauté et d'extermination dans les espaces colonisés. M. Taussig, *Chamanism, Colonialism and the Wild Man. A Study in Terror and Healing*, Chicago, University of Chicago Press, 1987 ; L. Green, *Fear as a Way of Life. Mayan Widows in Rural Guatemala*, New York, Columbia University Press, 1999. G. Grandin, *The Last Colonial Massacre. Latin America and the Cold War*, Chicago, The University of Chicago Press, 2004 ; B. Taithe, *The Killer Trail. A Colonial Scandal in the Heart of Africa*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

mais de singularité. Les autochtones au contact des touristes le savent d'ailleurs très bien et usent et abusent des qualificatifs locaux comme autant de compliments »⁹⁰.

Pour autant, sans omettre de signaler la valeur heuristique de ce point de vue, lequel croise largement nos propres résultats sur les dispositions des migrants français, les sociologues du CADIS, fortement marqués par la thématique des mouvements sociaux, des processus portés par des acteurs, *minimisent*, sans du tout l'évacuer, bien au contraire, la thématique du néocolonial. Sans ignorer le poids des entreprises, des cadres structurels facilitateurs, ils insistent surtout, dans l'introduction du dossier consacré à la migration des Européens en Afrique, sur des logiques *individuelles* de réalisation de soi qui passent sous silence la réalité de migrations en situation impériale presque inchangée (les « Outre-mers » français hors de l'indépendance formelle qu'ils convoquent facilement pour l'Afrique afin d'affirmer un peu vite l'indépendance des élites locales) et, en Afrique, les continuités structurelles, comme l'accaparement des richesses minières locales (jamais abordées⁹¹) ou le monopole d'activités industrielles (on pense à Bolloré en Côte d'Ivoire). A force de trop « culturaliser » ce nouveau mouvement social des migrants blancs qui s'inscrit sur une continuité de la présence des Blancs depuis les indépendances, les contributeurs se focalisent sur des individus et leurs « motivations », d'où l'accent mis sur « *le primat des subjectivités* » et « *le régime aventurier* », sans rapporter *systématiquement* ces facilitations (pourtant largement détaillées dans cette introduction rigoureuse et très documentée) aux impositions impériales maintenues et donnant justement à voir le néocolonial après le colonial au sein de cette « continuité » de présence⁹². Les incitations financières (défiscalisation, 40 % de vie chère, relâchement des contrôles fiscaux), les transports à sens unique métropole/colonie, les cadres bureaucratiques et linguistiques, les relais locaux, les infrastructures du plaisir, la contractualisation du déplacement, les quartiers d'expatriés, les primes, les négociations financières avec les titulaires de la « rente », constituent autant de vecteurs positifs du passage à l'acte pour des migrants qui viennent « par eux-mêmes ». Les effets d'enchâssement générationnels, les implantations de familles, les réseaux d'anciens colons (pour les Français ou les

⁹⁰ M. Péraldi et L. Terrazzoni, « Anthropologie des Européens en Afrique. Mémoires coloniales et nouvelles aventures migratoires », *Cahiers d'Etudes africaines*, op. cit., pp. 19 et 21.

⁹¹ Sur ce thème, R. Granvaud, *Areva en Afrique. Une face cachée du nucléaire français*, Marseille, Agone, 2012. Lire aussi P. Jalée, *Le pillage du tiers monde*, Paris, Maspéro, 1976 et H. Magdoff, *L'impérialisme*, Paris, Maspéro, Cahiers libres 359, 1979. Cette perspective, en termes de pillage, ce qui est un des éléments les plus lisibles du concept de violences structurelles, permet de se dégager d'une monographie d'un groupe en termes d'expériences exotiques ou authentiques -ce que les auteurs du numéro confirment par ailleurs massivement- et de rendre compte de l'autre face des mécanismes « *d'individuation et d'entrepreneuriat néolibéral* », à savoir les situations d'emprise sur l'infrastructure et les mécanismes de domination directe, trop rapidement rapportés à des négociations d'égal à égal avec les élites locales.

⁹² La notion de « continuité » leur sert paradoxalement d'indicateur pour prouver les indépendances des Etats africains, leur réflexion débutant sur le postulat que tous les Européens auraient dû être chassés au moment des Indépendances. Si cela n'a pas été le cas partout, c'est la preuve de leur acceptation locale et par voie de conséquence la preuve que ces Européens -tout au moins les restants- ne pouvaient pas être exclusivement pris dans un jeu colonial. Non seulement ce type d'approche fait l'impasse sur les mécanismes directs de marchandages avec les élites « corrompues » ou maintenues par l'ancienne puissance coloniale ; surtout elle omet de penser les mécanismes de dépendance qui s'imposent à ces élites locales qui, sans l'appui des entreprises et des aides financières, ne pourraient disposer de la fameuse rente impériale.

Portugais), les effets des vacances dans des sites protégés, rajoutent de la fluidité dans ces logiques faussement ramenées à des « intérêts individuels » hors de toute perspective structurale.

Pourquoi, dans le débat scientifique français, l'expression « post-colonial » fait partie de ces méta-catégories qui semblent évidentes⁹³ plutôt que celle d'« impérial »⁹⁴ ou de « néocolonial » ? De fait, la toute première interrogation porte sur les éventuelles stratégies d'euphémisation poursuivies au travers de l'usage du syntagme « postcolonial⁹⁵ ». Cette euphémisation, servie par l'usage juridico-politique des « indépendances », plante l'efficace de l'idéologie en suivant à la lettre ce que les acteurs sociaux dominants ont fabriqué. Car, appliquée aux Etats dits indépendants d'Afrique, d'Amérique latine ou de la Caraïbe, cette substitution - « indépendance » au lieu « d'hégémonie » ou de « néoimpérialisme » - change radicalement la manière de construire l'objet et de définir la notion d'Etat souverain. Les notions d'Etat souverain ou d'indépendance méritent pourtant une interrogation sur les paramètres de leur réalité, « Etat » par « Etat », afin de tester leur degré de « souveraineté », ce qui est loin d'être le cas pour la plupart des Etats de la Caraïbe dits « indépendants »⁹⁶. La même remarque vaudrait pour la plupart des Etats africains et, plus secondairement aujourd'hui sud-américains. La reprise du formalisme juridico-politique s'accompagne de tout un ensemble de faits historiques autour de processus qui seraient indubitables. Les réalités sanglantes de la « décolonisation », en Angola ou en Algérie, le retour massif des colons et l'installation d'élites « locales » viendraient attester de ce passage « historique » qui aurait des propriétés quasi-substantielles de faire advenir une autre réalité. Or, la présence toujours maintenue d'élites blanches, soit dans le cadre impérial direct (patrons et cadres de multinationales, représentations diplomatiques et réseaux politico-militaires ou politico-financiers⁹⁷, mariages mixtes et métissage d'une fraction des élites locales), soit dans le cadre de flux divers où plusieurs minorités

⁹³ D'entrée de jeu, un ouvrage offrant une synthèse des débats sur le colonial en France s'intitule "postcolonial". M.C. Smouts, (dir.), *La situation postcoloniale*, Paris, Presses de Science-Po, 2007. Connoté comme trop « marxisant », le terme néocolonial est donc largement évincé, tout en étant souvent utilisé par ceux-là mêmes qui recourent au syntagme « plus nuancé » « postcolonial ». On l'a vu avec le numéro spécial des *Cahiers* sur les migrants européens. Mais c'est aussi le cas dans la plupart des ouvrages, surtout les dictionnaires et synthèses.

⁹⁴ A. L. Stoler, C. McGranahan & P. C. Perdue, 2007, *Imperial Formations*, Oxford/School for Advanced Research Press ; A. L. Stoler, « Colonial Aphasia: Race and Disabled Histories in France », *Public Culture*, 2011, 23, n°1, pp. 121-156 ; A.L. Stoler (ed.), 2013, *Imperial Debris. On Ruins and Ruination*, Durham and London, Duke University Press.

⁹⁵ Alors même que toutes leurs analyses les poussent à utiliser à plusieurs reprises dans leur introduction le concept « néo-colonial », M. Péraldi et L. Terrazoni recourent à la catégorie « post-colonies » dans le titre du numéro : « Mobilités et migrations européennes en (post) colonies », *Cahiers d'Etudes africaines*, *op. cit.*

⁹⁶ Gilmore W.C., 1985, « Legal and International Aspects of the Organisation of Eastern Caribbean States », *Review of International Studies*, Vol. 11, N° 4, pp. 311-328 ; Fowler M.R. & J.M. Bunck, « What constitutes the Sovereign State ? », *Review of International Studies*, 1996, Vol. 22, N°4, pp. 381-404.

⁹⁷ K. Polanyi insiste sur le rôle planétaire des élites financières européennes et américaines qui, depuis le milieu du XIXe siècle, entament des tractations d'égal à égal avec les chefs d'Etat de tous les pays. *La grande transformation, Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, [1944] 1983.

« ethniques » sont aussi présentes⁹⁸, est souvent méconnue. C'est ce qui fait dire faussement (et sans doute de manière inconsciemment provocatrice⁹⁹) à J.F. Bayard, reprenant la définition de M. Finley pour qui le colonialisme se définit par « *un peuplement allogène dépendant d'une métropole et se livrant à une appropriation coercitive de la terre* » que, « *à cette aune, le partage de l'Afrique n'a pas été d'ordre colonial même si la Rhodésie du Sud, le Kenya, L'Angola ou l'Algérie ont été de vraies colonies* »¹⁰⁰. La notion de peuplement est à discuter. Le fait qu'une minorité de Blancs soit toujours présente afin d'exploiter le pays, y compris en faisant main basse sur les terres (pour l'extraction pétrolière, l'exploitation des mines ou l'occupation des terres à des fins de cultures d'exportation) soulève une question

⁹⁸ R. Giordano, « 'L'élú' et le 'Kipanga cha Muzungu' ('morceau de Blanc'). Quête de réussite et parcours identitaires des Italiens au Congo Belge », in M. Péraldi et L. Terrazoni, « Mobilités et migrations européennes en (post) colonies », *Cahiers...op. cit.*, pp. 317-341.

⁹⁹ Faut-il y voir l'effet non intentionnel de l'habitus primaire de celui qui fut le fils d'un gouverneur français au Cameroun au temps des colonies ? La socio-analyse est plus jamais nécessaire lorsqu'il est question de rapport à soi et à l'autre, bref, quand on est pris dans l'objet au point d'être aussi dans la double conscience de WEB. Dubois, mais de manière inversée, à la fois Français et colon là où l'autre est Américain et colonisé. Ce qui peut se lire ici comme une audace d'objectivation, voire une insulte, n'éclaire-t-il pas les mécanismes de censure, bref une violence symbolique très forte, pesant sur la communauté des chercheurs ? L'intersectionnalité ne serait-elle que pour les autres « à objectiver » ? Parler en termes de néocolonialisme n'est-il pas un risque dans un espace académique résolument « républicain » au sens de ce que fut cette République impériale et ce qu'elle est encore aujourd'hui en Afrique au point que J. P. Dozon parle d'un « *Etat franco-africain* » ! C'est aller plus loin encore que le concept d'impérialisme. (*Frères et sujets, La France et l'Afrique en perspectives*, Paris, Flammarion, 2003). Mais l'auteur est ambivalent, tout son livre essayant de montrer qu'il y a aussi un humanisme impérial dans les textes et les idéologies alors que sur le terrain, il ne détecte que violences, manipulations et profits. Il s'empêtre dans les fumées du discours en tentant « *d'y débusquer ce que, par l'entremise de certaines complexions françaises (sic !) et de certains idéaux républicains, il a pu déposer (l'imperium) chez ses sujets africains comme doses de fraternité* » (p. 19) ; tandis que, dans l'autre versant, il débusque avec brio une formation historique tout à fait originale, à savoir un Etat républicain qui s'est constitué au travers d'un Etat organisant, traversant, pillant les pays et aliénant les élites fanonisées, de Bissette à Houphouët-Boigny en passant par Félix Eboué ou Blaise Diagne, avec le support constant de migrants français plus ou moins nombreux. Au demeurant, J.P. Dozon tombe dans une aporie qui se distille dans tout l'ouvrage. Il associe « *la fraternité* » et l'humanisme des « *droits naturels universels français* » pour « ses » Africains obéissants aux entreprises (essentiellement idéologiques) d'assimilation et se réjouit de la citoyenneté acquise par quelques rares communes sénégalaises ou élites triées sur le volet. Comment peut-il confondre un projet renvoyant aux droits de l'homme (impliquant l'indépendance) avec un projet impérial renvoyant au mimétisme, au cannibalisme culturel et symbolique et, finalement, à la présence vampirique sur un territoire contrôlé par l'armée française, la monnaie française, la francophonie et autres douceurs impérialistes ? Alors que toutes les grandes figures aliénées qu'il décrit ont joué le jeu de la Françafrique, il s'aveugle sur le sort de Bissette en croyant voir en lui un défenseur des « *mouvements nègres* » (p. 77) « *revendiquant des droits civiques pour tous les ressortissants des colonies* » (p. 89), en réitérant sans cesse ce propos à travers tout le livre pour valider l'idée d'une certaine fraternité réussie (au travers d'une assimilation totalement coloniale !). Et ce n'est qu'au détour d'une phrase qu'il précisera que ce « *mulâtre* » (p.89) « *comme le sera la majorité des leaders antillais (moi : sauf Frantz Fanon, René Ménil, le jeune Edouard Glissant et quelques autres) et africains francophones, une figure ambivalente, aussi bien attachée à valoriser le monde noir qu'à revendiquer pour lui* (traduisez : pour les Mulâtres et dominants aliénés) *l'universalité des droits* » (p. 77). Comment confondre à ce point la zone grise (des pseudos dirigeants aux tirailleurs sénégalais) avec du droit ou de la liberté, de la fraternité ou de l'humanisme ? Il y a là, chez l'anthropologue, une sorte de paternalisme bienveillant pour la République racialisée qui fait prendre des vessies pour des lanternes.

¹⁰⁰ *Les études postcoloniales. Un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010, p. 50.

théorique majeure autour des propriétés sociales de ces Blancs colons ou de ces Blancs migrants qui sont, notamment en Afrique, mais aussi en Caraïbe, aux postes clés de l'économie. Migrants, expatriés, métropolitains ou coopérants, quand ce ne sont pas des humanitaires ou des financiers des NGO's à propos desquels B. Ashcroft, G. Griffiths et H. Tiffin indiquent la continuité du format « *missionnaire* »¹⁰¹, sont présents dans tous les pays du Sud dominés. L'aveuglement d'un spécialiste du « postcolonial » et du « legs colonial » sur la réalité du phénomène des Blancs/Occidentaux dans les pays colonisés, avant même la « décolonisation », en dit long sur les dénis scientifiques à l'œuvre dès qu'il s'agit de penser la françafrique ou le néocolonialisme au travers des groupes de dominants qui, même minoritaires, occupent toujours des positions dominantes et assurent toujours sur place, selon des hiérarchies locales spécifiques, la bonne marche des affaires, tandis que, parallèlement à leurs bonnes conditions de vie et leur captation des richesses, Frederic Cooper évoque « *the catastrophic economic situation Africa faced, particularly since the 1980s* »¹⁰². L'élève de J.F. Bayard, R. Bertrand, tient lui aussi à défendre tout un ensemble d'idées qui vont dans le sens d'une sorte de grattage tendanciel de tout ce qui renvoie à des cadres réguliers de domination impériale. La défense : des « *historicités indigènes* », renvoyant le colonial à un « *moment* » ou un « *legs* » ; des circulations entre le centre et la périphérie ou entre les territoires de l'empire, notamment pour marquer l'existence de contestataires locaux ou européens qui viennent apporter le sel de la liberté ; des pondérations numériques où la part des Blancs et des « *effectifs européens des bureaucraties coloniales* » est faible ; des divisions au sein des Blancs où domineraient « *l'hétérogénéité conflictuelles des 'communautés européennes'* »¹⁰³, représente un effort constant afin de dissoudre en fin de compte toute perspective structurale continuiste (ou verticale) entre l'impérial ancien - lequel rappelle-t-il en citant E. Hobsbawm ou F. Cooper domine largement l'histoire européenne - et le néocolonial des « après-indépendances ». Cette approche foisonnante et formellement complexe (ou horizontale) de « *l'Etat colonial théorisé* » se pare des atours d'une recherche imparable en termes de « *champ de luttes pour des positions rares où ont cours des 'capitaux' de domination différenciés et où s'énoncent des légitimités concurrentes* »¹⁰⁴. Ce faisant, colons et colonisés sont mis à égalité, tout au moins les élites externes et internes, au sein d'une lutte

¹⁰¹ *Post-colonial Studies, the Key Concepts, op. cit.*, pp. 128-129 et 147.

¹⁰² « Conflict and Connection : Rethinking Colonial African History », *The American Historical Review*, vol. 99, n° 5, dec. 1994, pp. 1516-1545. Pour autant, comme J.F. Bayard, comme les auteurs des *Cahiers*, il invoque une autonomie du local, hors du colonial. Et comme eux, en réduisant l'analyse à des trajectoires individuelles -ici son travailleur fictif d'un port de Guinée- et en dénonçant « *the manichean world of Frantz Fanon* », il prétend par un acte épistémologique de type incantatoire, se défaire des cadres structuraux de l'économie politique. *Ibid.* p. 1544. Bien sûr, d'un point de vue épistémologique, l'approche par l'impérial peut être assimilée à une perspective « européocentrique » ou « externaliste », sans rendre justice aux points de vue locaux, mieux restitués dans l'approche vernaculaire de l'histoire connectée. R. Bertrand, « Rencontres impériales. L'histoire connectée et les relations euro-asiatiques » *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007/5, n° 54-4bis, pp. 69 à 89. Sans débouter pour autant le point de vue privilégiant la force déterminante des violences structurales, cette approche est pertinente pour mieux appréhender les jeux de négociations possibles entre élites, comme les pratiques de résistance à tous les échelons du local.

¹⁰³ R. Bertrand, « Politiques du moment colonial. Historicités indigènes et rapports vernaculaires au politique en 'situation coloniale' », *CERI, Questions de recherche*, n°26, octobre 2008, p. 10.

¹⁰⁴ *Ibid.*

sans socio-histoire, et surtout sans l'examen précis de qui tue qui¹⁰⁵ (militaire), de qui investit où (économique), de qui achète qui (politique) ; bref, de qui décide du droit de laisser vivre ou de celui de faire mourir. Cette sociologie aseptisée, hors des souffrances des massacres, des famines ou des malnutritions endémiques, des pillages et des guerres entretenues par nos marchands d'armes, hors des problématiques de santé et des taux d'illettrés, hors du dénombrement du nombre de bidonvilles et de quartiers blancs prospérant, pense l'autre comme on pense un Etat de l'autocontrainte éliasien, rendant possible Bourdieu et ses champs de luttes sans armes, sans millions de morts du sida, sans occupations militaires par des corps expéditionnaires étrangers. Qu'ont à nous dire J.P. Dozon ou J.F. Bayard sur l'armée française présente partout dans ses possessions, et aussi ailleurs, comme au Rwanda ? Sommes-nous dans un « champ de luttes » bourdieusien où l'armée gabonaise ou sénégalaise ou malienne ou centrafricaine rivalise avec la légion française ou tout autre troupe de parachutistes pour l'imposition de la tenue militaire la plus prestigieuse ?

Un autre exemple d'euphémisation ne peut être évacué puisqu'il concerne directement l'objet traité. Un dossier important des *Cahiers d'Etudes africaines* explicite ce rejet du « néocolonial ». Abordant le thème des « Européens en Afrique », M. Peraldi et L. Terrazoni établissent une séparation très intéressante entre ce qui relèverait d'une sorte de caricature sociologique et ce qui procède d'une science respectueuse des projets des acteurs : « *Ils sont régulièrement envisagés comme les acteurs d'un néo-colonialisme résilient, des touristes envahissants, ou des expatriés nantis de privilèges exorbitants, alors que leurs motivations, itinéraires et expériences avant, pendant et après l'époque coloniale, ont pourtant été assez peu décrits* ». Contre cette dénonciation, les auteurs revendiquent un défi « *qui contredit cet autre préjugé, celui-là européen, selon lequel tout mode de stabilité et de continuité de la présence africaine en Afrique ne saurait être envisagé, dans son sens, sans référence à la 'situation coloniale' (Balandier 1951). Préjugé selon lequel en somme, toute présence européenne en Afrique, quelle que soit la subjectivité dont elle participe, est fortement soupçonnée de perpétuer l'une ou l'autre des formes de*

¹⁰⁵ En fin de compte, personne ne pourrait s'autoriser à remettre en cause le concept structural de violences impériales sans faire un examen complet des services secrets, des interventions militaires, des exécutions des récalcitrants, comme Thomas Sankara tué par un successeur bien installé depuis dans la françafrrique. Comment peut-on recourir à un langage léger quand on devrait aborder les ventes d'armes, les perturbations militaires où les complicités dans des génocides ? Pourquoi en reste-t-on aux luttes de sens quand la simple existence physique est à risque, depuis la naissance des enfants des classes dominées jusqu'aux oppositions politiques, en passant par toute la gamme des exploitations économiques ? La science sociale académique, des comités d'éthiques pourfendus par P. Bourgois en passant par les post-structuralistes engoncés dans le nombrilisme du langage, est très loin des réalités pratiques impériales. A l'opposé, tout n'est pas impérial dans l'objet. Un papier édifiant de Corinne Cauvin Verner traite des « chercheuses d'or », femmes diplômées européennes qui cherchent des liaisons avec des Marocains fortunés. « Chantal, Momo, France, Abdou et les autres. Essai de typologie des économies affectives des couples mixtes à Marrakech », in M. Peraldi et L. Terrazoni, « Mobilités et migrations européennes en (post) colonies », *Cahiers, op. cit.*, pp. 153-173. C'est là où, à la marge, il est possible de rejoindre le fil théorique des organisateurs du numéro des Cahiers. Il existe toujours des stratégies individuelles, dans un monde pluraliste globalisé, qui échappent aux logiques linéaires de la domination impériale. Par ailleurs, tous les Etats ne se situent pas au même niveau d'autonomie dans l'affirmation de leur indépendance, y compris les élites « indigènes » des territoires non indépendants. Il manque, notamment, des comparaisons entre les élites antillaises françaises et anglaises.

violence et des rapports de domination institués par le colonialisme »¹⁰⁶. Or, cette déclaration de principe, largement infirmée par les propos des auteurs eux-mêmes dans leur introduction très stimulante, est tout autant remise en cause au travers des 16 contributions de chercheurs qui tous, pointent la migration de confort des Européens, la recherche de capitalisation, « l'occupation » locale des emplois, les segmentations socio-raciales et les tensions interactionnelles au quotidien.

A l'opposé de cette euphémisation scientifique, on trouve une œuvre engagée d'universitaires qui identifient d'entrée de jeu le rôle déterminant des agents d'un Etat impérial : « *Ce malaise dit l'altérité de cette terre, de cette société. Il dit de la façon la plus radicale : nous, Français, n'avons rien à y faire. Cette évidence absolue, il faut inlassablement la crier sur les toits, au moment où les nouvelles caravelles déversent sur ces îles les nouveaux pieds-noirs (pieds-blancs ?) : combien sont-ils en Martinique, 40 000, 60 000, pour 300 000 habitants ? Le Français, qui va aujourd'hui s'installer aux Antilles, est un idiot, ou un chien, du moins celui qui y demeure après avoir vu : impossible de ne pas savoir qu'il n'y vivra pas innocemment, n'y travaillera pas innocemment, y sera de trop, une tâche dans le paysage, un voleur d'emploi, un pion dans le jeu du colonialisme - qu'il le veuille ou non - une monnaie d'échange contre un Antillais 'bumidomisé' »¹⁰⁷. Au-delà d'une mise en forme militante qui aiguïsera tous ceux qui sont prompts à dénoncer les amateurs de dénonciations, il est intéressant de soulever ce contraste, comme on le ferait en méthodologie sociologique d'un raisonnement par l'absurde, entre l'hyper-euphémisation du vernaculaire académique et l'acidité critique du discours intellectuel. Si Aimé Césaire lui-même, cet homme raffiné qui avait des allures de dandy, recourait à l'expression « *génocide par substitution* » quand il évoquait les Métropolitains venant à la Martinique, qui a dénoncé ses propos ? Tandis que peu se priveront de le faire à l'égard d'Alain Brossat ou d'Edouard Glissant, et tous les rédacteurs des *Antilles dans l'impasse* ? Peut-on le faire, au vu des quelques mille thèses qui lui sont consacrées, des citations internationales permanentes renvoyant à la célébration de l'un des fondateurs majeurs des courants critiques « post-coloniaux » ? Beaucoup d'universitaires seraient gênés en s'en prenant à lui et en fustigeant cette expression si excessive pour un grand intellectuel qui fut par ailleurs le maire de Fort de France pendant 50 ans. Alors, la plupart des académiciens le célèbrent toujours, mais sans discuter au fond ce concept clé de l'occupation coloniale, tandis que son bras droit, Camille Darsière, avant lancé un jour*

¹⁰⁶ « Anthropologie des Européens en Afrique. Mémoires coloniales et nouvelles aventures migratoires », *Cahiers d'Etudes africaines*, LVI (1-2), 2016, pp. 9-27.

¹⁰⁷ Cette analyse troskyste et universitaire d' A. Brossat et D. Maragnès, suivie par des commentaires d'intellectuels martiniquais, pose clairement la donne dans un langage très fanonien. *Les Antilles dans l'impasse*, Paris, Editions Caribéennes/L'Harmattan, 1981. A la même époque, des universitaires et intellectuels antillais organisent un grand colloque autour de l'œuvre de F. Fanon, lors de l'inauguration d'un mémorial en son honneur. Notamment pour les sociologues locaux comme Michel Giraud, le grand écart entre son discours de 1982 (« *les dernières possessions coloniales françaises* » et « *la nécessité de rompre radicalement avec l'ordre colonial et néocolonial* », « *une situation néocoloniale* », « Portée et limites des thèses de Frantz Fanon sur la violence », Mémorial Frantz Fanon, Présence africaine, 1982, pp. 81-93) et ce qu'il écrit dans *Esprit* vingt cinq ans plus tard (« La République ignorée », n° 332, février 2007) est édifiant : « *Aujourd'hui, dans leur grande majorité, les Antillais se veulent des citoyens français* ». P. 49. Dans cette comparaison entre deux périodes se lit distinctement un mécanisme politique de renonciation à l'analyse scientifique des violences structurales.

d'exaspération : « *Dehors les Européens !* ». Ce déni bien entendu, cette surdité conceptuelle, constituent un indicateur des tactiques d'écriture des universitaires europ centriques qui, loin de prendre à bras le corps les dimensions les plus continuistes de la présence impériale et de ses effets majeurs sur la population colonisée (perte d'emploi, perte de statut, pérennisation des polarités socio-raciales et des dégradations de l'image de soi, perturbations quotidiennes de la vie sociale, etc) font comme si elles n'existaient pas ou ne pouvaient avoir la charge symbolique qu'elles ont localement.

Pour autant, penser les migrants de confort dans un ordre qui n'est plus le colonial d'avant - celui des sujets, de l'arbitraire et du pouvoir direct des élites blanches - autrement dit dans le cadre d'une démocratie de départementalisation (pour la France des Outre-mers) ou d'une coopération et d'accords privilégiés pour ce qui a trait aux relations entre l'ancienne puissance impériale et ses anciennes possessions devenues des « Etats », impose de retrouver des réalités sociales plus complexes qu'au temps du couplage entre colonialisme (présence territoriale) et impérialisme (domination d'une métropole sur un territoire externe avec ou sans colonisation)¹⁰⁸. Ania Loomba pose ainsi le problème de l'imbrication des réalités : « *Il peut sembler que l'âge du colonialisme est révolu et puisque les descendants des peuples colonisés vivent partout, dire que le monde entier est postcolonial. Mais pour commencer, le préfix « post » complique les choses parce qu'il implique un après en deux sens – temporel et idéologique, comme quelque chose qui remplace. C'est cette seconde implication qui est contestable : si les inégalités de la sujétion coloniale n'ont pas été éliminées, il est peut-être prématuré de proclamer la fin du colonialisme. Un pays peut être à la fois postcolonial (dans le sens d'être formellement indépendant) et néocolonial (dans le sens de demeurer économiquement ou culturellement dépendant) en même temps* »¹⁰⁹.

Pourquoi, en premier lieu, les recherches sur les Métropolitains et les expatriés, ou, pour le dire plus sociologiquement, les migrants blancs de confort, sont-elles si absentes du débat sur le colonialisme et l'impérialisme ou même sur le « postcolonial dans les Outre-mers » ?

Une première façon de résoudre le problème consiste à débusquer comment un certain courant de la science politique ou de la sociologie politique confine le questionnement aux logiques politiques propres aux démocraties. En paraphrasant Edouard Glissant qui, dans *Le discours antillais*, reprochait aux Martiniquais d'avoir préféré l'égalité à la liberté, on peut dire que le débat scientifique s'inscrit dans les objets construits par le « format colonial » lui-même. Les chercheurs s'inclinent en quelque sorte sur les formes existantes de la domination politique impériale : départementalisation, égalité, citoyenneté, débat électoral, sur fond de cadre structural inchangé (structures économiques, groupes socio-raciaux, répartition des postes, hiérarchie du pouvoir) comme l'ouvrage de J.P. Dozon, *Frères et sujets*, le révèle remarquablement au-delà de son emprise par l'idéologie universaliste. Avec la thématique de « l'égalité », la question coloniale/impériale passe à l'arrière plan,

¹⁰⁸ Pour une analyse logique des termes « colonialism » et « imperialism », F. Coronil, « After Empire : Reflexions on Imperialism from the Americas », in A. L. Stoler, C. McGranahan & P. C. Perdue, *Imperial Formations*, op. cit., pp. 241-271.

¹⁰⁹ A. Loomba, *Colonialism/postcolonialism*, New York, Routledge 1998, p. 7

sans disparaître, mais en étant secondarisée. Ce type de recherche met en valeur un jeu pluraliste dans lequel les colonisés sont pris eux-mêmes¹¹⁰, ce qui a pour effet majeur, de conduire à postuler d'entrée de jeu une logique de cause à effet entre ce jeu pluraliste et la « décolonisation » ou « legs colonial » : « *Ce texte a pour but d'examiner les liens, interactions et influences réciproques entre le processus actuel de décolonisation en Nouvelle-Calédonie – archipel français du Pacifique Sud – et les recherches en sciences sociales. Décolonisation en matière scientifique, recherche en contexte de décolonisation* »¹¹¹. De même, la capacité à revendiquer des droits pour les peuples autochtones, alors même que l'auteur insiste sur la minorité ethnique du peuple colonisé (Nouvelle-Zélande ou Australie) et l'impossibilité de l'indépendance, vaut processus de décolonisation¹¹². Cette perspective faussée autour de la « décolonisation », en termes d'égalité et de citoyenneté, dans laquelle est aussi prise J.P. Dozon, est élaborée depuis longtemps par les chercheurs martiniquais du CRPLC pour qui le refus de l'indépendance par Aimé Césaire dans les années 1950 est légitime dans une aspiration à « l'égalité de rattrapage » par rapport à la métropole.

« Le choix initial de l'intégration citoyenne que nous venons de souligner, aussi vague que fût la représentation que se faisaient de celle-ci la plupart de ceux qui la poursuivaient, n'a rien de paradoxal. Car les « nègres » des colonies américaines n'avaient finalement d'autre choix pour commencer à oeuvrer à leur émancipation que de conquérir l'égalité sociale et politique au sein de l'ensemble national français, enfin débarrassé de ses oripeaux coloniaux, et pour ce faire de s'employer, au plan culturel, à maîtriser les codes dominants de cet ensemble qu'il s'agissait de retourner contre le colonisateur, les « armes miraculeuses » dont Aimé Césaire parla le premier. En effet, leur « identité » ne s'enracinant pas, ou plus, dans un arrière-pays autochtone qui aurait préexisté à la colonisation, mais étant en train de se former entièrement dans le creuset de la plantation esclavagiste sous la pression du rapport colonial, ici fondateur de toutes choses, ils ne pouvaient donc plus revendiquer une altérité culturelle radicale vis-à-vis du colonisateur. Ils n'avaient pas, pour penser et agir leur libération – à l'inverse d'autres victimes qui ont été colonisées sur la terre et dans la culture de leurs ancêtres –, la ressource d'associer leur idéal d'émancipation à un projet, même illusoire, de retourner à une tradition et à un ordre antécoloniaux qu'il suffirait d'exhumer des couches historiques les recouvrant. Ainsi c'est, sous le régime de la colonie, la revendication d'égalité qui s'impose aux Antilles françaises et ce, au détriment d'une revendication d'indépendance »¹¹³.

Cette sorte de déterminisme revisité de la servitude volontaire fait l'impasse sur une sociologie de la domination impériale, appréhendable au travers de la fabrication du capital symbolique et des habitus, mais plus spécifiquement d'une étude de l'offre politique et des transactions d'intérêt entre les élites dominantes (Békés, mulâtres, Etat français). En s'alignant sur les points de vue des acteurs (Etat colonial comme élites colonisées soumises aux cadres de la citoyenneté du colon), les auteurs qui défendent ce point de vue ne retiennent du politique qu'une logique

¹¹⁰ S. Marie, « Benoît Trépied, *Une mairie dans la France coloniale. Koné, Nouvelle-Calédonie*, Paris, Karthala, 2010, 391 p., ISBN 978- 2-81110411-9 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2/2011 (n° 58-2), p. 218-219.

URL : www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2011-2-page-218.htm.

¹¹¹ B. Trépied, Recherche et décolonisation en Nouvelle-Calédonie contemporaine : lectures croisées, *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2011, 24, pp. 159-187.

¹¹² Ibid.

¹¹³ M. Giraud, « Revendication identitaire et 'cadre national', *Le Seuil/Pouvoirs*, 2005/2, n°113, pp. 89-100. Lire aussi : A. Célestine, « La lutte des Antillais pour l'égalité », *GISTI/Plein droit*, 2007, 3, n°74, pp. 36-40 ; J. Dumont, « La quête de l'égalité aux Antilles : la départementalisation et les manifestations des années 1950 », *La Découverte, Le mouvement social*, 2010, 1, n° 230, pp 79-98.

abstraite et culturaliste de « peuple » s'alignant souverainement et culturellement dans le creuset français, sans étudier le rôle des élites locales marchandant leur dépendance. C'est ce que dit fort simplement F. Cooper en étudiant l'empire français : « *This complex, differentiated empire, did not produce a clear and stable duality of metropole/colony, self/other, citizen/subject. Political activists in the colonies, until well into the 1950s, were not all intent upon asserting the right to national independence ; many sought political voice within the institutions of the French Empire while claiming the same wages, social services, and standard of living as other French people* »¹¹⁴.

Les chercheurs les plus « républicains » déplacent la question objectiviste de la situation coloniale et des luttes socio-raciales (à commencer par la division socio-raciale entre Noirs et l'existence d'une zone grise) à celle d'une culture globale unanimiste et d'une rationalisation politico-scientifique des choix politiques d'un leader attaché à la République¹¹⁵, sans étudier les profits attachés à la dépendance. Non pas ceux d'une présumée égalité, à propos de laquelle le statut de départementalisation ne change rien au fond, si l'on veut bien étudier les inégalités sociales et le maintien du « préjugé de couleur ». Mais bien les profits attachés au maintien d'un statu quo social au sens large qui sont justement masqués par les incantations politiques autour de l'égalité de droit. D'où la virulence des chercheurs locaux à déconstruire tout discours sur l'impérial¹¹⁶. Dans cette confrontation entre violences structurales - ou pour reprendre une expression à C. Chivallon, « *l'étonnante longévité des cadres structurels contraignants* »¹¹⁷ - et effets « décolonisants » du jeu démocratique, les partisans du second choix n'évoquent pas la présence des migrants blancs comme une réalité impériale. Si les minorités blanches installées sont étudiées, au même titre que n'importe quelle minorité, les « expats » sont quant à eux noyés dans ce jeu des flux libres relevant des « libertés publiques » et de « l'égalité entre citoyens », alors que pendant la période « coloniale », ils étaient largement étudiés dans les termes de l'impérial. Leur nationalité et leur inscription dans un Etat des « droits de l'homme » et des « protections sociales » les exonèrent de toute recherche en termes de violences ou simplement de migrations à problème en tant que « voleurs d'emplois » ou zone tampon permettant à l'Etat du centre de contrôler des postes clés « ultrapériphériques », ce qui est parfaitement identifié par J.P. Dozon. Tout au contraire, les Comoriens qui se rendent illégalement à Mayotte seront étudiés en tant que « migration à problème », comme les Dominicains ou les Saintes-Luciens pour les Antilles. Ces migrants de luxe ne constituent pas un « problème », sauf du côté des locaux qui parlent de « *préférence locale* » ou de « *génocide par substitution* ».

Toutes ces analyses en termes de départementalisation, d'égalité, de citoyenneté, doivent être comparées avec celles qui, étudiant les pays occidentaux impériaux, insistent banalement sur le couplage entre formalisme démocratique et maintien de violences politiques, ce qui a été longtemps le cas des USA. « *Dans l'Hémisphère occidental, la réalité est celle d'un groupe composé d'esclaves et*

¹¹⁴ F. Cooper, *Colonialism in Question. Theory, Knowledge, History*, Berkeley, University of California Press, 2005, p. 22.

¹¹⁵ P. Bruneteaux, *Le colonialisme oublié, op. cit.*, chapitre 4.

¹¹⁶ F. Réno, « Lecture critique des notions de domination et d'identité chez les écrivains-militants de la créolité », *Pouvoirs dans la Caraïbe*, revue du CRPLC, dossier spécial 1997.

¹¹⁷ C. Chivallon, *L'esclavage, du souvenir à la mémoire, op. cit.*, p. 175.

d'hommes libres de couleur vivant, dans la plupart des cas, entre les zones grises d'une citoyenneté nominale, au milieu d'un Etat qui, tout en célébrant la liberté et la démocratie, n'en reste pas moins dans son fondement, un Etat esclavagiste »¹¹⁸. Sans plus penser aux USA de Tocqueville si finement déconstruites par H. Thomas¹¹⁹, mais en conservant cette coupure comme idéal-type et point de comparaison, pourquoi ne pas importer ce type de raisonnement dans l'étude de nos sociétés « d'Outre-mer » actuelles avec les modulations sociologiques nécessaires renvoyant aux effets de droit ?¹²⁰ Justement, que deviennent ces Libres de couleur dans un jeu social presque immuable où comme le dit poétiquement C. Chivallon « *les luttes sociales rejouent à chaque fois l'ancestral rapport de force parce que les édifices sociaux y restent irrigués par leur assemblage fondateur* »¹²¹ ? Comment l'inscription des anciens esclaves, auparavant hors du jeu politique démocratique, dans le nouveau cadre pluraliste, affecte-t-il le sens définitionnel du cadre macrosocial ? Pourquoi privilégier une entrée par la dimension politique la plus légitime (le vote) quand l'ensemble du système social et le fonctionnement des élites se reproduisent presque à l'identique depuis plus d'un siècle ? Comment ne pas voir que les Métropolitains ont une place structurale dans ces « *positionnements ancestraux* », un rôle de gestionnaires coloniaux mais aussi de tampon au même titre que les Mulâtres/Libres de couleur étudiés par G. Heuman ou O. Paterson¹²², tout en ayant leur spécificité sociale, à savoir des logiques de mobilités individuelles parfois non étatique-ment stratégiques mais toujours dans un cadre politico-juridique protecteur qui donne à voir la « nécessaire » présence des techniciens, coopérants, gestionnaires, experts, chercheurs et autres acteurs professionnels devant se déplacer pour « coopérer » et « développer » des indigènes incapables ?

Une seconde façon de poser le problème des Métros est de comparer les études des intellectuels noirs ou colonisés avec les travaux des chercheurs blancs, centrés sur la « créolisation » dans le nouveau monde,

Bien avant l'arrivée du courant dit des *postcolonial studies*, une pensée sur le colonial a existé tout au long du XX^e siècle. Mais de manière fragmentée, marronne, genre mineur et essayiste (Césaire, Memmi, Glissant) dans une science sociale traversée par une « anthropologie sociale et culturelle » dominante dans l'espace occidental jusqu'à la fin des années 1960, avant que les sciences sociales (histoire, sociologie) ne s'en emparent. Tandis que la « science des sauvages », l'anthropologie, demeurait campée sur l'étude holiste des « peuples » (métissages, analyse des types de population sur chaque île), de leur système symbolique (famille/parenté et alliances, langage et oralité mythologique, magico-religieux autour de la pharmacopée et des maladies comme de la chasse ou de la pêche), des restes de la

¹¹⁸ A. Mbembe, *Critique de la raison nègre*, op. cit., p. 52-53.

¹¹⁹ H. Thomas, *Tocqueville en Alabama*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, coll. « Kritikos », 2014.

¹²⁰ Qui hésiterait à dire qu'avant 1962, l'Algérie était sous domination coloniale et impériale française ? Si les territoires colonisés par la France sont pensés comme tels, pourquoi valider pour l'Algérie ce qui est refusé pour les « Outre-mer » ? N'est-il pas ironiquement amusant de constater que l'ONU dénonce le rôle impérialiste de la France à Mayotte ?

¹²¹ C. Chivallon, *L'esclavage, du souvenir à la mémoire*, op. cit., p. 175.

¹²² G. Heuman, *Between Black and Whyte : Race, Politics and the Free Colored in Jamaica, 1792-1865*, Wesport, Greenwood Press, 1981 ; O. Patterson, *Slavery and Social Death : A Comparative Study*, Cambridge, Harvard University Press, 1982.

culture africaine (dont le chantre est Richard Price)...etc, de leur côté, des *natives* rebelles, penseurs éclectiques à cheval sur le monde intellectuel et leur vie sociale, tentaient de remplir le vide, celui d'une pensée sur la démesure des violences extrêmes du colonial : dans les Amériques noires, des écrivains comme A. Césaire, E. Glissant, CLR James ou LeRoi Jones, des acteurs politiques comme J. Marti, E. Williams ou M. Manley, des psychiatres comme F. Fanon, tentaient d'objectiver le monde colonial et impérial qu'ils vivaient de l'intérieur¹²³, quand ce n'était pas en situation de guerre (Marti à Cuba, Bishop à Grenade, Fanon en Algérie). L'anthropologie blanche des « Amériques noires » - si l'on excepte les réflexions de Roger Bastide¹²⁴ - comme celle de l'Afrique ont longtemps évacué de leur champ d'étude les structures globales dans lesquelles leurs « chercheurs blancs »¹²⁵ se déplaçaient et opéraient en toute tranquillité au point que, par inversion, Jean Rouch en a fait un thème de film en mettant en scène un anthropologue noir étudiant les indigènes de Paris. Le souci de la monographie en isolat ethnographique de groupes autochtones, l'insistance sur l'homogénéité du groupe noir disposant de sa « propre culture » entre primordialisme et créolisation/hybridation, entre Africanité et américanisation - et en dépit de sa prétention à l'entre-deux et à l'hybridité, Paul Gilroy demeure aussi enfermé dans une dimension culturaliste essentialisante de la *Black Atlantic* puisqu'il ne pense pas les divisions socio-raciales à l'intérieur des groupes de « Noirs » eux-mêmes¹²⁶-, ont rendu caduque tout ce qui pouvait donner à

¹²³ Notamment sur le plan culturel, avec les effets d'une école assimilationniste, avec la violence symbolique d'une école métropolitaine imposant ses cadres dans un pays à l'histoire, aux propriétés socio-démographiques et aux manières de vivre très différents. Sur ce thème (M. Leiris, *Contacts de civilisation en Martinique et en Guadeloupe*, Paris, Gallimard/UNESCO, [1955] 2001 ; M. Giraud, 1979, *Races et classes à la Martinique. Les relations sociales entre enfants de différentes couleurs à l'école*, Paris, Editions Anthropos, 1979). E. Glissant fonda en 1967 son Institut Martiniquais d'Etudes « pour combattre l'aliénation que constituent des études françaises comme base de culture dans un pays noir et pour promouvoir un enseignement de l'histoire, la géographie, la littérature martiniquaise et antillaise en plus des études françaises de préparation au baccalauréat ». D. Radford, *Edouard Glissant*, Paris, Seghers, 1982, p. 26.

¹²⁴ *Le proche et le lointain*, Paris, Editions Cujas, 1970, notamment pp. 15-33 sur les préjugés. On appréciera cette remarque : « *Nous sommes toujours des missionnaires* ». p. 21.

¹²⁵ C. Chivallon a le mérite de poser la question de sa présence à la Martinique en ces termes : « *Dans des contextes aussi marqués historiquement, comment passer sous silence les modalités d'une rencontre a priori dissymétrique entre des personnes aux appartenances sociales et culturelles éloignées, celles de mes interlocuteurs et les miennes, entre le fait que, 'blanche' métropolitaine dotée du statut de chercheur académique, je vienne étudier auprès des Martiniquais 'noirs' issus des milieux le plus souvent modestes ou des classes moyennes de la fonction publique* » ? *L'esclavage, du souvenir à la mémoire*, op. cit., p. 189.

¹²⁶ P. Gilroy, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Paris, (trad.) Kargo, 2003. Pris dans un culturalisme poststructuraliste où n'existent que les pratiques culturelles d'artistes ou d'entrepreneurs de cause, il omet non seulement de faire la sociologie de l'offre (en prenant les produits comme des produits naturels de tous les Noirs), mais aussi, bien sûr, de montrer les décalages multiples entre les élites soumises et les élites rebelles (celles qu'il étudie), entre les élites territorialisées ou diasporiques et la masse des prolétaires des usines et des champs ici ou là-bas. La création de son nouvel objet, l'hybridation géographique dans les habitus des offreurs ou ce qu'il appelle « *la spatialité dans l'idée de la diaspora* » (p. 252), renforce encore ce pouvoir d'abstraction des universitaires hors de la sociologie des conflits socio-raciaux internes au groupe étudié. On pourrait parler d'une double réification, réification déjà présente chez tous ceux qui pensent les « Noirs ». C'est au moins le mérite d'A. Mbembe dans sa *Critique de la raison nègre* (Paris, La Découverte, 2013) d'offrir des pages nombreuses sur ces divisions socio-raciales depuis la construction des plantations esclavagistes.

penser la différence socio-raciale exogène (contrôle de la métropole) ou endogène (fabrication des groupes autour des plantations et plus largement de la maintenance du système colonial). Dans les « Amériques noires », le primat accordé aux pratiques collectives hors travail et hors du politique ne permettait de retenir, des logiques socio-raciales, que les jeux coloristes et interindividuels de classement (J.L. Bonniol dans un espace local restreint ; M. Giraud dans une école¹²⁷). Les concepts de métissage et de créolisation versus le primordialisme africain dominaient leurs débats (Bastide, Benoist, Price, Bonniol, Jolivet) dans une perspective abstraite hors des rapports de domination économique et politique structureaux. Presque jamais, il n'était question de nouer ensemble la problématique de la racialité *et la morphologie* économique et politique des « communautés » étudiées en ce qu'elles traduisaient et traduisent des procédés nouveaux du néo-colonial, de distribution pérennisée de la propriété, des ressources et des revenus où les Blancs forment toujours une élite minoritaire agissante (que ce soient les Blancs-créoles ou les expatriés) par où se maintient toujours le jeu coloriste et les enjeux du métissage. Les violences structurales ont toujours été hors de propos, au mieux les effets « postcoloniaux » ont-ils été rappelés de temps en temps au travers du colorisme et des légitimités de couleur, tandis que le poids structural du néocolonial se lit dans les compartimentages socio-raciaux groupaux renvoyant à des structures economico-politiques alignées sur ces différenciations : « *La Martinique n'a pas encore atteint le stade de la désethnicisation et de la déracialisation propre au projet créoliste. Au contraire, ces frontières persistent (...) Les activités sportives ou culturelles à forte connotation identitaire s'inscrivent dans cette logique qui tend à imputer des places et des rôles précis aux divers groupes en confortant la dichotomie 'eux-nous' caractéristiques des relations interethniques. Cela se retrouve dans les compétitions de gommiers ou de yoles rondes. Cette créolisation de la yole rend sa pratique quasi inaccessible aux 'Métros'. (De même), leur participation en tant que membres de groupes carnavalesques reste exceptionnelle* »¹²⁸. Les spécialistes de la créolisation, à moins de définir la créolisation comme un processus ethnicisant contre les Blancs, ont un peu vite marqué un territoire scientifique en recourant à un concept fortement lié à l'identification d'un processus de métissage et d'hybridation autour d'une langue et d'une histoire commune. Car, au-delà même de ce creuset qui n'interdit pas des divisions coloristes contre les Blancs ou contre les Noirs, c'est l'impossible communauté des « Noirs créoles » pris dans la situation néo-coloniale qu'il faut penser, tant les modes de vie, les distributions de ressources et les labellisations internes les *fragmentent* au regard des rapports sociaux coloniaux¹²⁹.

¹²⁷ M. Giraud, *Races et classes à la Martinique. Les relations sociales entre enfants de différentes couleurs à l'école*, Paris, Editions Anthropos, 1979 ; J.L. Bonniol, *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des « Blancs » et des « Noirs »*, Paris, Albin Michel, 1992.

¹²⁸ J.F. Bruneaud, « Le 'Métro' martiniquais », *op. cit.*, p. 96 et 101-102. Il existe une littérature scientifique très riche sur la question des segmentations socio-raciales en Caraïbe. Citons notamment R. R. Premdas, « Elections, Identity and Ethnic Conflict in the Caribbean. The Trinidad Case », *Pouvoirs dans la Caraïbe* [En ligne], 14 | 2004. URL : <http://plc.revues.org/246> ; N. B. Barnes, « Face of the Nation : Race, Nationalisms and Identities in Jamaican Beauty Pageants », *The Massachusetts Review*, Vol. 35, No. 3/4 (Autumn, 1994), pp. 471-492 ; H. Watson, « Theorizing the Racialization of Global Politics and the Caribbean Experience », *Alternatives. Global, Local, Political*, Vol. 26, n°4, (Oct.-Dec. 2001), pp. 449-483.

¹²⁹ D'où la fracture socio-raciale majeure entre « Noirs » eux-mêmes, entre ceux qui historiquement ont été des alliés des Békés et de l'Etat français, et ceux qui ont toujours subi une position dominée,

Par ailleurs, ils n'ont jamais objectivé ce qui n'est pas « anthropologique », à savoir ces Blancs comme eux qui se déplacent librement vers les Amériques noires et portent administrativement, a fortiori économiquement, l'Etat impérial. La focale mise sur les autochtones segmentait l'espace du pensable, faisant du Blanc, dans la perspective coloriste, un arrière-plan jamais interrogé, comme ne l'était pas davantage leur propre rapport à leur migration scientifique routinière¹³⁰.

Une troisième orientation théorique a contribué à masquer l'importance de ces groupes sous perfusion qui servent de maillon à l'ordre néocolonial. En fait, les penseurs locaux ont cherché aussi à décrire des luttes « indigènes » contre l'occupant. Ce mouvement d'études sur le colonial désormais bien identifié dans le champ scientifique vient de l'Inde. Les *Subaltern studies* (années 1980) sont initiées par des historiens dont son fondateur R. Guha (1999) a écrit l'un des ouvrages socio-historiques les plus pertinents sur la question des luttes politiques paysannes anti-coloniales en Inde. A noter que ces courants s'imbriquent souvent, la pensée des *Subalterns* étant d'abord liée aux fondateurs des *cultural studies* anglaises (Thompson, Willis, Hoggart) au travers des analyses de mouvements sociaux et politiques des dominés, paysans ou ouvriers. Sarkar, Chatterjee ou Guha ont d'abord lu Gramsci mais surtout Hobsbawm ou Thompson¹³¹. C'est au moins autant le colonial en tant que tel qui est au centre de leur œuvre que l'ambition de redonner toute son importance aux luttes ou insurrections « par le bas » des oubliés de l'histoire écrite par les élites aussi bien indiennes qu'anglaises. Dans cette optique des résistances, on voit James Scott préfacier une réédition de l'ouvrage majeur de R. Guha tandis que le texte caché des dominants est relégué. L'impératif de « politique scientifique » qui se dévoile dans le choix des objets a pu minorer l'intérêt pour les administrateurs coloniaux ou les migrants issus des métropoles, surtout dans la période dite « post-coloniale », alors qu'en, Inde, un processus de blanchiment de la peau affecte profondément les élites indiennes, ce qui est bien analysé pour les Antilles par les travaux de Juliette Sméralda.

Avant-dernière orientation qui contribue à passer sous silence le monde des expatriés, dans les années 1990, les *post-colonial studies* développées dans le monde anglophone et enracinées surtout aux USA (avec notamment le trio fondateur E. Said, G.C. Spivak et H. Bhabha) proposent des analyses de littérature comparée et des essais de déconstruction des catégories de pensée des Occidentaux, tout en montrant les atteintes culturelles des populations colonialisées. Elles proviennent à l'origine d'un ensemble de travaux de professeurs de littérature issus du monde colonial anglophone (Inde, Moyen-Orient) qui ont rayonné dans les universités anglaises ou américaines. Universitaires en un sens, mais critiqués pour leur manque de

l'essor des classes moyennes venant complexifier le tableau d'une dualisation entre « l'aristocratie mulâtres » (la « *colortocracy* » pour reprendre l'expression à E. Anderson) et les « nègres en bas feuille ». Le concept de zone grise est une invitation à penser la place des groupes socio-raciaux à l'intérieur d'un rapport colonial local. P. Bruneteaux, *Le colonialisme oublié, op. cit.*

¹³⁰ Pour un travail pionnier en la matière, S. Guyon, « Des 'primitifs' aux 'autochtones'. Savoirs ethnologiques et politiques publiques en Guyane de 1946 à nos jours », in « Outre-mers indigènes », *Genèses*, op. cit., pp. 49-70.

¹³¹ Chaturvedi V. (dir.), *Mapping Subaltern Studies and the Post-Colonial*, London, Verso, 2000. Lire aussi R. Bertrand, « Politiques du moment colonial. Historicités indigènes et rapports vernaculaires au politique en 'situation coloniale' », *op. cit.*, p. 6.

scientificité par ailleurs, ces courants littéraires ou essayistes ont été dominés, et le sont toujours, par leurs œuvres phares qui visent cette fois-ci directement les Blancs. Si l'enjeu essentiel est de déconstruire le discours occidental ethnocentrique du colon et de ses soutiens idéologiques, notamment en disséquant les discours politiques, journalistiques, littéraires de l'époque officiellement coloniale, ne faut-il pas aussi, sans révérence, se demander ce que ces études de bureau ont induit, en termes de dénégations quant aux possibles descriptions contemporaines ethnographiques à entreprendre de ces mêmes Occidentaux cette fois-ci dans les pays « ex-colonisés » tandis que ces intellectuels s'épanouissent dans des Universités occidentales au milieu de chercheurs blancs qui sont étroitement liés au projet impérial comme le détaille encore J.P. Dozon ? Peut-on faire la sociologie de l'occupation du territoire allogène quand on est soi-même partie prenante du phénomène, dans l'autre sens¹³² ? Une certaine migration de confort, élitiste, freine sans aucun doute l'analyse d'une autre migration de confort, dans laquelle sont pris aussi les chercheurs. On pourrait parler d'un effet de blanchitude ou d'occidentalisation au travers d'une aliénation par l'Université elle-même. Il n'en reste pas moins vrai que la critique radicale des points de vue des Blancs, même si elle s'adosse parfois paradoxalement - et doublement - à des penseurs blancs dits post-structuralistes qui ont peu pensé l'impérial, a initié un courant important dans la science sociale des pratiques des Blancs pensant, de loin ou sur place, les réalités indigènes.

Le dernier obstacle à une pensée sociologique des Blancs migrants chez les « anciennement colonisés » réside dans la fixation non problématique de l'objet sur les questions de mémoire, de transmission, de cultures, lesquelles sont essentiellement débattues en Europe. Si cet objet est en soi légitime, il a pour propriété majeure d'être polarisé sur le passé (tous les historiens ayant travaillé sur l'abolition de l'esclavage et son traitement républicain jusqu'à aujourd'hui). Quand il interroge le présent, notamment autour des recherches de sociologues ou d'historiens sur les pratiques des Blancs (expositions universelles, zoos humains, racisme et discriminations, relégation des Noirs au music-hall, manuels scolaires, mémoire de conflits, de luttes ou de soulèvements...), il se fixe sur la métropole¹³³. Surpolitisées, les questions autour de la mémoire, du rôle « positif » de la colonisation¹³⁴, des mouvements sociaux constitués autour des enjeux mémoriels, ont largement contribué à passer sous silence des objets centrés sur l'Outre-mer, comme si la question coloniale ne pouvait plus être qu'une question post-coloniale, un enjeu « mémoriel » dans une France décolonisée qui porte en elle les stigmates d'une période révolue. Les travaux consacrés au « *legs colonial* » sont à cet égard des

¹³² Avec une ironie mordante, J.F. Bayard réduit l'arrivée des post-colonial studies à l'arrivée d'intellectuels issus des colonies dans les Universités occidentales. *Les études postcoloniales, un carnaval académique*, Paris, Karthala, pp. 6-7. C'est faire peu de cas des études critiques d'intellectuels colonisés depuis deux siècles, comme il le reconnaît (p. 20). Mais il y a, derrière cette mise à l'index rapide, une vérité sociologique à appréhender.

¹³³ N. Bancel (et al.), *Zoos humains, de la venus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002 ; C. Zytnicki & C. Bordes-Benayoun, *Sud-Nord. Cultures coloniales en France (XIXe-XXe siècles)*, Toulouse, Privat, 2004 (à noter que quelques articles traitent des Français au Maghreb au moment de la décolonisation) ; P. Blanchard & S. Lemaire, *Culture impériale, 1931-1961. Les colonies au cœur de la République*, Paris, Autrement, 2004.

¹³⁴ R. Bertrand, *Mémoires d'empire. La controverse autour du 'fait colonial'*, Bellecombe-en-Bauges, Le Croquant, 2006.

sortes de caricatures scientifiques, tant elles réduisent l'objet à des « restes » postcoloniaux, des « survivances » au lieu de cerner les violences structurales continues au sein de processus impériaux renouvelés au travers de pratiques, de groupes, et de ressources. En prétendant proposer une perspective complexe, en mobilisant M. Weber contre « *la chaîne causale univoque* », J.F Bayart et R. Bertrand obscurcissent l'étude des phénomènes de domination¹³⁵. La politique du ventre constitue une sorte de culturalisme historiciste qui focalise l'analyse sur des élites africaines dans leur autonomie d'action sans étudier concrètement les institutions occidentales qui la rende impossible ou presque (institutions financières, multinationales, poids des ONG, actions des Etats, actions déléguées, comme celle du mercenaire Bob Dénard pour la France).

Contre ces analyses en termes de flux abstraits, culturels, suppose de repositionner l'objet sur des groupes bien réels, des calculs de profits, des pratiques militaires ou des pressions politico-économiques qui, une fois encore, sont magistralement mis en lumière, pour le cas français, par les recherches de J.P. Dozon ou les révélations de F. X. Vershave. La présence du Blanc, les analyses migratoires, les logiques de capitalisation, inscrite dans des flux migratoires, interrogent des dimensions bien concrètes de la mémoire agie et agissante¹³⁶ : le rêve de l'aventure exotique. Si, dans ce paysage très franco-centré, l'ouvrage majeur de C. Chivallon porte sur le lien entre les structures coloniales reproduites jusqu'à aujourd'hui et les mémoires souterraines des dominés noirs dont les ancêtres ont participé à une insurrection contre le pouvoir colonial béké et métropolitain¹³⁷, la focale invite tout de même à interroger le rôle structural des Blancs dans la perpétuation d'un sentiment d'infamie qui fut distribué par la justice des Blancs. En poursuivant la démarche de l'anthropologue, il ne s'agit plus de s'intéresser, à partir de phénomènes analyseurs que sont des conflits locaux « outre-mer », à la mémoire-souffrance des Noirs, mais, en suivant les plaisirs de la vie locale des Métropolitains, il faut prendre comme objet les parcours de la mémoire-jouissance ; même si la réalité vécue apporte de nombreuses déconvenues auprès des enquêtés. L'enjeu est, au bout du compte, aussi bien sur le plan heuristique que pratique, de comprendre les logiques

¹³⁵ « De quel legs colonial parle-t-on ? », in « Pour penser la question postcoloniale », *Esprit*, décembre 2006, pp. 134-160. Des phrases de type « *L'ampleur de la mise en dépendance de l'Afrique ou de l'Asie a longtemps été exagérée* », et l'imbroglie démonstratif d'un article masquant derrière l'historicité des sociétés colonisées ou la combinatoire de facteurs explicatifs faisant la part belle aux déterminations réciproques entre colons et colonisés (notamment les circulations, les marchandages, les complicités) les concepts les plus évidents tel que l'impérialisme, terme symptomatiquement absent de l'article des chercheurs du CERI. Outre que ce type d'euphémisation gagnerait à être mis en perspective avec les recherches ethnographiques de M. Taussig, Paul Farmer, Nancy Scheper-Hughes, Philippe Bourgois ou Ann Stoler, mentionnons cette banale introduction de Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin présentant leur dictionnaire *Post-Colonial Studies. The Key Concepts* : « *Many of the issues surrounding the topic of globalization (the place of the 'glocal' ; the function of local agency under the pressure of global forces ; the role of imperialism in globalization ; the connection between imperialism and neoliberal economics) are addressed, and continue to be addressed by the post-colonial analysis of imperial power* », London & New York, Routledge, 2010, p. vii. Parler d'impérialisme est tout simplement impossible en France à l'heure actuelle dans le monde le plus académique de la science politique.

¹³⁶ Sur cette double face de la mémoire dans l'habitus, C. Chivallon, *L'esclavage, du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe*, Paris, Karthala-CIRESC, 2012, pp. 22 et 176.

¹³⁷ C. Chivallon, *L'esclavage, du souvenir à la mémoire*, op. cit.

banalisées de passage dans cette mémoire agie et agissante qui fait passer le « Français » migrant pour un « Métro » légitime quoique plaintif une fois sur place.

Comment dès lors, en second lieu, articuler concrètement la problématique des Métropolitains avec celle du néocolonialisme ou de l'impérialisme¹³⁸ ? Comment, dès lors, développer empiriquement le postulat des violences structurales dans un système politico-économique impérial ? Comment réimporter aussi les logiques de décolonialité - les contributeurs des *Cahiers* montrent comment certains expatriés (les plus dominés ou les 'dominants dominés' selon la terminologie de P. Bourdieu) tentent désespérément de sortir du cadre néo-colonial et sont rattrapés par les effets structuraux des violences structurales, dans le style : « Retourne habiter avec les Toubabs ou les Vazahas » - et sont-elles là où on pense les identifier, à savoir dans la départementalisation ou dans les comportements individuels de nouveaux acteurs de la coopération aspirant à mimer l'Autre auparavant réduit au « nègre infâme » ? Comment tenir compte, sans forcément parler d'aliénation, des représentations culturelles « tactiques » ou « stratégiques » des populations locales et notamment des scores électoraux en faveur du maintien dans l'Etat français ? Comment penser un colonialisme de peuplement de « Blancs » disséminés sans politique ad hoc de regroupement ou de mobilisation ? Quelle est la nature de cet impérialisme de colonisation où, derrière l'évidence de territoires sans indépendance, le public concerné cherche à se faire « aimer » des populations locales sans forcément toujours les exotiser ou les enfermer dans un « *culturalisme primitiviste* »¹³⁹ pourtant tenace ?

¹³⁸ Ainsi, l'enjeu est d'interroger la rapidité avec laquelle on privilégie le concept « post-colonial studies ». Si ce syntagme prête à conséquence pour nombre de pays africains, que dire alors de son usage dans des territoires qui ne sont pas devenus indépendants ? Les notions de J.F. Bayart - « *legs* » « *brève parenthèse* » « *tropisme dépendantiste* »-, sont-elles transposables dans des îles caribéennes dont l'immense majorité n'a qu'une indépendance de façade et dont la plupart ont renoncé, suffrage à l'appui, au décrochage avec la métropole ? Cet exemple de la Caraïbe est une invitation à différencier les situations « coloniales » et à les comparer au regard de cette ouverture plus large sur le tryptique évoqué. Plutôt que d'imposer une expression unique ou de trancher arbitrairement entre un « colonial » et un « post-colonial », ne faut-il pas plutôt moduler les logiques d'ancrage des pratiques impériales et ne considérer le formalisme politique de l'indépendance que comme l'une des variables pertinentes, tout en interrogeant d'ailleurs les pratiques politiques, économiques et symboliques des nations dites indépendantes ? On se positionnerait alors dans un espace avec à un pôle une analyse des héritages coloniaux au sein d'Etats relativement puissants (Inde, Brésil, Chine, Corée du Sud) et, à l'autre, un colonialisme reproduit (Porto Rico, les DOM-TOM français, etc, soit en tout 12 îles anglaises, hollandaises et françaises), en passant par la gamme des « *national imperialism* » (chasses gardées sans présence locale forte, comme les USA en République dominicaine, la zone Françafrique ou la zone d'influence anglaise) ou des « *global imperialism* » (dépendance à distance par l'économique, les marchés, les dettes, l'imbrication des économies, la monoculture d'exportation, l'absence de culture vivrière) (Payne A., 2000, « Rethinking United States-Caribbean Relations : Towards a New Mode of Trans-Territorial Governance », *Review of International Studies*, Vol. 26, N° 1, pp. 69-82 ; A. L. Stoler, C. McGranahan & P. C. Perdue, 2007, *Imperial Formations*, Oxford/School for Advanced Research Press) qui concernent dès lors une immense majorité des anciennes colonies d'Amérique du Sud, de l'Afrique et de l'Asie. Comme le résume un premier ministre lors d'une réunion des premiers ministres des west indies anglophones, James Mitchell, de Saint-Vincent/Grenadines en 1986 : « *Les réalités économiques nous indiquent que nous ne mobilisons pas les ressources pour satisfaire de manière durable les besoins de nos peuples. Chacune de nos économies est encore largement dépendante d'un seul produit, sucre, banane, cacao, tourisme.*

¹³⁹ Sur cet habitus poussant même les volontaires français anticolonialistes de « la rencontre » à s'inscrire dans des pratiques piégées où transpire structurellement le rapport colonial, le très bel article

On peut isoler, pour la Martinique, quelques indicateurs structuraux de cette logique de division socio-raciale qui participe du mécanisme même des violences structurales impériales.

1/ La réalité impériale, au-delà des alignements électoraux, se dilue dans une sorte de lutte socio-raciale au quotidien, distinctement lisible dans les contributions des *Cahiers*. Selon une distribution géographique que le sens commun attribue plutôt au Sud touristique et moins au Nord rural, le mépris, la détestation ouverte, les marques ostensibles d'ignorance (refus de regarder ou de parler), renvoie à tout un vernaculaire dirigé contre les « Métros » ou les expatriés. Les migrants blancs subissent une pression latente d'une certaine partie de la population¹⁴⁰ (drague devant le mari, attente ou dépassement dans les files d'attente, insultes, surfacturation sur les marchés que les Anciens savent neutraliser par l'usage du créole et la maîtrise des prix, occupation sonore), sans que le décalage numérique ne puisse jamais profiter aux nouveaux allochtones. Le capital guerrier semble s'imposer implicitement, sous forme d'une présence massive et communautaire des Martiniquais (ou des habitants des pays d'Afrique qui viennent aussi voler dans les appartements des Blancs qui aspirent à s'installer dans les quartiers populaires des locaux). Et le capital symbolique des habitants s'exerce dans un rapport de force incessant entre la prétention des Métros à venir avec évidence, et un travail constant de délégitimation de tout ce qui se rapproche de près ou de loin à cette figure repoussoir : « *D'un côté, les Guadeloupéens et les Martiniquais en métropole sont confrontés à la méfiance nourrie par des compatriotes restés au pays à l'égard de ceux qui ont quitté leur île et qui auraient du même coup endossé l'habit du 'métropolitain' jusqu'à devenir 'négropolitain', stéréotype néologique qui condense à lui-seul la conflictualité originare des sociétés insulaires* ».

Force est de constater que, dans ce contexte d'hostilité structurale qui n'épargne pas les Négropolitains souvent sommés de quitter leur île au moment de

d'Hélène Quashie, « Débuter sa carrière professionnelle en Afrique. L'idéal d'insertion sociale des volontaires français à Dakar et Antananarivo (Sénégal, Madagascar) », in *Cahiers...*, op. cit., pp. 53-79.

¹⁴⁰ Vivant pendant des années en couple à la Martinique avec une femme métisse d'une mère ayant travaillé dans les champs de canne des Békés, ma propre expérience est riche à ce niveau-là : prise de la compagne pour des danses forcées sur les plages ; drague ouverte dans l'espace public avec insistance pour la remise du numéro de téléphone ; discussion avec ses amis Martiniquais où, devant moi, le locuteur interpelle ma compagne pour lui recommander de se « mettre avec un Martiniquais » puisqu'elle revient au pays ; dépassement dans les files d'attente ; insultes en voiture ; menaces récurrentes de dépouillement par des « bad boys » dans les quartiers populaires où je me rendais pour travailler ; questionnements colériques en créole auprès d'une collègue martiniquaise des raisons pour lesquelles elle vient avec un Blanc dans tel quartier sans « Blanc ». Ces circonstances ne valent pas généralité puisque de nombreux liens sociaux ont été tissés avec les milieux indépendantistes, des familles dans des quartiers populaires, et même des rebelles sous-prolétaires qui m'appréciaient après les passages à la radio ou la TV où j'évoquais la caste Béké et la situation coloniale. Mais ces « événements » disruptifs constituent des sortes de surcharges relationnelles, des pressions génératrices d'usure, des remises en cause de l'évidence de la présence sur l'île de manière racialisée. De manière homologique, dans certaines cités, des jeunes déniaient le droit à des « Céfrancs » de demeurer à tel endroit. Cela est arrivé à David Lepoutre avec son jeune informateur Samir. *Cœur de banlieue, codes, rites, langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.

leur retraite au pays¹⁴¹, les migrants de confort arborent une modestie permanente dans les relations de face à face et dénigrent massivement les Martiniquais en coulisse, ce que les Anciens attestent dans les entretiens au point de ne plus vouloir assister aux soirées entre « Métros »¹⁴². Tout se passe comme si, au-delà des irritations superficielles (contre la fainéantise ou les grèves à répétitions, ce qui est déjà savoureux pour des Français catalogués comme tels par les étrangers dans le monde), les Métros rencontrés cassaient la ligne logique entre domination et capital symbolique. En revanche, cette monographie sur le rapport des Métros à leur migration enseigne beaucoup de choses sur *la spécificité du capital symbolique* à la Martinique où le rapport de force numérique introduit une notion d'impossibilité de protestation directe des Blancs. Le Métro se perçoit souvent comme un agent extérieur minoritaire qui « ne doit pas la ramener »¹⁴³. Tout se passe comme si il entendait une voix qui lui disait : « Tu fais tes affaires, mais tu te tais ». Les individus qui occupent les positions de pouvoir doivent faire preuve d'un grand sens diplomatique. Cette idée du profil bas¹⁴⁴ est encore illustrée par les propos de cette femme dirigeante dans l'immobilier, qui a décidé de rester à la Martinique après avoir fait la connaissance de son futur mari. Il y a un contraste saisissant entre son allant sur le plan professionnel, n'ayant pas peur de démarcher des locations en faisant du porte à porte chez les Martiniquais, et sa posture globale dans les interactions de la vie de tous les jours.

Comment vous vous sentez à la Martinique aujourd'hui dans votre modèle de vie avec votre mari, entre métros où en Martinique 95% de noirs avec leurs traditions à eux, la classe politique locale est noire.

Je considère qu'il faut faire profil bas ici ; on n'est pas là pour se mettre en avant ; ici on vit discrètement ; on n'emmène pas beaucoup de gens chez nous parce qu'on a peur des cambriolages. Moi, j'ai une chienne, les antillais n'aiment pas les chiens, elle garde la maison, j'ai un ouvrier arabe, elle n'aime pas les Antillais, elle garde la maison quand on n'est pas là, y a personne qui rentre ; j'ai peur de la boulette empoisonnée parce qu'ici ils empoisonnent beaucoup les chiens. Quand elle commence à aboyer contre un Antillais, je vais la chercher, je ne veux pas rentrer dans ce jeu-là parce que mon but est de garder mon chien. Je ne suis pas en position d'agresser les gens ; je suis sur leur territoire. Je ne suis pas chez moi ici ; ils ont des manières peut être dissimulées, de vous faire ressentir que vous n'êtes pas chez vous.

Une Institutrice enseignant dans un bourg isolé de Mornes des Esses rend compte de sa marginalisation au sein d'une équipe pédagogique qui dresse une

¹⁴¹ C'est du moins l'expérience de plusieurs membres d'une famille martiniquaise fréquentée depuis plus de 10 ans, dont la fratrie composée d'une dizaine de frères et sœurs s'est dispersée entre la France et la Martinique. Ceux qui, à la retraite, reviennent au pays, d'abord en « vacances » puis dans l'intention de revenir, font l'objet de dénonciations ironiques de la part de leurs anciens amis : « Alors, tu restes combien de temps ? » ; « Quand est-ce que tes vacances se finissent ? » ; « Quand est-ce que tu retournes chez toi ? ».

¹⁴² Ce jeu entre l'officiel et les coulisses est ce qui définit en propre le comportement de ceux qui ne peuvent infléchir les règles du jeu en situation de face à face dans l'espace public. J Scott, *Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance*, Yale, Yale University Press, 1987.

¹⁴³ P. Bruneteaux, *Le colonialisme oublié*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2011, pp. 215-220.

¹⁴⁴ Qui a des liens logiques avec les profil bas de ceux qui sont les vieux métros intégrés. Lire le chapitre 8.

frontière avec elle, évitant tout rapprochement avec la nouvelle Métro qui vient d'arriver :

Je travaille sur deux écoles, et l'une est à Morne des Esses qui dépend de Sainte-Marie. Dans une école, ça va, dans l'autre, c'est : « Je te parle pas, pas de relation amicale au boulot ». Elles sont soudées et elles ne me font pas rentrer dans le groupe. Je peux leur demander de l'aide mais ça s'arrête là. Qu'est-ce que j'ai fait pour qu'elles me snobent comme ça ? J'arrive pas à expliquer. Je sais pas. D'accord on est Métros mais moi, je veux connaître les us et coutumes antillais, rentrer dedans, pour faire partie de la communauté. Je vais prendre des cours de zouc, il faut bien.

Dans le contexte néo-colonial, une dissociation opère entre la faible légitimité des Blancs et la tolérance dont ils jouissent malgré tout (compétence technique sur des secteurs précis¹⁴⁵, instrumentalisation des fonds européens et français en contrepartie de cette présence impériale, liens familiaux et couples dominos). Il ne faudrait pas croire que ce profil bas évacue pour autant la question d'un regard néo-colonial. Le comportement ordinaire est un alignement, voire une revendication de partage, sur les zones culturelles folklorisées, lesquels ne changent pas grand-chose aux violences matérielles et symboliques de peuplement. Le profil du Métro est inséparable de la sociologie du tourisme et des socialisations à l'autre en contexte exotique impérial commandant la présence forcée sur le territoire et l'objectivation de l'autre à sens unique. Nul mieux que Edouard Glissant a creusé cette logique de savoir-pouvoir colonial, comme l'explique C. Chivallon : « *Il y a dans ce verbe comprendre le mouvement des mains qui prennent l'entour et le ramènent à soi. Geste d'enfermement sinon d'appropriation* ». Cette phrase hante le plus souvent mon esprit (...) et m'aide à fonder un projet de connaissance qui serait éthiquement acceptable. Car le rappel à la position de celui qui parle est constant dans la littérature des intellectuels antillais, qu'elle soit ou non labellisée de post-coloniale. Si Edouard Glissant se méfie du verbe 'com-prendre' pour rappeler le sens étymologique de 'prendre avec soi', c'est parce qu'il y décèle 'un sens répressif redoutable'. Quand la conquête géographique s'est faite banale et moins aventureuse pour l'Occident, s'est en fait substituée le souci de la vérité de l'autre. 'Comprendre des cultures fut alors plus gratifiant que découvrir des terres nouvelles. L'ethnographie occidentale s'est structurée à partir de ce besoin' »¹⁴⁶. Dans cette logique formellement paradoxale mais en fait logiquement prédatrice car « préoccupée » par l'Autre, même en se revendiquant en France, des gendarmes ou des policiers pourront défendre le régionalisme, les coutumes, les aberrations du développement (le transport étant le point d'orgue), les situations de pauvreté, les mauvais comportements des Métros, la nécessaire adaptation des étrangers blancs minoritaires qui viennent sur un autre territoire, dans un pays de Noirs. Cette démarche compréhensive à propos des « adaptations nécessaires » s'accommode parfaitement de propos autour du plaisir à être en France. « *C'est la France mais ce*

¹⁴⁵ C. Pellegrini, « Parcours de petits entrepreneurs français à Marrakech », in M. Péraldi et L. Terrazoni, « Mobilités et migrations européennes en (post) colonies », *Cahiers, op. cit.*, pp. 81-100. Les « *autorités marocaines* » sont demandeuses de « *fonctionnaires dans de nombreux secteurs* » et de ce fait « *ont engagé des cohortes de coopérants et d'experts français dans l'administration* ». *Ibid.*, p. 88.

¹⁴⁶ C. Chivallon, *L'esclavage, du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe*, Paris, Karthala-CIRESC, 2012, p. 189.

n'est pas la France » comme le résume dans une formule stimulante Clémentine Lehuger. Pour autant, le simple rappel structural du numérique et la façon dont il s'impose dans la vie ordinaire implique de s'interroger sur les propriétés impériales de ce nouvel acteur migrant en Caraïbe disposé culturellement à s'enrichir de l'Autre tout en subissant au quotidien des avanies interactionnelles. Ainsi, au cœur d'un mépris très prégnant racialisé, les Métros tentent de se faire petit pour se faire accepter. Certains y parviennent. Mais ce cadre de la « modestie » est un indicateur de ce néocolonialisme qui ne fonctionne pas à la violence physique des missionnaires ou des hussards noirs, encore moins à celle des envahisseurs¹⁴⁷. La violence structurale se définit comme cette sorte de perversité sociale ou la profitation des Blancs, dans un pays *Krazé*, se mire dans un portrait d'autosatisfaction frustrée puisque l'ouverture culturelle est de mise. C'est donc une double violence qui est à l'œuvre, cerclée de dénégations, de légitimation et d'innocence perverse autour de l'intérêt pour un Autre folklorisé voire ethnographié où la logique de prélèvement opère sur les plans matériels et symboliques.

2/ Penser les Métropolitains dans leur parcours insulaire sur des îles départementalisées invite, hors de toute polémique politique, à une théorie des espaces néo-coloniaux ou les réalités impériales se parent des atours des politiques humanistes (égalité, droit, coopération, humanitaire...). La réalité de migrants de confort, en ce sens, constitue un des indicateurs d'une pratique impériale d'une métropole vers sa périphérie puisque les populations locales n'ont aucune maîtrise de ce flux migratoire tandis qu'en sens inverse, l'Etat central contrôle les flux de sa périphérie vers son centre. Si cette enquête a pu saisir le mouvement terminal de la comète, il reste qu'il faut désormais s'atteler à la tâche de suivre, à la manière de Thomas et Znanieki, les migrants depuis leur pays d'origine.

¹⁴⁷ R. Bertrand, « Vérités d'empire(s). La question des continuités au prisme de l'histoire impériale comparée », 2006, *Archives ouvertes*, Hal-01065656, p. 28 ; qui parle, dans l'étude du champ impérial, de « dessiner une véritable carte mondiale de la répression coloniale » comprenant tuerie, travail forcé et exil. Mais elle ne saurait égaler en violences ce qui est résumé par Mike Davis sous le titre « Génocides tropicaux », à savoir la mise en place du capitalisme de marché agricole et ses effets dévastateurs en période de sécheresse tandis que l'armée coloniale britannique gère le surplus de surnuméraires en les enfermant dans des camps de concentration et en les forçant à travailler avant leur mort. *Génocides tropicaux. Catastrophes naturelles et famines coloniales (1870-1900). Aux origines du sous-développement*, Paris, (trad.) La Découverte, 2003. Par ailleurs, si le néocolonial dans les « outre-mers » fonctionne selon un régime de pacification particulier où l'Autre est célébré dans le cadre symbolique acceptable, il est bien plus proche de l'ancienne version coloniale en Afrique. La question des violences attentatoires à la vie humaine y est première, que ce soit les assassinats, les pillages, les agressions sexuelles (sur ces deux derniers « thèmes », pour un exemple édifiant mais rapporté sur un mode presque secondaire par de vieux « expats », E. Bourel, « Forestiers européens au Gabon », in M. Péraldi et L. Terrazoni, « Mobilités et migrations européennes en (post)colonies, *Cahiers, op. cit.*, pp. 101-126), la corruption ou l'accompagnement de génocides. Une fois n'est pas coutume, la Françafrique s'est exprimée en lapsus criminel par la bouche de son président : « *Dans ces pays-là, un génocide, ce n'est pas trop important* », c'est dans ces termes choisis rapportés par Patrick de Saint-Exupéry dans le Figaro du 12.01.98, que le président français qualifiait un génocide perpétré par des Africains contre d'autres Africains, les Hutu extrémistes du Rwanda contre les Tutsi, avec l'aide, le soutien et l'expertise française, avant, pendant et après le génocide ». <http://www.congopage.com/1994-Le-Genocide-Rwandais-Pas-Trop>. Penser le néocolonialisme impose de rendre compte de logiques de fonctionnement très variables d'un pays à un autre. Le concept n'en demeure pas moins valable car les violences structurales, matérielles, symboliques ou humaines, le subsument.

D'un côté, le BUMIDOM (et ses divers prolongements) a organisé politiquement la gestion d'un flux de populations problématiques de l'Outre-mer vers la métropole, afin de diminuer les risques d'embrasement d'îles au sous-prolétariat sur-représenté depuis la crise sucrière. Tous les indicateurs sociaux de la situation aux Antilles indiquent une prolétarianisation massive de la population locale, des taux très proches de ceux des ghettos américains ou des banlieues des villes de la « planète misère » (André Corten) ou de la « planète bidonville » (Mike Davis), à savoir des taux de 50 à 70 % de chômeurs ou de sans emploi¹⁴⁸. Pendant des décennies, les élus locaux issus de la petite bourgeoisie « traître » (pour reprendre le mot à Frantz Fanon qui scandalise Frederick Cooper) ou des Mulâtres liés aux intérêts békés ont tenté de masquer ou d'endiguer la gravité du phénomène de « distance à l'emploi » en embauchant massivement les personnes dans les collectivités locales entièrement « noires ». Avec la crise de l'Etat depuis les années 1980, des milliers de postes fictifs ont dû être dissous. Sur Fort de France, presque 20 000 personnes travaillaient à l'époque de « Papa Césaire ». Ces aides sociales déguisées ont longtemps permis de favoriser une paix sociale que la migration organisée ne suffisait pas à favoriser à elle-seule.

De l'autre, une migration libre, implicite, aiguillonnée par des aides, des formes d'accueil, dans la logique de la « continuité territoriale ». C'est dans la sociologie politique des actions de l'Etat, ses politiques migratoires (pouvant aller jusqu'au regroupement familial dans les périodes du plus fort appel de la main-d'œuvre étrangère), ou ses non-politiques des flux dans un aménagement des circulations, que la sociologie des Métropolitains est possible. Dans cet esprit, la départementalisation, l'égalité, la citoyenneté sont des outils pour rendre plus fluides cette circulation puisque formellement, la circulation est possible dans l'autre sens. Homogénéiser le territoire, c'est renforcer le poids de l'Etat, ses codes, ses outils administratifs, et faciliter les transferts de population. Le rôle des agences de voyage est central dans cette opération de banalisation puisque l'essentiel du tourisme (à part Saint Domingue) s'organise sur les Antilles françaises et non sur l'ensemble de la Caraïbe. Et l'on sait le rôle que tiennent les vacances dans une prise de conscience, par tâtonnement, d'une possible migration vers l'espace domien. Localement, il est très difficile de voyager dans un cadre « inter-îles », autant sur le plan financier que du point de vue de l'existence même de lignes aériennes.

La question démographique et des circulations des « groupes » renvoie plus largement à la construction socio-historique du colonialisme et à ses effets dans l'approche politique de l'indépendance. En effet, la colonisation de peuplement à la Martinique s'oppose à celle de la Nouvelle-Calédonie, de la Polynésie ou de l'Algérie. Les autochtones ont été massacrés (les Arawaks) là où les autres ont été ségrégués dans des réserves (les Kanaks) ou exploités de manière générale en demeurant sous les ordres des 30 % de colons blancs. Dans le même temps, le peuplement de Madinina s'est réalisé principalement par des esclaves noirs là où, dans le Pacifique, le peuplement a été réalisé essentiellement par des colons blancs. Or, aujourd'hui, « le peuple kanak (est) devenu minoritaire dans son propre pays du

¹⁴⁸ P. Bruneteaux, J. Daniel et V. Rochais, « Les pauvretés en Martinique. Approche quantitative et qualitative », in G.G. Marion, E. Paulin, P. Saint-Cyr, *Mémorial Michel Louis*, SCEREN/CRDP Martinique, 2010, pp. 63-91.

fait des politiques de peuplement non kanak »¹⁴⁹. La Martinique est composée très majoritairement de descendants d'esclaves (avec un tiers d'Indiens pour la Guadeloupe, lesquels aux Antilles remplacèrent les affranchis qui ne voulaient plus travailler sur les plantations) qui pourraient formellement accéder facilement à l'indépendance. Ce qui n'est pas le cas pour les Kanaks minoritaires vivant sur leurs terres ancestrales. Du fait de cette « extra-territorialité » relative des Noirs martiniquais créolisés sur une terre nouvelle où d'autres minorités revendiquent un droit historique du sol (les Békés, les descendants des engagés, les Indiens, les représentants de l'Etat), les politiques de circulations du prolétariat « en trop » ont pu rencontrer l'assentiment de larges fractions de la population issue de l'esclavage qui se déplacèrent en Métropole. Il n'y a en revanche aucune migration kanaque vers l'Hexagone, la civilisation kanaque existant depuis des milliers d'années tandis que les Blancs ne sont arrivés qu'au XIX^e siècle.

Compte tenu des liens d'asservissement immédiat entre les esclaves et les colons, ainsi que l'émergence d'une classe mulâtre en tension entre la négritude et l'inféodation aux maîtres, les projections politiques se sont souvent calquées sur les structures de la métropole (dénomination et mots d'ordre des partis, revendication d'égalité, modération des conflits) tandis que les formes de contestation radicale, demeurées minoritaires ou purement gesticulatoires (le MIM au pouvoir à la Région n'a été que gestionnaire et clientéliste et 2009 n'a fait que confirmer la soumission des élus locaux ou nationaux), n'ont jamais inquiété des élites locales blanches et noires qui, à chaque élection, s'appuient sur ces liens d'allégeance et ces dépendances culturelles dans la population pour brandir le spectre d'Haïti en cas de choix pour l'indépendance. A l'opposé de ces liens historiques qui n'ont donc jamais interdit une « libre expression » conforme des élites noires en faveur de « l'égalité républicaine », l'altérité kanaque (spoliation des terres et réduction au silence politique jusqu'aux années 1970) a signifié un temps une aliénation politique radicale s'exprimant sous la forme de ce que Benoist Trépiéd nomme un « *humanisme colonial* »¹⁵⁰ (sic), à savoir une représentation des « intérêts » kanaks par des Blancs. Cette infantilisation coloniale doit sans doute être rapportée aussi à une distance aux institutions scolaires tandis qu'aux Antilles françaises, l'intellectualisation des élites est corrélative de l'ouverture massive de l'école aux couches sociales les plus proches du pouvoir colonial. De fait, chez les unes, la contestation a toujours été mesurée - la rébellion emprunte la voie de la poésie ou de la littérature¹⁵¹ - tandis que chez les autres, la lutte politique s'est exprimée violemment, en rupture radicale avec les liens de sujétions sur un territoire propre, au travers des événements sanglants des années 1980 comprenant notamment l'assassinat de gendarmes et une représentation politique unitaire fortement indépendantiste. Tandis que la représentation politique des Métropolitains n'a aucun sens dans un pays où 95 % de la population est martiniquaise, en revanche en Nouvelle-Calédonie, ce sont les colons installés et

¹⁴⁹ H. Mokkadem, « Kanaky ou Nouvelle-Calédonie, souveraineté et indépendance dans l'ère post-coloniale », *Asylon(s)*, revue *Asylon(s)*, N°11, mai 2013, « Quel colonialisme dans la France d'outre-mer ? », url de référence: <http://www.reseau-terra.eu/article1284.html>

¹⁵⁰ « La décolonisation sans l'indépendance ? Sortir du colonial en Nouvelle-Calédonie (1946-1975) », in « Outre-mers indigènes », *Genèses*, n° 91, juin 2013, pp. 7-27.

¹⁵¹ Ce qui a permis à Aimé Césaire d'afficher une radicalité politico-sentimentale tout en occupant de manière très réformiste le pouvoir municipal de la capitale locale pendant 50 ans. Lire le très stimulant livre de R. Confiant, *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Stock, 1993.

soutenus par une migration continue de Métros qui dominent quantitativement le pays, lesquels bloquent tout processus d'ouverture vers l'indépendance.

La véritable question, politique, du néo-colonialisme des Blancs colons de confort à la Martinique ne se situe donc pas au niveau du blocage du processus politique de « libération nationale ». Elle s'inscrit dans une politique plus globale de mise en dépendance économique-professionnelle qui crée les conditions favorables pour qu'une grande partie de la population locale ait peur de voir partir ceux qui font marcher l'île en se rendant indispensables¹⁵². Cette vision du Toubab surpuissant et en tous les cas plus compétent que les populations dans le pays desquelles il travaille s'alimente elle-même par les flux de migration qui contrarient de fait une politique éducative conséquente afin de créer une véritable indépendance professionnelle, comme le néocolonialisme soulève identiquement la question de l'auto-suffisance alimentaire (valable aussi pour les Antilles) travaillée par Thomas Sankara, liquidé par les services secrets français. C'est la raison pour laquelle le révolutionnarisme cubain ne consistait pas seulement à porter la lutte armée en Afrique, mais à former des légions de médecins parmi la population locale. Il y aurait à l'heure actuelle plus de 3000 médecins cubains en Amérique du Sud. Une politique identique est menée et revendiquée par Médecins du monde qui s'oppose sur ce point à Médecins sans frontière.

3/ Une recherche menée depuis la France, même si elle n'est pas déterminante pour comprendre le processus migratoire, facilement objectivable depuis l'arrivée, pourra mieux mettre en valeur cette théorisation de l'habitus potentiel, des schèmes dormant de l'habitus, cette « *mémoire agie* » dont parle C. Chivallon. Sans l'imprégnation au local, il sera possible de repérer selon quelles configurations ces schèmes de « migralité » s'inscrivent dans une trame de vie ordinaire en France ou plus précisément dans l'espace impérial, c'est-à-dire ici, dans le cadre de cet objet, en métropole, en Outre-mer et en Afrique. Cela revient à dire que le processus de passage à l'acte étudié renvoie à l'étude des légitimations politiques individuelles, souvent peu explicitées, du point de vue de la circulation « sans frontière ». Penser les Métropolitains, c'est nécessairement repositionner l'objet au sein d'un cadre structural néocolonial, à la manière de Megan Vaughan qui ne dissocie pas l'étude d'une famine en 1949 dans le Nyasaland, au Sud du Malawi colonisé par les Britanniques, d'une économie politique de la spoliation des terres fertiles aux populations locales et des relations entre les classes socio-raciales locales et les intérêts du colon¹⁵³. L'étude monographique des migrants de confort n'a de sens que

¹⁵² Gardons à l'esprit cette anecdote. Alors que Thomas Sankara voulait voler l'avion présidentiel de Khadafi, il renonça à cause du fait qu'aucun pilote burkinabé ne savait faire voler un tel appareil. A la Martinique, un des effets les plus forts lié à la présence des Métros réside dans l'idée que les ingénieurs, les techniciens, les médecins, les hommes d'affaire et à un moindre degré les personnels de la fonction publique ou les juristes ne peuvent qu'être des Blancs. Lors d'une précédente enquête auprès de militants altermondialistes, un ingénieur noir diplômé en France, muni d'un doctorat en physique, me confiait que, lors de ses missions d'expertise pour EDF, les résidents demandent à chaque fois : « Quand est-ce que ton patron vient valider l'expertise ? ».

¹⁵³ M. Vaughan, *The Story of an African Famine*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987. Pour une synthèse de cette oeuvre dans le sens « *des logiques de la colonisation et de la constitution des classes sociales* », D. Fassin, « L'ordre moral du monde », *op. cit.*, p. 35-36. Sur ce lien entre famine et colonialisme ou néocolonialisme, M. Davis, *Génocides tropicaux. Catastrophes naturelles et*

dans une logique organisée du fonctionnariat et des cadres juridiques de banalisation de l'aventure sociale pour les acteurs du public et du privé, au sein des espaces où se matérialise et s'active la vie impérialisée. Mais, en complémentarité des travaux de M. Vaughan, d'A. Stoler en Indonésie ou de P. Bourgois au Salvador, il s'agit de comprendre comment ce cadre structural s'active dans *une mémoire décalée*, où la mémoire agie en France va devenir mémoire agissante en Martinique, ou en Afrique. C'est dans cette dynamique d'un état à un autre que réside toute la complexité d'un objet dans lequel le migrant est déjà un « colon » avant de partir, devient un Métropolitain accepté une fois son inscription territoriale actualisée.

A la différence des migrants pauvres dits « immigrés du Sud », qui partent dans une logique de survie (économique ou politique) sans être préparé culturellement, on fait l'hypothèse, au vu des résultats accumulés, selon laquelle les migrants de confort sont, dans leur habitus, pré-programmé pour un type d'usage de l'insularité exotique, un type de rapport à l'autre, même si, une fois sur place, une palette d'acculturation à « l'ouverture » ou à la « fermeture » est décelable et confirme la malléabilité de l'habitus comme structure structurante. Car dans cette migration se joue un rapport positif à la migration, un *cheminement* affectif et matériel qui *conduit* à pouvoir se projeter, et assumer le déplacement dans des conditions de mobilité revendiquée.

Cette mémoire agie, incorporée, est à penser selon un ensemble de cadres, d'incitations, de politiques qui les produisent, les réactivent ou les réforment. Dans un ouvrage saisissant où l'impérialisme français est disséqué sur la longue durée, Jean-Pierre Dozon resitue la place des Expatriés et Métros au cœur d'une politique impériale qui a longtemps été marquée par de faibles effectifs disponibles pour l'occupation des terres conquises. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, il analyse un processus de colonisation des Etats indépendants qui associe étroitement le capitalisme, l'impérialisme autour d'un « *Etat franco-africain* » en plein développement, « *constituant un univers à mi-chemin entre la cour des Borgia et quelque association maffieuse* ». Ses expressions « *raison d'Etat* », « *réseaux d'influence* », « *affaires ténébreuses et peu ragoûtantes* », « *République peu démocratique* » sont l'écume d'une socio-histoire de la construction politique de la France inséparable d'un « *besoin d'Afrique* ». Avec des élites africaines en zone grise façonnées sur deux siècles comme des intermédiaires rétribués pouvant même devenir ministre, c'est dans la circulation entre les expatriés privilégiés d'un côté et l'immigration de prolétaires exploités de l'autre que réside l'organisation du capitalisme impérial « franco-africain » fondé sur la prétention à l'indépendance de la France vis-à-vis du monde anglo-saxon (sortie de l'Otan, troisième puissance nucléaire, contrôle du libéralisme anticommuniste) dans une construction parallèle de l'Europe avec l'Allemagne. C'est dire que, loin de stopper « *l'imperium français* », l'indépendance a marqué une intensification de la dépendance des Etats africains au bloc historique français, « *individualité historique* » qui se façonne sur deux siècles ; elle a toujours nécessité des colons, mais elle en demande désormais « *des centaines de milliers* » avec les financements massifs déployés dans le cadre de la « *coopération* ». Même si l'Afrique n'est pas la Caraïbe, on pourrait dire que ce qui

famines coloniales aux origines du sous-développement, Paris, (trad.) La Découverte, [2001] 2003 ; N. Scheper-Hughes, *Death without Weeping*, Berkeley, University Press of California, 1993.

est « difficilement » mis en œuvre par l'extranéité du cadre juridico-politique va apparaître grandement facilité pour l'Outre-mer dans le cadre de « la continuité territoriale » entre la métropole et son Outre-mer. L'intensification de la migration de confort est révélatrice d'une dépendance accrue. Les métropolitains ou expatriés participent directement au mécanisme de la conquête impériale :

« Pour le comparer à la longue histoire du colonialisme français, une autre grande caractéristique d'ordre démographique fit de ce capitalisme d'Etat franco-africain un système d'intérêts et de relations encore plus inédit. Pour le dire brutalement, il n'y eut jamais autant de Français expatriés en Afrique noire francophone qu'en ces temps où elle vivait ses premières années d'indépendance. La Côte d'Ivoire compta jusqu'à 50 000 Français dans les années 1970 (...) D'autres Métropolitains, ingénieurs, techniciens, chercheurs s'ajoutèrent aux anciens coloniaux. Outre les nombreux conseillers détachés auprès de leur gouvernement, les pays africains de la zone franc accueillirent quantité de coopérants et d'assistants techniques qui le plus souvent prirent le pli d'y demeurer longtemps. Mais à ce petit monde qui représentait très directement l'Etat français et ressortissait à l'aide publique au développement et aux accords bilatéraux s'ajouta, en bien plus grand nombre qu'auparavant, le personnel des grandes entreprises françaises et de leurs filiales. Cette présence française donnait une assez bonne mesure de l'importance du capitalisme d'Etat franco-africain. Cependant, cette présence outrepassait le sens immédiat qu'on pouvait lui donner. Au-delà des avantages professionnels ou pécuniaires que les uns et les autres purent y trouver, elle s'y déploya, à la fois plus symboliquement et plus politiquement, comme 'pure' présence, c'est-à-dire comme ce qui devait attester de la nature particulière des relations franco-africaines. Elle signifiait pour l'Etat franco-africain et au premier chef pour l'Etat français, qu'il fallait en quelque sorte compenser les indépendances par un transfert sur place de ses représentants et par une présence qui devait impliquer l'usage de la langue française. Mais qu'en l'espace de quarante ans, quelques centaines de milliers de Français aient ainsi été présents en Afrique eut aussi tendance à signifier que, sans eux, les Etats africains n'étaient pas en mesure de fonctionner. Beaucoup de ces Français ne surent pas ou surent confusément qu'ils remplissaient pareille fonction régaliennne. Leur travail, leur mode et leur niveau de vie suffisaient généralement à leur rendre l'Afrique bien plus attractive qu'elle ne le fut pour les générations antérieures. Mais sans doute eurent-ils également peu conscience de n'être qu'une facette du capitalisme d'Etat franco-africain (...) Mais ce fut sans conteste à la V^e République que revint la décision d'organiser une politique soutenue d'immigration de ressortissants des ex colonies françaises d'Afrique. Jusqu'au milieu des années 1970, la concomitance des deux phénomènes, à savoir l'expatriation de Français en Afrique et l'émigration d'Africains en France donna ainsi sa pleine mesure au capitalisme d'Etat franco-africain. Alors qu'on avait en Afrique des Français généralement bien payés qui constituaient des communautés privilégiées, il était loisible de constater que les travailleurs africains en France formaient une main d'œuvre destinée avant tout à faire baisser les coûts salariaux »¹⁵⁴.

Ainsi aiguillonnée par un cadre permanent de longue durée (occupation militaire, diplomatique, linguistique, et monétaire avec le franc CFA), une politique d'accords, de « coopération » et de « développement » qui en fait ne bénéficie qu'à des entreprises françaises en situation de rente, enfin des facilitations concrètes, la mémoire agie se produit en mémoire agissante au travers de tout un ensemble de passerelles depuis la France (formations, incitations, facilitations) débouchant sur un ensemble de professions publiques et privées et de modes de vie souvent supérieurs à

¹⁵⁴ *Frères et sujets. La France et l'Afrique en perspective*, Paris, Flammarion, 2003, pp. 266-271.

ce qui serait escompté en métropole. Que ce soit en Afrique ou en Caraïbe, une même logique est à l'œuvre : derrière un apparent « désir individué d'une migration aventurière » se dévoile l'immense banalisation de la présence des minorités blanches, quelles que soient les périodes de la colonisation puis de l'impérialisme et, simultanément, une presque totale invisibilité de ce rouage fondamental de la domination économique et politique sur des populations toujours indigénisées car subissant le joug d'une violence multiforme et constante (assujettissement culturel, pillage des matières premières, corruption des élites, violences sexuelles). Que ce soit, en Afrique, au travers de l'indigénat, de la répression militaire et de la corruption, ou en Caraïbe au travers d'une assimilation réussie - prétexte en Afrique mais véritable politique dans l'Outre-mer - l'impérialisme français recourt aux cohortes de ressortissants qui occupent directement la plupart des places dirigeantes ; lesquelles s'octroient toujours les meilleures conditions de vie en plus de piller en toute bonne conscience - « sans nous ils ne pourraient pas se développer » - le pays occupé.

La migration de confort, au travers du cas martiniquais, révèle une dimension universelle de l'hégémonie impériale qui nécessite des comparaisons. Les minorités blanches, européennes ou américaines, longtemps garantes d'un monopole de la direction effective des Etats nouvellement indépendants, se voient désormais concurrencées par le nouvel impérialisme chinois dont la masse potentielle de population migrante offre de beaux jours à ce redéploiement des migrants de confort.

Conclusion

L'acteur métropolitain et le système impérial français

Tout au long de cet ouvrage, nous avons tenté de démontrer, partant d'un objet scientifique radicalement inhabituel, que l'immigration doit s'envisager de manière structurale. De la même manière que dans l'approche des migrations des Algériens vers la France, Abdelmalek Sayad a insisté sur la nécessaire pensée de l'immigration et de la migration dans un cadre impérial donné, il nous est apparu important de définir les Métropolitains comme des migrants certes, mais des migrants singuliers. Des migrants protégés, là où d'autres affrontent la situation de « sans-papier » ; des migrants garantis de trouver de bons emplois, là où ceux de *l'hexagone* sont enfermés dans la prolétarianisation et la relégation urbaine ; des migrants en position de force symbolique même s'ils doivent « faire profil bas » depuis les années 1980, là où les autres font face comme ils peuvent au racisme et à la discrimination. Indiscutablement, il y a une part personnelle notable dans le désir migratoire des Métropolitains vers les outre-mer français. Pour autant, pouvons-nous raisonnablement évacuer un effet de *système* qui, par l'action de dispositifs divers (politique et institutionnel, législatif et administratif, économique, social et culturel) soutient cette migration aux représentations transnationales ?

Les études dites « postcoloniales » sont marquées par cette débauche culturaliste autour de la mémoire ou, pire, des conditions de vie des immigrés souvent étrangers. Mais, au-delà du statut juridique, c'est bien la « situation coloniale » comme le dit Georges Balandier, qui englobe les deux profils. L'Etat impérial, ou « franco-africain » selon l'expression de Jean-Pierre Dozon, organise son besoin interne de main-d'œuvre tout en pourvoyant ses colonies de cadres qui maintiennent ainsi la dépendance. La logique de flux de l'un n'est pas détachable de la logique de flux de l'autre. Les *immigrés* dans un cas, des *expatriés* dans l'autre. La migration de confort, c'est exactement l'inverse de « l'enfer » décrit par les informateurs de Sayad. Les bons souvenirs d'un côté, avec l'aventure chevillée à la main qui photographie, le double mensonge et les fausses histoires, de l'autre, avec la honte de ne pas avoir réussi dans le pays d'arrivée comme dans le pays du départ. Le détour par l'histoire sociale et l'analyse structurale de la Martinique comme l'observation de ses relations avec la France hexagonale, montrent clairement l'inscription de cette population flottante dans la construction socio-historique même du territoire : les Métropolitains sont le produit d'une construction postcoloniale. L'expérience migratoire ici, est balisée, dégagée des contraintes d'altérité, ouverte à ce que l'acteur construise son altérité essentiellement individuelle dans la mesure où la société d'accueil n'exerce aucune pression réelle pour transformer ses pratiques. Pour la plupart d'entre eux, les Métropolitains réfléchissent-ils à la place qu'ils occupent et au rôle qu'ils jouent collectivement, même lorsqu'ils défendent des idées progressistes tout droit tirées d'un cadre idéologique occidental ?

Sans aucune motivation d'accusation des acteurs, ni même intention de dénonciation de leur pratiques, discours et représentations, nous avons cherché à laisser les points de vue des Métropolitains se déployer comme une sorte de droit à vivre et à se dire dans la plénitude des preuves existentielles. Les acteurs vivent un rêve, même s'ils sont émaillés par les bulles inévitables des refus et des ripostes de ceux qui, dans la posture scottienne, s'arriment aux arts de la résistance à défaut de pouvoir revendiquer une pleine indépendance, à l'instar des Algériens par exemple. D'où

cette profusion de profils car, en fonction des logiques de situations, les expériences ne sont pas les mêmes. Parfois, le Métropolitain protégé prendra des coups, parfois, il se fondra dans le paysage ou alors repartira, amer, plein de désillusions.

Au fond, notre réflexion montre que la société française reste à décoloniser au plan des idées, des représentations, des idéologies et des imaginaires. Il n'y a aucune remise en question véritable de la part des Métropolitains, ils sont bien dans un département français... La question objective du colonialisme ou de l'impérialisme peut-être assimilée à un déni ou une aliénation. Le bon droit à venir et à « faire son trou » à 7000 km n'est jamais vraiment interrogé. Comment le serait-il quand tout l'ouvrage démontre le nouveau profil des migrants, pleins de bonne volonté culturelle à découvrir le monde de l'autre ? Le déni de l'histoire coloniale se niche dans les significations qu'ils donnent à l'évidence de leur présence outre-mer. Cette posture pourrait bien constituer la singularité de ces migrants. Ce hiatus terrible entre l'objectivation scientifique et l'objectivation des expériences subjectives des acteurs indique la force extraordinaire des mentalités collectives métropolitaines dont la domination s'exerce sur ces *territoires français* ; cette force se retrouve également dans leur expérience directe avec les populations locales. Qu'on les nomme *outre-mer, départements français d'Amérique, territoires ultra-marins, DOM-TOM (départements et territoires d'outre-mer), DROM-COM (départements-régions et collectivités d'outre-mer)*, ces désignations technocratique-politiques pour des formations socio-historiques diverses et distinctes interdisent, d'entrée de jeu, de penser la domination impériale, à moins d'être taxés de militants déguisés en chercheurs. Ceux qui étudient l'Algérie parlent-ils d'un département français ? Non, depuis l'indépendance. Mais qui dirait de l'Algérie qu'elle était *réellement* un département français et non une colonie avec le statut formel de département ?

Tant que l'Etat organise les flux de populations et de marchandises outre-mer dans un sens qui ne sert pas un développement endogène de ces territoires qui lui sont lointains, la colonialité impériale fait simplement place à une colonialité républicaine : la question du processus de décolonisation reste donc posée.

Références bibliographiques

Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows. Sous la direction de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boetsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, 2002

Jean-François BAYARD : *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Librairie Fayard, coll. *L'espace du politique*, 1989, 439 p., notes, index.

Bayart, Jean-François. *Les Études postcoloniales, un carnaval académique*. Paris : Karthala, *Collection Disputatio*, 2010.

Bayart J.-F. & R. Bertrand, « De quel legs colonial parle-t-on ?, *Pour comprendre la pensée postcoloniale*», *Esprit*, décembre 2006, pp. 134-16

Becker H. S., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, [1963] Paris, (trad. J.-P. Briand et J.-M. Chapoulie) Métailié, *collection Leçons de choses*, 1985

- Colonial Evangelism: A Socio-Historical Study of an East African Mission at the Grassroots*, by Beidelman T. O. (Bloomington. Indiana University Press, 1982).
- Benoist J., *L'archipel inachevé. Culture et société aux Antilles Françaises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1972.
- Berthon S., Chatelain S., Ottavi M.-N. & Wathelet O. (dir.), *Ethnologie des gens heureux*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, cahier 23, 2009
- Bertrand R., « Rencontres impériales. L'histoire connectée et les relations euro-asiatiques » Revue d'histoire moderne et contemporaine, Supplément 2007/5, n° 54-4 bis, pp. 69-89
- Bertrand R., "Vérités d'empire(s). La question des continuités du colonial au prisme de l'histoire impériale comparée", 2006, Archives ouvertes, Hal-01065656
- Blanchard P. & Lemaire S., *Culture impériale, 1931-1961. Les colonies au cœur de la République*, Paris, Autrement, collection Mémoires, 2004
- Boltanski L., *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Paris, Éditions de Minuit, collection Le sens commun, 1982
- Bourdieu P., *Homo academicus*, Paris, Les Éditions de Minuit, collection Le sens commun, 1984
- Bourel E., « L'éléphant et la glacière. Trajectoires et sociabilités de forestiers européens au Gabon », in Péraldi M. et Terrazzoni L., "Mobilités et migrations européennes en (post) colonies, Cahiers d'Études africaines, LVI (1-2), n° 221-222, Éditions de l'EHESS, 2016, pp. 101-126
- Bourgois Ph., Préface to *Engaged Observer. « Anthropology, Advocacy and Activism »*, Sanford V. & Angel-Ajani A., Rutgers University Press, 2006
- Bourgois Ph., *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, (trad. Lou Aubert) Seuil, 2001
- Bourgois Ph. & Schoenberg J., *Righteous Dopefiend*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 2009
- Bruneaud J.-F., « Le "Métro" martiniquais : une impossible "désethnicisation". L'exemple des sports, des loisirs et de la culture », *Hommes et migrations, Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, n° 1289, (1er janvier 2011): 92-104.
- Bruneteaux P., « Norbert Elias et la question du génocide : hypothèses explicites et hypothèses implicites du dédoublement », in Y. Bonny, J. -M. de Queiroz, E. Neveu, *Elias et la théorie de la civilisation*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, pp. 97-123.
- Bruneteaux P. & Kabile J., « L'innovation dans l'insertion », *rapport pour le Ministère de l'Outre-mer*, CRPLC, janvier 2012, 300 p.

Chivallon C., *L'esclavage, du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe*, Paris, Kharthala, 2012

Confiant R., Aimé Césaire, *Une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Stock, Collection Essais Documents, 1993

Cooper F., *Colonialism in question. Theory, Knowledge, History*, New York, The Regents of the University of California, 2005

Copans J., *Anthropologie et impérialisme, textes choisis et présentés par* Jean Copans, Bibliothèque d'anthropologie dirigée par Maurice Godelier, Paris, François Maspero, 1975

Davis M., *Génocides tropicaux. Catastrophes naturelles et famines coloniales (1870-1900). Aux origines du sous-développement*, Paris, La Découverte, 2003, 479 p., trad. *Late Victorian Holocausts, El Niño Famines and the Making of the Third World*, 2001

Intérêts de la France dans l'océan Indien : présence militaire à Mayotte, 1841-1945

par *Isabelle Denis*

Thèse de doctorat en Histoire moderne et contemporaine

Sous la direction de [Jean Martin](#).

Soutenue le 14-01-2012

à [Paris 4](#) , dans le cadre de [École doctorale Histoire moderne et contemporaine \(Paris\)](#) .

Desse M., « La plage : reflet des fractures sociales et ethniques aux Antilles », *Études caribéennes* [En ligne], 4 | Juillet 2006, mis en ligne le 15 juillet 2006, consulté le 19 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/693> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudescaribeennes.693>

Desse M., « Du désir d'île à l'installation, les circulations migratoires des Métropolitains à la Martinique », *Études caribéennes* [En ligne], 8 | Décembre 2007, mis en ligne le 15 décembre 2007, consulté le 19 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/932> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudescaribeennes.932>

Dobry M., *Sociologie des crises politiques, la dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la FNSP, 1987

Ebersold S., *La naissance de l'inemployable ou l'insertion au risque de l'exclusion*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection Le sens social, 2001

Ganz H., *The War against the Poors. The Underclass and Anti-Poverty Policy*, New York, Basic Books, 1996

Gilroy Paul, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*. Paris, Kargo, 2003, 235 p. (trad. de *The Black Atlantic. Modernity and double consciousness*, 1993, Cambridge, Harvard University Press) Matory J. Lorand, *Black Atlantic Reli*

Giordano R., « "L'élus" et le "Kipanga cha Muzungu" ("morceau de Blanc"). Quête de réussite et parcours identitaires des Italiens au Congo belge » in *Cahiers d'Études africaines, Mobilités et migrations européennes en (post) colonies*, LVI (1-2), n° 221-222, Éditions de l'EHESS, 2016 pp. 317-341

Giraud m., et al., « Antilles : la République ignorée (Dossier) », in *Esprit* n°332, février 2007, pp. 47-142

Giraud M., « Revendication identitaire et "cadre national" », *Le Seuil/Pouvoirs*, 2005/2, n° 113, pp. 89-100

Granvaud R., *Areva en Afrique. Une face cachée du nucléaire français*, Marseille, Agone, Dossiers noirs 24, 2012

Guyon S., « Des "primitifs" aux "autochtones". Savoirs ethnologiques et politiques publiques en Guyane de 1946 à nos jours », in *Genèses, Outre-mers indigènes*, 2013/2, n° 91, pp. 49-70

Jalée P., *Le pillage du tiers monde*, Paris, Maspero, 1967

Lafleur J.-M., « La participation politique transnationale des Belges expatriés: un cas d'importation des divisions ethniques ? », in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29, n° 2, 2013, pp. 115-135

- Layne A., « Race, Class and Development in Barbados », *Caribbean Quarterly*, Vol. 25, N° 1/2, 1979, pp. 40-51
- Leiris M., *Contacts de civilisation en Martinique et en Guadeloupe*, Paris, Gallimard/UNESCO, [1955] 1987
- Liebow E., *Tally's Corner. Les Noirs du coin de la rue*, Presses universitaires de Rennes, coll. « Le sens social », 2011.
- Lumumba P., *VisioGuinee.Infos*, <http://www.visionguinee.info/2014/03/02/ces-10-hommes-qui-ont-marque-l-histoire-de-lafrique-sur-ces-cinquante-dernieres-annees/>
- Magdoff H., *L'impérialisme : de l'époque coloniale à nos jours*, Paris, François Maspero, 1979, 312 p. (*Cahiers libres*, 359)
- Maurice E. « Vers l'État post-colonial: enseignants créoles et pouvoir local en Guyane (années 1950-1960) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1, n° 61, 2014, 147-172
- Mbembe A., « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? (Entretien) », in *Esprit*, Décembre 2006, pp. 117-133
- Mead M., *Culture and Commitment. A Study of the Generation Gap* [1970], [trad. Jean Clairvoye, *Le fossé des générations*], Paris, Denoël/Gonthier, coll. *Méditations*, 1971
- Nicolas Th., « L'hypo-insularité », une nouvelle condition insulaire : l'exemple des Antilles françaises, *Espace géographique*, n° 4, 2005, pp. 329-341
- Noiriel G., *Chocolat, la véritable histoire d'un homme sans nom*, Paris, Bayart, 2016.
- Patterson O., *Slavery and Social Death. A Comparative Study*, Cambridge, Mass., and London, Harvard University Press, 1982
- Pétonnet C., *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée, 1979
- Pimor T., *Zonard, une famille de rue*, PUF, coll. *Partage du savoir*, 2014.
- Polanyi K., *La grande transformation, Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, [1944], trad. de l'anglais (États-Unis) par Maurice Angeno et Catherine Malamoud. Préface de Louis Dumont, Collection *Bibliothèque des Sciences humaines*, Gallimard, 1983.

Ralph R. Premdas, « Elections, Identity and Ethnic Conflict in the Caribbean », *Pouvoirs dans la Caraïbe*, 14 | 2004, 17-61.

Reno F., « Lecture critique des notions de domination et d'identité chez les écrivains-militants de la créolité », *Pouvoirs dans la Caraïbe* [En ligne], Spécial | 1997, mis en ligne le 01 avril 2011, URL : <http://journals.openedition.org/plc/781>

Sayad A., *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil, coll. « Liber », 1999

Scheper-Hughes N., *Death without Weeping. The Violence of Everyday Life in Brazil*, Berkeley, University Press of California, 1993

Smouts M.-C., (dir.), *La situation postcoloniale. Les Postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de SciencesPo, 2007

Smouts M.-C., « Le postcolonial, pour quoi faire ? », in M.-C. Smouts (dir.), *La situation postcoloniale*, Paris, Presses de SciencesPo, 2007, pp. 25-66

Sommier I., *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Rennes, PUR, coll. Res Publica, 1998

Stoler A.L., McGranahan C., Perdue P. C., *Imperial Formations*, Oxford/School for Advanced Research Press, 2007

Thibault M., *Ouvriers malgré tout. Enquête sur les ateliers de maintenance des trains de la Régie autonome des transports parisiens*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et Travaux », 2013

Thomas W.I. & Znaniecki F., *The Polish Peasant in Europe and America. Monograph of an immigrant Group*, New York, Dover, 1958, [trad. Yves Gaudillat : *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant (Chicago 1919)*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 1998.

Topalov C., *Naissance du chômeur. 1880-1910*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'Humanité », 1994

Trépiéd B., «Recherche et décolonisation en Nouvelle-Calédonie contemporaine : lectures croisées», *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2011¹, n° 24, pp. 159-187

Trépiéd B., “La décolonisation sans l’indépendance ? Sortir du colonial en Nouvelle-Calédonie (1946-1975)”, in «Outre-mers indigènes», *Genèses*, n° 91, 2013², pp. 7-27

Wirth L., *Le ghetto*, [1928], Grenoble, (trad. Pierre-Jacques Rojzman) Presses universitaires de Grenoble, coll. Champ urbain, 1980

Zander U., *Conscience nationale et identité en Martinique*, Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, sous la direction de Marie-José Jolivet, École des hautes études en sciences sociales, 2010.

Zytnicki C., Bordes-Benayoun C., *Sud-Nord. Cultures coloniales en France (XIXe - XXe siècles)*, Toulouse, Privat, coll. Regards sur l’histoire, 2004

Annexe 1

Méthodologie d'intervention

1/Préparation du guide d'entretien

L'enquête sur les Métropolitains s'est déroulée à la Martinique. Derrière ce truisme, qui semble être une tautologie et aussi un paradoxe¹⁵⁵, se cache en fait une orientation théorique. Les recherches menées sur les populations migrantes, de l'Ecole de Chicago¹⁵⁶ aux premiers travaux français sur l'immigration autour de Gérard Noiriel, A. Sayad ou Colette Pétonnet¹⁵⁷, ont pris deux orientations. La première consistait à effectuer des monographies territorialisées des « communautés ». La seconde entendait saisir les deux bouts du parcours, des conditions sociales du départ du migrant jusqu'aux conditions sociales d'arrivée de l'immigré et d'inscription dans son nouvel espace de vie. Ce qui motivait ce dernier courant bi-territorialisé (dont la fameuse recherche sur les paysans polonais de W. Thomas et F. Znaniecki¹⁵⁸ ou celle de A. Sayad sur les paysans prolétariés algériens en France et en Algérie) se situait dans la volonté théorique de saisir les transformations des identités entre le départ et l'arrivée, entre les projets migratoires et les acculturations des migrants compte tenues des grandes différences entre les deux mondes¹⁵⁹.

¹⁵⁵ Si aucun Français, en métropole, ne se nomme métropolitain, en revanche, dans les « anciennes colonies », sa qualification en tant que métropolitain est clairement mentionnée comme si le rapport à la métropole continuait de définir la « double présence » des Français dans les Outre-mer.

¹⁵⁶ On peut dire que cette école, bien que centrée sur l'étude des problèmes urbains (conflits ethniques/raciaux et des multiples formes de « déviance ») autour d'enjeux de modernisation et/ou rationalisation de la vie urbaine par les élites sociales menacées et philanthropiques, se proposait aussi de comprendre les mouvements des groupes, intra-nationaux (Hobo/Tramps, Afro-américains) ou nouvellement arrivés (Juifs, Polonais). L.R. Kurtz, *Evaluating Chicago Sociology. A Guide to the Literature with an Annotated Bibliography*, Chicago, University of Chicago Press, 1984 ; J.M. Chapoulie, *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*, Paris, Seuil, 2001. La rigueur pragmatique des analyses (cultures, trajectoires, ressentis personnels des acteurs, modes de structuration des groupes) contrastait avec l'évolutionnisme, le biologisme ou le théoricisme des recherches européennes, finement restitués par L. Mucchielli, *Le découverte du social. Naissance de la sociologie en France*, Paris, La Découverte, 1998.

¹⁵⁷ C. Pétonnet importe l'anthropologie urbaine en France, notamment avec sa recherche sur les migrants portugais dans la région parisienne, *On est tous dans le brouillard*, Paris, Galilée, 1979 ; G. Noiriel, quant à lui fait basculer l'historiographie vers le monde des étrangers. *Longwy, immigrés et prolétaires, 1880-1980*, Paris, PUF, 1984 ; A. Sayad aura été le sociologue le plus influent de la sociologie bourdieusienne dans le domaine des migrants. *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999.

¹⁵⁸ W.I. Thomas et F. Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and USA, [1918-1919]*, New York, Dover, 1958.

¹⁵⁹ Et même dans le cas des études monographiques situées sur un quartier ou une communauté, études menées sans cette double posture ethnographique dans le pays d'origine et dans le pays de destination, les auteurs prenaient soin de ne pas oublier de synthétiser, par la socio-histoire, la trajectoire collective du groupe avant d'arriver aux USA. Lire notamment, pour la première génération

Force est de constater, au vu de la « continuité territoriale » entre l'espace domien et sa métropole, que cette perspective perd son sens. Comme le remarque justement Michel Desse :

« La Martinique est un département français et dispose de la continuité législative, d'infrastructures (équipement, scolaires, sanitaires) de très bonne qualité, d'un niveau de vie pour les salariés et surtout pour les fonctionnaires comparable ou supérieur à celui de la métropole. Cet éden moderne bénéficie aussi de spécificités législatives favorables. En effet, avec la départementalisation en 1946, l'Etat français se lance dans une politique de rattrapage, de mise à niveau afin de combler les retards en matière d'enseignement, de santé, de transports, de logements. Cette politique est très progressive, lente durant les années 1950 et 1960, elle s'accélère par la suite, nécessitant l'arrivée de fonctionnaires Métropolitains qui occupent en majorité les emplois de catégorie A et B de la fonction publique, (avec) une surrémunération s'élevant à 40 %, depuis 1986 les différentes lois de défiscalisation (...) L'exotisme, l'image de paradis expliquent le développement du tourisme dans les années 1970, permettant l'accueil de 500 000 touristes de séjour en 2005 en grande partie métropolitaine. L'expérience touristique constitue souvent le préalable à la mobilité du travail »¹⁶⁰.

Au tout début de l'enquête, cette inscription « sur un seul territoire » nous semblait aller de soi, concentrée dans cette sorte de formule évidente « Les métro ne sont que ce qu'ils sont là-bas ». Au terme de cette enquête, le parti-pris de la recherche menée sur un seul site semble acquis. Cette logique de continuité - continuité des infrastructures et des normes, continuité entre les vacances et le projet de mobilité professionnelle ou le changement de vie- se situe au cœur de la démonstration, laquelle va insister, tout au long des développements qui suivent, sur les mécanismes de « transfert analogiques de schèmes ». Pour aller vite, ce que sont les résidents « métro » avant leur départ ressemble beaucoup à ce qu'ils sont une fois sur l'île. L'enquête apporte des nuances, notamment au travers des types « d'Anciens » que nous avons identifiés. Mais la longévité d'appartenance au monde domien est loin de constituer en soi le facteur explicatif des transformations des « Métros » en « Anciens ». Car, au tout début de l'enquête, influencés par les travaux de C. Andoche à la Réunion, il nous semblait plus opératoire de considérer le phénomène de conversion à la vie locale (proximité et mimétisme dans le temps) comme une donnée au moins aussi importante que celle de maintien de soi (distances sociales). Le guide initial insistait sur les *processus probables de changement dans le temps*. En termes de logiques de l'invention, il faut reconnaître que nous nous sommes illusionné sur la « créolisation » des zoreils/Métropolitains en considérant cette variable du temps comme automatiquement pertinente.

Par ailleurs, les indicateurs du localisme revendiqué n'ont joué que pour une partie des personnes rencontrées, lesquelles d'ailleurs se pensent comme personnes disséminées et ultra minoritaires sur l'île. Pour ceux que nous nommons les « Anciens », des sortes d'acteurs « aguerris » ayant éprouvé des processus complexes d'acclimatation et de transformation de soi, pris dans les logiques socio-raciales de la Martinique, les Métropolitains demeurent ce qu'ils sont, avec en plus une tendance

de ces sociologues des migrants, ; et pour la troisième, L. Wirth, *Le ghetto*, [1928], Grenoble, (trad.) Presses universitaires de Grenoble/Champ urbain, 1980, chapitres 1 à 7.

¹⁶⁰ « Du désir d'île à l'installation. Les circulations migratoires des Métropolitains à la Martinique », *Etudes caribéennes*, 8, décembre 2007. URL : <http://etudescaribeennes.revues.org/932>

prononcée à la dénonciation à peine déguisée des Antillais. Ce n'est pas sur cette piste-là que nous allons objectiver les indicateurs de la « métropolité » des Métros, quoique la rancœur et les frustrations traversent presque tous les entretiens, lesquelles expliquent la facilité avec laquelle ces métros ont accepté de s'entretenir avec des chercheurs, dont un métropolitain¹⁶¹. Nous avons creusé, peu à peu, les dimensions du transfert de schème, que nous développons à travers les concepts d'imaginaire colonial, de tropicalité, d'authenticité, de posture missionnaire, de stratégies de capitalisation, de recherche d'aventure. Autrement dit, nous parlons d'une migration expérientielle de bonification de soi dans un cadre relativement protégé. Autrement dit, ceux qui sont partis avec leur projet migratoire ont trouvé ce qu'ils cherchaient. Probablement, il est possible de dire, au vu des entretiens, que ceux que nous n'avons pas vu comme se pensant en contrariété avec ce qu'ils postulaient vivre, sont partis. Beaucoup de nos répondants, parmi les « Anciens », nous ont affirmés que leurs amis sont presque tous repartis au bout de 10 ou 15 ans. Demeurer à vie, ou plus de 20 ans, semble réserver à ceux qui ont réussi une intégration par le localisme (conversion, couple mixte, maîtrise instrumentale des codes).

Afin de préparer cette enquête, plusieurs réunions collectives de l'axe 2 ont eu lieu au CRPLC, visant à homogénéiser autant que possible les questionnements élémentaires (données socio-démographiques, approche constructiviste par les représentations des acteurs sur eux-mêmes et les autres groupes locaux, positionnements autour des proximités et des distances) tout en tenant compte des spécificités de chacune des populations étudiées. Il nous est apparu complexe de comparer, par exemple, des « Haïtiens » et des « Métropolitains » en sachant que les premiers vivent dans des quartiers « communautaires » et les autres sont dispersés, quand bien même les regroupements existent en fonction de principes qui ont été étudiés ; les premiers sont souvent sans papier ou forment une population stigmatisée alors que les seconds se pensent dans leur immense majorité comme des « nationaux vivant ici dans un département de la France à laquelle j'appartiens ». Si nous n'avions pas encore identifié toutes les facettes de cette continuité symbolique (dans la logique de carrière, dans celle du plaisir, dans celle des cadres sociétaux rassurant), nous avons tout de même postulé, à titre hypothétique, l'existence de deux pôles possibles représentant deux types idéaux de l'habitus du métropolitain.

Guide d'entretien métro

1/ Conditions de la venue

- Volontaire/contraint (entreprise, conjoint) ou sollicitations (amis ou famille déjà là)
- Représentations de la Martinique avant de venir. Autres voyages préalables.

¹⁶¹ Facilité qui est aussi relevée par M. Chambon : « *Mon appartenance au groupe des Métropolitains me permet d'avoir une approche plus facile avec ce groupe. Je suis accueillie sans méfiance. Dans le contexte local où ils sont minoritaires, ils peuvent supposer que je suis réceptive aux difficultés qu'ils rencontrent au quotidien* ». *Op. cit.*, p. 12.

-Travail personnel de connaissance (lecture, fréquentations de lieux, amis informateurs

-Projet seul, en couple, pourquoi à ce moment là ?

-Aller à la Martinique, ça représente quoi ? Les rêves d'alors. Toute la vie changée ou un secteur de vie seulement changé ?

-Mesurer le rapport à la France comme francité, métropole qui se duplique (langue parlée, administrations, avantages fiscaux...). Projet migratoire ou sentiment juste de changer de territoire...

-la temporalité de migration de l'époque : pour combien de temps ?

-Quelle implantation est choisie à l'arrivée (appartement/maison ; critères de l'emplacement)

2/ les investissements socio-temporels autour de la définition de soi et de l'autre dans l'espace domien comme proche ou distant

a/ Première installation, premiers ancrages, premières constructions de vie

-Evolution des lieux/sites d'habitation. Perceptions du lieu fréquenté. Rapports entre les lieux de travail et les lieux de vie

-Milieu professionnel, ancrages, adaptations, rejets

-Enfants oui ou non, vécu de l'école, liens avec les autres parents
Activités extrascolaires avec d'autres parents

-Vacances, retour métropole, contacts par internet, stratégies autour des liens avec la métropole

-Liens sociaux à la Martinique, cartographie relationnelle, qui est fréquenté par intensité, modes d'ancrages (quartier, association, religion, loges)

-Ressentis, variations des ressentis proximité distance disséqués par secteur ! métier, cadre environnement, communautés, lieux, activités, médias

-Manière dont l'enquête voit la manière dont il est vu par les autres en tant qu'individu métró

-En tant que représentant d'une catégorie. Se perçoit-il comme métró et qu'est-ce que cela signifie pour lui ?

-Existence de chocs, de conflits, de frontières posées rapidement. Faire le récit sur des exemples précis d'oppositions, de frustrations, d'accidents, de confrontations, de rejets

Se voir opposer des frontières : lieu ou ne pas aller, être mal reçu dans un lieu,

Mettre des frontières : ne pas se sentir à l'aise avec des profils de gens, ne pas aimer certaines représentations qu'ont les autres et notamment qu'ont les autres sur l'enquête (justifications de défense, acceptation de ce regard sur certains métros dont lui ou au contraire refus de s'identifier à ces étiquettes)

b/ évolutions de la construction de soi

-Identité travaillée, changement de soi, devenir autre :

Facteurs de ce changement de personnalité : langue, activités, fréquentations ;

L'attachement (de l'adaptation partielle au désir d'intégration au sens des « marqueurs d'intégration » définis par l'équipe réunionnaise) ;

L'engagement (associatif, politique, religieux ;

Changements introduits et perception : espaces professionnels, arrivée d'enfants, nouveaux liens, découverte d'activités, opportunités, nouvelles perspectives ;

Au-delà du mode de vie changé, savoir si création de quelque chose sur l'île :

association, création culturelle, activité politique, liens sociaux nouveaux autour du travail, de l'école, du quartier ? Pourquoi ?

-A l'opposé, tactiques de repli, d'isomorphisme social, clanisme, mise à l'écart :

Communautarisme de métros ; non engagement (neutralisation des ouvertures symboliques, repli, mépris, logiques réactives, sentiment de menaces) ;

Désengagement à la suite d'un projet d'installation (déceptions, frustrations, événements particuliers décisifs) au « pays Martinique ».

-Evolution dans la durée et projections :

Etre de passage ou volonté de s'ancrer, marqueurs d'intégration ou marqueurs de passage ; Evénements (comme ceux de 2009) qui ont marqué le passage et entériné le fait de rester ou de repartir ;

Epreuves subies : vécu, réaction de rejet, d'adaptation

Ressentis général sur la trajectoire, combinaison entre ses désirs et les regards des autres, entre les ancrages et les frontières qui demeurent (voir la religion, la langue créoles, les rythmes calendaires, le climat...). Situer les personnes sur un spectre qui va de la duplication de soi à la Martinique au transformisme existentiel :

-Les néo-coloniaux, perspective d'étanchéité, de maintien de l'habitus : zonage de vie dans les quartiers blancs, logique de passage, désir d'île au travers des usages ludiques ou festifs (sports nautiques notamment), retour lors des fêtes de Noël ou des grandes vacances, variables d'indifférence aux populations locales et aux « cultures » et variables de repli sur son mode de vie. Cette attitude peut aussi bien caractériser

des anciens que des nouveaux. S'impose ici un transfert sur l'île de ce que l'on est identitairement comme métropolitain.

Voir comment les personnes investissent l'île comme un terrain personnalisé d'attentes prédéfinies : vie repliée dans son quartier avec ses pairs, sports locaux très marqués « métro », voyages caribéens. Dans ce cadre, la part de l'adaptation est résiduelle, celle de l'alignement mineure, celle de la conversion presque nulle.

-Repérer les différences entre ceux qui vivent de façon clanique sur tous les registres de la vie locale et ceux qui modèrent, négocient, s'ouvrent partiellement, et sur quels objets.

-Repérer et décliner les définitions de soi comme métro. Quelles sont les légitimités à être présent en tant que métro ? Observe t-on des évolutions entre ce que les partants revendiquaient comme place et celle ou celles qu'ils ont sur place ? Comment ceux qui revendiquent le maintien du même peuvent changer tout de même selon eux (expérience d'un autre territoire, expériences, événements...) ?

-Se perçoivent-ils tous comme revenant en métropole ? Peut-on trouver des néo-coloniaux qui veulent mourir sur l'île ? Qui sont là depuis des dizaines d'années ? Comment tiennent-ils ? Comment se voient-ils une fois revenus en métropole ?

-les « néo-martiniquais », se singularisent par une logique de transformation de l'habitus, de l'adaptation partielle à la conversion dans un style de vie spécifiquement local, « martiniquais », en tous les cas, vécu comme tel au travers de ce que l'on peut appeler les projections identitaires du proche

-la transformation du même pour fabriquer une proximité qui demeure lointaine

la fabrication/réactivation de l'identité régionale, par ailleurs créolisée ou métissée comme elle le rappelle notamment avec le nouveau cadrage des fest noz, signifie une construction de sens destinée à se rapprocher de l'autre tout en conservant les caractères d'origine. Dans le cas d'espèce, mais l'enquête devrait permettre d'identifier d'autres déclinaisons, l'association régionaliste constitue une homologie structurale permettant de nouer des affinités inter-groupes sur la base des minorités opprimées par l'Etat français

- la conversion mimétique

logique de doublage qui peut être partielle ou globale. L'enquête permettra de définir ce que l'on entend par partiel ou global. Partiel renvoie davantage à une logique d'adaptation :

-liens professionnels d'initiative avec des locaux

-liens de voisinage

-liens sociaux, notamment au travers des enfants (carnaval des enfants où l'on voit plus de métro que chez les adultes)

-bribes de créole

-perception plus critique des métros ou se différencier d'eux catégoriquement

-intentionnalité d'ouverture

-volonté de rester

Cette conversion demeure partielle, pour des raisons qui seront abordées avec les enquêtés.

Devenir comme l'autre dans une logique plus fusionnelle pourra être appréhendé à partir des indicateurs mis au point par l'équipe de la réunion au travers de ce qu'elle appelle les marqueurs d'intégration :

- donner la vie dans l'île et vouloir y mourir et y être enterré
- favoriser le métissage (femme « autre », enfant métis)
- privilégier le lien social avec les locaux
- avoir une vision nostalgique de l'île et des apprentissages pour les anciens
- déployer un « amour du pays »
- rechercher la maîtrise du créole
- œuvrer dans des structures locales (association, fêtes, groupes politiques nationalistes ou identitaires).

3/Les Frontières des métros

Travailler la notion de frontière, de distanciation, en essayant de la gradualiser, de mesure des petites différences et des grandes barrières, des nuances et des rejets explicites, des déceptions et des offenses

La frontière se lit, comme dans tout espace social, dans le zonage des lieux de vie
-bordure matérielle, démarcation physique, lieu tiers entre deux paysages sociaux (une rue dans le cas des ghettos américains, des portions plus larges de l'espace public pour la Martinique)

- barrage, opposition, non franchissement (par exemple la fermeture de la principale rue de Terre Saint ville le soir à Fort de France il y a quelques années)
- lieu marqueur d'une opposition symbolico-politique entre deux entités qui se font face (le Sud comme espace investi par les métro avec à un moindre niveau le centre et surtout le Nord comme lieu plus « authentique » des Martiniquais)
- lieu normé dont les effets juridiques peuvent atteindre le stade de la sanction (militaire ou policière) : Au Morne Vert, un collectif de riverains « métro » qui opposent le critère de la propriété privée inviolable contre les prétentions du maire d'implémenter une action dans sa zone de compétence.
- lieux frontières de fréquentation : plages, resto, boîtes de nuit, centres commerciaux. Voir comment les distances sont maintenues au cœur des mixités et des proximités.

Repérage des frontières dans la construction des identités/positionnements individués, voire dans celle de groupes (reprise/requalification du stigmaté « métro », associations, collectifs).

- La frontière comme dénonciation : la qualification excluante, les rejets culturels, les traumatismes liés à des confrontations ; clivages avec quels groupes nommément cités
- La frontière comme ligne de démarcation : sur le modèle de droits d'entrée (appartenance à un club fermé, carte d'accès, lieu protégé par des gardes barrières) ;
- Les frontières partielles comme lieu de compromis : sélectivité des personnes comme personnes recherchées ou fréquentables en opposition aux autres (Nord/Sud, riches/pauvres, voisins/autres, famille/autres...)

4/ projets pour le futur, projections. vision de l'a-venir

-Bilan sur les mois ou les années vécues

-Volonté de rester ou de partir, pourquoi ? Place des projets des parents, des parents au regard des projets des enfants.

-Comment les projets ont évolué ? Indifférence et mise à l'écart, engagement plus avant, déception et logique de retour. Types de migrations envisagées.

-Autoperception de soi dans le devoir être, ce qu'il faut être, ce qu'il faut devenir au regard de l'expérience vécue.

2/ Phase de test sur un groupe de 10 personnes

Dès les premiers entretiens, nous nous sommes rendu compte que la définition provisoire que nous adoptions ne tenait pas. Savoir qui est métropolitain et qui ne l'est pas n'était pas simple. D'une part, l'enquête a permis de voir que des différenciations opèrent entre ceux que, selon les premiers critères de l'enquêteur, le chercheur va codifier comme Métropolitains. Les « vieux » Métros, ainsi que les enfants des couples Métros installés, se pensent rarement comme Métros. D'autre part, ce terme est une construction complexe dont les frontières, même avec des repères phénotypiques, sont poreuses. Quid des couples mixtes ? Quid des enfants des couples mixtes ou même de couples métros et qui sont nés à la Martinique et vivent et se pensent comme des Martiniquais ? Quid des Métropolitains de couleur ? Des enfants martiniquais « de couleur » dont un des grands parents était Métropolitain ?

Comme s'il y avait un dieu de la recherche, le premier entretien eut lieu au Marin, auprès d'un homme d'apparence « martiniquaise » qui vit Patrick Bruneteaux en train de marcher sur le ponton du port, visiblement étranger, mais en quête de quelque chose. Cet homme, ingénieur et vivant sur son bateau, me demanda ce qu'il recherchait et s'il pouvait m'aider. En lui précisant l'objet de mon enquête, il me dit : *« C'est à vous de me dire si je suis dans votre enquête. J'ai un grand-père français, blanc du côté de mon père, qui venait de la métropole comme fonctionnaire. Tous les autres membres de ma famille sont martiniquais. Pour vous, je suis un métro ? »*. Il était certainement un descendant de métro. A ce titre il entrait dans le corpus des personnes logiquement habilitées à parler de leur rapport à la « métropolité ». Mais se pensait-il comme tel ? Pensait-il avoir ressenti des influences dans la manière de vivre qui proviendrait de cet héritage ancestral aux effets incertains du point de vue identitaire ? La réponse s'avéra positive. Mais d'une incroyable complexité. Sa famille, aussi mélangée à des familles békés et mulâtres (son père avait été le précepteur de l'un des plus fortunés Békés de l'île), appartenait aux classes supérieures. Son père était médecin. Lui-même partit faire ses études sur Paris et avait été reçu à HEC (mais sa famille divorcée ne pu lui donner les moyens matériels d'inscription). Il devenait un informateur sur la mémoire familiale et les supports bariolés de la transmission, cherchant en fait à valoriser ses deux appartenances. Son phénotype est tel qu'il est relativement difficile de dire s'il est blanc ou noir. Il est « bronzé, « caramel », mais il peut tenir son look du voyage, d'UV, d'origines

caribéennes, d'Amérique centrale ou d'Amérique du Sud. Rasé, les traits relativement « fins », il pourrait passer pour un Arabe ou un méditerranéen. Il vit sur un bateau, comme un symbole de sa position complexe d'entre-deux :

Non, je pense que c'est une question d'attitude.

Oui c'est ça par l'attitude.

Oui, oui, l'attitude, mon attitude. J'ai toujours dit quand j'étais en métropole, je suis un Black dans une peau de Blanc. C'est vrai que dans mon être, pour moi je suis un black. Quand je faisais du sport, j'ai fait de l'athlétisme pendant 12 ou 13 ans, j'étais performant et j'étais un black dans ma façon de réagir, dans ma façon de me mouvoir et dans mes réflexes euh, je suis en train de devenir un blanc à cause de l'âge (rire). Je perds en vélocité, je perds en dynamique et quelque part, je pense qu'il y a plein de vieux blancs qui sont noirs (rire). C'est une vraie guerre.

Je trouve ça sidérant pour moi qui suis un Blanc de la région parisienne de voir une femme de 70 ans monter à un arbre comme moi j'oserais jamais le faire.

Exactement. Donc je pense que, effectivement vous avez raison, dans l'attitude corporelle, et plus que peut être l'attitude intellectuelle ou sociale, ça se lit, ça se sent de telle sorte que je ne suis pas blanc, si vous voulez dans ma dynamique corporelle, je suis pas complètement noir non plus ; mais un béké il est blanc, parce qu'il a un héritage génétique. Une ossature, une musculation, des parties liées qui sont celles d'une architecture de Blanc. Moi là mienne elle est métisse avec une prédominance de black. Peut être pas dans sa structure, mais dans sa mécanique, dans sa gestuelle par éducation ; parce que je courais pieds nus quand j'étais gamin, je montais les cocotier, parce que je plongeais comme un macaque, voilà, c'est ça. Et ça, je pense que c'est acquis pour une partie et ça a fini par faire partie de vous par votre éducation avec le temps. Ça me quittera jamais et c'est ça qui est probablement perceptible de l'extérieur. Et très bizarrement, quand j'étais en Europe, j'ai passé une longue période en région froide, c'est-à-dire que je voyais pas le soleil. Ça a duré quand même pas mal d'années. Enfin je voyais le soleil en été comme tout le monde ; effectivement je bronçais vite mais c'était un bronzage d'été. Je bronçais plus vite que la moyenne parce que ma peau est comme ça. Une peau de métis. Mais dès que l'automne arrivait, j'étais cachet d'aspirine comme tout le monde. Malgré ça, quand j'allais à Paris, que je travaillais, les études ou n'importe quoi c'était extraordinaire, même ma femme elle voyait mais elle ne comprenait pas ça : je croise un Antillais guadeloupéen, martiniquais ou haïtien. Il est sur un trottoir, moi sur l'autre devant les grands magasins. Le gars inmanquablement, il sait que je suis un, ah oui ; et encore aujourd'hui pareil.

Et vous n'arrivez pas à mettre des mots là-dessus sur cette infinitésimal qui fait sens ?

Non, non, je sais pas ; je vous assure qu'à ce moment-là je suis de la même couleur que vous alors que l'autre il est black. Et même des gens de l'océan indien. Un peu moins mais quand même cette tendance. Alors je vous dis, les Antillais caribéens inmanquablement. Il m'est arrivé que pour des questions de file d'attente, dans ce petit jeu je me trouve près d'une personne qui m'a regardé, en sachant qu'elle a à faire à quelqu'un des Caraïbes. Moi je suis pas sauvage, je suis facile de contact et ne sachant pas exactement quelle est l'approche sociale de cette personne, si c'est un snobinard petit bourgeois, donc je l'aborde pas en créole, mais en français ; mais je lui dis, « on a peut être un petit cousinage », un truc comme ça quoi. La personne me dit tout de suite « Guadeloupe ou Martinique ? » je lui dis Martinique. « Ah Martinique de quelle commune ? » Je lui disais, « à quoi vous voyez ça ? » ; il dit « ah je sais, je sais ». Ben ça a toujours existé et ma femme qui était là dit « j'arrive pas à comprendre ».

ça ne vous est jamais arrivé des gens qui se trompent l'inverse ; quand vous vous balladez dans une commune où vous êtes pas forcément repéré comme au Marin ou connu ?

Qu'on me prenne pour zoreille ? Si ça m'est arrivé mais essentiellement en voiture. Quand je croise un gars en voiture qui a un comportement antillais un peu dilettante, et dans la rapidité du croisement, il me lâche une bordée d'injures croyant avoir à faire à un zoreille. D'ailleurs une fois y en a un qui s'est foutu dans le fossé parce qu'il me lâche une bordée d'injures et j'ai eu le temps de lui répondre une bordée d'injures crescendo en créole. Et comme le gars il était persuadé qu'il avait un zoreille en face de lui, il a sursauté (rire). Il a foutu un coup de volant, il s'est planté ; c'était à l'époque où y avait pas encore la bordure, la ligne droite de cannes à sucre de Rivière salée, à la station de radio des sous marin. Il s'est planté dans le champ de canne. Ça s'est bien terminé parce que je suis revenu et je l'ai aidé à sortir. Et il était mort de rire quoi.

En tous les cas, la question que je vous pose, c'est comment vous vous auto-catégorisé, comment, quelle est votre identité formelle ? Comment vous vous nommez en fait ?

Un putain de batard (rires)....

En ayant eu la chance très rapidement d'avoir affaire à des situations complexes, on prenait conscience des limites des critères de base posés dans la définition sommaire initiale. Des gens de « couleur » comme lui pouvaient échapper à l'enquête tout en ayant des choses à dire et à revendiquer du point de vue de sa pluralité de points de vue sur sa « blanchitude » et sur sa « négritude ». D'autres, Blancs de métropole, pouvaient se dissocier de l'objet en refusant de se catégoriser comme métro, tandis que le forçage de l'interview permettait tout de même de saisir le processus de conversion à l'œuvre.

Nous rencontrâmes la même complexité, cette fois-ci du côté d'une « Blanche ». Il nous est ainsi arrivé, par le plus grand des hasards, d'être interpellé par une femme que nous ne pouvions pas voir. En cherchant à prendre contact avec un directeur d'hôtel, nous étions tombés sur une standardiste qui fut prise de curiosité en entendant l'expression « recherche sociologique sur les Métropolitains ». Alors même que cette enfant (devenue une adulte de 40 ans) de couple métros blancs ne se pensait pas comme métropolitaine dans la vie quotidienne, elle prit sur elle de détourner sa représentation personnelle dominante d'elle-même afin de rentrer dans l'objet « par la petite porte ». Autrement dit, sans être métro, elle avait des valeurs « métro » qui lui apparaissaient être un héritage très clair de sa vie familiale et aussi de son passage en France, de ses 11 ans à ses 18 ans (un juge, à la suite du divorce de ses parents, la força à suivre son père autour de Bordeaux). Cette personne, que nous aurions pu solliciter dans la rue, allait pourtant échapper à l'enquête parce que sa voix ne semblait pas celle d'une métro et qu'elle ne se sentait pas concernée. Elle signala pourtant que ses parents étaient métro et elle rechercha à savoir si on était intéressé par une interview avec une descendante qui ne se pensait pas essentiellement sous cette appellation, tout en ayant tout de même des côtés « métros », désormais peu mis en avant dans un milieu social entièrement antillais (mari martiniquais, quartier social HLM à Rivière salée, belle-famille indépendantiste). Elle anticipait, elle-aussi, les difficultés même de l'enquête à tracer des frontières sociologiques, en se rendant disponible pour une interrogation sur les fondements mêmes de l'enquête, à savoir la pertinence des résidus de métropolitité. En pratique, cette femme se révéla être un type tout à fait distinctif de culture à clivage, comme une personne maîtrisant deux mondes, l'un dominant, l'autre plus secondaire, mais basculant de l'un à l'autre quand certains compartiments de valeurs devaient être mobilisés dans telle ou telle situation. Elle ne se pensait pas comme une « Ancienne » puisque, dans sa biographie, elle avait toujours été déjà là. Elle était

donc moins agressive que les Anciens à l'égard des Métros mais n'en déployait pas moins une batterie de comportements pour défendre ses deux positions, en fonction des situations pratiques. Ce qui demeurait résolument métro, pour elle, c'était son refus total de tout compromis avec d'autres femmes que le mari aurait pu rencontrer. Elle disait s'opposer à ses copines proches qui, elles, défendaient un fatalisme en la matière. Elle refusait aussi les punitions corporelles sur ses enfants. Pour le reste, créolisée depuis sa prime enfance, perçue comme nègre blanche, elle affirmait évoluer dans son monde avec le plus grand bonheur.

Cette complexité-là, nous ne l'avions pas saisie au tout début de l'enquête. La première phase de l'enquête a consisté à s'appuyer arbitrairement sur des repères phénotypiques pour rencontrer des personnes. Le parti pris initial de s'adresser à des inconnus aurait pu renforcer ce choix. Demander à une personne « de couleur », à la Martinique, si elle se pensait métropolitaine (nous en avons rencontré une) ou antillaise, nous a semblé impossible, aussi impossible et provocateur que la question de Shudir Venkatesh aux membres du gang des Black Kings dans les cités (Projects) de Chicago, avant d'être pris en otage : « ça vous fait quoi d'être noirs et pauvres ? ». Nous avons fonctionné dans un premier temps sur un ensemble de critères de sens commun relativement partagés par la plupart des acteurs dits « Métropolitains » : être blanc (ce qui est assez stupide puisque des personnes de couleur vivant en France hexagonale depuis plusieurs générations peuvent tout à fait se sentir métropolitaines), venant de France hexagonale, avoir une volonté d'y résider hors d'un schéma de tourisme.

Certaines personnes, au moment de l'enquête, entre 2011 et 2012, étaient là depuis quelques semaines, d'autres depuis plus de 30 ans. Dans cette optique, cette définition provisoire excluait celles et ceux qui sont nés sur l'île et y vivent depuis toujours. Cette distinction entre « venir de métropole » et « avoir toujours habité là » permettait de distinguer les Békés des Métropolitains, les autres paramètres pouvant être communs (couleur, résidence). Ce n'est qu'au fur et à mesure de l'enquête que l'on a découvert l'existence de ces enfants blanc locaux, détachés des héritages coloniaux, mais ne pouvant pour autant se penser dans le schéma des métros.

3/Finalisation du guide et pratique de l'enquête

Deux choix d'accès ont guidé notre enquête : l'effet boule de neige et la recherche des variations.

Le parti paradoxal de privilégier, dans l'un des axes méthodologiques, la méthode boule de neige, au vu de la petitesse de l'échantillon, provient de la volonté de bénéficier d'informations croisées (par exemple un groupe de 4 instituteurs se connaissant, se fréquentant) et secondairement de la facilité qu'un tel protocole offre. Profiter des interconnaissances signifie croiser les informations et tester la plausibilité des réponses mais aussi découvrir des nœuds de vie en micro-groupe. Et aussi, plus simplement, savoir qui, telle personne, connaît dans son entourage.

Cependant, c'est la démarche de la profilisation par diversification croissante qui s'est avérée être la plus intéressante. Alors que l'enquête débutait, maladroitement, avec des catégories de sens commun presque essentialisant, la recherche de personnes sans cesse plus différentes les unes des autres, nous a convaincu que

l'approche constructiviste était la plus probante, à condition de toujours confronter les modèles de différenciation à l'étalon de leur évaluation scientifique. Pour le dire simplement, il s'est agi de découvrir le maximum de profils possibles dans le cadre de cette tension permanente entre le même et l'autre, la continuité et l'acculturation, le profil bas ou la dénonciation. En ouvrant l'horizon sur les couples mixtes et les enfants de couples de métros blancs ou de métros mixtes (des antillais ou des Africains venus de France et se pensant comme Métropolitains avec un conjoint blanc migrant de la même manière), on a pu découvrir alors des logiques d'inversion : des enfants de métros blancs vont être fortement créolisés par la langue, la culture et les usages locaux (dont les liens sociaux, les rythmes calendaires, très différents de ceux en cours dans l'hexagone) ; inversement, des couples mixtes de métros vont demeurer fortement attachés à leurs valeurs hexagonales et vont vivre comme des Métropolitains de métropole. Il n'y aura pas forcément, mécaniquement, en ce cas, d'effet « retour au pays ».

On peut donc dire que, du point de vue de la recherche de la variation, les profils imaginables abstraitement renvoient à la tension, en situation coloniale, entre demeurer « en France » ou négocier ses rôles au pays Martinique. Ce qui ne veut pas dire que l'on ne se fait pas une idée des masses, des distributions possibles. Seule une enquête statistique pourrait le dire, ou, à tout le moins une longue pratique ethnographique dans plusieurs lieux significatifs où vivent les populations métropolitaines majoritaires. Dans l'attente de cette recherche, qui est d'ailleurs envisagée dans la suite de l'ANR, on peut dire, au vu du terrain et des entretiens réalisés, que les couples mixtes peuvent être compris dans une fourchette entre 10 % et 20 %. Parallèlement à la fréquentation des sites où eurent lieu les interviews, il a été possible de sillonner l'île et d'observer les appariements dans la vie de tous les jours : dans les rues de la capitale, dans les centres commerciaux, sur les plages, dans les restaurants. La dimension segmentaire frappe tandis que le métissage de couple (couple domino) apparaît résiduel.

Ceci étant dit, du point de vue des représentations des appartenances et des identités, nous avons été frappés par la diversité des constructions possibles du label « métro ». Cette richesse s'est notamment manifestée lors de rencontres avec des personnes ayant vécu de longues années à la Martinique, avec des parcours connaissant des évolutions, des bifurcations, des négociations et même parfois des effets de clivage entre deux cultures qui cohabitent dans la même personne. En fonction des pratiques et des goûts, cette femme de Rivière salée, habitant avec un Martiniquais dans un HLM, ayant deux enfants métis, parlant le créole depuis l'enfance mais ayant connu un « séjour de rupture » en France pendant une dizaine d'années, mettra en avant tour à tour des identités nationales de métro conservateur (ici pour moi c'est la France mais la famille de mon mari est indépendantiste et ça se passe bien), des logiques quotidiennes fortement martiniquaises (vie avec des Antillais, en créole, dans un quartier martiniquais) mais des logiques culturelles composées de négociations incessantes entre les deux mondes (rapport au mari, aux enfants, bref aux relations de genre et de famille). Ainsi, les variations se repèrent autant d'un individu à l'autre qu'au sein du même individu, en fonction d'une trajectoire complexe aux influences multiples et avec des fabrications personnelles dans un monde qui peut aussi être fortement créolisé. Avec ces ancrages depuis la prime enfance, la posture néocoloniale tend à s'effacer, mais pas forcément, comme l'atteste cette femme entièrement immergée dans un groupe martiniquais (quartier,

langue, mari, enfants, famille, consommation) mais qui se sent toujours française et en France !

4/ Modalités concrètes de la recherche et profils des répondants

Ces entretiens semi-directifs, menés seuls ou en commun, ont été réalisés au hasard dans l'espace public ou dans des institutions. Au hasard au sens où les personnes n'étaient pas connues directement des enquêteurs, sauf à deux reprises. Mais sans hasard au sens où nous nous rendions presque toujours dans des lieux où la rumeur ou les connaissances pratiques des chercheurs vivant à la Martinique nous conduisaient vers des territoires déterminés.

L'immense majorité du temps, c'est le site qui faisait sens :

-se rendre dans tous les bourgs de la Martinique et découvrir les quartiers où les lieux professionnels (le port du Marin et ses environs, la zone commerciale de la Poterie des Trois-Ilets) ;

-aller dans les lieux où il est dit que des Métropolitains seraient concentrés : quartiers résidentiels de Fort de France, quartier pointe savane au Robert, les hauteurs de Trinité, Tartane, Les Trois Ilets, Le Diamant, Sainte-Anne, Sainte Luce, le Marin et, plus secondairement, Le François et Le Vauclin ;

-entrer dans des institutions où travaillent des Métropolitains (commerces, police, lieux d'enseignement, hôpital La Meynard, médecins et infirmières par le bottin, restaurateurs) ;

-aborder au hasard dans la rue des personnes qui semblent résider sur place dans le quartier qui était investi stratégiquement ;

-solliciter des personnes à partir du site « expat blog » (6 familles) ;

Dans la plupart des cas, un seul entretien a été mené avec la personne ou le couple. Il a duré dans une fourchette de une à trois heures. Tous ont été enregistrés. Il n'y a jamais eu de conflit ouvert, de manifestations spéciales, sauf à une reprise : des enquêtés nous ont demandés (un patron de commerce et son ouvrier) de revenir à 3 reprises. A chaque fois, l'acteur insistait pour aller boire un verre dans le bar à côté. Jamais ni l'un ni l'autre n'acceptèrent de donner un rendez-vous formel. C'étaient des personnes qui vivaient depuis longtemps aux Antilles, qui parlaient créoles, mais qui visiblement, ne semblaient pas trop aimer fréquenter des locaux même s'ils les fréquentaient pour le travail. Nous disions qu'il n'y a jamais eu conflit ouvert. On pourrait même dire, comme Mylène Chambon déjà citée, que jamais une enquête n'aura été aussi facile : tout se passait comme si un arrière plan de communauté d'expat liait l'enquêteur aux enquêtés. Il va sans dire que cette enquête n'aurait pas été ce qu'elle a été si Olivier Pulvar seul avait mené la recherche. Une sorte de complicité tacite rapprochait Patrick Bruneteaux, le Blanc métrou chercheur parisien,

des personnes, ce qui a été expérimentalement testé à une reprise. Une commerçante a profité de l'éclipse d'O. Pulvar, parti momentanément, pour raconter des choses qu'elle n'osait pas évoquer en sa présence, à propos de ce qu'elle estimait être le racisme des Noirs antillais envers les Métropolitains blancs. Cette femme était une commerçante qui se pensait comme une « Ancienne » et même une « Martiniquaise ». Mais, depuis 2009, elle ne supportait plus les accusations orales des clients estivaux (des « pauvres de Fort de France » selon elle) qui, moins « éduqués », touchaient à tout, laissaient leurs enfants faire « n'importe quoi dans le magasin », et parfois l'insultait directement en lui demandant de partir.

Il faut préciser aussi que parfois les entretiens ont été menés avec un membre de la famille, parfois avec les deux, en couple. Il est arrivé que la présence des deux soit très intéressante, permettant de relativiser le point de vue du conjoint. Ce fut le cas avec le couple patron/femme au foyer du Morne vert et avec le couple de cadres moyens de la Pointe savane. L'un et l'autre avaient une représentation opposée de la situation du conjoint. Dans le premier cas, ce que vivait le mari au travail n'était pas comparable à ce que l'épouse vivait dans le quartier (mal), schéma assez classiquement retrouvé dans les sites d'expatriés. Le mari apprécie la vie locale et ses relations professionnelles. La femme, isolée dans sa maison, sent autour d'elle des voisins qui l'observent ou la laissent à l'écart. Dans le second cas, le point de vue de l'autre servait surtout à rectifier des jugements de fait du partenaire qui étaient jugés faux par le conjoint. Ce type d'entretien était le plus difficile et l'on comprenait que nous aurions du alors procéder autrement : voir les deux conjoints séparément après l'entretien commun.

Au bout du compte, à qui a-t-on affaire ? Nous avons tenté, de part la recherche de dispersion maximale des profils sur un petit échantillon de quelques dizaines de personnes, de respecter simultanément les critères socio-démographiques de base : âge, sexe, classe sociale, territoire.

Les familles et couples sans enfants représentent 39 ménages de l'échantillon. Il y a 6 divorcés et 9 célibataires. Soit en tout 95 personnes rencontrées. Il y a probablement une sous-représentation des aventuriers, des célibataires ou des chômeurs zonards. De manière générale, il y a une sous-représentation des classes populaires, notamment des ouvriers du Marin. Une seule personne rencontrée est un ancien mécanicien du Marin.

Dans le cadre officiel de l'enquête, il n'a pas été possible de procéder à une démarche ethnographique. Plusieurs sites étaient possibles : les bars du Marin et ses alentours ; une institution d'Etat (un hôpital, une école à la façon de C. Lehuger) ; un quartier où résident un ensemble significatif de Métropolitains ; un lieu désigné par les Martiniquais comme étant un « repère » de Métros. Si cette enquête pose les bases d'une sociologie, à la Martinique, de cette population de « Métros », elle pêche par sa relative superficialité. Il aurait bien évidemment fallu vivre quelques mois dans un espace social où une « communauté » de Métros s'auto-désigne où est pointée du doigt par les habitants ou les élus. Beaucoup parlent des Trois-Ilets comme étant le bourg représentant caricaturalement cette « invasion » de Métros. Il est vrai que, comme chercheur et comme touriste, nous sommes allés à de

nombreuses reprises dans ce bourg, facile d'accès par bateau. Il est patent que la surprésence des Blancs est patente et ne se retrouve nulle part ailleurs.

Il y a 14 familles ou couples mixtes sur les 39 familles ou couples rencontrés. Si l'on tient compte de l'ensemble de l'échantillon, y compris les divorcés ou veufs, on a 19 interviewés concernés sur 54. Dans l'ensemble, toutes les personnes rencontrées sont dans la vie professionnelle. Il n'y a qu'un seul couple retraité et un enfant métisse de 16 ans, rencontré après l'entretien avec sa mère, divorcée d'un couple mixte.

Les classes sociales, mesurées à l'activité professionnelle et aux revenus globaux (profession de la personne et/ou de son conjoint, marqueurs de richesse pendant l'échange tels que la possession d'un bateau de plaisance) sont relativement équilibrées dans l'échantillon :

Les classes populaires composent 9 interviewés sur 54, 10, si on y intègre le fils de la « femme vendeuse itinérante de bijoux », soit un peu moins de 1/5 de l'échantillon. C'est relativement proche de la proportion d'ouvriers dans la population française métropolitaine (23 %) mais est-ce représentatif de la part des classes populaires à la Martinique ? Il est probable que oui compte tenu du fait que le gros des entrants sont des fonctionnaires, des cadres d'entreprise et des commerces autour du tourisme (hôtels, restaurants, location de voiture, activités nautiques). Beaucoup de témoignages font état de métros qui deviennent clochards, ce qui est intéressant en soi dans le discours. Des sortes de rumeurs circulent, fondées sur les croyances selon lesquelles les femmes antillaises « voleraient » l'homme occupant une honorable situation sociale. D'autres viendraient pour le soleil et finiraient dans la facilité, l'alcool ou la drogue. Ces rumeurs confortent ainsi l'image d'un groupe vulnérable, menacé, en situation « d'expatriés ». Il est dit aussi que ces errants ruinent l'image des métros intégrés qui, en tant que Blanc post-coloniaux, ne peuvent être vus comme étant des pauvres déshérités. Pour notre part, nous n'avons jamais croisé, au centre ville de Fort de France ou dans d'autres bourgs, de tels « SDF », à part un au Carbet. Incontestablement, des « Blancs pauvres » existent mais ces rumeurs insistent sur des situations de misère radicale et d'errance. Il est fort probable que quelques grappes de sous-prolétaires blancs existent, notamment autour des bars du Marin se situant autour du port. Il y a aussi un bar « métro » à la pointe du bout qui accueillerait de tels surnuméraires peu présentables.

Les classes moyennes seront définies par le faible volume de capital tout en étant résolument hors des classes populaires par l'activité (petit commerçant, policiers ou gendarmes de rang inférieur, infirmiers, instituteurs). Toutes ces professions ont été rencontrées. Mais il est arrivé que des personnes approchées soient en fait atypiques. Soit par l'effet du double revenu avec le conjoint, soit par l'effet d'héritages, il a été possible de rencontrer ce type d'enquêtés dans des belles maisons à l'intérieur de quartier huppés. Par exemple « l'instituteur missionnaire » en couple mixte à la Pointe Savane s'est marié à une antillaise de condition populaire mais dont la fratrie a particulièrement réussi par la suite. Ce couple possède une belle maison dans un quartier chic. On a parfois classé un commerçant parmi les classes aisées quand il est constaté lors de l'entretien que les personnes font état d'un

marqueur de richesse (bateau de plaisance), ce qui dénote une affaire qui marche bien. Enfin, on a aussi classé parmi les classes supérieures une femme commerçante ne générant pas beaucoup d'argent avec son activité, mais vivant avec un mari propriétaire d'une PME qui marche bien. Ces ménages représentent 21 situations sur les 54 totales investiguées.

Il reste donc 24 ménages appartenant aux catégories supérieures (médecins, PME de santé, avocats et gros cabinets d'huissiers, directeurs d'entreprises, directeurs d'administration, rentiers). Dans l'ensemble, les cadres dirigeants ont eu la langue de bois et les entretiens ont été rapides et pauvres. On a pu rencontrer un PDG d'une des plus grandes entreprises multinationales françaises, affirmant prendre le bateau à la pointe du bout. Ce fut un des entretiens les plus inintéressants, les plus fermés. Des exceptions sont intéressantes à étudier. Un patron a parlé pendant plus de 3 heures parce qu'il était particulièrement investi dans l'approche intellectuelle. Il prit plaisir à nous montrer sa plaque de Franc-maçon. Un autre était un homme très influent dans le milieu judiciaire et il raconta des choses très riches sur les relations entre les élites blanches et noires du point de vue de la reproduction de leur situation. Nous n'avons pas pu rencontrer la haute fonction publique (préfet ou directeur de cabinet ou énarques en missions dans tel ou tel secteur).

Les profils socio-professionnels rencontrés concordent presque mot à mot avec les groupes identifiés par M. Chambon dans son mémoire de recherche. Outre les fonctionnaires (policiers, militaires, agents des services administratifs déconcentrés, médecins et infirmières hospitalières et enseignants), on trouve le spectre des professions libérales (médecins, avocats, huissiers, dentistes et prothésistes), du commerce (pharmacies, librairies) qui sont venus massivement au début fin 80 ou début 90 au moment où, en pleine expansion du secteur tertiaire, la Martinique ne disposait pas des centres de formation permettant de trouver des personnes locales formées. On trouve enfin les professions liées au tourisme (assurances, agences de voyage, agences de location de voiture, restaurants, hôtels, centres d'activités touristiques dont les sports nautiques).

Les résidences des personnes/couples/familles rencontrés se distribuent ainsi.

Tartane : 7
Fond Lahaye : 1
Carbet : 5
Case Pilote : 3
Morne Vert : 1
Sainte Luce : 8
Trois Ilet, Anses à l'âne : 8
Fort de France, Didier, Terre-ville, Redoute : 12
Robert : 5
Trinité : 1
Marin : 1
Rivière Pilote : 1
Le Vauclin : 1
Saint Pierre : 1

Cette distribution, bien que due au hasard, révèle tout de même que l'inscription territoriale des répondants coïncide avec la distribution spatiale attendue des personnes entrant dans l'objet étudié : les régions touristiques du Sud sont sur-représentées par rapport au Nord. Le Centre est assez bien fourni, ce qui s'explique par le fort taux de cadres supérieurs de l'administration et des entreprises, lesquels ne doivent pas se perdre dans les embouteillages. C'est se qui revient le plus souvent dans les entretiens.

5/ Les grandes logiques de la démonstration : plan et cadre logique de la démonstration

La recherche effectuée est centrée sur quelques résultats insistant sur les grandes différences qui spécifient les sous-groupes de la population « métro ». Le thème des frontières ethniques et des positionnements identitaires est croisé avec le concept de néocolonialisme, plus exactement de trajectoires sociales de migration happées par les logiques socio-raciales ayant pour effet des marquages, des positions, des préférences, des orientations pratiques vers des acteurs pris dans ces cadres structuraux (békés, mulâtres, Martiniquais des couches populaires, étrangers des autres îles caribéennes¹⁶²). Toutefois, au risque de la surinterprétation, nous avons aussi tenté d'extraire des représentations des acteurs autant d'indicateurs des réalités néocoloniales à la Martinique au sein desquelles les métros ne peuvent pas ne pas être pris sur le territoire insulaire ; de part leurs fonctions (le plus souvent officielles et missionnaires) mais aussi leurs impositions mêmes (revendication d'accès à des biens rares comme des maisons bien situées, effet des primes de vie chère), et leurs pratiques ordinaires (usage des institutions locales, côtoiement sur des plages ou des centres commerciaux¹⁶³, etc). Le parti retenu a été celui d'une synthèse nourrie de larges extraits d'entretien, permettant de restituer les modes de raisonnements des acteurs sociaux pris dans des trames complexes d'interprétation de leur propre vie, ce qui est justifié par le fait que ces acteurs sont en permanence sous les feux de la rampe. En tant que migrants culpabilisés par les locaux, en tant que minorité numérique, en tant que personnes interpellées dans des conflits, cette population est

¹⁶² Ce qui peut sembler mineur dans cette recherche devient majeur dans celle de C. Lehuger. Le rapport aux Comoriens (un tiers de la population présente à Mayotte) structure autant l'action de l'Etat français que celle des Mahorais dont certains ont mis sur pied des comités de vigilance citoyenne afin de « décaser » les immigrants d'Anjuan. Tout le rapport pratique à ces Anjouanais est organisé autour de la construction idéologique de l'autre comme arriéré, menaçant les droits des Mahorais revendiquant un usage exclusif de ressources rares. Dans ce cadre, les Métros se distribuent entre les militants venant en aide aux « irréguliers » et ceux qui demeurent indifférents et profitent des bienfaits de l'île. Ce type de clivage, en France, se retrouve chez les enseignants, départageant ceux qui sont engagés dans RESF et les partisans du renvoi policier, avec au milieu une nébuleuse de fonctionnaires variablement sensibilisés. L. Mathieu, « Soutenir les familles sans papier. L'engagement dans le réseau éducation sans frontière », in D. Fassin (dir.), *Les nouvelles frontières de la société française*, Paris, La Découverte, 2012, pp. 317-338

¹⁶³ Dans un cadre néocolonial, une pratique aussi ordinaire que l'utilisation d'une station service ne va pas de soi. Pour des enquêtés métros, le passage par les pompes a été l'occasion d'entendre des insultes, des appels pressants au retour dans « leur pays ». Même des infirmières en exercice ont été la cible de ces dénonciations. Comme dans une institution totale, tous les éléments de la vie ordinaires sont saisis par des enjeux d'opposition sur-classés, du fait de la distribution de biens rares et de la dramatisation des classements symboliques.

particulièrement exposée à la production d'interrogations sur soi et aussi de justifications ou de rancœurs triées dans des récits de soi au milieu des « autres ».

Annexe 2

une typologie formelle des types de Métropolitains

Les Néo-coloniaux (NC) se définissent essentiellement comme des publics aspirant à demeurer ce qu'ils sont tout en prélevant des bénéfices (matériels, jouissance). Pour eux, "la France" vient à la Martinique. Seront définis comme NC ceux et celles qui demeurent des Métropolitains durant tout leur séjour, soit, objectivement, soit subjectivement. Dans ce groupe des NC, l'expression sert à désigner une logique d'exportation de la francité, sans intention de transformation, de transplantation, sans ancrage relationnel local. Il s'agit d'une logique de captation des ressources, d'opportunité (le gars des trois îlets, les libraires, le commerce de vêtement). D'abord, se manifeste la capacité juridique à venir s'implanter, coloniser en quelque sorte, pratique qui est, comme dit, Immanuel Wallerstein, garantie par la puissance publique et le recours éventuel à la force cachée tandis que dans l'ordinaire de la vie, seule « la loi du marché opère ». Les patrons, les professions libérales, les commerçants rencontrés venant de la métropole se trouvent dans cette logique d'évidence d'un déplacement garanti. Ce qui va les fractionner, c'est la façon de vivre sur place, au carrefour des opportunités et des préférences. Les uns vont résolument appliquer une politique de barrière, de ghettoïsation. Les autres ne vont pas être « crispés » et vont s'ouvrir à une certaine forme d'hybridation. Dans le secteur public, le gros des fonctionnaires temporaires se retrouve dans les deux catégories. Ils cumulent pourrait-on dire tous les indicateurs de la distance. Certes ils pensent que la Martinique est proche de la France, qu'elle en est une extension. L'expression, « c'est la France ici, c'est un département français » est une maxime non discutable. Nous verrons cependant, au travers du groupe 2, que l'esprit d'ouverture, d'intention de proximité, affecte aussi ce public. L'immense majorité des fonctionnaires à 3 ou 4 ans se ventile entre ces deux groupes. Une toute petite minorité va se distiller dans les trois autres groupes. Le groupe 2 se différencie des trois autres profils, que ce soient des doubles/mixtes, des hybrides ou des indigénés, par l'ancrage dans le temps. Les fonctionnaires de passage, telle est l'expression qui les résume. En revanche, dans le groupe 1, on peut trouver n'importe quel type de longévité. Ce qui les définit en propre est un mode de vie replié sur l'entre-soi.

Les Néo-martiniquais (NM) sont avant tout des gens ayant résidé un certain nombre d'années à la Martinique. C'est dans l'épreuve du temps que les changements opèrent. Même si, en principe, rien n'interdit d'interroger une personne récemment arrivée et se présentant sous les traits d'un agent social proche de ce modèle, la pertinence du discours ne peut être testée que dans la durée. Le discours seul peut être invalidé par un rapatriement prématuré au bout de quelques mois. Même si elle déclare être ce que l'enquêteur va classer comme un profil NM, la personne peut très bien achever son séjour au terme de quelques mois. Être NM, c'est non seulement durer, mais c'est durer au travers d'épreuves, de caps, de points de bifurcations. Autrement dit, c'est au travers d'une expérience dense qu'il est possible de valider l'intention d'être ou de devenir un NM. C'est la raison pour laquelle nous avons retenu dans l'échantillon des portraits de personnes ayant

séjourné plusieurs années sur l'île. Cette durée est ainsi saccadée. Elle est marquée. Elle est comme frappée par des points d'inflexion, des retours sur soi, des marquages qui appellent des interrogations, des aménagements, des compromis, en tous les cas des changements impossibles à prévoir. Penser la conversion des NM, c'est s'inscrire en contre point de l'idée d'une pente linéaire, d'un projet qui n'attend que sa réalisation. Si la vie sociale est déjà en soi jalonnée de coupures (deuils, chômage, licenciement, déménagement, divorces, ruptures sociales, accidents, maladies graves, stigmates, somatisations...), elle l'est encore plus dans un parcours migratoire dans lequel la personne va devoir se poser en face d'un monde largement inconnu qui agit et réagit à sa présence : être en trop (préférence locale) ou pas assez (femme ou homme local recherchant une relation matrimoniale), être un homme (concurrent dans l'accès aux femmes) ou une femme (concurrente aussi selon d'autres logiques), jeune ou vieux, riche ou pauvre, français national ou français régionaliste (Breton ou Corse) sont des marqueurs sociaux qui exercent des effets, suscitent des positions, des réactions. Le processus d'acclimatation sociale à la Martinique n'est pas un long fleuve tranquille.

La notion de cap, proche de celle de rite de passage, renseigne l'idée d'un temps long sur une courte période. A la Martinique, les métros se sentent « vieux », « anciens », après quelques mois passés en « survivant ». Comme dans les institutions totales, la vie est plus dense, elle s'étire plus lentement. Chaque acteur a sa propre temporalité, mais celle-ci s'inscrit dans des bornes. On peut dire, grosso modo, que la phase d'ancienneté commence après une année demeurée sur place, d'autres évoquent une durée de 2 à 3 ans. Cette phase liminaire, d'entre-deux, se rapproche ainsi d'une sorte de rite de passage, de mise à l'épreuve. Même ceux ou celles qui ont eu le « coup de foudre » avec l'île font état de cette phase intermédiaire au terme de laquelle le sentiment de pouvoir rester puis, plus tard, « d'en faire partie », se dessine.

Mais qui dit néo-martiniquais ne veut pas dire absence de frustration. Beaucoup d'interviewés se disent, au moment de l'enquête, fortement déçus ou usés (pour ceux qui sont demeurés présents depuis plus de 20 ans) : les premiers sont nouvellement arrivés ou là depuis deux ou trois ans maximum et trouvent le pays « difficile ». Les autres ont longtemps été satisfaits de leur projet migratoire et sont devenus aigri avec le temps, pour des raisons que nous aborderons dans le détail mais qui se résument toujours à des questions socio-rationnelles (vexations nouvellement arrivées, insécurité, sentiment d'un barrage dans une carrière, impuissance à faire « évoluer » les choses dans le sens désiré, oppositions à des pratiques locales répétées jugées excessives). Sur plus d'une cinquantaine de personnes, nous avons rencontré une dizaine de situations seulement où les interviewés affirment haut et fort leur satisfaction à être ici, voire leur volonté d'y demeurer, mais rarement pour la vie. Ce sont le plus souvent des personnes non atteintes, au sens de non atteignables : des professions libérales ou des directeurs connaissant des mariages mixtes avec des personnes de pouvoir vivant ici (békés, bourgeoisie noire). Eux ont gagné beaucoup d'argent et semblent épargnés par ces sentiments négatifs. Ils ne vivent pas les mêmes conditions non plus que les commerçants au « contact » de la population locale, lesquels subissent aussi parfois le « front ». On trouve aussi quelques

personnes heureuses dans les activités tropicales (surf, plongée, bateau), leur activité étant essentiellement orientée par l'unique extraction de leur plaisir ciblé.

La tonalité générale est pourtant celle-ci, à quelques exceptions près (surtout des couples mixtes) : les personnes interrogées ne se sentent globalement pas bien, ou plus bien à la Martinique, que le séjour soit très récent, ancien ou momentané (les trois ou quatre années des fonctionnaires de la police ou des militaires par exemple) tandis qu'une minorité de privilégiés s'entourent des protections nécessaires quand d'autres foncent tête baissée dans la monoactivité ludique, sans s'impliquer dans les affaires internes.

Il existe ainsi une forte minorité d'enquêtés qui vivent bien à la Martinique et qui le disent. On a donc intégré cette dimension dans les sous-groupes de chacune des deux grandes catégories logiques. Chez les NC, on aura ainsi le pôle négatif (les ghéttoisés) et le pôle positif (les Métropolitains d'aventure). Chez les NM, on a séparé les martiniquais indigénisés déçus des martiniquais indigénisés heureux. Un groupe tampon a été créé, mi NC et mi NM. On le verra, ce qui le définit en propre, c'est la coexistence de propriétés fortes des deux bords, d'où l'appellation de dédoublement pour les caractériser.

D'un point de vue logique, nous avons voulu, dans l'esprit des *Black cultural studies*, des *Subaltern studies* et autres études post-coloniales, prendre pour hypothèse de recherche que les personnes interrogées allaient se situer sur un spectre allant du sentiment de proximité symbolique/distance relationnelle (les néo-coloniaux » ou NC) au sentiment de distance symbolique/proximité relationnelle (les néo-martiniquais ou NM). Le premier groupe se pense avant tout comme français dans un département français, aspirant à retrouver les caractéristiques majeures de la vie de la métropole « là-bas » (proximité). De ce fait là, les attentes de banalisation et de facilité sont des déconvenues et le sentiment de distance apparaît dans l'expérience vécue. Les seconds se distinguent, à l'autre pôle, par un sentiment aigu de respect des différences qui, par empathie symbolique, les conduisent à revendiquer une « proximité » relationnelle, de leur point de vue, avec les *Natives*. Ces derniers ne demandent jamais aux intéressés s'ils veulent leur proximité. Celle-ci se décrète d'une certaine façon, au même titre que ceux qui viennent pour travailler sans se soucier des conditions structurelles de vie dans « la France d'outre-mer ». Cette proximité décrétée, ainsi proche d'un mouvement vertical de la métropole vers l'ancienne colonie, si elle est formellement proche de la posture dite NC, n'en est pas moins orientée par une volonté de modestie, de retrait, d'écoute, de découverte, d'apprentissage de l'autre. Cette mise en « égalité », que ces personnes appellent « l'authenticité », « la vraie vie de la Martinique », un peu comme les créolistes, est donc catégorisée comme une pratique relevant plutôt d'un pôle logique NM.

Ce double paradoxe proximité-distance pour les NC et distance-proximité pour les NM, doit être expliqué dans cette étude. Précisons pour le moment cette idée.

Ceux qui croient être en France se sentent donc proches abstraitement des Domiens. Mais, du fait même de cette posture et des logiques de brouillage que celle-ci entraîne dans la vie quotidienne, la distance est rapidement creusée dans le sens de frustrations, de ressentiments, de malaises. Au mieux, l'aventure est bien vécue sur la base de partages superficiels (fêtes, échanges de type touristiques).

Inversement, ceux qui se croient dans un « espace différent de la France » (nous ne nous positionnons pas nous même, laissant aux acteurs le soin de poser leurs représentations de « distance »), soit par l'éloignement à la métropole, soit par

la composition phénotypique de la population, soit du fait du climat, ou encore des modes de vie, vont rechercher la proximité, vont se sentir proches des gens au titre du respect des différences et de la « volonté de découvrir » tout en se changeant variablement soi-même. Certains y arrivent d'autres non, d'où, là aussi, des ressentis très variables chez les « indigénisés ».

Dans chaque pôle, on peut trouver ainsi la même dualité opérer. Reprenons de manière plus fouillée cette tension dans chaque groupe.

Dans le sous-espace du groupe des NC, on peut avoir ceux qui, revendiquant la même appartenance à la France, se sont sentis tout de suite mal à l'aise du fait des différences vécues. Il peut s'agir de personnes vivant depuis peu (fonctionnaires) ou de personnes ayant une sorte de trajectoire coloniale (parents ayant eu des mutations, colonel, enseignant ou commerçant) et qui à ce titre ont voyagé dans les « ex-colonies ». Dans les deux cas, la différence entre la proximité projetée et la distance vécue est un fil rouge pour cette population. Le cas classique est la mutation en outre mer parce que « c'est l'étranger mais en même temps ça reste la France, avec la langue et l'administration donc c'est plus facile ». Et les déceptions sont venues avec une sorte d'incapacité à vivre localement rejetée sur l'autre. On peut trouver ici des ancrages courts ou de longue durée. Chez ces NC, on pourra ainsi retrouver ceux qui croyaient se sentir relativement bien « chez eux » au titre de cette proximité de département. Ensuite le schéma va évoluer vers une part prépondérante de critiques.

Dans le groupe 2, ceux qui ne sont pas dans le ressentiment global, alors la francité, la courte escapade, la prise de plaisir, n'interdisent pas la rencontre dans une intention résolue d'avoir une expérience positive avec « l'autre ». La distance n'est pas abolie, mais elle est vecteur d'échanges dans le cadrage « touristique ». Les métros à la Martinique, sont des sortes de travailleurs touristiques. On trouve quelques personnes ou couples qui demeurent heureuses dans cette duplication de soi à l'extérieur parce qu'elles ont trouvé leur équilibre avec le milieu local (le couple de gendarme aussi parce que sa femme est d'origine étrangère donc transfert) dans un investissement que l'on sait de courte/moyenne durée. C'est une expérience qui est recherchée, une aventure et à ce titre, l'accent est mis sur la rencontre, le partage, la bonne humeur. On ne veut découvrir de l'autre que ce qui peut rapporter des bons souvenirs ou procure des sensations agréables. Rien n'est plus à l'opposé de ces acteurs l'idée de se pencher sur la vie réelle sur l'île, d'aller s'investir dans des associations luttant pour les pauvres, dans l'écologie ou le développement local, ou dans des causes diverses montrant « l'envers du décor ». L'authenticité rime avec plaisir, jamais avec conditions sociales, ségrégations urbaines ou intéressement à la chose publique.

Chez les NM, la volonté d'intégration peut être partielle (découvertes culturelles, activité professionnelle locale) ou plus ancrée (mariage mixte, vie locale culturelle, intention de demeurer vivre sa vie comme destin revendiqué). Mais dans les deux situations, on peut retrouver les deux sous-espaces opposés : ceux qui vont plutôt se sentir en décalage, notamment parce que leurs attentes étaient humaines et que l'altérité demeure, en dépit d'une volonté d'intégration ; ceux qui vont se sentir plutôt bien dans l'altérité choisie, même s'ils ne sont pas forcément dans une logique d'intégration radicale. Ce sont des privilégiés mais on trouve aussi quelques personnes de milieu plus modeste intégrés localement (ouvrier aventurier de rivière pilote, la nana de l'agence de voiture).

Les premiers, acceptant la différence, vont l'investir mais vont se sentir rejetés ou éprouver une série de différences qui va les porter à manifester de la rancœur, à désinvestir l'espace local et rechercher d'une manière ou d'une autre la fuite ou le départ à terme, soit en mixant la résidence (sélection de mois sur place et d'autres ailleurs) soit en partant ailleurs définitivement en Caraïbe ou en France. (le restaurateur, la femme retraitée de sainte luce).

Les seconds, acceptant la différence, vont dans l'ensemble, en dépit de critiques, apprécier cette altérité et la placer comme le fondement même de leur vie locale. Soit parce que leur équilibre passe par leur activité professionnelle, soit parce qu'elle renvoie à une complétude relationnelle. (Femme de location de voiture, femme léopard)

Entre ces deux grands groupes, on a créé un cinquième profil abstrait, un idéal-type associant les deux : les NC-NM. Ce sont des Métropolitains ayant migré depuis longtemps à la Martinique et qui y ont fait leur vie. Mais ils ne sentent plus seulement Métropolitains, soit du fait d'un mariage mixte et d'une intégration locale par la famille et donc aussi les enfants, soit du fait d'investissements sociaux spécifiques sur l'île, soit du fait d'un ressenti personnel. Sans forcément rechercher à être « martiniquais », à apprendre le créole, à changer de vêtements, à pratiquer certaines traditions (noires ou békés), ils deviennent hybrides, à petites doses.

On trouve dans ce groupe des personnes relativement satisfaites, qui se sont créées un microcosme leur permettant de mener leur vie sans trop s'impliquer, sans trop s'exposer. Issues de classes moyennes supérieures, de professions libérales ou dirigeant d'entreprise, ces personnes ont transplanté un mode opératoire métropolitain dans l'espace domien (enseignants, cadres de la fonction publique, patron, huissiers ou professions libérales, patron local dans l'hôtellerie avec femme béké, homme plongée avec africaine glaces, huissier) tout en le mixant avec des propriétés locales diverses (mariage, langue, religion, associatif). On a pu aussi rencontrer quelques personnes des classes populaires qui se sont résolument engagées dans un tel processus de mixage.

Ces cinq sous-types vont constituer le socle de la démonstration. On les nommera de la manière suivante dans le spectre NC-NM, avec cette distribution évolutive du double point de vue de la proximité/distance et du bien-être/mal-être :

Groupe 1 : les Métropolitains claniques

Groupe 2 : les Métropolitains d'ouverture

Groupe 3 : les Métropolitains de dédoublement

Groupe 4 : les Métropolitains indigénisés/hybridés déçus.

Groupe 5 : les Métropolitains indigénisés/hybridés satisfaits.

Le groupe 1 est défini par le sentiment de la duplication du même, en espérant profiter de la France « ailleurs » et va se trouver déçu au travers des expériences vécues, en radicalisant ses positions métropolitaines versus le local très rapidement. Il ne s'agit pas forcément d'un refus de l'existant ou d'un rejet des Martiniquais. Il y a segmentation de la vie, compartimentage prononcé des modes de vie. En forçant le trait, on pourrait dire que le métropolitain clanique vit sur l'île sans y vivre. Tel un Bernard l'Hermite, il s'est hébergé dans une coquille agréable, soit pour les affaires, soit pour le fun. Mais il s'est créé son propre isolat social. Il peut s'agir de gens venant pour quelques années (fonctionnaires) ou ayant choisi de vivre à la

Martinique. Mais même dans ce cas, la fermeture sur soi demeure presque totale (cas des libraires aéroport) et le sentiment de peur et de dégradation du pays peut dominer chez certains. L'idée de la caste domine, avec des pratiques uniformes, des impératifs de voyage (famille, amis, tourisme « ailleurs ») pour se ressourcer, une fantasmagorie sacralisée (comme les migrants réifiant leurs « traits culturels », les amis ou la famille demeurés au « pays ») de la métropole avec ses produits « qu'on ne trouve pas ici » et le malaise ressenti quand la durée de non présence se fait trop importante. Il y a aucun rapport à la culture locale, sous quelque aspect que ce soit. Seul le travail et la volonté de prendre le plaisir projeté depuis la métropole (le soleil, les balades, l'argent, la vie plus tranquille, les voyages caribéens) tiennent le haut du pavé.

Le groupe 2 est venu avec le sentiment de la duplication, en espérant profiter de la France « ailleurs » (chômage, aventure, protection du statut avec les 40 %) mais a accepté les différences. L'ouverture se repère à plusieurs changements ou adaptations qui sont considérées comme normales. Il y a des critiques et les définitions de soi à partir des références métropolitaines dominent (travail, services publics, rapport au temps...). Et il n'y a pas d'ancrage dans « les cultures » locales. Il y a transplantation d'un modèle de vie qui vient d'abord de la métropole : activité professionnelle lucrative, activité sportive, enseignement dans l'éducation nationale. Mais autour de ce socle, on dénote une ouverture certaine, dans l'histoire locale, le lien social, l'état d'esprit de rencontre et de partage. Venant à court terme où dans une indétermination qui dure (arrivée d'enfant, renouvellement de contrat, socialisation et dépassement de cap qui rendent plus coûteux un cheminement dans l'autre sens), ces acteurs se distinguent avant tout des NM par cette francité de « métro » fortement revendiquée ou impensée, et du groupe 1 par un état d'esprit résolument ouvert. On pourra parler d'ouverture du fait d'une recherche d'aventure, d'exotisation « touristique » qui s'arrime à l'idée des « côtés positifs », des choses « authentiques », des « gens sympas » dans la triade rhum/culture/pays où il fait bon vivre. On trouve dans cette catégorie l'essentiel des fonctionnaires à court terme qui veulent « s'enrichir », « partager », ne pas rester entre soi. Mais il n'y a pas d'investissement prévu pour vivre localement, même si une certaine durée peut être recherchée entre projection et indétermination. L'expérience peut demeurer positive, à l'opposé du groupe 4 qui, malgré l'ancrage se trouve au moment de l'enquête dans une posture plutôt négative. Outre les fonctionnaires, on trouve des cadres ou des techniciens du privé. Si parfois, une intention de longue durée et de changement de vie se fait jour chez tel ou tel enquêté, la grande différence avec les groupes indigénéisés/hybridés 4 ou 5 réside dans la pérennisation de l'habitus « métro » peu questionné.

On positionne aussi ici les médecins publics. Dans l'ensemble, ils se disent satisfaits de leur passage, le plus souvent en formation ou jeunes diplômés (nous avons rencontré des médecins hospitaliers, pas dans le secteur privé). Comme les fonctionnaires, ils se trouvent dans une logique de passage. Ils viennent dans le pays pour se former aux maladies tropicales dans une logique de parcours, de carrière. Leur plaisir est réel (pouvoir/statut, salaire, respect, concentrés sur leur formation ou leur spécialisation « maladies tropicales »), bénéficiant de ce capital symbolique que l'on retrouve dans l'humanitaire et qui signifie un respect pour celui qui sauve des vies.

Dans le domaine privée, comme du fonctionnariat, on peut avoir ici le cas type du sportif qui vient pour le soleil, la planche de surf ou la plongée et qui exporte/importe presque entièrement ses manières de vivre et de pensée « métro » sans rechercher aucunement une intégration quelconque. La longévité peut faire basculer certains d'entre eux du groupe 2 au groupe 3, celui du dédoublement. On aura par exemple le cas d'une planchiste s'étant fait intégrer au groupe des pêcheurs locaux et qui pourra avoir leur bénédiction pour se lancer dans une affaire de transport autrement impossible. Il y a là mixité tranchée entre les traits métro et les traits d'intégration forte, sorte de coexistence plus ou moins juxtaposée, voire, clivée, entre deux mondes.

Le groupe 3 se situe ainsi à cheval sur les NC et les NM. Il est composé de personnes qui s'implantent résolument dans le pays mais qui se caractérisent par le dédoublement. S'intégrant localement, elles demeurent malgré tout métropolitaines parce que les natives locaux fréquentés sont eux-mêmes marqués par des traits « Métropolitains » (pratique associative, franc-maçonnerie, langage, culture, activité professionnelle) ou de forte tolérance avec la « différence métropolitaine ». On retrouve ces acteurs dans les fractions supérieures (directeurs, patron hôtellerie, huissier, prothésiste) ou intellectuelles (enseignant mixte du quartier Pointe Savane au Robert). Par ailleurs, ils sont catégorisés comme NM sous l'angle de leur intégration (mariage mixte, longévité, enfants scolarisés et créolisés, pratiques locales relationnelles, engagements associatifs), et de leur désir de vivre localement dans la proximité mais ils sont aussi NC dans le sens où leur implantation est liée à une activité économique inscrite dans la logique coloniale d'emprise « évidente » de la métropole sur la colonie, d'implantation et d'accès à des ressources de pouvoir. Surtout, ils ne s'interrogent pas du tout sur le sens de leur identité. Ils n'ont pas d'intention de devenir Martiniquais, de se faire martiniquais. L'absence de mimétisme, d'interrogation sur l'identité donnent l'impression qu'ils ont plus été happés par des logiques de changement -tout relatif d'ailleurs- qu'ils ne les ont explicitées, réfléchies, endossées et affirmées au travers de projets pratiques.

Du fait de cette tension entre les deux pôles, il n'est pas étonnant de retrouver deux sous-figures, l'une penchant dans un sens et l'autre dans l'autre. Les doubles plutôt NC partageront des logiques de comportement finalement très proches du groupe 2, ce qui donne un caractère un peu arbitraire au classement dans une catégorie plutôt qu'une autre. De même, à l'inverse, les doubles plutôt NM seront plus difficile, quant à eux, à distinguer des groupes 4 ou 5. C'est surtout au niveau des intentions, des projets, des manières de se représenter son identité, de verbaliser les mutations de son habitus, de traduire ses propres changements dans le langage de l'hybridation ou de l'indigénisation qu'il est possible de retrouver une frontière entre les deux populations. Les doubles demeurent tout de même encore largement « métro » dans leurs dispositions, francité de l'hexagone dont on disséquera les indicateurs au niveau des représentations et du travail engagé sur ces représentations.

Le groupe 4 est composé de NM qui se sont pensés dans un projet migratoire, dans une intention rapidement acquise de changer de vie en changeant sa vie. L'altérité, l'intention de mimétisme est alors au centre des stratégies identitaires, d'où l'opposition aux deux autres groupes précédents. Cette disposition peut procéder de la décision, soit dans le projet migratoire, ou se découvrir après coup, en

« découvrant » le pays, et qui ont recherché et assumé l'altérité. La distance devient justement leur proximité. La différence avec le groupe 2 réside dans cette aspiration, cette logique de conversion là où le groupe 2 s'ouvre comme un touriste qui va vers l'autre en « spectateur » et le groupe 3 demeure à moitié chemin, comme « retenu », sur la réserve », sans passion, dans l'intention de « devenir pays ». Bien sûr, dans cette logique d'adhésion, la variable temporelle est décisive. Il y a un désir d'installation, de vie locale qui se veut « réelle ». Cependant, ces néo-martiniquais ne sont pas satisfaits. Leur implication totale (en ce sens identique au groupe 5) a subi des revers (restaurateur saint pierre, femme sainte Luce, vendeur à la sauvette corps de garde). Il y a eu une cassure forte à un moment donné ou une usure perçue progressivement. Ce n'est qu'au court du temps que les opinions ont changé, après une phase de vie locale « martiniquaise » de forte implication. La distance est devenue trop distante, peu intégratrice et de ce fait, la proximité originelle est redevenue distance de « métropolitain », avec de fortes variations de représentations tenant à la complexité même du parcours biographique, avec ses changements d'habitus, ses bifurcations, ses redéfinitions identitaires à deux reprises au moins.

Le groupe 5 s'oppose radicalement au groupe 1. Là où ceux-ci s'enferment dans un ghetto identitaire, ceux-là s'implantent résolument dans le « pays ». La différence avec le groupe 4 se situe dans le rapport au bien-être/mal-être. La population est composée de NM qui dans l'ensemble n'ont pas beaucoup modifié leurs représentations initiales, assumant la migration, l'altérité, le changement, en dépit de critiques et de malaises divers éventuels. Ce sont des gens qui ont assumé leur parcours migratoire, se sont implantés, ont choisi de vivre dans l'espace domien en dépit de quelques réserves ou aménagements, comme des séjours hors de l'île de temps à autre explicitement pensés pour « respirer ». Ces personnes s'hybrident, s'indigénisent, se transforment au contact des cultures locales non métropolitaines (dans les cultures noires essentiellement dans l'échantillon disponible). Elles apprennent la langue, (ouvrier rivière pilote, femme location voiture, infirmière sainte luce) comme un élément incontournable de leur vie « au pays », fréquentent essentiellement des locaux, vivent à fond la « culture locale ». L'enquête saisissant les personnes à un moment donné du temps, nous avons forcément croisé des acteurs en phase de construction dans cette dimension. Venant de s'installer, mus par une forte volonté d'aller vers l'autre, d'apprendre sa langue, de découvrir les « racines » du pays, d'aller vers les anciens, ces célibataires offrent l'avantage, pour le chercheur, de saisir presque en acte la définition du projet migratoire, de la passion, avant que l'expérience vécue et les identités reconstruites ne viennent effacer ce premier socle du NM en train de se faire.

On le verra, un des paradoxes les plus étonnants de cette enquête provient du fait que la recherche de mimétisme, de moulage, d'intégration, d'authenticité, parfois avec un grand sens de la discrétion voire de profil bas (pour sortir avant tout du métro arrogant donneur de leçon ; fainéantise, assistanat, irrationalité...) les inscrit d'un certain côté dans le néocolonialisme le plus classique. En revanche, ce qui les distingue du profil du colon classique est leur refus du pouvoir, de la carrière, de la domination sur les locaux d'une part et, d'autre part, la non séparation raciale entre Blanc et Noir. La proximité est élevée au rang de principe, proximité qui se joue dans la distance, autrement dit dans le postulat que « l'on n'est pas chez nous », qu'il « faut se faire accepter », qu'il est même bien d'aller vers l'autre. A ce jeu du

changement de soi, deux grandes postures se dessinent. La première est l'hybridation. La personne ou le couple vont inventer une sorte de nouvelle manière d'être, un nouveau classement hors des classements (entreprenariat économique-religieux de la femme léopard, nouveau style de vie dans la nature des classes moyennes altermondialistes dans le Nord de la Martinique). La seconde est l'indigénisation. La personne va se trouver dans une logique plus classique d'intégration par mimétisme (langue, fêtes, fréquentations, manières de penser et de sentir, recherche d'un partenaire local).